

ASOCIATION D'ETUDES ORIENTALES
DE LA REPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

STVDIA
ET ACTA
ORIENTALIA

VIII

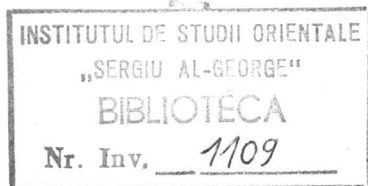


BUCAREST 1971

ASSOCIATION D'ETUDES ORIENTALES
DE LA REPUBLIQUE SOCIALISTE
DE ROUMANIE

STVDIA ET ACTA ORIENTALIA

VIII



Bucarest, 1971

COMITÉ DE RÉDACTION

Rédacteur responsable : MIHAIL GUBOGLU

Rédacteur responsable adjoint : ION MATEI

Membres : MARIA MATILDA ALEXANDRESCU-DERSCA-BULGARU,
NADIA ANGHELESCU, CONSTANTIN DANIEL, VIORICA
DINESCU, VLADIMIR DRIMBA, ALI NAGI GEAFER,
YVES GOLDENBERG, ATANASIE NEGOIȚĂ CICERONE
POGHIRC, H. DJ. SIRUNI

Secrétaire de rédaction : VIOREL BAGEACU

L'ancienne Section d'études orientales de la Société des sciences philologiques est devenue, depuis le commencement de 1970 une Association d'Etudes Orientales indépendante (Asociația de Studii Orientale din R. S. România). Le siège de notre Association est à Bucarest, 7, rue Edgar Quinet, III-e étage.

Nous vous prions d'envoyer toute correspondance, ainsi que les épreuves de publications à l'adresse postale suivante:

ASOCIAȚIA DE STUDII ORIENTALE

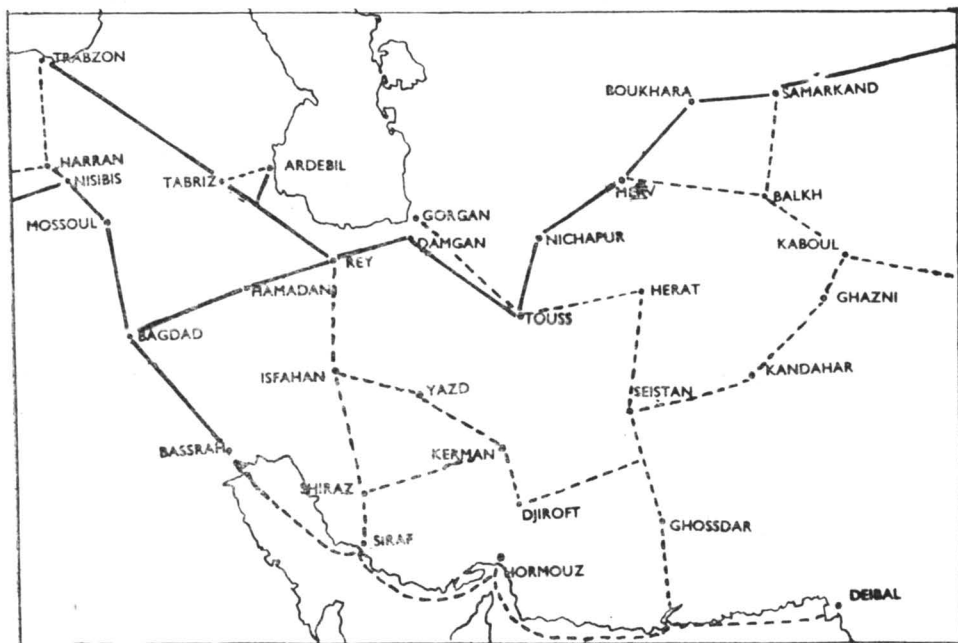
București, 1, c.p. 226

ROMÂNIA

LA „ROUTE DE LA SOIE“ DANS L'HISTOIRE DE L'IRAN

par MOHAMMED EBRAHIM BASTANI PARIZI (TÉHÉRAN).

Les possibilités créatrices de la vie multimillénaire du grand plateau iranien qui s'étend de la Transoxiane jusqu'au Tigre, de la Mer Caspienne au Golfe Persique, ont été innombrables. Ainsi, on peut citer parmi les plus importants axes de communication, le commerce de l'Est à l'Ouest sur la route principale du pays, connue sous le nom de « Route de la Soie », où depuis des siècles circulaient les chargements de tissus de soie et les soieries de toute sorte. Cette route commençait en Chine, puis passait par le bassin de Tarim, le Turkestan Chinois (Sin Kiang), la plaine de Chavaran (Ghera Chroun) Turkménistan, Kachgar, Otrar, Samarkand, Amol, Boukhara, Merv, Touss, Gorgan, Damghan (ancien Hécatompylos), Rhages (Rey), Ghazvin, d'où partaient deux routes dont l'une allait vers Tabriz et Tarabusun (Trapezous) au bord de la Mer Noire, et l'autre passait par Hamadhan (Ecbatane), Mossoul et Nisibis, où elle bifurquait en deux directions: l'une aboutissant à Antioche de Syrie et l'autre à Sardes, capitale de la Lydie.



Outre cela, des routes secondaires communicant entre elles et traversant des régions fertiles du Plateau Iranien, facilitaient l'écoulement des marchandises de toute sorte vers la route de la soie.

Ces routes étaient les suivantes:

1. La route de l'Inde, Pechavar — Kheybar — Kaboul — Kandahar — Hérat et Touss.
2. La route maritime de Tis — Ghosdar — Seistan — Hérat et Touss.
3. La route maritime de Hormouz — Djiroft (Gamady-Gedrosia) — Kermān — Zarand — Kohbenan — Yazd — Isfahan et Rey.
4. La route maritime de Siraf-Shiraz — Isfahan et Rey.
5. La route maritime de Bassrah — Babel — Ktésiphon — Erbel — Tarabusun (Trapezous) ou Antioche.

Certains pensent que la soie provenait uniquement de la Chine, mais en réalité les autres contrées situées aux alentours de cette route produisaient aussi de la soie et en expédiaient vers les pays occidentaux.

Les révoltes et les agitations locales ont, quelque peu, modifié ce commerce et certaines routes ont même été fermées de certaines zones.

Selon les légendes, les pays du Moyen-Orient n'étaient pas capables de produire la soie même pendant les siècles après Jésus Christ.

Si on en croit ces récits, les Chinois gardaient le secret de la découverte et de l'utilisation de la soie. Les gens du monde pensaient que ce produit provenait d'arbres spéciaux qui ne poussaient qu'en Chine. Comme pour d'autres événements historiques, c'est à la femme que nous devons être redevables du succès foudroyant de cette production. En effet, quand au V-e siècle le roi de Khotan, pays de l'Asie Centrale, épousa une princesse chinoise, il exigea qu'elle porte des robes en soie, mais à condition que cette soie soit produite dans son pays, car il en interdisait l'importation de la Chine. La jeune femme aimait beaucoup son mari, mais aussi la soie; par conséquent, avant de quitter son pays, elle cacha un grain de ver à soie dans ses cheveux. Le secret étant ainsi dévoilé, il dépassa les frontières de la Chine, envahit l'Asie Centrale¹, puis tour à tour l'Iran, l'Asie Occidentale et l'Europe.

Depuis l'antiquité cette route a été protégée par la dynastie Han en Chine, par les Kouchans dans une partie de l'Afghanistan et d'Iran jusqu'à Peshavar, par les Parthes en Khorassan, Fars et Mésopotamie et par les Romains en Asie Mineure, Syrie et la Méditerranée Orientale, même si ces peuplades se battaient parfois entre elles.

À la deuxième moitié du IIe siècle avant J.C., les Sakas ont réussi à obtenir une partie de cette route jusqu'à Zarand. Plus tard cette partie a pris le nom de Sakestan ou Sistan. En principe, les Parthes doivent leur dynastie aux Sakas (Scythes). Ces tribus ont été dispersées d'abord dans les différentes régions de l'Iran. On peut retrouver actuellement leurs noms dans certains endroits. Par exemple, le mot Skzaveh aux environs de Zandjan et Ghazvine Sakavand à l'Ouest de l'Iran, Saghs en Azerbaïdjan, Sakangour dans Khorassan, Sakdar ou Saghdar dans Djiroft, Sakmanabad et aussi le mot Saghsin ou Saktchine².

¹) Maurice Chehab, *Al Derassat al Adabiyeh*, VI, p. 240.

²) À mon avis, ce mot se compose de Saka = Scythe, et Sin = Chine.

Après les Achéménides, à l'époque des Parthes, des mesures importantes ont été prises pour développer le commerce et maintenir ces routes. Dans les principaux relais ils ont construit des caravansérails et ils ont foré des puits.

D'après les documents découverts à Doura Europos il y avait un groupe de cavaliers qui suivait les caravanes et protégeait leurs vie et leurs richesses contre les Barbares et les brigands. C'est aussi de l'Est, que la soie, le fer, le cuir, l'ivoire, les tissus, les objets de luxe, les huiles parfumées, les pierres précieuses, etc. ont été transportés par cette route.

Certains pensent que le fer de Margiana (Merv) ³ venait de Chine et, en passant par la ville de Merv, en a pris le nom (c'est comme Ghouri d'origine chinoise qui est célèbre aujourd'hui grâce à la ville de Ghour en Afghanistan).

Puis il arrivait dans la région Nord de la mer Noire aux environs d'Olbia qui était réputée et ce qui confirme l'attachement et le goût pour ces objets orientaux. ⁴

Par contre, le matériel industriel comme la glace, l'airain, les tissus et les papyrus venait de l'Ouest. On trouve des plaques d'ivoire où sont gravés les portraits des rois et musiciens de cette époque. Le premier accord commercial entre la dynastie Han de Chine et les Parthes a été conclu sous le règne de Mithridate II (123-87 avant J.C.). En effet, celui-ci a signé, en 115, avec l'empereur de Chine, un traité, dont les clauses devaient assurer une plus grande facilité pour le commerce sur la „Route de la Soie“ Après la réussite de cette alliance Mithridate II s'est aussi allié avec Sulla, le dictateur romain. Ainsi le commerce entre l'Est et l'Ouest a connu un grand essor pendant quelque temps.

Les Sassanides occupèrent pendant quelques siècles une partie de cette route entre Tabat et Nisibis. Il y avait une concurrence entre les empires Sassanide et Romain pour la possession des villes comme Karrhé et Antioche, qui étaient des centres vitaux pour le commerce.

Dioclétien a signé un traité d'alliance avec Nersi, le roi sassanide, après la prise momentanée de la Mésopotamie. A partir de cette date, les caravanes de la soie passaient par la douane de Nisibis, l'ancienne capitale de l'Arménie. ⁵

A l'époque de Firouz, roi sassanide, il y a eu un échange d'ambassadeurs entre la Chine et l'Iran.

En l'an 518, les ambassadeurs de Chine sont venus à la cour de Kavadh.

Selon Ammianus Marcellinus (IV^e siècle), dans la ville de Batné près de Zeugma (située près de l'Euphrate) tous les ans, il y avait des marchés dans lesquels les commerçants se rassemblaient et achetaient les marchandises venant de l'Inde et de la Chine (Serès). ⁶ En échange de ces marchandises, l'impératrice de Chine achetait entre autres le vasmé de l'Iran, pour ses besoins personnels. ⁷

³) Plutarque, Vie de Crassus.

⁴) M. M. Diakonoff, Ashkanian (traduction de Karim Kechavarz), Téhéran, 1966, p. 174

⁵) Maurice Chehab, Al Derassat al Adabiyeh, VI, p. 238.

⁶) A. A. Kohzad, L'Afghanistan dans le rayon de l'histoire, Kaboul, p. 158.

⁷) A. Christensen, L'Iran sous les Sassanides, Copenhague, 1936.

Au Moyen-Âge, le souci principal de tous les monarques et de tous les féodaux était d'occuper ces routes. La route de Hormouz à Rey joua un rôle important. Les forteresses et les citadelles de Haftvad en Bamm, de Dokhtar et d'Ardechir à Kerman, de Ravar, de Iazd, de Tabrak à Isfahan et à Rey protégeaient presque 300 lieues (ou 1800 km) de cette route.

Cette route était en réalité la ligne frontière entre deux camps hostiles. Dans la partie droite, à l'Est, il y avait les Sonites, surtout les Hanefites, et dans la partie gauche, à l'Ouest, les Ravafez et les Chiïtes et enfin les Ismaïlites, les Malahedehs et Garametehs qui furent les leaders principaux de l'opinion publique et à l'origine des combats et des guerres. Les grandes et les petites nations cherchaient toujours à occuper une partie de cette grande route. Les lignes ci-dessous dressent la chronologie de ces luttes réciproques.

A l'Est:

- les Tahérides en 207 H. = 822 J.C. à Rey, Kerman et Nichapour;
- les Safavides en 256 H. = 869 J.C. à Kerman et Fars, et en 260 H. = 873 J.C. à Nichapour et Rey.
- les Samanides en 290 H. = 902 J.C. à Rey et Zandjan, et en 321 H. = 933 J.C. à Kerman par Ali Ibn Elias.

A l'Ouest:

- les Alé-Bouyeh (les Deylamites) en 357 H. = 967 J.C. à Kerman, Isfahan et Rey.

De l'Est:

- les Ghaznavides à la deuxième moitié du IV^e siècle H. = à la deuxième moitié du XI^e siècle J.C. à Kaboul et Seistan, en 403 H. = 1012 J.C. à Kerman (Le Sultan Mahmoud Ghaznavide avança jusqu'aux environs d'Isfahan, mais il ne l'a pu occuper), et en 420 H. = 1029 J.C. à Rey;
- les Seldjoukides de l'Est en 429 H. = 1037 J.C. à Nichapour et puis à Rey et Hamadhan, et en 442 H. = 1050 J.C. à Kerman et Fars;
- les Ghos de l'Est en 583 H. = 1187 J.C. à Kerman et puis en Azerbaïdjan et Fars;
- les rois de Khorezme de l'Est en 590 H. = 1193 J.C. à Isfahan, et en 611 H. = 1214 J.C. à Kerman;
- les Atabakides de Fars de l'Ouest en 599 H. = 1202 J.C. à Kerman et puis à Isfahan;
- les Ilkhanides en 616 H. = 1219 J.C. en Azerbaïdjan et à Baghdad en 656 H. = 1258 J.C.;
- les Gharakhataïdes de l'Est en 619 H. = 1222 J.C., à Kerman;
- les Al-é-Mozafar de Yazd en 742 H. = 1341 J.C. à Kerman et en 755 H. = 1354 J.C. à Isfahan;
- les Teymourides de l'Est en 792 H. = 1389 J.C. à Rey et Isfahan et Fars, et en 796 H. = 1393 J.C. à Kerman;
- Ouzoun Hassan et ses fils, après des années de luttes avec le Roi Djahan Chah en 871 H. = 1466 J.C., ont occupé Kerman et Isfahan. Seuls les Safavides ont pu placer toutes les villes du plateau Iranien sous leur domination de 907 H. = 1501 J.C. à 1135 H. = 1722 J.C., puis suivant les grands changements mondiaux du commerce, l'état de toutes ces routes a complètement changé.

On ne peut pas établir la longueur exacte de cette route, mais on peut dire seulement que de la Mongolie de Chine jusqu'à la ville d'Otrar, les caravanes mettaient 3 mois⁸. De cette ville jusqu'à Boukhara — environ 12 manzels⁹, d'ici jusqu'à Merv — environ 10 manzels, de Merv à Nichapour, il y avait plus de 50 lieues,¹⁰ de Nichapour jusqu'à Beyhagh (Sebzavar) — 60 lieues et de là la route s'étendait vers Rey et aboutissait à l'Ouest.

Les distances entre les villes situées sur les routes donnant sur la Route de la Soie étaient les suivantes: Siraf-Shiraz — 60 lieues, Shiraz-Yazd — 80 lieues, Kerman-Isfahan — 108 lieues, Bardaat-Babolabvab (Caucase) — 90 lieues, Bardaat-Teblis — 62 lieues, Bardaat-Ardaville — 50 lieues, Ardaville-Zandjan — 5 manzels, Saveh-Hamadhan — 30 lieues, Saveh-Gum — 12 lieues, Gum-Kashan — 12 lieues, Kashan-Isfahan — 3 manzels, Seistan-Hérat — 17 manzels¹¹. Aujourd'hui, la distance de Siraf (Port Taheri) à Rey (Téhéran) est d'environ 1416 km.

A l'époque de Safavides, Isfahan était la capitale de l'Iran. D'Isfahan, les caravanes devaient marcher 60 jours pour arriver à la Mer Méditerranée, 30 jours pour arriver au Golfe Persique et Hormouz et 20 jours pour arriver à la Mer Caspienne¹².

La richesse des villes situées près de cette route était si grande que même dans la ville de Tadmor les morts étaient enterrés en suaire de soie. Malgré tout, en Europe, par exemple à Rome, la soie était très chère; seuls les empereurs, comme Héliogabal (218—222) pouvaient vêtir la robe en soie.¹³

Toute notre histoire a été le témoin de cette extraordinaire richesse des villes commerciales situées près de cette route.

Par exemple, après l'apparition de l'Islam, la ville de Ghasdar était devenue très célèbre pour sa richesse. Cette ville qui paraissait comme un grain de beauté sur l'étendue des déserts du Béloutchistan et dont le ciel, au lieu d'envoyer de la pluie, la faisait couvrir de sable mouvant, gagna tant de richesses, qu'elle pouvait payer 15000000 drachmes comme impôt au gouverneur du sultan Mahmoud de Gazni (après 401 H. = 1010 J.C.).

«... از دباب مواكب سلطان محمود در قهر خویش [حاکم قصدار] بی آرام گشت و رگر
مشاهده کرد و به زندها سیر و ن آمد و خود را در رسم اسب محمود انداخت و پانزده هزار هزار درم که از مواجب
گذشته بردی متوجه بود به خویشتن فرا گرفت و بعضی را نقد ادا کرد و... [محمود] به تجدد مشور
ایاست وی مثال داد ...»

⁸) Menhadj El Saradj, Tabaghat Nasseri, Kaboul, 1963, p. 311.

⁹) 1 manzel = 4 ou 6 lieues.

¹⁰) 1 lieue = un peu plus de 6 km.

¹¹) Selon Ibn Howgal et les autres géographes.

¹²) Pietro della Valle, Journal de voyage, traduction persane par Shoaeddine Shafa, Téhéran, 1969, p. 59.

¹³) Maurice Chehab, Al Derassat al Adabiyeh, VI, pp. 237—238.

L'historien Djorpadhegani dit à ce sujet: « Le gouverneur de Ghasdar, inquiet et soucieux, sortit de son palais et se jeta dans les jambes du cheval de Mahmoud et paya les 15 mille en mille drachmes, après quoi Mahmoud lui renouvela son mandat de gouverneur ¹⁴.

L'histoire de Kerman raconte que Ghavord, premier roi des Seldjoukides de Kerman a reconstruit le port de Tis en 433—466 H. = 1011—1073 J.C. et a choisi des gouverneurs pour les villes de Mekran ¹⁵.

Au début de la vallée, à Fahradj de Bamm, il a aussi construit, pour les caravanes qui traversaient ce périlleux désert (qui avait enterré un tiers de l'armée d'Alexandre sous ses sables en 325 avant J.C.), des tourelles tous les 300 pieds, d'une hauteur deux fois plus grande qu'un homme que l'on pouvait remarquer même dans la nuit, afin que le peuple ne s'y égarre pas. Ils construisit des caravansérails, des bassins et des bains en brique, au début de la vallée, où les premières tourelles commençaient, ainsi que deux minarets entre Gorgh et Fahradj. Un des minarets a 40 zars de haut et les autres, 25 zars.

L'éditeur de l'histoire des Seldjoukides avait vu ces tourelles au 11^e siècle de H. = 17^e siècle de J.C. Une de ces tourelles existe encore aujourd'hui. ¹⁶

La richesse de cette route désertique obligea Togholchah le Seldjoukide (551—562 H. = 1156 —1166 J.C.), le roi de Kerman, à augmenter la douane de la soie jusqu'à 30000 dinars et la location du Port de Tis à 15000 dinars ¹⁷.

La ville de Ghamadin, centre de Djiroft ou Gedrosia, est devenue tellement riche et peuplée par les passages des caravanes, que tous les grands commerçants du monde venaient pour demeurer dans cette ville. C'est la ville que Marco Polo nomma Kamadi.

L'histoire des Seldjoukides raconte le pillage de Gedrosia par l'armée de Khorassan en 566 H. = 1170 J.C.

« Ghamadin était le centre de Djiroft, domicile des étrangers Romains et Indiens, la maison des voyageurs de terre et de mer, la trésorerie des riches et des seigneurs, des marchandises de l'Est et de l'Ouest » ¹⁸.

تہا دین موضع بود بر در حیرت ، مسکن غرباء روم و ہند ، و منزل مسافران بر و بحر ،
غزنیہ و سمولان ، گنج خانہ و ارباب بضائع شرق و غرب .

Le livre raconte ainsi le deuxième pillage en 572 H. = 1176 J.C. « La ville de Ghamadin qui était le domicile des dignitaires de l'Univers et le trésor précieux de Chine, Khotan, Inde, Éthiopie, Zanghar Daryabar, Rome, Égypte, Arménie, Azerbaïdjan, Transoxiane, Khorassan, Fars et Irak ¹⁹, a bouleversé Djiroft et ses villages » ²⁰.

¹⁴) Djorpadhegani, Tarikh é Yamini, édité par Ghavim, Téhéran, p. 205.

¹⁵) A. A. Vaziri, Tarikh é Kerman, édité par M. E. Bastani Parizi, Téhéran, 1961, p. 81.

¹⁶) Mohammed Ibn Ibrahim, *Seljukian va Guz dar Kerman*, édité par M. E. Bastani Parizi, Téhéran, 1964, p. 11.

¹⁷) A. A. Vaziri, o.c., p. 96.

¹⁸) Mohammed Ibn Ibrahim, o.c., p. 62.

¹⁹) Irak est une région qui correspond à la Médie antique.

²⁰) Mohammed Ibn Ibrahim, ibidem, p. 100.

Et il signale aussi: « A cause de la mort du Roi Toghril, de l'agitation à Djiroft et de la détérioration des fortunes des Ghomadinois, la voie caravanière d'Irak est passée par la frontière Tis »²¹.

A la même époque, on parle du caravansérail de Gorba à Kerman qui devait être le centre commercial des étrangers comme les Indiens. Le pillage de Kerman fait encore dire: « Le pillage dans le caravansérail des Gorbas obligea les grands et les riches de Bardsir (Kerman) à quitter la ville sans un sou »²².

Les marchandises transportées par cette route rendaient les villes importantes et riches. Quand Kerman est pris par les Ghos en 583 H. = 1187 J.C., Afzal Kermani dit: « Dans les villes de Khorassan et d'Irak il y avait des commerçants dont la maison de commerce était à Kerman. Quelqu'un de Iazd m'a dit que les portes et les murs de nos maisons (Iazd) sont blanchis par Kerman, et à présent nous sommes devenus pauvres à cause de la destruction de Kerman et de la fermeture des routes »²³.

Par ces agressions, Kerman est devenu très pauvre et la famine apparut en ville.

„Dans toute la ville il ne resta pas un seul chat. Sur toutes les routes les chiens et les affamés luttèrent entre eux. Si le chien était vainqueur, il mangeait l'homme, s'il était vaincu, l'homme le mangeait. Il y avait tant de morts qui jonchaient le sol, que les vivants ne savaient par où passer. Personne n'osait les ensevelir »²⁴.

A la fin du règne des rois du Khorezme (début du VII^e siècle d'Hégire = début du XIII^e siècle), Gengis Khan comprit l'importance de cette route. Il écrivit des lettres au Sultan Mohammad Kharazmchah: « Les missionnaires des deux parties et les commerçants des caravanes munis d'armures et de tissus doivent faire commerce avec ses commerçants qui avaient 500 chameaux chargés d'or, d'argent, de soie de Targhou²⁵ et d'autres objets de luxe ».

De la route d'Otrar²⁶, ils arrivèrent au pays de l'Islam²⁷. Malheureusement, le gouverneur d'Otrar après un compte rendu mensonger qu'il donna au Sultan et sous prétexte que les marchands étaient des espions de Gengis Khan, les prit, ordonna de les tuer, et ainsi il s'empara de leurs biens. De tous ces commerçants seul un chameelier put se sauver par l'ouverture du four du bain, d'où il fuia vers le désert et retourna en Chine²⁸.

Cette histoire irrita Gengis Khan à tel point qu'il se mit en route avec 700.000 cavaliers pour conquérir l'Ouest en 616 H. = 1219 J.C. et son armée, dépassant le fleuve Amou Darya, ne s'arrêta qu'à Antioche, et son avant-garde arriva au Nord, près de Moscou.

²¹) Ibidem p. 77.

²²) Ibidem, p. 176.

²³) Afzal Kermani, Egdol Ola, édité par M. Amery, Téhéran, 1932, p. 79.

²⁴) Mohammed Ibn Ibrahim, o.c., p. 131.

²⁵) Targhou est un genre de tissu en soie rouge.

²⁶) La ville d'Otrar était une sorte de « port libre » entre la Chine et l'Iran, comme le port de Hong Kong d'aujourd'hui. Le géographe Ibn Howgal dit que la ville de Samarkand était un autre « port » commercial de Transoxiane (Sourat al Arz, Téhéran, 1969, p. 221).

²⁷) Menhadj El Saradj, o.c., p. 311.

²⁸) Tabaghat Nasseri, p. 311.

Malheureusement pendant ce siècle, c'est-à-dire au moment de l'anarchie, les Ghouz, les attaques des Mongols, les batailles de Teymour et l'agression des Uzbecks, il régnait partout la misère, d'où des troubles et la fermeture des routes. Enfin il y eut la destruction du Port de Hormouz et le transfert des chefs et des habitants aux îles du Golfe ou l'Île d'Hormouz d'aujourd'hui. Car l'envoyé de Teymour en 798 H. = 1387 J.C. a exigé mille fois la somme de 1.200.000 dinars²⁹ de Mohammed Chah, le gouverneur de Hormouz, autrement dit tous les ans 300.000 dinars³⁰ d'impôt.

Les ruines des villes qui ont été récemment découvertes dans les déserts près de Chahdad, représentent des points d'appui de la route commerciale désertique qui ont été enterrés sous les sables et devenus inhabitables en raison de l'insécurité.

À l'époque des Safavides, a commencé la construction de ces routes. Pour cette raison, le Chah Abbas le Grand développa le Port de Gombrun, qu'il nomma Bandar Abbas. L'Île de Hormouz qui était près de Bandar Abbas a beaucoup évolué. Comme on dit: « Parfois 300 bateaux venant des différents pays se groupaient à l'ancrage de Hormouz. »

Il y avait toujours 400 commerçants qui habitaient la ville de (Abbas).³¹

La concurrence des marchands portugais, anglais, hollandais et d'autres pays de l'Europe à l'époque de Safavides (907—1135 H. = 1501—1720 J.C.) était bénéfique pour le commerce.

Les guerres prolongées des Ottomans et Safavides avaient pour unique origine le désir de posséder certains tranches de dette route³². Ainsi Bandar Abbas livrait tous les ans 10.000 ballots de soie à l'Angleterre³³.

Comme on le sait, vers l'an 1081 H. = 1670 J.C. on exportait de l'Iran en Europe près de 500.000 ou 700.000 livres³⁴ (= 11000 ou 13000 tomans de soie brute³⁵).

La prospérité de la route de la soie et de ses installations était remarquable parce qu'elle était la seule voie de communication entre l'Est et l'Ouest, car un peu plus haut de cette route commençaient des déserts immenses, froids et torrides, le désert de Sibérie, et enfin la mer Caspienne et les montagnes du Caucase. Au Sud de cette route il y avait les montagnes de Tibet, Vakhán, Himalaya et Hindou-Kouch et puis les déserts de l'Est et du Sud de l'Iran dont il ne reste qu'un ruban étroit, entre 34 et 38° de latitude nord qui pouvait être une route possible à la circulation des marchandises.

Les caravanes qui empruntaient cette route, ont été nommées « Caravanes de la Soie ».

کاروانِ صِیّ

²⁹) Khondmir, Rozat al Safa, Téhéran, p. 621.

³⁰) Shumi, Zafar Nameh, Leiden, p. 168.

³¹) N. Falsafi, Siasat é Kharejy é Iran, Téhéran, p. 14.

³²) M. E. Bâstâni Parizi, Siasat va egtesad é Safavi, Téhéran, 1969, pages 113—138.

³³) Sir Percy Sayks, History of Iran, traduction de Fakhr é Dai, volume II, Téhéran, p. 280.

³⁴) Il est question de livres hollandaises.

³⁵) M. M. Diakonoff et autres, L'histoire de l'Iran, traduction de K. Kashavarz, Téhéran, 1967, p. 577.

Le poète Farokhy Sistani (Ve siècle d'Hégire = XI^e de J.C.) a voyagé avec une de ces caravanes de Seistan à Tchoghanian et en Transoxiane. Il disait que s'il n'avait pas eu avec lui de la soie mais seulement ses poèmes, aussi doux que la soie, c'était pour lui le meilleur cadeau de voyage:

« Je suis allé à Seistan avec une caravane de soie
 Une soie tissée du cœur et de l'âme
 Une soie pleine de sens
 Une soie imprimée dont le dessin est l'âme
 une soie dont le fil a été tissé de l'esprit et
 la trame a été séparée de l'âme avec beaucoup de peine »³⁶.

باکاردان حلاز قسمر سیستان
 باحدای تنیده ز دل بافته رحبان
 باحدای نگارگر نقش اوزبان
 هر پودا و بهر جبر جدا کرده از روان ...

On peut nommer le pont de la soie « Pol-é-Abrieham », qui est situé près de Ghoutchan et cité dans l'histoire; peut-être était-ce la dénomination du passage des caravanes de la soie par la ville de Ghoutchan.

Comme on l'a dit, cette route était célèbre par la soie mais son commerce ne se réduisait pas à celle-ci; toutes les marchandises de l'Est et du Sud de l'Asie devaient passer par cette route car la mer dangereuse du Sud de l'Asie, les déserts et le froid de la Sibérie et du nord de la mer Caspienne, ainsi que les immenses montagnes de l'Himalaya poussaient les commerçants à voyager entre les montagnes d'Hindou-Kouch et d'Albrouz et la seule route en était la Route de la Soie.

Les villes situées sur cette route exportaient aussi leurs marchandises et il y avait celles en transit qui en passant par ces villes devenaient célèbres. Nos anciens livres de géographie qui sont appelés « Les chemins des pays »³⁶⁾ (ce nom a été emprunté car il racontait la géographie de ces routes) nous donnent, néanmoins, des informations sur certaines marchandises. Par exemple, Kaboul était le centre commercial de l'Inde. Le prix de l'indigo de l'Inde y arrivait à mille fois mille dinars d'or ou peut être plus³⁷.

A l'époque des Ghaznavides, surtout sous le Sultan Mahmoud (mort en 421 H. = 1030 J.G.), l'un des plus importants articles d'exportation de Ghazni qui n'était pas loin de Kaboul et s'allongeait jusqu'au Pas de Kheybar, était l'indigo.

Le Sultan Mahmoud, pris de remords pour Ferdousi, désira envoyer les honoraires à l'auteur de Chahnameh à Touss. En attendant, pour qu'il fasse une sorte de commerce, il ordonna que les indigos qui avaient été amenés

³⁶⁾ مسکن الملک الملک والملک

³⁷⁾ G. Lestrangle, Sarzaminhay é Khalafat é Shargi, traduction par M. Erfan, Téhéran. 1959, p. 374.

de l'Inde, soient vendus à Touss et qu'on en donne l'argent à Ferdousi, car l'indigo à Touss était plus cher qu'à Ghazni.

Nizami Arouzi dit:

« Le Sultan dit: demande 60.000 dinars en indigo et envoie à Touss par les chameaux royaux et demande pardon à Ferdousi. Le ministre a mis des années pour les vendre et il renvoya les chameaux déchargés. Les indigos arrivent à la ville de Tabaran. Les chameaux entraient par la Porte de Roudbar tandis que le cerueil du vieux poète Ferdousi quittait l'endroit par la Porte de Razan».

« سلطان گفت : شصت هزار دینار ابوالقاسم فردوسی را بفروشی تا به نیل دهند و به اشتر سلطان بن بطرس
برند و ازوغند خواهند ، خواجہ [وزیر] سالا بود تا درین بند بود ، آخر آن کار را چون در بساخت و
اشتر گسیل کرد ، و آن نیل به سلامت به شهر طبرستان رسید ، از دروازه رودبار اشتر در می شد ،
جازه فردوسی به دروازه رزان برون می بردند . »

Le prix de l'indigo augmentait aussitôt qu'il abordait³⁸ l'Ouest, au cas où il y avait un très bon marché en Azerbaïdjan et en Géorgie. C'est pour cela, que le poème de Nizami de Ganja dit:

« Quand tu trouves pour ton indigo d'acheteurs,
même si tu es en Nil, ouvre tes charges ».

اگر در نیل باشی بار کن بار

چون نیل خویش را یابی خریدار

Maghdassi nous donne des informations sur l'envoi des dattes de Kerman au Khorassan en disant:

« Tous les ans environ 100.000 chameaux rentrent à Kerman³⁹ pour transporter de dattes et le Sultan paye 1 dinar au chef des chameliers ».

Quand l'ambassadeur d'Espagne vint à l'audience de Chah Abbas, il apporta 300 charges de chameaux de poivre de l'Inde et il en donna comme cadeau à chacun des dignitaires.⁴⁰

Ibn Batouta parle du Bazar de musc et d'ambre à Tabriz que certainement n'était pas la récolte principale de cette ville, mais ils venaient d'une distance de plusieurs centaines lieues, c'est-à-dire de Tibet et de l'Inde. Cette même récolte était, à l'époque des Safavides, l'une des plus importantes qu'il soit. Chardin, en citant l'utilisation, dit:

« Le mélange pharmaceutique de musc et d'ambre provoquait des excitations amoureuses et sexuelles et le renforcement du tempérament et de l'énergie.

³⁸) Nizami Arouzi, Tchahar Maghaleh, Téhéran, p. 103.

³⁹) C'est-à-dire Habidj (Kabus-Chahdad), Bamm et autres régions chaudes de Kerman.

⁴⁰) Pietro della Valle, Journal de voyage, p. 310.

Les femmes orientales utilisaient ce musc pour faire disparaître l'odeur de leurs organes génitaux. Pour cette raison, elles ont toujours sur elles un Nombрил de Gazelle »⁴¹.

Selon Ibn Howghal, le papier spécial, et l'huile de cheveux venaient de Samarkand; le sangle et l'Astrakhan étaient importés de Boukhara. Parmi l'exportation de Merv, il a cité l'huile de sésame, les parfums et les mannes. Le parfum de Balkh était, lui aussi, renommé.

Estakhri nomma parmi les exportations de Siraf (un port au Golfe Persique) le bois d'aloès, l'ambre, le camphre, les bijoux, le balizier, l'ivoire, l'ébène, le poivre, le santal, toutes sortes de parfumerie et les produits pharmaceutiques, qui venaient de l'Inde et de Zanghar. Tous ces produits empruntaient la route de Shiraz, Isfahan et Rey en s'ajoutant à la Route de la Soie, et allaient jusqu'à l'Ouest.

Hamdollah Mostowfi nous parle du quartier de Kaghaz Konan à Zandjan.

Ibn Howghal écrit que l'exportation de Djiroft consistait en indigo, cardamome, sucre en poudre et mélasse.

Maghdassi dit que l'on exportait l'indigo de Kerman à Fars. Ces exportations venaient en général de l'Inde et seulement un peu de sucre en poudre et l'indigo se produisaient dans leur région.

Les marchandises destinées à l'exportation vers l'Ouest étaient très variées; même avant l'Islam, nous avons quelques récits à ce sujet. Ainsi, Alexandre le Grand, après la prise de Gaza (en 332 avant J.C.), envoya pour son précepteur 500 talents⁴² d'encens et 100 talents de myrrhe. Quand Alexandre était encore jeune, il assista à une cérémonie de sacrifice. Il jeta de l'encens dans le feu. Son précepteur le lui reprocha en disant: Quand tu pourras conquérir un pays qui produit de l'encens, tu pourras alors en utiliser tant que tu voudras. Mais pour le moment, tu dois l'économiser. C'est pour cela qu'Alexandre, après la prise de Gaza, écrivit à son précepteur: Si je vous envoie autant d'encens et de myrrhe c'est pour que vous soyez plus généreux dans la cérémonie de sacrifice envers les dieux.⁴³

Comme je l'ai déjà dit, la plus célèbre marchandise de l'Est qui passait par cette route et qui enchantait les femmes bien habillées aux yeux bleus de l'Europe c'était la soie et les produits qui en découlaient.

Les soies de Chine, de l'Inde et des autres pays situés le long de cette route avaient engendré des industries qui transformaient la soie brute en tissu à robe et en étoffe de soie. Ghazvini, dans le livre intitulé „Athar al Baladz », dit que Tabriz était célèbre par ses soieries de couleur rouge, le saghlatoun⁴⁴, le satin, etc.

Cet écrivain dit aussi que la soie et la moire de Iazd étaient de bonne qualité et très solides et on en exportait vers toutes les autres villes.

Hamdollah Mostowfi confirme ce fait.

⁴¹) Jean Chardin, Voyage en Perse et aux Indes orientales, traduction de M. Abassi, volume III, Téhéran, p. 68.

⁴²) Le talent pesait 26, 160 kg. Herodote dit que chaque année l'impôt dû par les Arabes à l'Iran était de 1000 talents d'encens.

⁴³) H. Moshirodoulat, Iran Bastan, Téhéran, 1933, p. 1351.

⁴⁴) Je pense que le première élément du mot Saghlatoun est en rapport avec l'ethnicon. Saka, qui signifie Scythe.

Maghdassi a parlé de l'exportation de Gorgan et surtout d'une sorte de voile en soie qui était transportée en Yémen et vers le sud de l'Arabie.

De Merv on exportait la soie brute, le fil et les différentes sortes de tissus.

Ainsi Ibn Batouta, Hamdollah Mostowfi et Ibn Howghal mentionnent tant des tissus en soie que des robes en soie dans les villes de Nichapour, et Chahpour à Fars.

Le commerce de la soie était un des plus anciens et des plus avantageux de l'Iran.

Au début de l'Islam, on prêtait beaucoup d'attention au commerce de la soie.

Ziad Ibn Saleh, le conquérant de la Transoxiane, a emporté avec lui quelques tisserands de soie chinois à Koufeh, en Irak et en Iran, pour leur perfectionnement en 134 H. = 751 J.C. ⁴⁵.

Azadad Dowlet Deylami a bien compris l'importance de cette matière et il en monopolisa le commerce ⁴⁶.

Mais la prise des régions du Nord de l'Iran par les Arabes et leur arrivée en Transoxiane et aux environs de Tibet a précipité ces richesses dans les mains des Arabes. Et Baghdad qui était un des grands centres de civilisation islamique du Moyen-Âge est devenu un des plus grands consommateurs de soie.

Les gouverneurs du Khorassan qui régnaient sur les routes de Seistan, Transoxiane et Kerman envoyaient toujours les plus somptueux cadeaux. Ali Ibn Issa, gouverneur de Haroun Al Rashid (mort en 193 H. = 808 J.C.) sur le Khorassan, Transoxiane, Rey, Djebal, Gorgan, Tabaristan, Kerman, Isfahan, Khorezme, Nimrouz et Seistan (c'est-à-dire sur toute la longueur de la route de la soie), obtint tant de richesses du peuple, qu'on ne pouvait pas compter, et il en a donné des cadeaux à Haroun Al Rashid, comme personne d'autre avant lui. Il a fait porter les cadeaux sur la place publique. Il y avait 1000 domestiques turcs, chacun portant dans sa main deux robes colorées. Ils s'arrêtèrent. Derrière eux arrivèrent 1000 servantes, chacune portant une coupe d'or sur un plateau, pleine de musc et de camphre, d'ambre et de parfums et de souvenirs de chaque pays et 100 esclaves et 100 servantes de l'Inde, très beaux et vêtus de robes coûteuses; 200 chevaux de Khorassan recouverts de soie, 300.000 perles, 200 vases et plateaux royaux de Chine, 2000 autres bols chinois avec des jarres en porcelaine, petits et grands; 300 tentes; 200 tapis; 200 tentes de Mahfour ⁴⁷.

Le dialogue de Saadi avec le marchand de l'île de Kish a la même teneur. Saadi dit: «Un marchand qui avait plus de 200 chameaux et 40 servantes m'a invité une nuit chez lui. Toute la nuit il n'a pas cessé de bavarder. Entre autres, il disait: L'un de mes magasins se trouve en Turkestan et beaucoup de mes marchandises sont en Inde.

Ceci est un acte d'achat du champ un tel.

L'un de mes amis est le garant de quelques-uns de mes biens.

Parfois il disait qu'il fera un voyage à Alexandrie, parce qu'il y fait beau. Puis il changeait d'avis, en disant que la Mer de l'Ouest (id est la Mer Méditerranée) est orageuse.

⁴⁵) Maurice Chehab, *Al Derassat al Adabiyeh*, VI.

⁴⁶) A. A. Fagihi, *Chahinchahi é Azodeddowlat*, Téhéran, 1968, p. 111.

⁴⁷) Beyhaghi, *Tarikh é Massoudi*, Téhéran, 1945, p. 417.

Finalement, il me regarda attentivement et ajouta :

— Saadi, ce que je vous ai dit n'est pas absolument nécessaire, mais je dois quand même faire un seul voyage, après quoi je pourrais me retirer des affaires.

— Quel est ce voyage dont vous venez me parler, lui demanda Saadi. Alors le marchand dit : Je veux exporter du soufre de Perse en Chine, car il va rapporter beaucoup et en échange, je vais importer des bols chinois pour Rome, des tissus de Rome pour l'Inde, de l'acier de l'Inde pour Alep, des miroirs d'Alep pour Yémen, et des tissus d'Yémen (Bords) pour la Perse.

Cela faisant, je me retirerai du commerce et je vivrai en paisible pensionnaire dans mon petit magasin.

Après cela, le marchand m'a demandé :

— Saadi, tu dois aussi dire quelque chose !

— J'ai entendu, qu'un marchand qui est tombé du cheval, avait dit à ses compagnons : „Les yeux des gens riches et avides ne se remplissent que soit de la terre du tombeau soit de la sobriété“.

Voilà ce que pouvait lui dire Saadi ! ⁴⁸

Et c'était du même sort du marchand que parlait Ibn Hawgal : « J'ai vu un marchand à Siraf qui n'était pas descendu du bateau pendant 40 ans » ⁴⁹.

Mais la soie pour l'exportation était toujours brute et elle était traitée aux bords de la Méditerranée. Beaucoup de villes comme Gênes en Italie étaient des centres importants de l'industrie de la soie.

Nous ne serons pas étonnés si nous apprenons que dans la seule ville de Miria en Espagne il y avait 800 manufactures ; Sicile était célèbre, elle aussi. ⁵⁰.

Le passage de Albarsalan en Géorgie et la prise de villes et forterresses comme la ville de « Mariam Nechin » et « Sepidh Shahr » ainsi que l'alliance avec le gouverneur de la Géorgie, ont laissé les routes de l'Ouest à la disposition des Seldjoukides (Radjab 465 H. = 1064 J.C.). Avec le mariage de Malek Chah, le fils aîné de Albarsalan, avec la fille du Kaghan de Transoxiane et le mariage de Arsalan Chah, le second fils du même Albarsalan, avec la fille du roi de Ghazni et Lahore ⁵¹, il a pris aussi les routes de l'Est et de Sud-Est.

La période trouble de cette route se situe vers les VI^e et VII^e siècles de l'Hégire = XII^e et XIII^e siècles de Jésus Christ. La partie Est de cette route était fermée par les attaques des Mongoles ; la partie Ouest de cette même route, soumise aux guerres des Croisés fût abandonnée, car elle n'était pas sûre.

La prise de cette route par les Ottomans a permis aux pays de l'Europe de faire de nouveaux projets. Les notes de Marco Polo racontent les efforts de ces pays. À cette époque, le nom du Port de Tana au bord de la mer Noire était célèbre comme un centre commercial entre l'Est et l'Ouest. Il était le

⁴⁸) Saadi Galestan,

⁴⁹) Ibn Howgal, o.c., p. 58.

⁵⁰) Al Derassat al Adabiyeh, VI, p. 243.

⁵¹) Ibn El Athir, Les événements de l'année 457 d'Hégire = 1064 de Jésus Christ.

port des marchandises des caravanes qui venaient de la mer Caspienne et des rives du fleuve Volga ⁵² (736 H. = 1335 J.C.).

Les attaques de Teymour ont momentanément fermé les routes principales du commerce de la soie.

Ouzoun Hassan qui était de la famille des princes de Tarabusun (Trapezous) après la prise de Garegoyounlo (Rabiosani 873 H. = Novembre 1467) a eu l'occasion de donner un appui aux Européens contre les Ottomans. Pour cette raison, ses amitiés avec les cours de Venise, de Naples, de Rome, d'Hongrie et de Moldavie (Roumanie) se sont étendues. Ces luttes continuelles (5 fois) livrées à la Géorgie avaient pour but d'ouvrir le commerce de l'Est à l'Ouest, de l'Azerbaïdjan, des ports du Caucase et de Géorgie au littoral Est de la mer Noire et enfin à la Roumanie et aux autres pays européens. Mais les guerres victorieuses du Sultan Mohammed Fateh à l'Ouest montraient que Ouzoun Hassan avait en lui un rival dangereux.

Etienne le Grand, le roi de Moldavie, a fait beaucoup d'efforts pour bénéficier de l'alliance avec Ouzoun Hassan. Isac Beyg, l'ambassadeur de Ouzoun Hassan qui était un médecin, est allé en 877 H. = 1472 J.C. chez Etienne le Grand mais sa mission fût sans résultat à cause du manque de solidarité des voisins. En ce moment la prédominance du Sultan Mohammed Fateh était incontestable.

Tout d'un coup, il a battu avec ses armées Ouzoun Hassan au mois de juillet 1473 J.C. = Rabioulaval 878 H. près de l'Euphrate. Isac Beyg en a informé Etienne le Grand. A ce moment, les envoyés de Moldavie et de Venise étaient plus circonspects envers la cour de Ouzoun Hassan ⁵³.

Mais Etienne le Grand est sorti victorieux dans la guerre avec Mohammed Fateh où 40.000 Turcs ont été tués. Cette défaite n'allait apporter aucune amélioration pour l'Orient car 3 années plus tard, en automne 882 H. = 1477 J.C. Ouzoun Hassan meurt à Tabriz et la mésentente de ses fils causa l'extinction des Aghgouyanlou. Mais, après quelques années du mariage de Marta, la fille aînée de Ouzoun Hassan avec le Sultan Heydar, arrière-petit-fils du Cheikh Safi d'Ardebil, le Chah Ismail est né. Il devient le souverain de l'Iran en 907 H. = 1501 J.C., à l'âge de 15 ans (Il était né le 17 juillet 1487 = 892 H.).

La domination de Mohammed II, sultan des Turcs, sur la péninsule de Crimée limita les relations du Port de Tana avec la Chine. La route a changé son axe vers Alep de Syrie.

L'Italie importait la soie brute de l'Est et en préparait des tissus fins qui étaient renvoyés par Venise à l'Orient.

La domination du Sultan Salim sur la Syrie et le Liban, a limité la deuxième route des Ottomans. Puis ils étaient obligés de transporter la soie par la mer Caspienne et Moscou ou les ports méridionaux de l'Iran, fait qui a causé beaucoup de difficultés. D'autre part, comme les Ottomans n'ont pas pu recevoir de la soie brute, ils se sont mis à planter des mûriers et à élever le ver à soie, dans leur pays.

⁵²) Al Derassat al Adabiyeh, p. 245.

⁵³) La traduction de la lettre de Ouzoun Hassan à Etienne le Grand de 879 H. a été publiée par le professeur Vlad Bănăţeanu d'après l'original de Venise, dans la Revue de la Faculté des Lettres de l'Université de Téhéran (Année V, numéro 4, juin 1958).

Amir Fakhreddin II (988—1044 H. = 1580—1634 J.C.) a planté dans son jardin de Trablès 14.000 muriers et en 1023 H. = 1614 J.C. il a obtenu 80.000 gorouch d'or ⁵⁴.

En Iran, les régions productrices de soie étaient Gorgan, Mazenderan et Guilan. Il l'a gardé toujours dans son histoire depuis les anciens temps. Hodoud El Alam, livre persan qui date d'il y a 1000 ans, décrit Deylaman Rasht et Guilan comme « un endroit plein de cours d'eau et le centre des commerçants et des guerriers; ... dans cet endroit il y a des robes en soie colorée comme soie de mobram et satin, etc. » ⁵⁵.

Maghdassi (l'auteur du IV^e siècle d'Hégire = Xe de J.C.) dit: « Il y a beaucoup de vers à soie à Gorgan et Istarabad ».

Istakhri ajoute que l'île d'Abeskoun de la Mer Caspienne est un grand marché pour le commerce de la soie.

Selon Ghazvini, « les habitants de Mazenderan élèvent le ver à soie et l'exportent vers les autres villes ».

La soierie de Mazenderan était tellement importante que l'on payait les impôts avec de la soie.

Un récit datant de l'époque de la domination des Mongols nous fait savoir que Oljaytu Khodabandeh ou Mohammed Ibn Arghoun a conquis les villes du Guilan et a donné quartier à la vie des gouverneurs, à condition qu'ils payent leur impôt en soie ⁵⁶. Quand Teymour le Boiteux a conquis le Mazenderan (après 790 H. = 1388 J.C.) il a allégé l'impôt de Mazenderan pour attirer les gouverneurs. Son historien officiel écrit: « De ces dons royaux de Teymour consistant en 10.000 butmans de soie équivalant à 15.000 butmans de Hérat ⁵⁷, en 7000 chevaux et en 3000 vaches, il en a pris la moitié, ... et pour les autres [le gouverneur de Guilan Réza Kya] — un tiers de l'impôt ⁵⁸.

Pietro della Valle écrit, à propos de l'importance de la soie de Guilan et de Mazenderan: « Le Chah Abbas le Grand ordonna aux géorgiens, aux chrétiens et aux juifs exilés à Mazenderan, d'élever le ver à soie. Pour encourager la culture du ver à soie, il n'autorisait pas que les feuilles tombées des mûriers soient vendues à quelqu'un d'autre » ⁵⁹.

La période des Safavides fût l'âge le plus fructueux de la route de la soie. Les efforts du Chah Ismaïl ainsi que les soins du Chah Abbas le Grand et de ses successeurs (996—1038 H. = 1587—1628 J.C.) furent à l'origine de la période d'or du commerce de l'Iran.

Le Chah Abbas le Grand est le roi dont on dit qu'il a ordonné la construction de 999 caravansérails sur le trajet des différentes routes pour les besoins des voyageurs.

Tous les journaux de voyage des Européens, comme Chardin, Tavernier, Pietro della Valle et Adam Oléarius, parlent de la circulation particulièrement vive de cette route à cette époque.

⁵⁴) Al Derassat al Adabiyeh, VI, p. 247.

⁵⁵) Hodoud El Alam, Téhéran, 1961, p. 143.

⁵⁶) Natanzi Montakhab Al Taverikh, édité par Jean Eubin, Téhéran, 1957, p. 141.

⁵⁷) 15.000 butmans de Hérat équivalent à 45.000 kilogrammes.

⁵⁸) Shami, Zafar Nameh, Leiden, p. 295.

⁵⁹) Pietro della Valle, Safar Nameh, traduction de Shoueddin Shafar, Téhéran, 1969, p. 171.

Pietro della Valle, le voyageur vénitien, dans sa première correspondance qu'il a envoyé de l'Iran en Italie, le 17 mars 1617 (= Rabiolaval 1026 H., dans la 30e année du règne du Chah Abbas le Grand) nous dit qu'aux environs de Ghasré Chirine et de Karand près de Kermanschah une caravane de 2700 chameaux venant d'Isfahan passait la nuit à cet endroit. Pour cette raison, il n'a pu trouver aucune place pour dormir dans le caravansérail ⁶⁰. Quelques années auparavant, à l'époque de ce même roi, une caravane de 10.000 chameaux avait passé par Seistan.

L'auteur du livre „Ehya El Molouk » dit :

«... Dans cette période (sous le règne de Malek Mohammed Sistani, Malek El Molouk) Amir Mohammed Amin Machhadi qui était séjourné quelques années en Inde, est venu à Seistan avec une caravane de 10.000 chameaux. Son amitié avec Malek El Molouk était si grande qu'il a pu passer en hôte du roi non moins d'un mois avec tous ses caravaniers. Malek El Molouk l'a traité avec les plus hauts égards » ⁶¹.

Si nous comptons pour chaque chameau 3 mètres, alors la première caravane occupait 7 kilomètres et la seconde — 30 kilomètres de la route.

Les caravanes de chameaux se transformaient peu à peu en caravanes de chevaux et de mulets dans les montagnes de l'Azerbaïdjan et de la Géorgie.

Sous le règne du Chah Saltan Hossein on parle des caravanes de 1000 chevaux qui portaient d'Ardébil à Tabriz ⁶².

Tavernier dit que la ville d'Ar lébil était une des plus importantes villes commerciales sous le règne des Safavides et les caravanes commerciales de la soie avaient parfois jusqu'à 800—900 chameaux.

Cette route s'étendait vers Shamakhi, Istambul et Izmir ⁶³. La soie est toujours bénéfique même à l'époque de Karim Khan Zand (mort le 1193 H. = 1779 J.C.).

Par exemple, un batman de soie brute et non tissée au « poids du Chah » ⁶⁴ se vendait et s'achetait à 2 toman ⁶⁵.

Mais à cette époque 1 batman de blé coûtait 50 dinars ⁶⁶. Les marchandises de l'Inde passaient du Sud de l'Iran en Europe, car les déserts de l'Arabie et l'Océan Indien ne permettaient pas le passage de ces caravanes.

Le canal de Suez avait une situation identique à celle d'aujourd'hui. Malheureusement après cette période, le destin des routes commerciales se trouvait dans une impasse terrible, non seulement par la découverte de la machine à vapeur permettant aux bateaux de passer par les grandes mers dangereuses, mais aussi par la réalisation du projet de Ferdinand de Lesseps avec le creusement du Canal de Suez en 1869. Ce projet, exécuté pour la deuxième fois près de 2400 ans après Darius I qui a établi la communication entre la Mer Rouge et la Mer Méditerranée à travers le Nil a changé la direction

⁶⁰) Ibidem, p. 16

⁶¹) Ehyà El Molouk, édité par Dr. M. Sotoudeh, Téhéran, 1961, p. 220.

⁶²) Gémelli Careri, Safar Nameh, Traduction de A. A. Kareng, Tabriz, 1969, p. 47.

⁶³) Tavernier, Journal de voyage, Téhéran, p. 124 et 128.

⁶⁴) Le « poids du Chah » = 6 kilos.

⁶⁵) Chaque toman = 10.000 dinars.

⁶⁶) Gandjalikhani, Rostam El Tawarikh, Téhéran, 1970, p. 312.

des bateaux des ports de Bassrah, Siraf, Abbassi, Minab, Tys et Tehabahar et a arrêté les caravanes de 10.000 chameaux.

L'état d'insécurité permanente de l'époque des Ghadjarides ont contribué à la décadence du commerce. Par ce fait la plupart des villes et des ports situés sur les branches de la route de la soie ont commencé à tomber en ruine. Bien que jamais les marchandises de l'Est ne pourront plus passer à l'Ouest par Kerman, Fars et Rey et que la soie jaune n'arrivera plus des ports du Sud au Nord de l'Iran, il existe pourtant l'espoir que la « soie noire » prenne sa place. Dans cette perspective, s'inscrivent les démarches actuelles de sa Majesté Impériale le Chahinchah Mohammed Reza Pahlavi Aryamehr en vue de construire une « pipeline » de pétrole qui doit relier le Khouzistan à Astara (environ 1120 Km.) et assurer le passage souterrain de 30.000.000 m³ par jour de ce matériel en Russie. C'est pourquoi, je souhaite que l'industrie de la « soie noire » supplante l'industrie millénaire de la soie jaune.

ANCIENNES RELATIONS ROUMANO-IRANIENNES

par ARTHUR VAISMAN

L'histoire des temps anciens, comme celle des époques plus récentes, témoigne du long chemin parcouru jusqu'à nos jours par les contacts et les relations d'amitié roumano-iraniennes.

Depuis les époques les plus éloignées, l'histoire a enregistré des liens indéniables entre la civilisation thraco-géto-dace et celle des Médo-Perses, liens entretenus soit directement¹, soit par le truchement des tribus d'origine iranienne, établies au nord de la Mer Noire (telles que les Cimmériens et les Scythes).

Ces premiers contacts, qui remontent probablement aux VIII^e et VII^e siècles avant notre ère, ont eu lieu par l'entremise des Cimmériens, tribus de cavaliers semi-nomades, apparentées aux Iraniens et aux Thraces et qui, au cours de leurs expéditions et incursions en Transcaucasie, en Asie Mineure et en Assyrie avaient appris à travailler le fer, art qui s'était développé au sein de l'ancienne civilisation hittite.

Au cours de leur déplacement vers les régions de l'ouest et du sud-est, qui comprenaient aussi le territoire actuel de notre pays, les Cimmériens ont contribué à diffuser, en Europe Centrale et Orientale, les connaissances sur l'art de travailler le fer, ainsi que leur propre culture, apparentée à celle du Caucase (culture Koban) ou à celle des complexes d'Anatolie et d'Iran. C'est par la filière cimmérienne qu'on peut expliquer la présence en territoire roumain de deux haches en fer à „bras» latéraux, découvertes à Bîrlad en 1956, et de certains objets de parure, trouvés en Transylvanie et attribués au « cercle thraco-cimmérien » ou « cimmérien-agathyrse »².

Mais les populations thraco-géto-daces ont eu aussi des relations avec les Scythes — toujours d'origine iranienne. Après avoir vaincu les Cimmériens et occupé leurs territoires au nord du Pont-Euxin, les Scythes organisent, dans la deuxième moitié du IV^e siècle avant notre ère, un Etat esclavagiste, dont le centre, qui occupait au début la région du bas-Dniepr, sera transféré, au II^e siècle avant notre ère, en Crimée et aura pour capitale Neapolis. Les Scythes avaient une organisation sociale supérieure à celle des tribus géto-daces des Carpathes, une culture plus avancée et un art propre de style animalier. Leur parler faisait partie du groupe des langues nord-

¹) D. Berciu, *O problemă în discuție: Originalitatea artei traco-getice* (Un problème controversé: l'originalité de l'art thraco-gète), « Magazin Istoric », nr. 5/1967.

²) *Istoria României* vol. I^{er}, 1960, p. 142.

iraniennes de la famille indo-européenne et s'apparentait à celui des Mèdes et des Perses³. Les Scythes et les Géo-Daces étaient unis entre eux par des liens ethniques et culturels incontestables.

La preuve concrète de ces liens sont les nombreux objets propres à la civilisation scythe ou scythoïde (poignards, aiguilles et flèches à trois facettes, miroirs, chaudières, parures, pièces d'harnachement, etc.) trouvés sur le territoire de notre pays. En décrivant, dans son ouvrage intitulé *Getica*, ces vestiges des contacts daco-scythes, l'historien V. Pârvan relève, à maintes reprises, leur similitude avec les objets du même genre appartenant à la civilisation persane⁴.

Pour ce qui est de l'influence des Scythes dans la région carpatho-danubienne, on peut conclure qu'elle a favorisé la diffusion des connaissances sur l'art de travailler le fer, de même que la diffusion de certaines armes de type oriental et a contribué — sans être toutefois l'élément décisif — au processus de passage des populations thraco-géo-daces à la deuxième époque du fer.

Le premier contact direct entre les Perses et les tribus géto-daces de la Dobroudja a eu lieu en 514 av. n. ère, lors de la grande expédition contre les Scythes, dirigée par le roi Darius, dont le désir était soit d'affaiblir la pression exercée par les Scythes nomades sur les frontières du nord de l'Empire perse, soit de consolider sa domination dans le bassin de la Mer Noire.

Mais si l'attaque des Perses (quoique soldée par l'échec de Darius) a provoqué — comme il était naturel — de grands troubles dans les régions du bas-Danube, elle a déterminé Hérodote à formuler une des caractéristiques les plus significatives que l'antiquité a donnée aux ancêtres du peuple roumain. Il précise que l'armée perse s'est heurtée, sur la rive droite du Danube, à la résistance acharnée des Gètes « les plus braves et justes des Thraces »⁵).

Les relations entretenues par les Géo-Daces avec les Cimmériens et les Scythes, ainsi que la parenté entre la langue des Thraces et celle des Iraniens expliquent pourquoi certains noms géographiques du territoire de la Roumanie d'aujourd'hui présentent des ressemblances avec la toponymie iranienne. Nous rappelons à cet égard les noms de *Prut*, *Siret*, *Buzău*, *Argeș*, etc.⁶

L'étude des croyances et des usages religieux des tribus géto-daces fait ressortir des similitudes entre la religion des Daces, qui croyaient à l'immortalité de l'âme et à une récompense dans l'au-delà, et la religion des Perses⁷).

Les efforts faits pour se défendre contre les attaques de l'Empire romain ont abouti, au début du II^e siècle de notre ère, à la première tentative d'alliance politique et militaire entre les Géo-Daces et les Parthes.

La lutte menée contre les Romains par les Parthes, population considérée comme étant d'origine turanienne mais entièrement iranisée et dont

³) Ibid. p. 155.

⁴) V. Pârvan, *Getica*, p. 13, 15, 19, 20, 27.

⁵) Hérodote, IV, 93

⁶) Cf. V. Pârvan, *Considerațiuni asupra unor nume de rîuri daco-scitice* (Considérations sur certains noms de rivières daco-scythes), Bucarest, 1923.

⁷) *Istoria României*, vol. I, p. 331.

la domination s'est longtemps étendue aussi au territoire de l'Iran⁸, a entravé pendant plus de deux siècles l'avance romaine vers l'est de l'Europe. C'est pourquoi Décébal, roi des Daces, voyait dans le chef parthe Pacorus II un allié virtuel dans sa lutte contre les attaques romaines qui, entre les années 101 et 106 de notre ère, constituaient pour la Dacie un danger de mort.

Certaines études historiques présentent les Parthes et les Daces comme alliés dans leur lutte anti-romaine, et le chef parthe Pacorus, comme un « ami de Décébal »⁹.

Menacé par la grande expédition de Trajan contre la Dacie, Décébal, pour s'assurer l'alliance de Pacorus, fait don à celui-ci d'un esclave, Callidromus, et il le lui envoie. Mais l'esclave n'arrive pas à destination, car il est capturé en route par les alliés des Romains¹⁰.

Bien qu'il n'y ait pas de données dont on puisse savoir si l'alliance de Décébal avec les Parthes a pris corps d'une manière quelconque, il est hors de doute que les deux peuples ont combattu en même temps — non séparément, mais en communiquant entre eux — le même danger qui les menaçait : la conquête romaine.

Durant le II^e siècle de notre ère, on remarque dans la Dobroudja la diffusion de nouvelles croyances, qui ne sont que l'expression du changement survenu dans les conditions historiques et qui se substituent aux cultes traditionnels. Ces religions, nommées de rédemption, venaient surtout de l'Égypte, de la Syrie, de l'Asie Mineure et de l'Iran. Parmi ces croyances orientales, qui avaient pénétré dans la Dobroudja, une place importante était occupée par le culte du dieu iranien Mithra, divinité solaire, et par celui de la déesse Isis¹¹.

La plupart de ces cultes orientaux semblent avoir pénétré et s'être diffusés dans la Dobroudja romaine grâce aux voyageurs, venus des pays lointains s'établir dans nos parages, pour y faire du commerce.



Deux savants persans, appartenant aux premiers temps de la féodalité, ont laissé dans leurs œuvres des informations de la plus grande importance concernant l'existence des Roumains au nord du Danube entre le XI^e et le XIII^e siècle de notre ère. Au XI^e siècle, le géographe persan Gardizi mentionnait dans ses écrits que « à côté des Slaves il y a un peuple de l'empire romain, qu'ils sont tous chrétiens, qu'on les nomme (N-n-d-r) et qu'ils sont plus nombreux que les Magyars, mais plus faibles... »¹². Les détails géographiques et ethniques donnés par Gardizi correspondent parfaitement aux caractéristiques du peuple roumain et ils sont particulièrement importants car, datant du XI^e siècle, époque où les témoignages écrits sont bien

⁸) Cf. *La Grande Encyclopédie*, vol. 26, II-e partie, Bucarest, 1937, p. 151.

⁹) N. Iorga, *Histoire des Roumains*, vol. I, II-e partie, Bucarest, 1937, p. 151.

Cf. *La Grande Encyclopédie*, vol. 26, Paris, p. 454, « Sous Pacorus..., ami de Décébal de Dacie »...

¹⁰) *Istoria României*, vol. I, p. 306.

¹¹) *Istoria României*, p. 550—555.

¹²) Aurel Decei, *Asupra unui pasaj din geograful persan Gardizi* (Sur un passage du géographe persan Gardizi), Bucarest, 1936, p. 7—9.

rare, ils constituent un argument contre la théorie qui conteste la continuité des Roumains dans le territoire situé entre les Carpates et la Mer et qui soutient que le peuple roumain se serait formé dans la Presqu-île Balkanique.

Un autre ouvrage iranien qui évoque un moment de l'histoire des Roumains est celui du chroniqueur persan Rachid-ed-Din. Dans sa chronique écrite vers l'année 1300, il fait mention d'un combat livré par les princes tartares contre les Roumains, en 1241¹³. Les informations contenues dans la chronique persane, nommée par les historiographes roumains Bezeremban, sont confirmées, dans les annales russes « Woskressenskaia ». Leur importance toute particulière est de signaler la présence des Roumains, organisés militairement, en 1241, au nord du Danube, de relater leurs luttes contre les Mongols et de placer correctement le pays roumain du point de vue géographique.

Au Moyen Âge un trait commun caractérise l'histoire des deux peuples ; ce sont les luttes menées au cours des siècles contre les attaques de l'Empire Ottoman.

Les traditions de l'amitié roumano-iranienne sont continuées de nos jours par les bonnes relations et la fructueuse collaboration établies entre les deux pays dans tous les domaines d'activité.

¹³) Titus Hotnog, *Bezeremban*, Jassy, 1919.

IRANO-DACO-ROMANICA

par CICERONE POGHIRC

Les travaux spéciaux sur les rapports linguistiques roumano-iraniens sont assez rares ¹.

1. La plupart portent sur des noms propres d'origine iranienne attestés en Dacie à diverses reprises depuis l'antiquité ². À tort ou à raison, on a attribué aux Iraniens les noms suivants:

1.1. Hydronymes:

Alutus, *Aluta* (Ptolémée, III, 8, 2) attesté aussi comme fleuve se jetant dans la Mer Caspique, au Nord du Caucase (Patsch, *Agathyrsen*, p. 72; voir contre, C. Poghirc dans *Istoria limbii române*, t. II, Bucarest 1969, p. 358).

Ampee (CIL III 14.507, 130, 1293), aujourd'hui *Ampoi* (hongr. *Ompoly*): oss. *am* « ensemble » + *pel* « couler » (Densusianu, *Donum natalicium Schrijnen*, pp. 429-430); rapprochement peu probable.

Danaster et

Danubius: avest. *danu*, ossète *dōn* « Fluss », plutôt daco-mœsien sinon celte (voir surtout Vl. Georgiev, *Studia linguistica in honorem Thaddei Lehr-Splawinski*, Varsovie, 1963, pp. 87-90).

Narakion: ossète (tag.) *narāg* (Vasmer, dans le *Reallexikon der Vorgeschichte*, XII, p. 246).

Porata (Hérodote, IV, 8), rapproché de l'avest. *paratav-* « gué » (Vasmer, *ZSIPhil*, IX, 132).

Sargetia: *Sargetae*, nom de tribu scythe (Patsch, *Agathyrsen*, p. 72).

1.2. Toponymes:

Sacidava (localité en Dacie), rapprochée du nom de tribu scythe *Sakai* (Pârvan, *Getica*, Bucarest, 1926, p. 15, 119, 271).

¹) Seulement O. Densusianu, *Irano-romanica*, dans « Grai și suflet » t. I-er, I-ère partie, 1923, pp. 39-71 et II-e partie, 1924, pp. 233-250 (des mots appartenant aux autres langues romanes y sont traités aussi) et Al. Rosetti, *Vestiges de la langue scytho-sarmate*, dans *Mélanges de linguistique et de philologie*, Bucarest, 1947, pp. 357-375 (article repris de « Viața românească » de 1930).

²) V. Pârvan, *Considerații asupra unor nume de riuri daco-scitice*, dans « Analele Academiei Române, Memoriile Secției istorice, III-e série, t. I-er, I-er Mém. », Bucarest, 1923; C. Patsch, *Die Völkerschaft der Agathyrsen*, Akademie der Wissenschaften in Wien, Anzeiger 1925, No. XIIa, pp. 69 ss; O. Densusianu, *Noms de lieu roumains d'origine iranienne*, dans *Donum natalicium Schrijnen*, 1929, pp. 426-430; une bonne partie de l'article cité de Al. Rosetti porte aussi sur les noms propres.

Utidava (localité en Dacie, Ptolémée, III, 8, 4): cf. *Uti*, tribu iranienne du Nord de la Caspique (Patsch, *Agathyrsen*, p. 72).

1.3. *Anthroponymes* d'origine iranienne se rencontrent dans la liste établie par I. I. Russu dans « Anuarul Institutului de studii clasice », Cluj, t. IV, 1941—1943, p. V. aussi, ci-dessous, le nom *Uibar*, s.v. *Uibărești*.

2. Parmi les toponymes actuels on a attribué une origine iranienne aux suivants:

Abrud, nom de ville en Transylvanie, expliqué par Densusianu (*Donum natalicium Schrijnen*, pp. 428-429) par le pers. *āb-* « brillant » + *rōd*, av. *urūd* « rivière ».

Coșomanta, nom de montagne dans les Karpathes transylvaines de l'ouest, considéré par le même auteur (*l.c.*, p. 428) comme provenant de l'aveste *kusra-* « creux », avec le bien connu suffixe iranien *-mant*.

Desteag, nom de montagne, rapproché par Densusianu (*l.c.*, p. 429) au pers. *dast* « désert » et oss. *teya*, pers. *tey-* « cime de montagne ».

Iași (plusieurs localités en Roumanie), d'après le nom des Alans au IX-e siècle: *Asai*, *Iasi* (voir Rosetti, *ILR*, pp. 236—237).

Rizna, nom de montagne, expliqué par Densusianu (*Donum nat. Schrijnen*, p. 427) par l'ossète *rāzin* « croître », av. *ərəzi-* « tout droit, en haut ».

Șura, nom de plusieurs grottes dans le Karpathes transylvaines de l'ouest, déduit par Densusianu (*l.c.*, p. 428) de l'av. *sūra-*, pers. *sūrāx* « trou »; en réalité il s'agit du mot roumain *șură* « remise », d'origine allemande.

Uibărești, nom de localité, provenant du nom de la famille *Uibar* que Densusianu (*l.c.*, p. 430) rapproche de l'iranien phl. *ayabār* « ami »; peu probable.

Zaiș, rapproché par Densusianu (*l.c.*, p. 427) de l'av. *zaēša* « effrayant », oss. (dig.) *zäyā* « avalanche ».

Zărând (montagne en Transylvanie): ossète *zārond* « vieux » (Vasmer, *Reallexikon der Vorgeschichte*, XII, p. 244; Densusianu, *l.c.* p. 426 l'explique comme provenant de l'avest. *zaranya-* « or ».

3. Des rapprochements entre des mots de l'ancien roumain et l'iranien ont été faits incidemment à diverses reprises.

3.1. On a attribué, à tort ou à raison, l'origine iranienne aux mots suivants:

baci « frère aîné » (Densusianu, dans « Grai și suflet », IV, 1929, p. 150).
brinză « frommage » iran. *renc-*, *renz-* « presser », Densusianu, « Grai și suflet », I, 1, 1924, p. 67; le mot appartient probablement au substrat (voir C. Poghir, *ILR* II, p. 354).

stînă « bergerie »: avest. *stāna* « écurie » (Densusianu, dans « Grai și suflet », I, 2, 1924, pp. 238—242) relation juste en plan indo-européen, seulement il ne s'agit pas d'un emprunt; voir Poghir, *ILR* II, p. 356.

țap « bouc »: pers. *čapiš*, ossète *caw* « bouc » (Densusianu, *l.c.* p. 242—245).
țarc « enclos » iran. *carx* « cercle, roue » (Densusianu, dans « Grai și suflet », I, 1, 1923, pp. 245—248; voir par contre C. Poghir, *ILR* II, p. 351 s.)

3.2. On trouve en iranien des proches correspondants de quelques mots roumains provenant du substrat daco-mœsien:

abur « vapeur »: pers. *abr*.

cioară « corneille »: pers. *sār* (B. P. Hasdeu, « Columna lui Traian », 1874, p. 176).

doină « chant populaire lyrique »: avest. *daēna* « carmen, lex », pers. *danah* (Hasdeu, *Din istoria limbii române*, Bucarest 1883, pp. 17 ss).

mire « jeune marié »: zend-afg. *mīreh* (Hasdeu, « Columna lui Traian », 1873, p. 110); cf. medio-pers. *mērak* « jeune homme ».

piriu « ruisseau »: *Pyretus-Porata* (v. ci-dessus; G. Pascu, Arch. Rom. VII 567).

rinză « estomac (d'animaux) »: zend. *ranha* (Hasdeu, « Columna lui Traian », 1874, p. 107).

simbure « pépin, noyau »: pers. *sumb* « sabot » (H. Barić, *Albanorumänische Studien*, Sarajevo, 1919, p. 10); trop éloigné pour le sens.

urdă « sorte de frommage »: afg. *urud* (Hasdeu, « Columna lui Traian », 1874, p. 105).

vatră « foyer »: avest. *ātarš* « Feuer » (H. Pedersen, KZ, XXXVIII, p. 311).

4. Deux phénomènes grammaticaux ont été rapprochés aux faits iraniens:

4.1. Le suffixe *-man* des mots roumains *gogoman*, *hořoman*, *ortoman* a été comparé par B. P. Hasdeu (*Istoria critică a românilor*, t. I-er, Bucarest, 1875, p. 261—263) au pers. *-manes*; le mot *ortoman* « preux, riche » a été rapproché par Hasdeu au v. pers. *Artamenes*, à notre égard à juste titre (v. *ILR* II, p. 363).

4.2. Le syncrétisme du génitif avec le datif se rencontre, comme en roumain, en albanais, arménien, néogrec et iranien; le fait s'explique probablement en roumain par le substrat daco-moesien, apparenté aux langues citées (v. *ILR* II, p. 324).

5. En général, les mots présentés ci-dessus sont traités d'emblée comme iraniens, sans préciser ni la voie, ni l'époque de l'emprunt. Ce n'est que M. Al. Rosetti qui a essayé de caractériser ces faits du point de vue linguistique, en les attribuant au groupe des dialectes iraniens nordiques.

5.1. En effet, il existe plusieurs possibilités d'emprunt. Les plus anciennes se rapportent, sans doute, non pas au roumain, mais à la langue des ancêtres des Roumains — le daco-moesien.

5.1.1. La première population iranienne établie en Dacie (dans l'actuelle Transylvanie) c'était la tribu des Agathyrses, fait mentionné depuis Hérodote. Vers le commencement de notre ère, le processus d'assimilation de cette tribu était déjà achevé. Or, c'est justement dans cette région aurifère qui attira les iraniens qu'on trouve la plupart des toponymes attribués à l'iranien (v. ci-dessus). C'est à la tribu des Agathyrses, la seule population iranienne complètement assimilée en Dacie, qu'il faut rapporter en principe la plupart des emprunts iraniens anciens³.

5.1.2. Plus tard, les Scytho-Sarmates pénètrent en Dacie à plusieurs reprises, dès la plus haute antiquité, venant de l'Est. C'est à eux qu'il faut

³ O. Densusianu, *Originea Mořilor*, dans « Viața Nouă », XVII, 1921, p. 165 ss. considérait la population roumaine *Moři* des Munții Apuseni (Les Karpathes transylvaines occidentales) comme étant de provenance iranienne.

attribuer les toponymes Danaster, Narakion, Porata, Sacidava. Le caractère sporadique de leurs contacts avec des régions dont la population a beaucoup changé au cours de l'histoire fait peu probable le maintien de mots communs d'origine scytho-sarmate dans le roumain.

5.2. Il y a aussi les tribus iraniennes qui ont pu influencer, cette fois-ci, le roumain déjà constitué comme tel. Il s'agit des Alans, Iazyges, qui, dès le IV-e siècle de notre ère, du côté de la Pannonie, et plus tard du côté de la Scythie ont eu des contacts avec les Roumains. Les nombreuses localités *Iași* sur le territoire roumain proviennent du nom de cette tribu (*Iazyges*, slave *Iassy*). C'est à eux aussi qu'on pourrait attribuer les quelques mots du vocabulaire pastoral considérés par certains chercheurs, avec peu de probabilité, comme étant d'origine iranienne (*stînă*, *țap*, *țarc* etc.).

5.3. Enfin, il y a aussi des mots néo-persans, pénétrés par l'intermédiaire des Turcs, en général aisément dépisables, mais qui peuvent parfois, grâce à leur caractère archaïque et dialectal, prêter à confusion. Malheureusement, deux études, dues à M-me Saïdi Chokufé et à M. V. Bageacu, sur les mots néo-persans pénétrés dans le roumain par la voie turque, ne sont pas encore publiées.

6. La question se complique encore d'une autre manière: la langue de substrat du roumain — le daco-moesien — était assez proche de l'iranien.

6.1. Vers le milieu du XIX-e siècle on considérait le thraco-dace (et l'arménien aussi) comme un dialecte de l'iranien, ou bien un idiome indo-européen du même groupe dialectal. Plus tard on s'est rendu compte, à cause du traitement différent des voyelles indo-européennes, qu'il s'agit de groupes différents et on a cessé de parler de rapports étroits entre le thraco-dace et l'indo-iranien. L'essai de D. Detschew de caractériser le thrace comme un dialecte iranien etruscisé a été rejeté unanimement. Et pourtant, dans les recherches étymologiques particulières on trouve pour les mots thraco-daces des correspondants surtout du côté indo-iranien. Sans revenir aux théories du XIX-e siècle, il faut donc réévaluer les relations linguistiques entre le thraco-dace et l'indo-iranien ⁴.

6.2. Dans ces conditions, comme il s'agit de faits si éloignés et si peu sûrs, la difficulté de préciser s'il est question d'emprunt ou bien d'héritage du substrat, est évidente. Exceptant les cas de témoignage formel sur l'origine iranienne du mot (comme, par exemple, l'affirmation d'Hérodote, IV, 8, que les Scythes disaient *Porata* pour *Pyretos*), il est toujours plus probable qu'on ait à faire avec des faits de substrat et non pas d'emprunt, et que les concordances daco- ou bien roumano-iraniennes ne soient que des concordances normales en plan indo-européen entre deux dialectes semblables à beaucoup d'égards, le dace et l'iranien. C'est seulement après de minutieuses études, ou bien en fournissant des faits nouveaux importants (comme le fait M. A. Riza dans le présent volume) qu'on pourra apporter plus de précision dans le domaine des anciennes relations linguistiques irano-daco-roumaines.

Jusque là, le but de cet article aura été plutôt d'envisager les difficultés actuelles que de les résoudre.

⁴) Un argument dans ce sens nous offrent les faits signalés par N. Jokl, *Albanisch-iranische Beziehungen*, dans „Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes“, t. XXXIV, p. 30 ss.

CONCORDANCES LEXICALES ENTRE ÉLÉMENTS ROUMAINS ANCIENS ET ÉLÉMENTS RELEVANT DES AIRES IRANIENNE ET CAUCASIENNE

par ADRIAN RIZA

I. L'intérêt pour les problèmes touchant le substrat de la langue roumaine enregistre ces derniers temps un sensible revirement. Les raisons doivent en être recherchées, d'une part, dans les lacunes présentées, de ce point de vue, par l'explication historique traditionnelle de la langue roumaine (laquelle élude, au fond, le problème du substrat), et que les tendances et les méthodologies plus récentes, tentant de traiter systématiquement et exhaustivement le phénomène de la langue, font ressortir d'une manière encore plus prégnante.

D'autre part, les grands progrès enregistrés par les sciences historiques pendant les 15—20 dernières années, et particulièrement les remarquables découvertes — faits matériels irréfutables — se rapportant directement au passé du peuple roumain, attestent avec certitude la continuité de la présence de la population autochtone (homogène, très dense et donc en permanentes relations avec les aires latérales), au long d'une période qui dépasse un millénaire et demi, se prolongeant et incluant les 6 ou 800 premières années de notre ère, sur le territoire actuel de la Roumanie, où s'est indubitablement déroulé le processus de formation de la langue roumaine.

La théorie, certes, commode, du « vide linguistique » (« la disparition de l'élément autochtone », chez Densusianu), fondée exclusivement sur des textes tardifs, interprétés sans esprit critique, et qui constitue l'expression extrême de toutes les explications traditionnelles, est historiquement impossible. Toutes les preuves matérielles et données indirectes dont nous disposons aujourd'hui nous obligent à accepter l'idée que la langue parlée par les Daces, le daco-mœsien, fut, au moment de l'invasion romaine, une langue relativement unitaire, répandue sur un vaste territoire dont l'unité ethno-linguistique fut le résultat d'un long processus s'étant déroulé dans les amples limites de cette aire dont nous parlions. Cela étant, et compte tenu du conservatisme des structures sociales autochtones, non influencées, comme dans d'autres régions de la Romania, par la présence des conquérants latins, et dont les correspondances dans le Moyen Âge roumain semblent constituer par elles-mêmes une preuve de continuité, il est à supposer que la force de résistance de cette langue représentait devant la romanisation « totale » un obstacle beaucoup plus important que ne semble pas disposée à l'accepter la conception traditionnelle, ce afin de pouvoir formuler la prémisse historique dont elle a besoin.

« La réduction des éléments autochtones du roumain aux mots qui ont des correspondances en albanais est une erreur commise, implicitement ou explicitement, par la plupart des chercheurs » (C. Poghir, *Éléments*, 29). Cet élargissement de l'aire de recherche, dont la nécessité dans l'abord sous un jour nouveau du problème du substrat apparaît de plus en plus évidente, doit, à notre avis, être d'ordre géographique et historique, dépassant la zone balkanique et la limite des premiers siècles de notre ère. Les données historiques semblent indiquer que l'ancienne langue parlée sur le territoire de la Roumanie par les ancêtres du peuple roumain, et dont les traces sont relativement accusées dans la langue roumaine, surtout dans le vocabulaire, doit être située dans une aire très étendue et dans le contexte des grands troubles, des mouvements et des contacts très anciens qui ont déterminé la physionomie de cette région du monde, assez bien précisée dans l'époque historique.

Toujours plus évidente, en effet, apparaît l'existence de vieilles relations avec une aire iranienne, par le nord du Pont-Euxin, mais aussi avec une autre aire asiatique, par le sud et par la zone du Caucase (toutes deux peut-être d'origines rapprochées). Ces liaisons, confirmées archéologiquement et historiquement, et dont la pondération dans la détermination du caractère de la civilisation dace s'avère toujours plus forte, suite à un nombre de plus en plus grand de découvertes importantes (dont les plus récentes à Tărtăria et Lepenski Vir), doivent avoir été également d'ordre linguistique: liaisons génétiques, sans aucune doute (indiquées par la distribution territoriale elle-même des idiomes dans l'aire indo-européenne et par les directions des « migrations aryennes ») et, naturellement, liaisons de contact (présence historiquement attestée des Agathyrses, des Scythes et d'autres populations iraniennes, certaines assimilées par les Daces ou s'étant confondues avec ceux-ci). Considérant les Daces comme le résultat d'une synthèse ethno-linguistique, et, par conséquent, comme le résultat d'un processus historique prolongé et complexe, on peut supposer qu'au moins l'un des éléments de cette synthèse dut être iranien, ce à quoi vient s'ajouter la parenté, sur le plan indo-européen, entre le dace et l'iranien.

II. Etant données les considérations historiques ci-dessus exposées, la présence de très vieux éléments communs dans la langue roumaine et dans certains idiomes asiatiques et caucasiens — indo-européens ou pré-indo-européens — ne nous semble pas, en principe, impossible. Aussi, toute ressemblance, même s'il ne s'agit que d'une simple coïncidence, mérite d'être signalée, particulièrement dans le cas des éléments roumains très anciens de provenance obscure.

Ci-dessous nous présentons sous une forme abrégée les résultats obtenus en comparant la langue roumaine avec les langues afghane (pouchtou) et lezguine.

C'est, à notre connaissance, la première fois qu'a été tentée une comparaison systématique entre le roumain et une autre langue parlée non-romane et non-slave, à l'exception de l'albanais (dans l'aire asiatique, des comparaisons ont été faites avec l'ossète en ce qui concerne certains éléments, notamment toponymiques, supposés être iraniens).

Faute de place, nous n'exposerons pas *in extenso* les raisons, en premier lieu d'ordre extra-linguistique, qui ont déterminé le choix de l'afghan et du lezguin.

V. par exemple, Kretschmer, *Die Lelegen und die Ostmediterraneene Kultur*, Glotta, XXXII, 1952, qui identifie les « lélègues », les créateurs présumptifs de la culture égéo-anatolienne, avec les Laks du Caucase, qui parlent une langue appartenant au groupe lezguin. Pour la place du lezguin dans l'ensemble des langues caucasiennes v. I. M. Diakonov, *Nekotorye lingvističeskie dannye k probleme svjazei naselenija vostočnogo Kavkaza i Zakavkazia s Drevnim Vostokom v. III-I tys. do n.e. (Tezisy)*, Bakou, 1966.

Les raisons linguistiques proprement dites se sont imposées seulement après un sondage effectué dans le Caucase (district de Kouba, R.S.S. d'Azerbaïdjan, octobre 1966) qui a permis d'établir les premières analogies. Nous remercions M. le professeur Z. I. Yampolski qui a eu la gentillesse de nous fournir de précieuses données concernant les Lezguins. Parmi les langues iraniennes, nous avons choisi l'afghan, toujours pour des raisons avant tout historiques (selon certains chercheurs l'afghan continue les langues des populations bactériennes), mais aussi à cause de son caractère archaïque et conservateur. La comparaison avec une langue du groupe iranien était nécessaire également pour dépister des emprunts possibles dans le lezguin. De ce point de vue l'afghan devait être la langue-témoin pour la première étape de notre comparaison. Malheureusement pour la plupart des éléments en discussion l'afghan n'a pu jouer ce rôle vu que la quasi-totalité de ces éléments sont communs aux trois langues. Cela nous empêche, pour l'instant, de tirer des conclusions catégoriques, même si dans certains cas les formes roumaine et lezguine sont plus rapprochées, voire dans le cas des éléments qui n'existent pas en afghan.

Nous nous contentons donc, de ce point de vue, de donner les résultats de la comparaison.

Chaque fois que cela nous a été possible, nous avons étendu la comparaison à l'aire européenne en rapportant les éléments en discussion à l'albanais, à l'irlandais (langues qui continuent les idiomes du même niveau historique) et au lituanien (maintes fois rapproché du thrace).

Pour observer une certaine unité de conception et compte tenu de la situation des éléments thraces parvenus jusqu'à nous, nous avons comparé entre elles des langues vivantes, parlées de nos jours.

« Malheureusement, il ne nous est parvenu de la langue des Thraces, plus exactement de celle des Daces, que quelques dizaines de glosses, corrompues pour la plupart (noms daces de plantes dans Dioscorides et Pseudo-Apuleius), une série de noms propres dont l'étymologie est souvent impossible à établir, vu que l'on ignore le sens du mot, et quelques inscriptions fragmentaires, qui, jusqu'à présent, n'ont pas été interprétées de manière satisfaisante » (v. Poghirc, *Éléments*, 22).

Nous estimons que dans ces conditions la comparaison des langues vivantes — mise en rapport, bien sûr, avec des anciens éléments conservés et des données historiques bien connues — est capable d'aboutir à des résultats positifs et offrir des suggestions précisément en ce qui concerne la différenciation des sens des mots, leurs évolutions, etc., c'est-à-dire en ce qui

concerne les aspects qui nous font défaut dans l'approche d'une manière nouvelle du problème du substrat.

Nous avons choisi, sur quelque 450 éléments du vocabulaire de la langue roumaine qu'on retrouve dans l'aire asiatique, les 80 environs que nous présentons ci-dessous.

III. Nous commençons par les *éléments du vocabulaire commun du roumain et de l'albanais*, car on tient généralement aujourd'hui pour acquise leur origine de « substrat ». Cette opinion est fondée en premier lieu sur l'impossibilité d'expliquer ces éléments autrement que par un critère commun aux deux langues (Rosetti, *ILR*, II, 102).

Pour la vaste bibliographie concernant cette question nous renvoyons à Rosetti, *ILR*, II où l'on peut trouver une analyse critique des principales sources. V. aussi *ILR*, *Tratat*.

1. roum. *abur* « vapeur », alb. *avull* « Dunst » (Rosetti, *ILR*, II, 107); afgh. *abr* « nuage, nuée, gros nuage » (*As* 21), *abri* « nuageux, couvert de nuages » (*As* 21).

2. roum. *arkea* « sous-sol pour le tissage du lin; voûte d'une cave », alb. *ragal* « Hütte » (Rosetti, *ILR*, II, 107); afgh. *rgalāi* « âtre, foyer » (*As* 450), *ragavāl* « coudre, se faire qch. (ouvrage de couture), broder » (*As* 450).

V. Poghir, dans *Studii și cercetări lingvistice*, p. 385, pour *arkea* « terme thraco-phrygien ». Tenant compte de la situation du mot dans l'afghan, on devrait peut être séparer, dans l'aire balkanique aussi, *arkea* « Hütte » de *arkea* « tisser, tissage » (V. Rosetti, *ILR* et *Candrea* pour les sens roumains proches de « Hütte, maison »).

Afgh. *rgalāi* représente probablement une forme parallèle de *urgalāi*, *orgalāi* « 1. cheminée, âtre; 2. foyer » (*As* 87) d'un radical *ur- or-* « feu » (*As* 86); alb. *úr-i* « tizzone ».

3. roum. *baci* « fromager; joueur aux osselets qui a la main », alb. *bac* «älterer Brüder, Geselle » et *baç* « fromager » (Rosetti, *ILR*, II, 108). V. égal. roum. *baci* « maître-berger » (et peut être *bacău*, dans l'expr. *a-și găsi bacăul* « trouver son maître »), alb. *baçiç* « padrone dispotico o capriccioso »; afgh. *bākō* « aîné, frère aîné » (*As* 105), *bačā* « garçon, gaillard, gars » (*As* 109).

Probablement i.-e. „1. *bhag* — « zuteilen; als Anteil bestimmen oder (ursprüngl. medial?) als Anteil, als Portion erhalten »... av. *baga* —, *baya* — n. « Anteil, Los, bes. günstiges »; ai. *bhaga* - *h* « Zuteiler, Herr, Beiname des Savitar und einer andern Aditya » = av. *baya* - « Herr, Gott »...“ par des formes avec *-k-*: „ai. *bhaktā* - m « Mahlzeit » = av. *baxta* - Partiz. « als Anteil zugewiesen », n. « bestimmer Anteil, Schicksalbestimmung, bes. Missgeschick »; ai. *bhakṣati* « geniesst, verzehrt » = = av. *baxṣati* « hat oder gibt Anteil »...“ (Pokorny *IEW*, I, 107).

4. roum. *bască* « toison, laine » (aroum. « la laine, le poil tondu du mouton »), alb. *baskë* « Fliess », *bashkë* « vello » (Rosetti, *ILR*, II, 109); lezg. *baškīul* « poignée, floquet (petite) touffe de laine » (*TG* 61).

Le sens du lezg. *baškīul* « poignée, mais exclusivement de laine » fait la liaison entre le roum. *bască*, l'alb. *baskë*, *bashkë* et l'i.-e. „*bhasko-*

« etwa Bund, Bündel »: gr. *φασκωλος* « Ledersack », lat. *fascia* « Binde, Band, Landstreifen » ... mir. *basc* « Halsband » ... " (Pokorny, *IEW*, I, 111).

Cf. lezg. *baškIul* — *baškIul hun*: roum. *a face smocuri* — *smocuri*. En lezguin de même qu'en afghan (*tarmé* — *tarmé*; roum. *fărime* — *fărime*) on rencontre assez fréquemment la répétition du subst. dans des situations et avec des valeurs identiques.

5. roum. *buc* « l'ordure, les balles, les pailles ou les capsules qui servent d'enveloppe aux grains de chanvre ou de lin et qui restent sur l'aire après le battage, le vannage », alb. *byk* « paglia » (Rosetti, *ILR*, II, 110): lezg. *iug* « plantes céréales (dispersées, étendues sur l'aire pour le battage, le dépiquage) », *iug avun* « dépiquer (le blé) »; *iug vegvin* « vanner (du blé battu) » (*TG* 397).

Pour la forme lezguine v. Mailanova, *Očerki lezginsoj dialektologii*, Moscou, 1964, p. 355 pour le processus insuffisamment expliqué de la perte de certaines consonnes initiales (?)

Cf. afgh. *pug* « fond, lie; reste, résidu; déchets » (*As* 191).

6. roum. *buză* « lèvres, bord », alb. *buzë* « Lippe; Spitze; Rand; Schnabel eines Gefässes » (Rosetti, *ILR*, II, 111), lezg. *pluz* « lèvres » (*TG* 269).

En afgh. et pers. m., le sens « lèvres » est couvert par *lab-leb*, *lap-lep* (i. -e.) mais on retrouve le radical, cf. pers. m. *puza*, *puz* « museau, mufle »; afgh. *orbúz* « id. » etc. Cf. irl. *pus* „a lip" (mir. *bus*, *pus*).

7. roum. *căciulă* « bonnet de fourrure » alb. *kësulë* « Kopfbedeckung, Haube, Mütze, Nachmütze » (Rosetti, *ILR*, II, 111); afgh. *kuthól* « capuchon » (*As* 699).

Le mot est présent dans les langues caucasiennes (emprunt, sans doute): langue des Tsèzes — *кьокьол* langue des Béjitas — *кьакьало*, langue de Gounouh — *кьокьон* etc. (les formes caucasiennes conservent toujours une qualité différente pour les deux k).

Lat. *cūcullus* doit être le même mot.

Vu l'hésitation des formes: *cūcūlīo*, *cūculla*, *cūcullīo*, *cūcullus* « capuchon » en latin il s'agit sans doute d'un emprunt.

Roum. *cucui* « bosse, enflure, protubérance » (*DLRM*, *Candrea*) est mal expliqué par lat. *cucullus*. Cf. afgh. *kākūl* « huppe (des oiseaux) » (*As* 657), et *kakūī* zool. « huppe » (*As* 684).

8. roum. *cioc* « bec; pointe, proue »; alb. *çok* « Fussfessel; Schnabel » (Rosetti, *ILR*, II, 112): afgh. *čūhka* (*As* 325) *fuḥka*, *fuḥāī* « bec de la cruche, de la théière, etc. » (*As* 348).

Cf. irl. *cióch* « a breast, a pap »

Cf. égal. irl. *ciocan* « a tit-mouse », *siocan* « the winter-bird, field-fare »; roum. *ciocîrlie* « alouette » lezg. *kūkve* « pic, pic-vert, pivert » (*TG* 169).

V. égal. anc. pers. *queke* « stecle » à i.-e. „*keku-* etwa « keulenförmiger Stock, Stock mit hammerartigen Quergriff » ... " (Pokorny, *IEW*, I, 543): av. *čakuš-* ... « Wurfhammer, Wurfaxt », pers. m. *čakuš* « Hammer » roum. *ciocan* « Hammer » (lié à *cioc*?).

9. roum. *ciucă* « sommet, ballon (de montagne); boule », alb. *çukë* « Spitze eines Hügels » (Rosetti, *ILR*, II, 112): afgh. *çuka* « 1. sommet, cime (sommet d'un arbre, de la tête); 2. sommet de la montagne, pic; 3. bout, extrémité aiguë, en pointe » (*As* 348).

10. roum. *ciut*, *șut* « écorné, écourté, essorillé » et *ciută* « biche, daim », alb. *shut* « ohne Hörner » et *shutë* « Hirschkuh » (Rosetti, *ILR*, II, 113): afgh. *șut* « 1. manchot; 2. cul de jatte; 3. boiteux » (*As* 555) et *djuț* « petit buffle » (*As* 302).

La comparaison avec l'afghan indique un même modèle, voir une séparation primitive des deux sens (cf. les formes roum. et afgh.). V. égal. lezg. *șutk̄un̄un* « arracher, enlever de force » (*TG*, 387) d'un radical *șut* — et *Ėlut* « chèvre » dans certaines langues andiennes (le tchamalien par exemple).

11. roum. *fărîmă* « miette; débris; brin; reste », alb. *therimë* « Splitter, Scherbe, Trum, Brotkrume » (Rosetti, *ILR*, II, 114): afgh. *tarmë-tarmë* « 1. épars, dispersé, éparpillé, dissipé; 2. fendu, cassé » (*As* 228).

Cf. égal. roum. *a face fărîme-fărîme* (*a sfărîma, fărîma, sfărma*) « casser, briser, détruire » et, pour la forme afgh., roum. *fărmituri, firmituri*, alb. *thërmë* « mollecola ». V. *dărîma* (sous 61).

12. roum. *gard* « clôture, enclos, clayonnage, haie sèche, palissade », alb. *gardh* « Hacke, Zaun », *gard* « siepe » (Rosetti, *ILR*, II, 114): afgh. *gərdāka* « cercle, ronde » (*As* 723); *gərd* « rond » (*As* 723); *gərdāi* « tresse, lacis » (*As* 606); *gərdūn* « roue » (*As* 723).

Evolution sémantique analogue: cf. roum. *ocol* « rond, en rond » > *ocol* « clôture, enclos »; afgh. *farh* « roue » > *sarhanši* = roum. *țarc* (sous 19).

On a déjà remarqué que roum. *gard* doit être séparé de sl. *gorod, grad* et lié par le thrace à i.-e. **gherdʰ* (Rusu, *LTD*, 134). Vasmer, *ESRI*, I. *gorod* sépare aussi alb. *gardh* et lit. *gārdas* (le même sens). V. égal. lit. *gardėle* « grille, grillage », alb. *gjerdʰ-ēnj* « assiepare, circuire, recingere ». Cf. roum. *zgardă*, alb. *shkardhë* « Hundkette » (Rosetti, *ILR*, II, 122): roum. dial. (région de Oaș) *zgărdan* « collier »: afgh. *gərdāi* « anneau » (*As* 728).

13. roum. *ghiuj* « vieux », alb. *gjush* « Grossvater » (Rosetti, *ILR*, II, 115): lezg. *k̄üzü* « vieux » (*TG* 209), *k̄üzā* « vieux » (*TG* 191), *k̄üzek* col. « les vieux » (*TG* 209).

La forme et le sens, plus proches, du roum. *ghiuj* et lezg. *k̄üz-*, *k̄üzž* rendent peu probable un emprunt albanais en roumain. Mais il semble clair que alb. *gjush* est lié à ces formes. Peut-on les rapprocher de anc. ind. *sūh* « Erzeuger »? (V. Pokorny, *IEW*, I, 1039 „*sūs*, « Erzeuger », *sūsā* « die Gebärende » nur altind. und alb.)

14. roum. *grumaz*, dial. *gurmadz, grumadz* (aroum. *grumadz, gurmaz*), « cou, gorge », alb. *gurmaz* « Kehle » (Rosetti, *ILR*, II, 115): afgh. *urmég* « cou, gorge » (*As* 41).

Probablement lié à i.-e. *guer-*, *guera-* ... av. *garəman* « Kahle, Hals » (v. Pokorny, *IEW*, I, 474). La perte tardive du *g-* initial en afgh. semble très probable. Pour *g* — *z* voir les formes afgh. *urg* (sous 21) et roum. *șirag* — afgh. *șerāzā* (sous 79).

15. roum. *mărar* (dial. *morar*, aroum. *măral'u*) « aneth (bot.) camomille puante, pied d'alouette, fenouil de porc », alb. *maraj* « Fenchel, *fœniculum officinale* » (Rosetti, *ILR*, II, 117): afgh. *maran̄ai* « herbe grasse » (*As* 814), *marurī*, *marori*, *marorāi* « 1. camomille; 2. reg. Helectres isora » (*As* 814).

16. roum. *moș* « vieux, vieillard; grand-père, aïeul », alb. *motshē*, *moshē* « Greis, Alter » (Rosetti, *ILR*, II, 117): afgh. *māšar* « aîné, principal, supérieur » (*As* 826); *māš(ə)rān* « 1. chef, leader (politique, de tribu, du village, etc.); 2. patriarche; 3. pl. les aïeux, les ancêtres » (*As* 826).

Les formes afgh. éclairent les autres mots roum. du même radical: *moșie* « 1. terre, domaine, propriété foncière; 2. arch. patrie; 3. arch. héritage », *moșier* « grand propriétaire foncier », *moșnean*, *moșan* « paysan libre qui possédait un lopin de terre; aleutier », *moștenire* « héritage »; v. égal. *strāmoșii* « les aïeux, les ancêtres », *strāmoșesc* « ancestral » *strāmoșeste* « à la manière des ancêtres ».

Il est à remarquer que, quoique l'évolution ait été quelque peu différente, afgh. *māšrānā* « la part de l'aîné au partage des biens, de la terre, etc. » (*As* 826) offre des points de contact avec le roum. *moșie*, *moștenire*. V. égal. afgh. *māšri* « 1. aïnesse; doyenneté; 2. direction, suprématie, primauté; 3. priorité » (*As* 827).

Cela peut suggérer des considérations historiques concernant l'apparition de la propriété dans les communautés patriarcales dans l'aire qui nous intéresse, d'autant plus que l'organisation féodale de la communauté rurale en Roumanie a conservé des traits spécifiques. (V. Gh. Cronț, *Instituții feudale românești*, București, 1969, pour l'affranchissement — *înfrățirea de moșie* — institution populaire autochtone, d'origine thraco-illyrienne: « Nous constatons vraiment son origine autochtone... » p. 227). L'albanais nous montre une évolution sémantique tout à fait différente (cf. alb. *moshē* « età »).

17. roum. *murg* « brun », alb. *murg* « dunkel, schwarz, grau » (Rosetti, *ILR*, II, 117): lezg. *mürh̄s* « rouille » (*TG* 246), afgh. *murčā* « rouille » (*As* 810). Cf. égal. irl. *meirg* « rust ».

V. roum. *murg* « cheval » (*murg* « brun » > *cal murg* « cheval bai » *murg* « cheval »): alb. *murxhar*, *murgar* « cavallo ». Cf. i.-e. *mer(ə)gū* « dunkel » (ai. *mr̥ga* « Gazelle ») et „*mer-*, *mor(u)-* « schwärzen, dunkle Farbe, Schmutzfleck » (lit. *muršinu* « besudle », *mur(k) šlinu* « wasche, sudle »...) (v. Pokorny, *IEW*, I. 734). V. égal. lit. *murzinas* « sale, souillé, sali ».

18. roum. *sarbād* « aigre, aigret (en parlant du lait), fade », alb. (i) *thartē*, (i) *tharbēt* adj. « sauer, ácido », (i) *therptē* « id. », *tharbē* vb. « inacidire » (Rosetti, *ILR*, II, 120): afgh. *šārbāl* « 2. barrater le beurre, séparer le beurre; 3. couvrir, acouper » (*As* 538).

V. Hérodote, *Histoires*, IV, 2, la technique de la préparation du beurre chez les Scythes, inconnue des Grecs. Cf. Damé, *Incercare*, 31, pour les rapprochements possibles (On prépare le beurre en utilisant toujours du lait tourné). Cf. égal. roum. *clocit* « 1. couvi; *ouă clocite* = œufs couvis; 2. croupi: *apă clocită* = eau croupie; fade (eau, aliments) ».

Cf. irl. *searbh* « bitter, sour, disagreeable », *searbhhas* « bitterness, sourness », *searbhhuig* « embitter, grow bitter ».

Faut-il séparer *searbh* — air. *serb* (cymr. *chwerw*) « bitter » (à i.-e. *suer* « schneiden, stechen, schwären eiern »: ursprüngr. wohl « brennend, stehend », Pokorny, *IEW*, I, 1050) de i.-e. „*sū-ro*, *sou-ro* « sauer, salzig, bitter » ... vielleicht zu 1. *seu(ə)* - « Saft » ... über « Milch » zu: geronnene, saure Milch" (Pokorny, *IEW*, I, 1039)?

Mais cf. afgh. *šared* « altération, désagrégation, putréfaction » (*As* 548) apparemment du moins loin de *šir* « lait » et de *šir-*, *šer-* « rangée » (sous 79).

19. roum. *țarc* « parc à bestiaux », alb. *thark* « Hürde, Pferch »; recinto di siepe per ovile o porcile (Rosetti, *ILR*, II, 121): afgh. *sarhānāi* « stalle (d'écurie) » (*As* 511).

V. Poghir, *Éléments*, 28—29: „une évolution du *s* indo-européen en *th* dans l'albanais et *ț* en roumain ». V. aussi l'« hésitation » *s-ț-ț-* en afghan dans ce cas même: *țarh* « roue » et *sarhānāi*.

V. *gard* (sous 12) dont l'évolution sémantique semble la même.

20. roum. *țapă*, *țapă* « pointe » (d'un pieu); pal; piquant » alb. *thep* « punta; rócchia o sasso che termina in punta » (Rosetti, *ILR*, II, 121): afgh. *tapānāi* « coin » (*As* 339).

I.-e. „*keipo-*, *koipo-* « Pfahl, spitzes Holz oder Stein » ... Ai. *šēpa*, *šēpa-*, *šēpha* ..." (Pokorny, *IEW*, I, 543).

Roum. *țap* „bouc », alb. *cap*, *cjap* „Ziegenbock », *thjap* « montone non castrato » (Rosetti, *ILR*, II, 121) doivent provenir du même radical (v. égal. roum. *înțepa* « piquer », *țepi* « piquants, par ex. du hérisson », etc.). Analogue afgh. (b)uzgərai (de (b)uz et gərai), « bouc »; v. *ghearā* (sous 36).

21. roum. *urdă* « fromage blanc tiré du petit lait restant après la fabrication du fromage à la pie », alb. *udhos* « Käse » (Rosetti, *ILR*, II, 121): afgh. *urg* « 1. lait que l'on a trait après le vêlage; 2. lait donné par une vache qui a vêlé pour la première fois, préparé avec des épices » (*As* 87).

V. Damé, *Incercare*, 31: on prépare *urda* en faisant bouillir le petit lait (*zară*, sour 23). « On dit du lait qu'il s-a corăslit quand, pendant la cuisson, il se coagule parce que le récipient dans lequel il a été conservé n'a pas été bien nettoyé ou parce que le lait même était vieux, altéré (avancé, tourné). Et le lait que l'on trait après le vêlage s'appelle *coraslă* ».

22. roum. *vatră* « foyer,âtre », alb. *vatër*, *vatrë* « Herd, Feuerstelle » (Rosetti, *ILR*, II, 121): afgh. *vātra* « sol, terrain favorable, propice » (*As* 930), *vātari* « la totalité des biens, effets, ustensiles, ameublement d'une maison » (*As* 930).

Pour faciliter la comparaison on a pris en considération uniquement le sens commun à l'albanais et au roumain (en considérant les autres sens du roum. *vatră* comme développés à partir de « foyer,âtre ») ce qui a permis d'établir de fausses liaisons. On a même essayé une explication par sl. *tvorog* > *tvaroška* > *vatruška* (!?!). V. Vasmer, *ESRI*, I, *vatruška*, depuis Miklosich rapporté à avest. *atar-* « feu ». Jokl a raison en ce qui concerne l'emprunt au roumain dans les langues slaves, mais le roum. *vatră* < alb. *vatrë* est douteux, vu les sens du premier.

Le sens original semble être celui du roum. *vatra satului* « l'emplacement d'un village (le terrain comprenant les maisons et les jardins) »;

vatra stinii (vatra casei) « l'emplacement d'une bergerie (d'une maison), le terrain occupé par la bergerie (la maison) et ses dépendances »; *vatră de casă* « terrain affecté à la construction d'une maison »; *vatra (părintească)* « maison, lieu d'origine, habitat »; *a se vătri* arch. « s'établir »; *vătraș* « sédentaire » etc.

Comme dans le cas de *moș* (sous 16) l'albanais a restreint le sens primaire, beaucoup plus large. Avest. *atar* n'explique pas *vatră*.

23. roum. *zară* « le liquide blanchâtre, acide, qui reste après la séparation du beurre » (aroum. *ḡalā*), alb. *dhallë* « saure Milch » (Roset ti, *ILR* II, 122); afgh. *zærhən* « rance, fort (par exemple, du beurre rance) » (*As* 468 *zerənāi* « pas frais, vieux, croupi (eau) » (*As* 481), *zærhənawəl* « 1. devenir rance, s'altérer, pourrir; 2. perdre sa qualité (aliments) » (*As* 468)).

V. lezg. *zarar* « nuisible, nocif, délétère, dommageable » (*TG* 127), *zaru* « triste, lamentable, pitoyable » (*TG* 128). En afgh. (en lezg. aussi) la même racine dans les mots avec la signification « or, jaune ».

I.-e. *ġer-* (v. Pokorny, *IEW*, I, 390: ... ai. *jarati* « macht gebrechlich, lässt altern » ... *jara* « Altwerden, Alter » ... *jurnā-*, *jīrnā-* « gebrechlich, abgelebt, abgenutzt, zerfallen, morsch, alt » ... av. *zarata-* « aterschwach » ... *zaurvan* — m. « Greisenalter, Altersschwache »...) (contaminé par i.-e. *ġhel* - « gelb, grün, grau oder blau »?). Lat. *serum* (« der wässerige Teil der geronnene Milch, Molke ») a le même sens que roum. *zară*, *zăr*, *zer* mais ne peut pas l'expliquer. Peut-on rapprocher *serum* de anc. ind. *surā* - « flüssig » (Pokorny, *IEW*, I, 909—910: i.-e. *ser-* « strömen », avec une déviation inexplicable du sens)? Ou bien *serum* est-il un emprunt italique tout comme *casseum*? (La présence du mot dans une aire très large est prouvée par le basque *zarra* « vieux » et ossète *zarōnd*).

Autour des éléments communs au vocabulaire du roumain et de l'albanais ont eu lieu de longues discussions parfois non dépourvues de significations étrangères à la science. Certains chercheurs se sont efforcés de démontrer que le roumain les a empruntés à l'albanais dans la période où les deux peuples auraient été voisins, cette assertion voulant prouver que le roumain est né au Sud du Danube où se place le noyau de son « expansion » vers le Nord.

L'analyse de la forme des éléments communs au roumain et à l'albanais dans le contexte des analogies roumano-afghanes met en évidence des formes parfaitement conservées, non moins que dans l'aire balkanique, dans l'afghan, où l'emprunt albanais ne peut rien expliquer.

D'autre part apparaissent des différenciations de sens, dont certaines assez importantes, qui montrent que les évolutions sont indépendantes et que tantôt une langue tantôt l'autre a mieux conservé les sens primitifs ou des sens très spécifiques du mot (selon nous, l'analogie entre le roumain et l'afghan pour *moș* et *vatră* est remarquable).

Les différences de traitement ne témoignent pas d'une unité du roumain et de l'albanais par rapport à l'afghan, mais parfois le contraire.

Les formes analogiques diffèrent aussi par rapport aux dialectes roumains du Sud du Danube. Parmi les 82 mots énumérés par Rosetti (dont

seulement 37 existent également en aroumain ou en istro-roumain) 41 peuvent être retrouvés avec certitude dans l'aire asiatique (dont 24 également en aroumain ou en istro-roumain).

IV. Nous donnons ci-dessous quelques-uns des mots roumains non expliqués du point de vue étymologique et qui présentent des analogies avec des éléments du vocabulaire afghan ou lezguin.

24. roum. *bade* « frère aîné; formule de respect employée pour s'adresser à un homme plus âgé ou par une jeune fille, pour s'adresser à son bien-aimé »: afgh. *bādja* „beau frère, le mari d'une belle-sœur » (As 100).

25. roum. *berbeleac* (dans l'expr. *a se da de-a berbeleacul*) « en culbutant, faire la culbute, tourner, renverser, pivoter sur »: lezg. *perpilag* « balançoire rotative » (TG 263), afgh. *barbarāi* « hélice » (As 116).

On a tenté une explication par lat. *vervex* > roum. *berbec(e)* « mouton, bélier » qui est peu convaincante surtout du point de vue sémantique (car, comme on le sait, le bélier, de toute façon, ne tourne pas sur lui-même et ne fait pas la culbute). Elle a été reprise, sous une forme atténuée, par DLR (« Il s'agit sans doute d'une modification plaisante du mot *berbec* ... »). V. Tiktin: « Et. Unbek. ». (Il paraît tout de même qu'il faut voir dans *berbeleac* le sens de « tourner, tourner »). Ce même sens en ce qui concerne roum. *a se perpelî* « s'agiter, ne pas trouver sa place, se tortre » est considéré par DLRM comme figuratif et lié à *pirpālî* (> *pirpālî* > *perpeli*) « flamber, rôtir superficiellement » (bg. *pirpalja*, serb. *pirpaliti*). Candrea, plus réticent, indique seulement « comparez à ». Le renvoi au bg. et serb. n'explique pas non plus le roum. *perpelici* « individu, enfant pétulant, turbulent, qui s'ébat, s'agit tout le temps ».

Cf. égal, afgh. *perper* « vite, rapide; vif » (As 164); *perperakāi* « hélice (par exemple l'hélice d'un avion) » (As 164).

Les sens du roum. *perpeli* sont proches de l'alb. *me u perpelite* « arrabatarsi », *perpelitun* « convulsio, guizzo ».

Le roum. *perpeli* ne semble pas être slave, mais seulement développer des sens analogues au modèle slave

russe: <i>vertetsia</i>	« tourner, pivoter sur »	roum. <i>perpeli</i>
<i>vertliavyi</i>	« remuant »	<i>perpelici</i>
<i>vertel</i>	« broche »	<i>pirpālac</i>

Cf. égal. roum. *perpileag*, *prepileag*, *prepeleac* (orig. inc.) « pièce en bois, pieu à branches, pour suspendre ou pour accrocher qqch. (d'habitude les pots, après lavage ou tout simplement pour les exposer) », et « pièce en bois qui soutient l'axe d'une balançoire rotative ». V. Damé, *Încercare*, 153, *pirpālîță*, *pirpārîță*, *perpeliță* « la pièce qui soutient l'axe de la pierre d'un moulin à eau ».

26. roum. *bită* (dial. *bit*), *boată* (dial. *botău*, *botărău*, *botorog*) « gourdin, trique »: afgh. *batāra* « massue » (As 108).

Cf. égal. roum. dial. *bîtea* « massette, canne de jonc » (Candrea *bită*): afgh. *bet* « canne, roseau » (AS 139).

Cf. irl. *batha* « stick ».

27. roum. *bont* « écourté, épointé, ébouté »: afgh. *bunđ* « 1. court; 2. coupé, rogné, ébouté » (As 135).

28. roum. *bordei* « 1. maison paysanne à demi enfoncée dans la terre et couverte de chaume; 2. cabane, hutte; 3. maisonnette »: afgh. *bordjál* « 1. habitation, demeure, refuge, abri; 2. tranchée; 3. embuscade, embûche, piège, guet-apens » (*As* 133).

Cf. égal. fr. *bordigue* (< prov. *bordiga* « enceinte en clayonnage destinée à garder le poisson, au bord de la mer » v. Dauzat *NDE*: « sans doute d'origine gauloise »); fr. *bordel* (Dauzat, *NDE*: XII^e siècle « petite maison », « la forme actuelle est reprise au prov. ou à l'ital. *bordello*, remplaçant *bourdeau* »); esp. *borda* « chaumière » (difficilement explicables par une forme latine).

Bg. srb. *burdei*, *burdelj* sont sans doute empruntés au roumain (v. Denusianu, *ILR*, I, 235), vu l'absence du mot dans les autres langues slaves. C'est le cas aussi du roum. *colibă* « chaumière » (v. sl. eccl. *koliba*). V. Poghir, *Eléments*, 23, pour le rapprochement avec le gr. *καλύβη* (A.v. Blumenthal « mot illyrien »). Cf. pers. m. *kolba* « chaumière ». Le mot n'existe pas dans tout le domaine slave, donc c'est peu probable qu'il ait existé dans le slave commun.

29. roum. *borț* reg. « ventre d'une femme enceinte »; *borțos* « ventru »; *borțoasă* « enceinte, grosse (il se dit des femmes et des animaux) »: afgh. *bār* « 1. charge, cargaison, fardeau ... 3. fruit » (*As* 101), *bārdāra* « enceinte grosse » (*As* 102).

Il faut partir de l'afgh. *barțér* « soulevé, hissé » et « mis en évidence » (*As* 116). Cf. alb. *barsë* « gravida, incinta, pregna, per la donna e per gli animali », *bars-ënj* « ingravidare », dérivés sans doute de *barrë* « soma, peso, carico ... incarica, gravidanza ».

Il est possible peut-être de lier afgh. *bardjav* « plein, rempli » (*As* 116) au roum. *burduf*, *burduș* (orig. inc.) « outre », *burduhan* « ventre », *burduhănos* « ventru », *burduși* « bourrer, remplir », etc.

Roum. *desbăra* (orig. inc.) « débarrasser » est formé sans doute à partir du même *bar*. Cf. fr. *débarrasser* (dont les sens sont plus proches de « charge, fardeau », que du « lat. pop. *barra*, rapproché du gaulois *barro* etc. » v. Dauzat, *NDE*: *debarrer*), esp. *embarazada* « enceinte, grosse ». Vu les formes roumaines une explication par le latin (qui du même radical développe des formes avec *f*, normal; v. plus loin la même évolution sémantique: *fertilis*) ou par des emprunts en latin semble difficilement concevable. Cf. égal. irl. *beart* « a load, a bundle », lett. *bars* « Haufe, Menge ».

I.-e. „1. *bher-* ... ai. *bhártar-*, *bhartár-* « Träger » ... av. *barəōri* « Trägerin, Erhalterin, Mutter » ... alb. *barrë*, *mbarrë*, *baru*, *bir*, *burrë* ... lat. *ferō* « tragen » ... **fertor* « der Träger », vorausgesetzt von *fertorius* « ad ferendum aptus » ... *fertilis* « fruchtbarr » ... » (v. Pokorny, *IEW*, I, 128–132).

30. roum. *bot* « museau, mufle, chanfrein »: afgh. *butlɪr* « museau, mufle, chanfrein » (*As* 131).

31. roum. *boț* « boulette »: afgh. *baț raï* « petite quantité; petit grain, granule (d'or par exemple); goutelettes » (*As* 109).

Cf. égal. alb. *boçke* « tubero, bulbo; escrescenza legnuosa che si riproduce sul tronco o sui rami degli alberi », fr. *bosse* (1160, Charroi de Nîmes: *boce* dont l'explication par le francique *botja* « coup, puis tumeur provo-

quée par un coup », v. Dauzat, *NDE*, reste assez douteuse), ital. *bozzo* « pierre en saillie, moulure », fr. *bosel*. Une explication par le latin est impossible.

32. roum. *căliu* « 1. tiède, fade, sans goût (se dit de l'eau, par exemple); 2. pas mûr, vert, immature (se dit des céréales); 3. vert, pas sec (bois) »: lezg. *kal* « pas mûr, vert, immature (fruit); insipide, fade (pain) » (*TG* 148); afgh. *kā'āḱ* « fruit vert, pas mûr » (*As* 657).

V. *lăliu* (sous 40) pour la forme analogue.

33. roum. *ciolpan* « tronc d'un arbre mort (resté en place ou abattu par le vent) »: lezg. *čuplah* « nu, découvert, mis à nu, dépouillé(e) de feuilles (arbres, branche, plante) » (*TG* 374).

V. égal. lezg. *čuplahval* « dépouillement, nudité » (toujours en parlant de la végétation) (*TG* 374): roum. *ciopli* et *ciopleală* (orig. obscure) « façonner, écorcer, dégrossir, tailler les branches d'un arbre, tailler dans le bois », *cioplitură* « éclat de bois, copeau ».

34. roum. *ciont*, *ciunt* « 1. manchot; 2. écourté, époinché, tronqué; 3. à la queue coupée, sans queue »: afgh. *čonṭāi* « manchot » (*As* 326).

Cf. égal. port. *chanta* « bouture »

35. roum. *ciung* « manchot »: afgh. *čungāi* « manchot » (*As* 326)

36. roum. *gheară* « griffe, serre (d'un oiseau de proie), piquant, pic »: afgh. *girā* « 1. pince, agrafe; 2. croc, crochet; 3. étai »; v. égal. le sens secondaire, « qch qui accroche, saisit, empoigne, attrape » (*As* 744).

Cf. égal. irl. *gear* « sharp », afgh. *gona* « épine, piquant (très aigu) » (*AS* 612): roum. *ghionoi* (orig. inc.) « pic, instrument de fer pointu à long manche ». Mais aussi esp. *garra*, port. *garra* impossible à rapprocher du roum. *gheară* par l'intermédiaire du latin.

37. roum. *ghiont* (*a-și da ghionturi*, *a se ghionti*) « donner un coup avec le coude, coup de coude ou de poing, horion, se pousser du coude »: lezg. *kbūnt* « coude » (*TG* 209).

38. roum. *ginjeu*, *ginjei* « bâton; partie supérieure de la quenouille faite de deux morceaux, dans certaines régions de Roumanie », *ginjei* « pièce en bois qui soutient l'axe de la pierre (sur les vieux moulins à vent ou à eau) »: afgh. *gāndāi* « 1. perche, rondin, poutre utilisé(e) pour atteler les bœufs au chariot; 2. axe de la presse, du pressoir; 3. timon, limon, brancard » (*As* 717).

39. roum. *laie* adj. (f.) « pas blanche, noire » (v. expr. *nici laie*, *nici bălaie* « ni noir, ni blanc »): afgh. *lāi* « limon, vase, saleté » (*As* 752).

I.e. „3. *lei* ... Ai. *lāyatē*, *līyatē* ... *līna* « sich anschmiegend, anliegend » ... air. *as-lenaim* « besudle, oblinō »; lat. *limus* « Bodenschlam, Kot, Schmutz » (**loimos*) ... apr. *layso* f. (**laisa*) « Letten, Ton, Tonerde » ..., (v. Pokorny, *IEW*, I, 662).

40. roum. *lăliu* « lourd, balourd; niais, benêt »: lezg. *lal* « muet », *lal hūn* « devenir muet, perdre la parole; fig. se taire, garder le silence » (*TG* 220), afgh. *lal* « muet » (*As* 761).

Pour le changement du sens cf. roum. *mut* « muet » > *mutălău* « taciturne, morose; niais, sot ».

41. roum. (o)*leacă* «peu, un peu, quelque peu», (o)*lecuță*, (o)*lecuțică* «dimin. de *oleacă*»: afgh. *læg* «peu, un peu, pas grand-chose; quelque peu» (As 757), *lægkuṭai* (As 757), *lăkuṭi* «très peu, un tout petit peu, un tantinet» (As 760).

I.-e. „*leig-* und *leik-* besser *oleig/k-* «dürftig, elend; Krankheit, schlechtes Ergehen»... gr. ὀλίγος «klein»... alb. *lig* «böse, mager»...“ (Pokorny, IEW, I, 667).

Les formes et les sens de roum. *oleacă* (afgh. *læg*), roum. *olecuță* (afgh. *lăkuṭi*) séparent nettement le roumain du grec et de l'albanais. Mais cf. v. pruss. *licuts* (v. égal. roum. *lecuță*, afgh. *lăkuṭi*, pour le suffixe dimin. -uṣ «d'origine hongroise»?).

42. roum. *leapșă*, *lapșă* «tape, clique»: lezg. *laplaś* «tape, claque (sur la tête)» (TG 221).

Le mot est dérivé, selon nous, du même radical que le roum. *labă* «main, patte» (*p* pour *b* avant *ś*?) *laba piciorului*, *laba mîinii* «la partie inférieure du pied ou de la main, la paume avec les doigts» (DLRM: < hongr. *labba*, erroné car la racine est visiblement i.-e. et les sens diffèrent. Vu la forme on a exclu à juste raison l'emprunt slave: *lāpa* «patte»).

Cf. pour le sens, afgh. *lāpa* «main aux doigts écartés, paume de la main» (As 753).

I.-e. *leb-*, *lob*, *lab-*... Formen auf -p-... (v. Pokorny, IEW, I, 655, mais le sens «schlaf herabhängen», auch «Lippe» semble secondaire). Il faut partir d'un *lab-* (*p-*) avec justement le sens «patte, main, pied» qui doit être à l'origine du lat. *lābor* (cf. fr. *patiner* < *patte*). Du même radical irl. *leaba* «a bed; a place». (Le second sens du hongr. *lābb* «parcelle, lopin de terre» rend très probable un emprunt à l'une des langues parlées par les populations agricoles de Pannonie).

Plus loin, irl. *leabhair* «long, flexible, trailing» roum. *lăbărtat* (orig. inc.) «détendu, relâché, déformé, élargi, avachi, flasque»... [plus loin V. Pokorny, IEW, I, 656: «schweiz. *labe* «Pferd mit hängenden Ohren»... schwed. dial. *labba* «anhängen», nnd. *labbe* (hängende) Lippe, ahd. (an dem Ndd.) *lappa* f., mhd.: *lappe* f.m. «niederhängendes Stückzeug, Lappen»; 2. mit der Bedeutung «Lippe» als «die hängende» (wie lat. *labium*)... etc.]

Cf. égal. roum. *labă*, irl. *lamh* «a hand, a handle: anc. ind. *lābhate*, *lambhate*... «erfasst, ergreift» (le dernier à i.-e. *labh* «fassen, ergreifen» v. Pokorny, IEW, I, 652).

Le roumain, l'irlandais, l'albanais et (dans ses éléments i.-e.) le lezguin, qui ont bien conservé *buză* (*pus*, *bus*, *buză*, *plus*), n'ont pas développé le sens de «lèvre».

43. roum. *marțafoi* «bon à rien, maroufle, homme qu'on n'estime pas»: afgh. *marṭāpai* «molasse, indolent; paresseux, fainéant» (As 816).

44. roum. *mire* «marié, jeune marié; pl. les jeunes mariés»: afgh. *mere* «époux» (As 875).

I.-e. „*merjo-*, «junger Mann» und zugehörige oder ähnliche Femininbildungen. Ai. *mārya* - m. «Mann, junger Mann, Geliebter, Freier»... (mais pers. *mērak* - m. «Mädchen»), gr. μεῖραξ m.f. «Knabe, Mädchen»... alb. *shemëre* f. «Nebenfrau, Rivalin» (**sm-m_eri*)... ein

fem.**m_eri* «junges Weib» kann vorliegen in lat. *marī-tus* «beweibt, verheiratet» (vom Manne) ... (v. Pokorný, *IEW*, I, 738).

Cf. égal. afgh. *merš* verbal «on dit d'une fille: se marier, épouser qqn.» (excl. *d'une femme, fille!*): roum. *măritată* adj. (excl. *fem.!*). Le même sens dans lit. *mari* «belle-sœur; bru, belle-fille», *marlauti* «être belle-sœur, belle-fille» (excl. *d'une femme!*).

L'explication par l'albanais (DLRM: alb. *mire* «beau» adj.!) doit être écarté.

45. roum. *mireasă* «mariée, la jeune mariée»: afgh. *merōḥa* (*merōṣa*) «fiancée, promise, fille en âge de se marier» (*As* 875).

V. égal. roum. dial. *mireșică, mireșea* (*Folclor poetic*, I, București, 1967, p. 246).

46. roum. *moș* «toupet, houppe; huppe, aigrette (des oiseaux); nœud de ruban avec lequel on lie les cheveux; gland (d'un bonnet)», *moșat* «huppé», *căciulă moșată* «bonnet de fourrure pointu»: afgh. *moṣa* «1. enflure, bouffissure, tumeur; 2. baluchon, nœud, balle de fil d'or» (*As* 863).

47. roum. *nătărău* «nigaud, imbécile; niais, inapte, borné»: afgh. *natəlai* «1. sans importance, mauvais, piètre; 2. faible, pitoyable, piteux, lamentable» (*As* 891).

Probablement composé de *na* + *təlai* (= roum. *tare*).

48. roum. *negară, năgară* «bot. *stipa capillata*», par extension «mauvaises herbes»: afgh. *nāk r(a)* «mauvais, bon à rien; se dit de plantes: mauvaises herbes, plantes adventices; se dit d'un individu: vaurien, inutile, paresseux, laid» (*As* 887).

Cf. égal. alb. *năkar* «babbeo, scemo», roum. dial. *nagăra, neagă* (orig. inc.) «un individu mauvais, embarrassant, désagréable, prophète de malheur, porte-malheur». (*Căndrea*) On l'utilise quelque fois sous la forme *neagă-rea* (*năgăra*), traité comme composé: *nagă* (?) + *ra* fem., sans doute sous l'influence de *rău* adj. — fem. *rea*, dial. *ra*, «mauvais(e)». La forme roum. exclut un emprunt à l'albanais.

Des formes comme *nătărău, negară, năgară, nesăbuit* (sous 47, 48, 71) posent le problème d'une série de termes à nuance péjorative (dépréciative) avec *nă-* préfixe de négation d'origine obscure. Il paraît qu'il n'est pas possible d'attribuer exclusivement à l'influence slave les constructions avec *ne-*, exprimant la négation. Cf. afgh. *na-*, *nə-* (commun i.-e.) ayant la même valeur.

49. roum. *a se piti* «se tapir, se cacher, se dissimuler, se blottir»: afgh. *pitəwəl, pitedəl* «1. (s') aplatis, (s') écraser; (se) serrer (contre qch.), (se) coller contre qch.» (*As* 199).

50. roum. *pitic* «de très petite taille, petit, nain, nabot»: lezg. *pitik* «amulette».

«Les figurines de terre-cuite représentant des femmes et des hommes et le plus souvent des animaux que l'on rencontre dans cette culture ... comme un héritage des époques antérieures ... Des miniatures en argile représentant des haches de guerre et que l'on portait probablement en guise d'amulette ...» (*IR* 99).

51. roum. *a* (se) *pitula* «(se) cacher, (se) dissimuler, (se) tapir, *pituluș, pituliș* «jeu de cache-cache, clique-musette»: afgh. *peṭəllai* «secret» (*As* 159).

52. roum. *stînă* « bergerie ; abri d'été (à la montagne) des bergers transhumants qui passent l'hiver dans la plaine », *a veni la spartul stînii* « arriver trop tard, quand tout est fini » : afgh. *stāndzāi* (v. la forme dial. avec *stāna-*) « arrêt, stationnement, halte » (As 503).

Voir d'autres rapprochements iraniens chez Densusianu, Rosetti.

53. roum. *șiștor* (*șiștoare, șiștaie*) « 1. chacun des sept bâtons qui forment ensemble la partie inférieure de l'axe de la pierre de moulin (alluchon?) ; 2. latte de la ridelle d'une charette » : afgh. *șištāi* « rai, rayon (d'une roue) » (As 560).

54. roum. *șiștav* agr. « 1. rabougri, chétif, débile, mal conformé (se dit de plantes) ; 2. faible, anémié, flétri, fané » (Le mot est passé dans le langage technique) : afgh. *șištāvā* « vache ou brebis donnant peu de lait » (As 560).

Quoique la forme du mot semble « tellement slave », *șiștav, șištāvit, a se șiștāvi* restent en roumain sans explication étymologique, car on n'a retrouvé aucune trace du mot dans l'aire slave.

55. roum. *talanga* « souaille » : afgh. *tal.inga* « echo, retentissement » (As 246).

Pour les sens, v. roum. *zvon* (Candrea) analogue : « murmure de voix, bruit conflus » et « cloche, clochette » v. égal. roum. *gunguri* « balbutier, gazouiller (se dit de petits enfants) ; roucouler (colombes) » : afgh. *gungrū* « clochette d'argent » (As 742).

56. roum. *firă* (Candrea : *firă*¹) « un brin, peu, très peu » ; (*firă*²) rég. « loque, haillon » (DLRM à juste raison ne sépare pas *firă* 1 et 2), *a se face firă* « se déchirer, être mis en pièces », *cu firăita* « peu à peu, par bribes, à petits coups », *o firică* « une toute petite quantité, un tantinet » (dim. de *firă*?) : afgh. *fira* « chiffon, lambeau, morceau, bout » (As 350), *firāi* « morceau » (As 350) *firī-firi* « mis en pièces, déchiré, tombé en lambeaux » (As 350), *tiṛik, tiṛika* « goutelettes » (As 343).

I.-e. „4. *k̑er-* und *k̑ero-* ; *k̑re-* « versahren » ; intr. « zerfallen, vermorschen ». Ai. *śrṇāti* « zerbricht, zermalmt », *śīryate, śīryāte* « wird zerbrochen, zerfällt », Partiz. *śrṇā- śrītā, śūrta-* « zerbrochen, verfault » ... alb. *ther* « schlochte, schneide » (**k̑r-*), *tsirris* « steche » (**k̑er-n*) ...“ (v. Pokorny, IEW, I, 578).

L'emprunt albanais en roumain est impossible vu le sens.

57. roum. sing. *za* (*zală*), pl. *zale* « 1. maille, maillon ; 2. (surtout au pl.) cotte de maille, brigandine » ; afgh. *djāli, djālzi* « 1. filet, rets, réseau... 3. filet, réseau métallique, de fil de métal » (As 287).

Le sens et les formes en roum. semblent indiquer un singulier refait (réseau > maillon ; *zale* > *zală* > *za*). Il est cependant possible que l'évolution « réseau > réseau métallique » soit indépendante.

Le mot est d'une exceptionnelle valeur du point de vue de l'analyse historique. Dans les Balkans, il est connu uniquement en roumain. Voir IR, p. 139-140, *Origina și răspîndirea metalurgiei fierului*, D. Berciu pour les liaisons entre les diverses ethnies de la zone balkano-anatolienne et les mouvements des tribus qui ont abouti à la destruction de l'état hittite et de Troie VII, ainsi que pour le rôle des Iraniens.

V. aussi M. Rusu și I. Bandula, *Coiful celtic de la Ciumești* (dans *Magazin istoric* nr. 6/15, 1968,) sur la technique de la cotte de mailles, d'après

Varron invention celtique: « Mais la découverte d'une cotte hallstat-tienne (VII-e siècle av.n.e.)... à Brno-Zidenice (Tchécoslovaquie) ... semble infirmer, du moins en partie, cette affirmation ».

Une analyse complexe des parallèles roumano-afghan pourrait jeter un jour nouveau sur les données archéologiques existantes, y compris en ce qui concerne les techniques métallurgiques. V. *IR*, 140, pour le rôle du « cercle thraco-cimmerien » ou « cimméro-agathysien » dans la pénétration de la métallurgie du fer sur le territoire de la Roumanie et des Balkans.

V. *IR*, 140 pour la parenté entre les Thraces et les Cimmériens et pour la participation des Thraces Triers aux expéditions contre l'Etat phrygien. Des considérations historiques ont permis à Vasmer d'interpréter le toponyme roum. *Zărand*, dans la région habitée par les tribus « scythiques » en Transylvanie, par osset. *zöronđ* « vieux, vieillard » (Rosetti, *ILR*, II, 70). Pour *zar* « vieux » v. sous 23. Mais dans la région du Caucase prise en considération dans le présent article, nous n'avons pas trouvé de toponymes composés à partir de *zar* « vieux ».

A juste raison, Drăganu (*idem*) explique *Zarand* par iran. *zar* « or ». (Cf. afgh. *Zarandj* « ville en Afghanistan ». V. égal. *Zarangae*, peuple de la Draugiane, en Perse, chez Plinius, *Histoires naturelles*, 6, 48). Dans ce cas le rapprochement est explicable, étant donné que les gisements aurifères des Monts Apuseni, *Zărand*, ont été exploités longtemps avant l'occupation romaine (v. Pirvan, *Dacia*, 52—53). V. égal. pour des faits attestés comme thraces Russu, *LTD*, 128 *Zelmo*-, p. 129 *Zoltes* de i.-e. *ghel*- « briller, scintiller, jaune, vert, gris » (Cf. les formes afgh. du même radical: *zar*- et *dzal*-?)

58. roum. *zeghe* « manteau de paysan »: afgh. *zāgəi* « manteau porté par les bergers » (*As* 464).

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons indiqué ici les principaux ouvrages de référence et les abréviations de nom d'auteurs ou d'œuvres. Les chiffres qui accompagnent les abréviations indiquent la page (du renvoi).

Nous avons maintenu dans les citations (marquées par et „...“ avec l'indication de la source) les abréviations utilisées par les auteurs.

En ce qui concerne les autres ouvrages utilisés, nous avons indiqué la source à l'endroit même de la citation.

- | | |
|------------------------|---|
| <i>As</i> | M. G. Aslanov, <i>Afgansko-russkij slovar (puštu)</i> Moscou, 1966. |
| <i>Candrea</i> | I. A. Candrea, <i>Dicționarul enciclopedic ilustrat</i> București. |
| <i>Damé, Incercare</i> | Fr. Damé, <i>Incercare de terminologie poporană română</i> , București, 1898. |
| <i>Dauzat, NDE</i> | A. Dauzat, J. Dubois, H. Mitterand, <i>Nouveau dictionnaire étymologique</i> , Paris, 1964. |

ESSENIENS ET VOYANTS

par ATHANASE NEOGIȚĂ

I. Dans son livre « Contre Apion¹ », Flavius Josèphe écrivait les lignes suivantes: « Depuis Artaxerxès jusqu'à nos jours tous les événements ont été racontés, mais on n'accorde pas à ces écrits la même créance qu'aux précédents², parce que les prophètes ne se sont plus exactement succédé³ ».

Ces lignes du grand historien juif expriment l'opinion qui prévalait chez les Pharisiens, dont Flavius Josèphe faisait partie lui aussi, à savoir, qu'après qu'Esdra eut rassemblé tous les livres de l'Ancien Testament, d'autres livres écrits en Judée ne pouvaient plus compter comme faisant partie de l'Ancienne Alliance, parce que le prophétisme avait cessé. Selon Flavius Josèphe⁴ le nombre des livres de l'Ancien Testament aurait été fixe à son époque, et il y aurait eu 22 livres, dont 13 appartenaient aux prophètes⁵. Par suite, d'après l'historien juif mentionné, aucun prophète juif ne pouvait plus survenir, l'ère des prophéties étant close.

La littérature rabbinique écrite à une époque plus tardive que celle de Flavius Josèphe a exprimé plus nettement encore, que le prophétisme a cessé après le retour des juifs de l'exil de Babylone. De la sorte les traités de littérature rabbinique⁶ affirment souvent d'une manière assez claire, que les derniers prophètes d'Israël furent: Aggée, Zacharie et Malachie. En effet, dans les traités du Talmud on lit:

« Quand vinrent à mourir les derniers prophètes, Aggée, Zacharie et Malachie, Le Saint Esprit se retira d'Israël⁷ »; ou encore: « Du jour où le Temple fut détruit le don prophétique fut enlevé aux prophètes et donné aux Sages⁸ », de même que R. Jose ben Halafta déclarait: « Jusqu'à maintenant (époque d'Alexandre le Grand) les prophètes ont prophétisé par la

¹ *Contra Apionem*, I, viii, § 41.

² Ceux qui ont été écrits avant Artaxerxès.

³ La mention est faite d'après Flavius Josèphe, *Contre Apion*, Paris, 1930, p. 10, avec texte grec soigné par Th. Reinach et la traduction française faite par L. Blum. Cf. aussi V. Tar-navschi, *Introducere în sfintele cărți ale Vechiului Testament* Cernăuți, 1928, p. 36.

⁴ *Contra Apionem*, I, viii, 39-40.

⁵ Il est oien connu que le nombre des livres de l'Ancien Testament correspond au nombre de lettres (22) de l'alphabet hébraïque. Pour réaliser ce total de 22 livres, les livres I et II Samuel, I et II Rois, I et II Chroniques et d'autres aussi étaient comptés comme un seul livre.

⁶ *Tos. Sotha*, XIII, 2; *Baba Bathra*, 14b; *Sotha*, 48b; *Yoma*, 9b.

⁷ *Sanhedrin*, 11a.

⁸ *Baba Bathra*, 12a.

puissance du Saint-Esprit, à partir d'aujourd'hui dresse tes oreilles et écoute les paroles du sage⁹ ».

Mais cette doctrine rabbinique de la disparition des prophètes après le retour de l'exil de Babylone semble appartenir aux Pharisiens seulement, inspireurs du judaïsme tardif¹⁰.

Bien que les Pharisiens pensaient que le prophétisme était fini, un siècle avant l'époque à laquelle Flavius Josèphe affirmait l'impossibilité de l'apparition de nouveaux prophètes, les Pharisiens comptaient parmi eux des *homines religiosi* qui possédaient le don prophétique, puisque du temps d'Hérode le Grand il y avait eu des Pharisiens « si chers à Dieu » qu'il leur communiquait Ses messages et leur donnait connaissance des choses futures¹¹.

Hormis le témoignage de Flavius Josèphe, mentionné précédemment, il est notoire que les Pharisiens attendaient « le Prophète » qui devait précéder la venue du Messie¹².

Si telle était la doctrine des Pharisiens, dont le nombre et l'importance excédait celle des autres sectes juives au premier siècle de n.è, il semble que les Saducéens n'aient pas admis non plus l'existence du prophétisme au premier siècle av.n.è et de n.è, bien qu'ils aient reconnu, comme les Pharisiens, d'ailleurs, que le Grand-Prêtre, Saducéen le plus souvent, pouvait posséder des dons prophétiques, attachés à sa fonction sacerdotale. En effet le Grand-Prêtre Jean Hyrcan (135—104 av.n.è) qui, était en même temps roi, avait la connaissance des choses futures et il put prédire que ses deux fils avaient vaincu le roi Antioche¹³; cette information de Flavius Josèphe se retrouve dans la littérature rabbinique aussi, où le traité Sota 33a montre que: « Jokhanan le Grand-Prêtre entendit une *bat kol* qui annonçait que ses jeunes fils partis en guerre contre Antioche avaient été victorieux ».

⁹ *Seder'Olam Rabba*, 30.

¹⁰ On sait qu'avant l'exil de Babylone, les guides spirituels d'Israël ont été les prophètes. Après l'exil deux nouveaux facteurs se firent jour dans la direction spirituelle d'Israël: les prêtres et les scribes. Mais, plus tard, du groupe des scribes se détacha le parti des Pharisiens et du groupe des prêtres apparut celui des Sadducéens. Après la catastrophe de 66—71 de n.è, en même temps que la destruction du temple par l'empereur Titus, les Saducéens disparurent de l'histoire et c'est ainsi que seule l'idéologie des Pharisiens s'imposa. La plus grande partie des « sages » ou « docteurs » est sortie du rang des Pharisiens. Ceux-ci ont eu une grande part dans la rédaction de la *Mishna*, du *Talmud* et des autres traités rabbiniques. Cf. E. Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, 4 Aufl. II vol, Leipzig, 1907, p. 455 sq.; S. Baron, *Histoire d'Israël*, II vol, trad. franç. par V. Nikiprowetzky, Paris, P.U.F., 1957, p. 659; A. Cohen, *Le Talmud*, trad. franç. par J. Marty, Paris, Payot, 1933, pp. 23, 26; R. Travers Herford, *Les Pharisiens*, trad. franç. par G. Moyse, Paris, Payot, 1928, pp. 35, 59 et *passim*; A. et R. Neher, *Histoire biblique du peuple d'Israël*, II vol. Paris 1962, p. 660; S. Dubnow, *Istoria universală a poporului eвреu* (Histoire universelle du peuple hébreu), trad. roum. par S. Bainglass, II vol. Bucarest, 1946, pp. 61, 87, et *passim*; M. Simon, *Les sectes juives au temps de Jésus*, Paris, PUF, 1960, pp. 4, 11 et *passim*; M. Noth, *Histoire d'Israël*, trad. franç. édition revue par l'auteur, Paris, Payot, 1954, p. 445 sq.

¹¹ *Antiq. Jud.* XVII, II, 4, 41—44.

¹² Mal. III, 23; IV, 5; Mt. XI, 14; XVII, 10; Mc. IX, 11; Lc. I, 17; Jean I, 21. De même dans le I^{er} livre des Maccabées, IV, 46 et XIV, 41, nous apprenons que « le Prophète était attendu malgré le fait que selon le même livre I Macc. IX, 27, depuis longtemps aucun prophète n'était apparu en Israël. On sait que les livres des Maccabées sont d'inspiration pharisienne.

¹³ *Antiq. Jud.*, XIII, x, 3, 282.

D'autre part, on sait que saint Jean, XI, 51 dans son évangile ¹⁴ montre que Caïaphé avait fait la prophétie que le Christ allait mourir pour Son peuple, afin que tout le peuple ne périsse pas. Mais, le Grand-Prêtre pouvait aussi prédire l'avenir à l'aide de l'*Urim* et du *Tumim* ¹⁵ et cette mantique divine n'était pas un don prophétique proprement-dit.

Par conséquent, d'après ce que nous avons rappelé, précédemment, la littérature d'inspiration pharisienne affirme catégoriquement qu'immédiatement après l'exil de Babylone les prophètes cessèrent d'exister, pour céder la place aux sages ¹⁶.

II. Cependant, selon nos sources historiques, contrairement aux affirmations des Pharisiens, il y avait des prophètes dans la secte des Esséniens, c'est-à-dire des gens en état de connaître l'avenir grâce à une révélation qui leur avait été faite par Dieu.

Flavius Josèphe écrit en effet à propos les Esséniens: « Il y a même parmi eux de ceux qui se font forts de prévoir l'avenir, exercés qu'ils sont à l'étude des livres saints et il est rare qu'il leur arrive de se tromper dans leurs prédictions ¹⁷ ».

De même, Flavius Josèphe nous fait connaître quelques-uns de ces prophètes esséniens. L'un d'eux, l'Essénien *Menahem* « qui menait une vie si vertueuse qu'elle était louée par tout le monde et qui avait reçu de Dieu le don de prédire les choses futures » ¹⁸, prédit à Hérode le Grand lorsqu'il était enfant qu'il serait roi. Ensuite, lorsque Hérode le Grand devint roi, il lui prédit que son règne sera très long et glorieux, mais que le roi sera malheureux.

Et Flavius Josèphe conclut, « Je ne doute pas que ceci passe dans l'esprit de beaucoup pour incroyable, mais j'ai cru néanmoins devoir le rapporter, parce qu'il y a plusieurs de cette secte à qui Dieu ne dédaigne pas de révéler les secrets à cause de la sainteté de leur vie » ¹⁹.

De même Flavius Josèphe écrit à propos d'un autre « prophète essénien »: « et l'on ne saurait trop admirer qu'un certain Judas, Essénien comme espèce, dont les prédictions se vérifiaient toujours, ayant vu Antigone ²⁰ monter dans le Temple, dit à ses disciples et à ses amis qui avaient coutume de le suivre pour observer les effets de cette science qui le faisait ainsi pénétrer dans l'avenir, qu'il eût voulu être plutôt mort, parce que la vie d'Antigone faisait connaître la vanité de ses prédictions. Car il était sûr qu'Antigone mourrait aujourd'hui même dans la tour de Straton, ce qui était im-

¹⁴ Premier siècle de n.é.

¹⁵ La controverse concernant l'*Urim* et le *Tumim* n'est pas close, car on ne peut pas savoir exactement de quelle manière Yahweh donnait ses réponses à l'aide de ces moyens de divination. Cf. J. Dölger, *Die Wahrsageri im A. T.*, Münster, 1923; P. van Imschoot, *Théologie de l'Ancien Testament*, I vol. Paris, 1954, pp. 150 sq.

¹⁶ Cf. R. Travers Herford, *op. cit.*, p. 34, note 3... Le nom original au moyen duquel les Pharisiens se désignaient eux-mêmes semble avoir été חכמי ישראל « les sages d'Israël »... Le nom matérialise leur prétention contre le droit exclusif des prêtres d'interpréter la Thora. Cf. A. T. Tricot, *Le monde juif palestinien au temps du Christ*, dans *Initiation Biblique* ³, Paris, Desclée, 1959, p. 766.

¹⁷ *Bell. Jud.*, II, viii, 12, 159.

¹⁸ *Antiq. Jud.*, XV, x, 5, trad. allem. par. H. Clemenz, II vol. Berlin, s.a. p. 354.

¹⁹ *Antiq. Jud.*, XV, x, 5, 373-380.

²⁰ Antigone, fils de Jean Hyrcan (135-103, av. n.é.).

ssible, vu que cette tour était distante de Jérusalem de 600 stades et que la plus grande partie du jour était passée déjà. Comme il parlait de la sorte, on vint lui annoncer qu'Antigone avait été tué dans un lieu souterrain nommé du même nom de Straton... »²¹.

Un autre Essénien, Simon, réussit à prédire à Archélaüs, fils d'Hérode le Grand, qui avait eu un songe où neuf épis de blé avaient été mangés par des boeufs, ce que lui réservait le sort.

Simon interpréta ce rêve en montrant que les neufs épis de blé figuraient le nombre des années du règne d'Archélaüs et que les boeufs signifiaient un changement de fortune. Par suite, le rêve signifiait qu'il devait se préparer à la mort. Cinq jours après, Archélaüs reçut l'ordre d'aller à Rome où Auguste le détrôna et l'envoya en exil²².

Les témoignages sur les dons prophétiques des Esséniens se retrouvent même chez les auteurs qui ne paraissent pas dépendre des sources de Flavius Josèphe, comme, par exemple, chez saint Hippolyte: « L'on exerce chez eux la prophétie et la prédiction des choses futures »²³, et aussi chez Porphyre: « à cause de leur genre de vie et à cause de leur ascèse pour (acquérir) la vérité et la piété, il y a, à bon droit parmi eux, des gens qui prédisent les choses futures, parce qu'ils s'y exercent en étudiant les livres sacrés et aussi les différentes (possibilités) de se rendre purs »²⁴.

Il semble, d'autre part, que c'est chez les Esséniens que Flavius Josèphe apprit l'art de prédire l'avenir, art qui lui sauva la vie d'ailleurs. En effet, prisonnier des Romains, après la conquête de la place forte Jotapat qu'il commandait, Flavius Josèphe prédit à Vespasien et à Titus qu'ils seraient empereurs²⁵.

De même Philon d'Alexandrie en parlant des Thérapeutes, c'est-à-dire des Esséniens d'Égypte, écrit: Ils ont « toujours leur pensée dirigée vers Dieu, de sorte que même en rêve ils ne se représentent rien d'autre que les beautés des vertus et des Puissances. Car beaucoup d'entre-eux ayant des rêves dans leur sommeil vont jusqu'à révéler les secrets merveilleux de la philosophie sacrée »²⁶. Cela veut dire que les Thérapeutes avaient des visions dans leur sommeil, comme les prophètes, et que dans ces rêves ils avaient des révélations concernant les secrets merveilleux²⁷ de Dieu; ils recevaient donc des messages de Dieu concernant Ses « secrets merveilleux » comme les prophètes canoniques d'autrefois.

²¹ *Antiq. Jud.*, XI, I, xi, 2, 311—314; Cf. *Bell. Jud.* I, iii, 78—81.

²² *Antiq. Jud.*, XVII, xiii, 3, 345—348; *Bell. Jud.*, II, vii, 3, 111—114.

²³ Hippolyte, Migne, P. G., vol. 16, col. 340.

²⁴ Porphyre, cité par saint Cyrille d'Alexandrie, Migne P.G., vol. 76, col. 776.

²⁵ *Bell. jud.*, III, viii, 9, 399—409.

²⁶ *De vita contemplativa*, § 26, Cf. P. Geoltrain, *Le traité de la vie contemplative de Philon d'Alexandrie*, dans la revue « *Semitica* » X, Paris, 1960. Cf. et Philon d'Alexandrie, *De vita contemplativa* (Les oeuvres de Philon d'Alexandrie publiées par l'Université de Lyon, 29), introduction et notes par F. Daumas, traduction par P. Miquel, Paris, Ed. du Cerf, 1963.

²⁷ Cf. *Règle de la communauté*, IX, 18; XI, 5; *Hymnes*, XIII, 5; II, 13; IV, 28—29; VII, 27; XI, 10, etc. Les traductions des manuscrits de la mer Morte qui nous ont été plus accessibles sont: Th. Gaster, *The Scriptures of the Dead Sea Sect*, Londres, Secker & Warburg, 1957; A. Dupont-Sommer, *Les écrits esséniens découverts près de la mer Morte* (Bibl. Historique), Paris, Payot, 1959; J. Carmignac, Ed. Cothenet, H. Ligné, *Les textes de Qumran*, Paris, 1962.

D'autres prophètes esséniens sont connus d'après les relations de saint Epiphane, qui était né en Palestine et y avait vécu trente ans comme prier d'un monastère à Eleuthéropolis.

Or saint Epiphane parle d'un prophète *Elxai*²⁸ qui apparut chez les Esséniens à l'époque de l'empereur Trajan²⁹ et qui écrivit des livres prophétiques, de même que *Iexeos*³⁰, frère du premier³¹, qui fut lui aussi prophète et par ses révélations détermina les Esséniens à adorer le sel, la terre, le pain, le ciel, l'air et les vents³².

III. Cependant les Esséniens paraissent s'être occupés des sciences divinatoires et leur mantique semble fondée sur l'astrologie aussi, comme le prouvent les horoscopes et les documents astrologiques trouvés à Qumran³³.

Or les Pharisiens et les Rabbis, auteurs des traités les plus anciens du Talmud mènent une véritable campagne contre l'astrologie³⁴. De même, il semble que les Esséniens croyaient que toute chose était décrétée d'avance: « les Esséniens déclarent que le destin est maître de tout et que rien n'arrive aux hommes qui n'ait été décrété par lui »³⁵, de sorte que la prédiction des choses futures était possible.

Mais il y a un certain nombre de livres remplis de toute sorte de prophéties mais surtout eschatologiques qui semblent avoir été écrits par des Esséniens

En effet, tant le *livre d'Enoch* que le *livre des Jubilés* et le *Testament des Douze Patriarches*, ou encore l'*Ascension d'Isaïe* semblent avoir été écrits dans les milieux esséniens, et ces traités apocryphes ont tous un caractère prophétique³⁶.

Sans doute, ces apocryphes esséniens représentent-ils une littérature prophétique, puisque les écrits eschatologiques, les apocalypses, les mystères qu'ils révèlent sont des prophéties.

Tous ces faits concernant les prophètes esséniens et leurs prophéties doivent, à notre avis, nous déterminer à étudier ces prophètes esséniens, non pas

²⁸ Le nom *Elxai* peut signifier: « Dieu caché » אל + כסה ou bien « force cachée » חיל + כסה.

²⁹ Haerésis XIX, dans *Ancoratus und Panarion*, herausgegeben..., Karl Holl, vol. I, Leipzig, 1915, pp. 217-224.

³⁰ Peut-être de אל + כסה, donc toujours « Dieu caché ».

³¹ Concernant cette expression « Dieu caché », qui semble représenter le sens des noms des prophètes *Elxai* et *Iexeos*, il pourrait être utile de nous rappeler que Jésus a parlé à ses disciples du Messie « caché » de certains hérétiques (Mt. XXIV, 23; Mc. XIII, 21). Le Christ aurait-il pensé aux Esséniens?

³² Cf. note 29.

³³ Cf. J. Carmignac, *Les horoscopes de Qumran*, dans la « Revue de Qumran », 1965, n° 18, p. 199 sq.; J.M. Allegro, *An Astrological Cryptic Document from Qumran*, dans le « J. of Semitic Studies », IX, 1964, n° 2, pp. 291-294; M. Delcor, *Recherches sur un horoscope en langue hébraïque provenant de Qumran*, dans la « Revue de Qumran », 1966, n° 20, pp. 521-542.

³⁴ Cf. J. Cohen, *Le Talmud*, trad. franç., Paris, 1933, pp. 337 sq.; Cf. G. Brecher, *Das Transzendente, Magie und magische Heilparten im Talmud*, Wien, 1850; E. Bischoff, *Babylonisch-Astrales im Weltbilde des Talmuds und Midrasch*, Leipzig, 1907; E. Bischoff, *Elemente der Kabbala*, II, Leipzig, 1913.

³⁵ *Antiq. Jud.*, XIII, v, 9, 172.

³⁶ R. C. Charles, *Eschatology* (Schocken Books), New York, 1963, p. 191. Concernant l'origine essénienne de ces écrits, cf. I. Amusin, *Manuscrite de la Marea Moartă* (les manuscrits de la mer Morte) trad. roum., Bucuresti, 1965, p. 115 sq. Cf. A. Dupont-Sommer, *Les écrits esséniens découverts près de la mer Morte*, Paris, 1959, p. 3; S. Dubnow, *Istoria universală a poporului ebru* vol. II p. 92.

selon les sources historiques anciennes, mais d'après leurs textes mêmes découverts près de la mer Morte.

Il semble en effet qu'un certain nombre de qumranologues aient douté de l'existence des prophètes esséniens dans les écrits de la secte découverts près de Qumran³⁷. Or le but de notre travail est justement de montrer que les prophètes esséniens, dont l'existence nous a été signalée par Flavius Josèphe, Philon, saint Hippolyte et Porphyre, se trouvent réellement mentionnés dans les écrits de cette secte nouvellement découverts.

IV. Les Esséniens se donnaient à eux mêmes un grand nombre de noms, et c'est ainsi qu'ils se faisaient appeler : « Les hommes du Conseil de Dieu » (*Recueil des Bénédictions*, IV, 24; *Hymnes*, VI, 11), « les hommes du lot de Dieu » (*Règle de la Communauté*, I, 6), « les fils de la lumière » (*Ibidem*, I, 9), « les gens qui comprennent » (*Ibidem*, III, 13), « les membres de la Communauté » (*Ibidem*, V, 1), « les exilés du pays de Damas » (*Document de Damas*, VI, 5), « les fils de la vérité », « les fils de l'Alliance » (*Règle de la Guerre*, XVII, 8), « les fils de Sadoq », « les volontaires », « les Nombreux »³⁸.

Or, parmi ces multiples appellations il en est une qui signifie « prophètes », ce qui prouve jusqu'à l'évidence qu'il y avait des prophètes esséniens parmi ces sectateurs, selon les écrits découverts près de la mer Morte.

En effet, l'auteur des Hymnes parlant de sa personne, mais ses paroles étant chantées par tous les Esséniens, ceux-ci doivent logiquement rapporter à eux-mêmes les paroles des Hymnes (comme le fidèle qui chante les Psaumes de David), s'écrie :

« J'ai été un homme de querelle pour les interprètes d'aberrations, mais un homme de paix pour tous les *voyants sincères* » (Hymnes II, 14—15). Or ces *voyants sincères* (לְכוּל חוּזֵי נְכוּחַת) ne peuvent être que ceux qui ont suivi le Docteur de Justice ou l'auteur des Hymnes, qui ont cru à ses paroles et à son message, ce ne peut donc être que les Esséniens.

Car ses adversaires, donc tous les membres des autres sectes juives hostiles évidemment aux Esséniens, ne pouvaient pas être de « voyants des choses justes ».

De même, dans le texte de la *Règle de la Guerre*, XI, 7, 8 on lit : « Par l'intermédiaire de Tes consacrés (oints) les *voyants de* (Tes) *oracles*, Tu nous as annoncé les temps des guerres de Tes mains, pour Te glorifier dans nos ennemis, pour faire tomber les hordes de Bélial ».

Mais ces *voyants de* (Tes) *oracles* (חוּזֵי תְּעוּרֹת) ne peuvent pas être les prophètes canoniques, car ceux-ci n'ont nullement annoncé les périodes de la Guerre des Fils de la lumière contre les fils des ténèbres, puisque c'est ce texte même de la *Règle de la Guerre* qui prophétise quelles seront ces périodes. De plus pour quelle raison appeler les prophètes de l'Ancien Testament « voyants » lorsqu'il se donnent eux mêmes le nom de *nebi'im* et lorsque cette appellation des prophètes canoniques se retrouve souvent dans les écrits esséniens ? Il s'ensuit que ces *voyants sincères* sont bien des voyants esséniens.

³⁷ Cf. J. Carmignac, Ed. Cothenet, H. Ligné, *Les textes de Qumran*, II vol. Paris, 1963, p. 57.

³⁸ Cette dernière appellation se retrouve vingt sept fois dans la *Règle de la Communauté*. Cf. C. Daniel, *Une mention paulinienne des Esséniens de Qumran*, dans la « Revue de Qumran », 1966, n° 20, pp. 553—568.

On lit dans le *Document de Damas*, II, 11—13 : « En tous ces temps il a suscité des hommes de renom en vue de laisser une survivance dans le pays et de remplir la surface de la terre avec leur descendance. Et il les instruisit par les consacrés (oints) de Son Esprit Saint et par les *voyants de vérité* et avec exactitude il détermina leurs noms ». Ces « voyants de vérité » (חז"י אמת) sont sans doute différents, dans ce texte, des consacrés de Son Esprit. Ces derniers paraissent être les prophètes canoniques qui recevaient l'Esprit Saint pour exercer leurs missions prophétiques (cf. II Rois, II, 9—10, 15; Is. (I, 1); Ez. II, 2; Ez. III, 12; Ez. XXIII, 5; Michée III, 8) et ils sont différents des *voyants de vérité* puisque les prophètes canoniques sont appelés dans tous les écrits juifs *nebi'im*, et non pas *voyants*, qui est un nom archaïque comme nous le montrerons plus loin.

Le reste (d'Israël)³⁹ qui a été instruit ainsi, ce sont évidemment les Esséniens et ils l'ont été par les prophètes canoniques d'une part et par les « voyants » esséniens de l'autre. Leur nom, c'est-à-dire celui des Esséniens, a été déterminé d'avance par Dieu, et nous avons là une preuve de la véracité des affirmations de Flavius Josèphe au sujet des doctrines sur la prédestination que professaient les Esséniens.

Enfin, dans Hymnes, XIV, 7, il y a le passage suivant : « Et Tu feras triompher Tes décrets (par eux) pour faire... sainteté pour les générations de l'éternité et tous... Tes hommes de Ta vision ». Il s'agit des Esséniens sans doute puisque ces hommes de vision sont des « voyants » et les prophètes canoniques ne sont jamais appelés hommes de vision (dans le texte des *Hymnes*, XIV, 7 il y a : אגשי חז"י ונבחה).

Cette appellation singulière de « voyants » signifie « prophètes » puisque l'on peut lire dans I Sam., IX, 9 : « Et jadis, chacun en Israël disait cela lorsqu'il allait interroger Dieu : Allons et venons chez le voyants, parce que le peuple appelait jadis le prophète « voyant ». Il y a encore dans II Sam., XXIV, 11 : « Et David se leva tôt le matin et la parole de Dieu fut sur Gad, le prophète, le voyant... » Cela veut dire que « voyants et prophètes » sont des termes synonymes pour les livres les plus anciens de l'A.T. car par exemple, le prophète Samuel est appelé plusieurs fois voyant et prophète, au même chapitre. (I Sam., IX, 11, 18, 19). De même dans *Isaïe*, XXIX, 10 et XXX, 10, « voyant » est synonyme de « prophète ».

V. Si les Esséniens sont appelés parfois « voyants » donc « prophètes » dans leurs écrits, les adversaires des Esséniens sont surnommés « voyants de relâchement » (וחז"י רמיה) dans *Hymnes*, IV, 10 ou encore « voyants d'aberration » (וחז"י תעות) dans *Hymnes*, IV, 20 et ces noms se rapportent aux adversaires des Esséniens, puisque le texte parle des machinations de ces ennemis contre l'auteur des *Hymnes* (*Hymnes*, IV, 16). De même les ennemis des Esséniens sont appelés « prophètes de mensonge » (*Hymnes*, IV, 16), ou encore des « prophètes séduits par des aberrations » (*Ibidem*).

Mais comme le remarque Hans Kosmala, dans son livre si judicieux, là où il y a de faux prophètes, il doit y en avoir aussi des prophètes véritables⁴⁰.

³⁹ Les Esséniens croyaient qu'ils étaient « le reste d'Israël », c'est-à-dire ce reste fidèle, avec lequel Dieu devait conclure une nouvelle alliance, selon les prophètes *Isaïe* et *Jérémie*.

⁴⁰ H. Kosmala, *Hebräer-Essener-Christen* (Studia Post-Biblica, I vol.) Leyde, 1959, p. 63.

D'ailleurs, les adversaires des Esséniens contestent aussi la valeur des prophéties et surtout des visions des prophètes esséniens ; on peut lire en effet dans *Hymnes*, IV, 17—18 : « car ils ont dit à la vision authentique : « *pas certaine* ». Donc les Esséniens avaient des visions comme les prophètes canoniques, motif pour lequel ils sont appelés « voyants ».

VI. Mais, comme nous l'avons vu, « voyant » dans le texte hébreu des écrits esséniens découverts près de la mer Morte, est חזה *hozeh* et ce terme est très proche phonétiquement de Ἑσσαῖος. C'est ce qui a déterminé A. Hilgenfeld ⁴¹, voici plus d'un siècle, à affirmer que l'une des étymologies les plus plausibles du mot Essénien Ἑσσαῖος était justement le mot חזה (« voyant, prophète »), ou plutôt son correspondant araméen חזויה (*hazoia*) puisque le *heth* initial n'étant pas transcrit en grec, le plus souvent n'était donc pas prononcé ⁴².

Mais il y a deux termes grecs pour « Essénien », Ἑσσαῖος et Ἑσσηνός, et il y a un terme araméen qui signifie « voyant, prophète » et qui paraît correspondre à Ἑσσηνός. C'est חזנא (*hezana*) « voyant, prophète » ⁴³.

Toutefois il nous semble difficile d'admettre que ces termes araméens חזויה, où חזנא constituent « l'étymologie » véritable du nom des Esséniens (respectivement des termes grecs Ἑσσαῖος et Ἑσσηνός) et cela surtout parce que Philon d'Alexandrie écrit à propos du nom des Esséniens : « ce nom, à mon avis, bien qu'il ne soit pas à proprement parler un mot grec, peut être rapproché du mot *sainteté*, ce sont en effet au plus haut point des hommes voués au service de Dieu » ⁴⁴, ce qui signifie comme le remarque le professeur A. Dupont Sommer que Philon fait un jeu de mots entre ὁσίοι « saints, purs » et « Ἑσσαῖοι » Esséniens ⁴⁵. Il semble que Flavius Josèphe en fasse lui aussi entre le nom des Esséniens et le mot grec σεμνός « vénérable, saint, auguste » ⁴⁶.

Cependant, ce rapprochement phonétique entre חזה et Ἑσσαῖος ne peut pas être fortuit si on pense que, selon nos sources historiques anciennes, les Esséniens avaient des prophètes parmi eux. Et il nous semble que le terme חזה ⁴⁷ représente dans les écrits découverts près de la mer Morte, le nom même des Esséniens tels qu'il a été transcrit en grec par Ἑσσαῖος.

Il semble ainsi que le nom des Esséniens se trouve mentionné dans les textes de Qumran ⁴⁸ et que ce nom חזה prouve que les sectateurs de Qumran sont bien les Esséniens de Philon, de Flavius Josèphe et de Pline.

Cependant, il est plus que probable que חזה ou חזויה > Ἑσσαῖος ne soit pas « l'étymologie » (au sens moderne et linguistique du terme) du nom des Esséniens, mais l'un des nombreux jeux de mots faits par les Esséniens,

⁴¹ *Jüdische Apokalyphtik in ihrer geschichtlicher Entwicklung* Jéna, 1857 apud E. Zeller, *Die Philosophie der Griechen*, Leipzig 1889, B. III², p. 316.

⁴² Dans la Septante, l'hébreu Haggai Ἀγγαῖος ou Habacuc Ἀμβακούμ.

⁴³ C. Daniel, *Une mention des Esséniens dans un texte syriaque de l'Apocalypse*, dans la revue « *Le Muséon* » LXXIX 1966 pp. 155—164.

⁴⁴ *Quod omnis probus liber*, § 75.

⁴⁵ A. Dupont-Sommer *Les écrits esséniens découverts près de la mer Morte...* p. 31 note 3.

⁴⁶ *Bell. Jud.*, II, viii, 2, 119.

⁴⁷ Dans les textes esséniens au pluriel, à l'état construit et orthographié חזויה comme nous l'avons montré précédemment.

⁴⁸ A ce sujet, cf. l'article de notre compatriote, C. Daniel, cité *supra*, note 43.

ou par leurs apologistes au sujet de leur nom, pour prouver de la sorte leur éminence.

VII. Mais cette appellation de « voyants », qui signifie « prophètes », correspond d'autre-part à des dons de visionnaires des Esséniens ; ceux-ci affirmant dans leurs écrits qu'ils « voient », qu'ils ont des « visions », comme les prophètes canoniques qui « voyaient » aussi nombre de leurs prophéties ⁴⁹.

C'est ainsi que l'auteur des *Hymnes* affirme avoir vu Dieu Lui-Même, et il dit l'avoir vu de ses propres yeux à l'état de veille et non pas en songe : « Je T'ai cherché et comme une aurore certaine Tu m'es apparu à l'aube » (*Hymnes*, IV, 6) et aussi « mais Tu m'es apparu dans Ta force à l'aube » (*Hymnes*, IV, 23). De même l'auteur des hymnes chantés par tous les Esséniens dans la *Règle de la Communauté*, XI, 6, affirme nettement ceci : « L'Etre éternel mes yeux L'ont contemplé » ⁵⁰.

Remarquons que ces Hymnes étaient chantés par tous les Esséniens, qui par conséquent faisaient leurs les paroles de leur auteur, comme le fidèle chrétien de nos jours fait siennes les paroles des Psaumes de David. De la sorte, la vision de Dieu est affirmée d'une manière indubitable par les écrits esséniens, et on comprend pourquoi ces sectateurs se donnaient le nom de « voyants ».

VIII. Cependant, l'auteur des Hymnes (et avec lui tous ceux qui les chantaient) affirme connaître « les secrets merveilleux » de Dieu (*Hymnes* VII, 27). Or il n'y a que les prophètes qui recevaient des messages de la part de Dieu, qui auraient pu connaître « les secrets merveilleux » de Dieu. On sait que l'expression de « secrets merveilleux de Dieu » revient bien souvent dans les écrits esséniens, dont les auteurs proclament avec insistance cette connaissance (*Hymnes*, I, 21 ; II, 13 ; IV, 27—28 ; VII, 27 ; XI, 10 ; *Règle de la Communauté*, IX, 18 ; XI, 5 ; *Document de Damas*, III, 18 ; *Livre des Mystères*, II, I, 7).

Mais l'auteur des Hymnes (et tout comme lui les Esséniens qui chantaient ces paroles) montrent de plus que Dieu l'a instruit de ces secrets merveilleux par un message verbal « car Tu as révélé *aux oreilles* Tes secrets merveilleux » (*Hymnes*, I, 21) « car Tu *m'as instruit* dans Tes secrets merveilleux » (*Hymnes*, XI, 10 ; *Règle de la Communauté*, XI, 5).

De même le Docteur de Justice reçoit des messages de Dieu : « les paroles du Docteur de Justice de *la bouche de Dieu* » (Interprétation d'*Habacuc*, II, 2—3). Or ce n'est qu'un prophète qui reçoit « de la bouche de Dieu » un enseignement ⁵¹.

De même on peut lire dans l'*Interprétation d'Habacuc*, II, 6—8 : « ce seront des incirconcis de cœur et de reins qui ne croiront pas quand ils appren-

⁴⁹ Cf. Isaïe, VI, 1 ; II, 1 ; XIII, 1 ; Ez. I, 1 ; X, 1 ; XI, 1 ; XL, 1 ; XLIII, 1 ; Dan. VII, 1 ; VIII, 1 ; X, 1 ; XII, 1.

⁵⁰ Comme l'a suggéré C. Daniel (voir note 38) il est possible que Jésus-Christ ait prononcé contre les Esséniens les célèbres paroles : « Heureux les cœurs purs car ils verront Dieu » (Mat. V, 8), c'est-à-dire qu'ils verront à l'avenir, dans l'autre monde et non *hic* et *nunc*. De même la demande que Philippe fit à Jésus : « Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit » (Jean XV, 8) a pu être faite sous l'influence des idées esséniennes concernant la vue de Dieu.

⁵¹ Cf. J. Carmignac, Ed. Cothenet et H. Ligné, *Les Textes de Qumran*, II vol. p. 94, note 4, où on lit « Donc le Maître de Sagesse recevait de la bouche de Dieu l'enseignement qu'il transmettait à ses disciples ».

dront tous les événements à venir sur la génération future de la bouche du prêtre de Dieu ».

Donc le prêtre de Dieu qui est sans doute le Docteur de Justice, prophétise sur les événements futurs comme les prophètes canoniques.

IX. Non seulement l'auteur des Hymnes reçoit des messages de Dieu qui l'instruisent de « Ses secrets merveilleux » comme les anciens prophètes canoniques, mais de plus il prend souvent un titre qui est celui des prophètes : « serviteur de Dieu » עֲבֵדָה « Ton serviteur » puisqu'il s'adresse à Dieu. Cette expression « Ton serviteur », qui est un titre des prophètes se trouve dans : *Hymnes*, XVII, 23; V, 15; V, 28; VII, 16; IX, 11; X, 29; XI, 30; XI, 33; XIV, 8; XIV, 25; XVI, 10; XVI, 12; XVI, 14; XVI, 18, etc.

Mais ce titre de « serviteur de Dieu » est le titre de Moïse (Deuter., XXXIV, 5; Jos. XIV, 7) d'Amos (Amos, III, 7) d'Isaïe (Isaïe, XLII, 1—7 concernant le futur Messie « Serviteur de Dieu »).

De plus dans les textes esséniens eux-mêmes, les prophètes canoniques sont appelés « serviteurs de Dieu » (*Interprétation d'Habacuc* II, 9; *Règle de la Communauté*, I, 3).

Il en résulte que l'auteur des Hymnes et ceux qui les chantaient se donnaient un titre appartenant en propre aux prophètes, ils affirmaient donc être comme eux « des prophètes ».

X. Dans l'Ancien Testament l'esprit de Yahweh ou l'Esprit Saint est conféré surtout aux rois et aux prophètes, et la possession de l'Esprit Saint est si caractéristique du prophète que celui-ci est appelé « l'homme de l'Esprit » (Osée, IX, 7). L'Esprit Saint se trouve aussi sur Moïse (Num. XI, 17, 25) et dans Josué (Num., XXVII, 18; Deut., XXXIV, 9), dans David (II, Sam, XXIII, 2) dans Elisée (II Rois, II, 15) qui l'a hérité d'Elie (II Rois, II, 9), il se trouve dans le serviteur de Yahweh aussi (Isaïe, XLII, 1) et sur le prophète destiné à porter la bonne nouvelle aux affligés (Isaïe, LXI, 1).

Mais les Esséniens affirment souvent eux-aussi que l'Esprit Saint est dans eux : « en me fortifiant dans Ton esprit de sainteté » (*Hymnes*, XVI, 7), « pour me purifier dans Ton esprit de sainteté » (*Hymnes*, XVI, 12), « Tu as répandu Ton esprit de sainteté sur Ton serviteur » (*Hymnes* XVII, 26), « et Ton esprit de sainteté Tu l'as répandu sur moi » (*Hymnes*, VIII, 6—7), « par Ton esprit de sainteté Tu as ouvert en moi la connaissance » (*Hymnes*, XII, 12—13). De même « l'esprit de sainteté » se trouve donné aux Esséniens par Dieu dans la *Règle de la Communauté*, IV, 21; *Hymnes*, XIV, 13; *Hymnes*, fragments 2, 8 et 13; *Recueil de bénédictions* II, 24; *Paroles lumineuses*, V, 15.

Ainsi, comme les prophètes canoniques, les Esséniens qui se disaient « voyants », donc prophètes, possédaient l'esprit de sainteté, ou l'Esprit Saint de Dieu.

XI. De plus il y a dans les écrits esséniens découverts près de la mer Morte nombre de prophéties concernant l'avenir : ainsi dans le *Document de Damas*, Ms. A, VII, 5—6 « Tous ceux qui suivent ces règles... sont assurés de vivre mille générations ». *Hymnes* VI, 27—35 : « Alors se précipitera l'épée de Dieu à l'époque du jugement, tous Ses fils fidèles se réveilleront pour mettre le feu à l'impiété et tous les fils de l'impiété n'existeront plus ». De même, dans *Hymnes* III, 32—36, on lit « la terre hurlera sur la calamité survenant

au monde, toutes ces ingénieuses créatures crieront, tout ce qui est sur elles s'affolera à cause de la grande calamité ». On peut lire de nombreuses autres prophéties dans bien des passages de tous les écrits esséniens de Qumran mais il y a parmi eux un livre entièrement prophétique, la *Règle de la Guerre*, qui prophétise sur la guerre eschatologique qui aura lieu entre les fils de la lumière et les fils des ténèbres à la fin des temps. Cet écrit est un livre prophétique non seulement parce que tous ses verbes sont au futur, mais parce qu'il est semblable à toutes les descriptions de guerres ou de batailles eschatologiques faites par les prophètes canoniques (Ezéchiel, XXXVIII, 1 sq.), ou dans les livres apocryphes ⁵². L'auteur de la *Règle de la Guerre* décrit sans doute ses propres visions concernant la guerre eschatologique d'Israël et prophétise sur la manière dont elle se déroulera.

Cependant les apocryphes écrits dans le milieu essénien, dont on a retrouvé des fragments dans la « bibliothèque » de Qumran, c'est-à-dire : Le *livre d'Enoch*, le *livre des Jubilés* et le *Testament des Douze Patriarches* comprennent de très nombreuses prophéties et il est remarquable que ces prophéties esséniennes soient données comme étant le résultat des *visions* des patriarches, auteurs présumés de ces livres.

Il est évident que ces livres apocryphes étaient des livres prophétiques pour les Juifs contemporains puisqu'ils prophétisaient sur l'époque « de la fin ».

Mais l'existence de nombreuses prophéties dans les écrits de Qumran, de même que le fait que les apocryphes esséniens sont remplis de visions prophétiques, prouvent que les Esséniens avaient des prophètes parmi eux ⁵³.

XII. En ce qui concerne le Docteur de Justice il nous semble que sa qualité de prophète est incontestable. En effet, le Docteur de Justice voit Dieu de ses propres yeux, comme bien peu de prophètes canoniques en ont eu le privilège : « Je T'ai cherché et comme une aurore certaine Tu m'es apparu à l'aube » (*Hymnes*, IV, 6), dit l'auteur des Hymnes qui est très probablement le Docteur de Justice. Puis il affirme : « L'Être éternel mes yeux L'ont contemplé » (*Règle de la Communauté*, XI, 6) et aussi : « mais Tu m'es apparu dans Ta force à l'aube » (*Hymnes* IV, 23). En outre, Dieu lui parle directement comme aux prophètes canoniques : « car Tu as révélé à *mes oreilles* Tes secrets merveilleux » (*Hymnes* I, 21) et « les paroles du Docteur de Justice de la *bouche* de Dieu » (*Interprétation d'Habacuc*, II, 2-3), c'est donc au nom de Dieu, comme un prophète qui a reçu un message de Dieu, que parle le Docteur de Justice.

Nous lisons d'autre part dans le texte de *Pescher Habacuc* ⁵⁴ « de la bouche du prêtre que Dieu a placé dans... pour interpréter toutes les paroles de Ses serviteurs les prophètes » (*Interprétation d'Habacuc*, II, 7-9). De

⁵² Le livre d'Enoch, IV Esdras, Baruch (syr).

⁵³ Sans doute, le livre d'Enoch ou les Testaments des Douze Patriarches peuvent-ils être considérés comme de véritables prophéties, si le patriarche Enoch a fait ses révélations dans des visions nocturnes à des « voyants » esséniens. Et nous voyons que les Esséniens affirmaient que c'est de cette façon qu'ont été connues les paroles d'Enoch par exemple, ces prophéties pouvaient de la sorte passer aux yeux de beaucoup de Juifs contemporains comme authentiques.

⁵⁴ Le *Pesher Habacuc* est l'interprétation de la prophétie d'Habacuc biblique, et il a été trouvé parmi les autres écrits de Qumran.

même : « ceci s'interprète au sujet du Docteur de Justice, auquel Dieu a fait connaître tous les secrets des paroles de Ses serviteurs les prophètes » (*Ibidem*, II, 4—5).

Par suite il faut en conclure que le Docteur de Justice est sûrement un prophète⁵⁵, mais il a de plus une nouvelle, qualité par rapport aux prophètes canoniques : celle d'interpréter tous les textes de l'Ancien Testament des prophètes canoniques. Il en résulte que le Docteur de Justice est plus grand qu'un prophète canonique et fait des prophéties plus complètes et plus vastes que les prophètes canoniques, c'est ce qui ressort par exemple, de ce texte : « Ceci s'interprète du fait que la période suivante se prolongera et dépassera tout ce qu'ont dit les prophètes, car les secrets de Dieu (sont) merveilleux » (*Ibidem*, VII, 7—8). Il résulte de ce texte que le Docteur de Justice prophétise des événements et une période qui n'ont pas été annoncés par le prophète. Le Docteur de Justice possède cette double qualité de prophète et d'interprète de toutes les prophéties de l'Ancien Testament, ce don d'interpréter les prophéties anciennes étant également un charisme de Dieu, selon l'*Interpretation d'Habacuc*, II, 7—9, puisque c'est Dieu qui a « placé le prêtre pour interpréter toutes les paroles de Ses serviteurs les prophètes »⁵⁶. Et cette double qualité du Docteur de Justice le fait être plus grand que les prophètes canoniques. C'est pourquoi les Esséniens le respectaient tellement qu'ils ne devaient pas prononcer son nom, et juraient de ne pas faire connaître son nom⁵⁷.

XIII. Quelle est pourtant la raison pour laquelle les prophètes esséniens ne sont pas nommés *nebi'im* dans les textes qumraniens, mais *hozim* qui signifie aussi « prophète » ? On peut faire plusieurs hypothèses et tout d'abord celle que le prophète essénien a surtout des révélations visuelles, des visions nocturnes ou des songes. C'est peut-être par souci d'archaïsme que les écrits esséniens font usage de ce terme archaïque *hozim* et qui n'était plus employé pour prophète. Mais peut-être les prophètes esséniens sont-ils nommés ainsi pour recevoir une appellation différente des prophètes canoniques⁵⁸ proprement dits qui devaient être plus respectés par tous les Juifs.

Ou peut-être étaient-ils appelés « voyants » pour indiquer de cette manière qu'ils ont vu de leurs propres yeux les révélations que Dieu leur a faites et que c'est par l'intermédiaire du sens le plus exact qu'ils ont reçu les messages de Dieu.

Mais il nous semble aussi très plausible que les prophètes esséniens se donnaient ce nom de חוזה *hoze* en araméen חוּזְיָא (*hazoiā*) parce que ce terme était un jeu de mots avec leur nom d'Esséniens Ἐσσηναῖος (qui par ailleurs semble dériver plutôt du mot אִסִּיָּא « pur, saint »).

D'autre part il est fort possible que ce nom de « voyants » donné aux prophètes esséniens, pour ne pas contredire la croyance générale qu'un seul *nabi'* devait venir encore jusqu'à l'arrivée du Messie⁵⁹, mais que des

⁵⁵ Dans les *Hymnes* d'ailleurs, le Docteur de la Justice très souvent se donne le titre de « serviteur de Dieu » comme les prophètes canoniques, cf. paragr. IV et V

⁵⁶ Cf. paragr. VIII

⁵⁷ Cf. Flavius Josèphe, *Bell. Jud.* II, viii, 6, 135.

⁵⁸ *Hozim* et non *Nebi'im*.

⁵⁹ Messie était le *nabi'* « le Prophète » par excellence.

« voyants » c'est à-dire toujours des prophètes (puisque la Septante traduit parfois le terme חוה et ראה « voyant » du texte massorétique par « prophète » προφήτης cfr. II. Chron. XIX 2; II Chron. XXIX, 30; II Chron. XXXV, 15; I Chron. XXVI, 28; II Chron. XVI, 7; II Chron. XVI, 10) peuvent exister au milieu du peuple d'Israël.

XIV. Les Esséniens ou l'auteur des Hymnes esséniens affirment connaître l'avenir comme les prophètes canoniques : « mes yeux contemplent Ses merveilles et mon cœur est illuminé par le secret de l'avenir » (*Règle de la Communauté* XI, 3—4) ou encore : « (Dieu) a gravé les devenir éternels dans le cœur de Ton serviteur » (*Hymnes*. VII, 27). D'autre part, ils sont parfaitement conscients de faire des prophéties sur l'avenir, car dans le *Livre des Mystères* I, 8 on lit : « Cette parole est sûre de se réaliser et la prédiction est véritable. Par ce signe qu'il vous soit connu qu'elle est inéluctable » Il semble d'autre part que dans la secte essénienne il y ait eu non pas une école de prophètes (cf. I Sam., X, 10; XIX, 20; I Rois, XVIII, 4; II Rois, II, 15), mais une formation spirituelle des futures prophètes, puisque nous lisons dans Flavius Josèphe que Juda l'Essénien qui était prophète avait autour de lui des disciples et d'autre part que les dons prophétiques des Esséniens étaient développés par l'étude assidue des livres saints et une vie pure⁶⁰.

Il semble que c'est en rêve ou en visions nocturnes que les prophètes esséniens recevaient leurs messages de Dieu, comme le prouve ce nom de « voyants » le fait que Philon d'Alexandrie relate les rêves prophétiques des Thérapeutes⁶¹ et aussi l'interprétation du rêve d'Archellaüs par l'Essénien Simon, puisque celui qui interprète des rêves a de tels songes prophétiques aussi (cf. Josèphe par exemple : Gen. XXXVII, 6—12; XLI, 1 sq.). Mais le Docteur de Justice semble affirmer avoir vu Dieu en pleine lumière à l'aube⁶². Cependant l'affirmation de Flavius Josèphe⁶³, que certains Esséniens étudiaient « des livres sacrés » pour s'exercer dans leurs prédictions, semble suggérer que les Esséniens possédaient des livres de mantique spéciaux, à l'aide desquels ils proferaient leurs oracles. Et il est bien possible que les exorcistes d'Ephèse (Actes, XIX, 19), qui ont brûlé des livres, évalués à 50 000 deniers d'argent, aient brûlé justement de tels livres esséniens de mantique. De même, Flavius Josèphe écrit que les Esséniens à leur entrée dans la secte juraient de garder secret le nom des anges⁶⁴ et il se peut que les prophètes esséniens cherchassent à connaître l'avenir en appelant les anges par leur nom pour leur faire des révélations en rêve, selon un procédé magique bien connu. A l'encontre toutefois des prophètes canoniques, les « voyants » Esséniens faisaient usage de l'astrologie.

Les écrits astrologiques découverts à Qumran⁶⁵ le prouvent.

XV. Une preuve décisive que les Esséniens avaient parmi eux des prophètes qui étaient mentionnés dans leurs textes, est le fait que le Prof. Y. Yadin, dans le nouveau rouleau essénien découvert récemment, long de 8,50 mètres

⁶⁰ Cf. paragr. II

⁶¹ Cf. paragr. II

⁶² *Hymnes*, IV, 6; IV, 23.

⁶³ Cf. *Bell. Jud.* II, viii, 12, 159.

⁶⁴ Cf. *Bell. Jud.* II, viii, 7, 142.

⁶⁵ Cf. paragr. III.

remarque que Yahweh parle à l'auteur ou aux auteurs de cet écrit à la première personne, comme aux prophètes canoniques lorsqu'il leur faisait une révélation⁶⁶.

XVI. Pour conclure cette étude, nous croyons pouvoir affirmer que les prophètes esséniens sont bien mentionnés dans les écrits de Qumran qui les nomment « voyants » et que l'existence des prophètes parmi les Esséniens après l'exile est un fait incontestable.

D'autre part, il nous semble assez vraisemblable que les Esséniens aient été appelés « faux prophètes » par le Christ (Mt. VII, 15 : « Gardez-vous des faux prophètes ») qui ne pouvait pas admettre évidemment que ces sectateurs eussent des dons prophétiques véritables. Cette hypothèse d'un de mes compatriotes⁶⁷ est d'autant plus probable que les Pharisiens et les Saducéens ennemis de Esséniens ne pouvaient croire non plus aux dons prophétiques des Esséniens⁶⁸.

⁶⁶ Cf. *Le Monde* du 24 octobre 1967. Cf. aussi la communication du professeur Yigael Ygadin, lue par le professeur A. Dupont-Sommer à l'Académie des inscriptions et belles lettres de Paris, le 8 décembre 1967, concernant ce « Rouleau du Temple », comme a été nommé provisoirement ce nouveau rouleau. Bref compte rendu dans *Le Figaro* du 9-10 décembre 1967, p. 17.

⁶⁷ Cf. C. Daniel, *Esséniens, Zélotes et Sicaires et leur mention par paronymie dans le Nouveau Testament*, dans la revue « *Numen* » XIII, 1966, n° 2, pp. 88-115.

⁶⁸ Dans la littérature rabbinique les prophètes esséniens ne sont pas du tout mentionnés, pas plus que les Esséniens en général.

TROIS NOMS ÉGYPTIENS DE CHEFS EN GREC:

ΒΑΣΙΛΕΥΣ, ΗΡΩΣ et ΤΙΤΑΞ

par CONSTANTIN DANIEL

Il y a en grec un nombre considérable de noms de chefs,¹ mais, comme le montre Pierre Chantraine, « Nous éprouvons peut-être plus de surprise à constater que la plupart des noms de chefs n'admettent pas aisément une étymologie à l'intérieur du grec »². Non seulement la plupart de ces noms n'ont pas d'étymologie « à l'intérieur du grec », mais ils n'ont pas d'étymologie du tout, c'est-à-dire qu'on n'a pas réussi à établir quelle a été la, ou les civilisations anciennes qui ont transmis aux Grecs la plupart des noms de chefs.

Et pourtant le problème de l'étymologie des noms de chefs en grec offre un grand intérêt non seulement du point de vue philologique, mais aussi historique. Car l'origine du nom des chefs peut nous fournir des informations nouvelles ou elle peut aussi confirmer des hypothèses concernant les époques obscures de l'histoire des Grecs au deuxième millénaire a.n.è³.

Toutefois il nous faut remarquer que de tels noms de chefs ont dû être empruntés par les Grecs à des peuples qui ont créé des états puissants et ont eu une grande puissance militaire. C'est pourquoi il nous semble difficile d'admettre que le terme βασιλεύς peut avoir une étymologie libyenne, par exemple⁴ étant donné que les Libyens n'ont jamais créé un état puissant. De même, il nous semble tout aussi invraisemblable d'admettre une étymologie « égéenne » pour certains noms de chefs, pour la bonne raison que la langue des Egéo-crétois nous est inconnue⁵.

¹ Voir leur liste à peu près complète, dans K. Stegmann von Pritzwald, *Zur Geschichte der Herscherbezeichnung von Homer bis Plato*, Leipzig, 1930, passim.

² Pierre Chantraine, *Études sur le vocabulaire grec*, Paris, 1956, p. 9.

³ En effet, si en anglais des noms de chefs, tels que : *count*, *viscount*, *marquess*, *baron*, etc. sont des termes empruntés au français, ce fait témoigne de la longue domination de la Normandie francisée sur les Anglais au Moyen Age. De même en français, les noms de chefs germaniques témoignent de la longue domination des Francs, peuple germanique, sur la population gallo-romaine. Car *baron* < ahd. *bar* « homme libre » ; *maréchal* < *marascath* « palefrenier » ; *sénéchal* < ahd. *sinescale* « serviteur ancien ».

⁴ Cf P. Kretschmer, dans « Glotta » X, (1920), p. 222.

⁵ C. Wieniewicz, ΒΑΣΙΛΕΥΣ et quelques titres égéo-asianiques du roi « Eos » XXXI (1928), pp. 519–536 ; Cf aussi : Vlad Bănăţeanu, *Cîteva numiri greceşti pentru noţiunea de şef* (Quelques appellations grecques pour la notion de chef), dans « Codrul Cosminului » VIII (1933–1934), p. 64 sq.

D'autre part, en arrivant dans le bassin de la Méditerranée orientale vers la seconde moitié du deuxième millénaire, les Grecs devaient se heurter aux Etats-cités sémites, aux Etats-cités égéens, à la puissance de l'Empire hittite, mais surtout à l'Empire des Egyptiens qui, depuis le règne de Thoutmosis I (1524—1507) jusqu'à la mort de Ramsès III (1166 a.n.è.) c'est-à-dire environ pendant quatre siècles, fut la plus grande puissance militaire dans cette partie de la Méditerranée, et poursuivit pendant cette période une politique de conquêtes et d'expansion.⁶

Il est par ailleurs incontestable que les écrivains grecs, historiens ou philosophes, depuis Hérodote⁷ jusqu'à Plutarque⁸, ont tous affirmé que l'Egypte exerça une grande influence sur la civilisation grecque⁹. Mais les modernes ont contesté nettement cette influence de la culture égyptienne sur les Grecs et surtout ils ont nié toute influence de l'égyptien sur la langue grecque. C'est ainsi que E. Boisacq écrivait dans la préface de son Dictionnaire étymologique « Enfin, rien ne permet de croire que l'égyptien ait influencé le grec à l'époque ancienne »¹⁰. Et A. Meillet affirmait de même: « On n'observe aucune influence ni de l'akkadien, ni de l'égyptien sur le grec »¹¹.

Toutefois on avait reconnu en grec la présence d'un petit nombre de termes égyptiens qui ont été, pour la plupart, enregistrés dans le VI volume du *Wörterbuch der Ägyptischen Sprache* (que nous désignerons, selon l'usage général de tous les égyptologues, par Wb) d'Adolph Erman et Hermann Grapow (p. 245 sq). Le nombre de ces termes égyptiens passés en grec était quand même assez réduit et il comprenait surtout des mots techniques et des mots qui n'étaient pas compris dans le fonds lexical principal du grec.

Mais, en 1953 paraissait le livre de P. V. Ernsted « Les emprunts égyptiens dans la langue grecque »¹² et, dans les années suivantes, une série d'articles du même auteur,¹³ qui établirent d'une manière certaine l'étymologie égyptienne d'environ cinquante termes grecs¹⁴. Et fait très important, ces mots égyptiens passés en grec font justement partie du fonds lexical principal du grec. Sans doute, les travaux de P. V. Ernsted ont marqué une étape nouvelle dans l'étude de l'influence exercée par l'Egypte ancienne, dans le bassin de la Méditerranée orientale, et surtout réussirent à confirmer les relations des Anciens sur les rapports culturels entre l'Egypte ancienne, et les Grecs.

⁶ *The Cambridge Ancient History*, Cambridge, 1928—1936, vol. III pp. 429 sq ; *Urkunden des ägyptischen Altertums, Urkunden der 18. Dynastie*, bearbeitet und übersetzt von Wolfgang Helck, Berlin, Akademie Verlag, 1961, passim.

⁷ Hérodote, II, 50, 58, etc.

⁸ Plutarque, *De Iside et Osiride*, X.

⁹ Diogène Laerce, *Vies et doctrines des philosophes*, I, 1 ; I, VII, 10.

¹⁰ E. Boisacq, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Heidelberg — Paris, 1923, p. VIII.

¹¹ A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris, 1948, p. 50.

¹² P. V. Ernsted, *Egipetskije zaimstvovanija v grečeskom jazyke*, Moscou—Leningrad, 1953.

¹³ P. V. Ernsted, *Semantičeskij antropomorfizm v slovarnyh egiptizmah grečeskogo jazyka*, dans « Palestinski Sbornik » 64—65, (1956), p. 12 se. ; P.V. Ernsted, *Iz oblasti drevnejših egiptizmov grečeskogo jazyka*, Ibidem, 66 (1958), p. 29 sq.

¹⁴ Cf. aussi nos articles : *Des emprunts égyptiens dans le grec ancien*, dans SAO IV (1962), pp. 13—24 ; et *Les noms égyptiens de certains vases grecs*, Ibidem, V—VI, (1967), pp. 379—387.

C'est pourquoi, nous nous sommes posé la question s'il n'y a pas en grec des noms de chefs empruntés à l'égyptien, c'est-à-dire à la langue du peuple qui dominait, du point de vue politique et militaire, les pays envahis par les Achéens et par les Doriens plus tard.

ΒΑΣΙΛΕΥΣ

Dans sa pénétrante étude consacrée à ce terme, E. Marot¹⁵ montre une fois de plus qu'en grec il n'y point un terme indo-européen signifiant « roi », et il montre que l'étymologie de βασιλεύς est toujours obscure, même aujourd'hui après un très grand nombre de tentatives faites pour rattacher ce mot à des racines indo-européennes ou à des termes d'autres langues. C'est d'ailleurs ce que Hjalmar Frisk (l'auteur d'un récent dictionnaire étymologique de la langue grecque) affirme lorsqu'il écrit que βασιλεύς est un « unklare Fremdwort »¹⁶.

Cependant, comme remarque le professeur I. I. Russu, ce terme « revêt une grande importance culturelle et historique qui justifie pleinement l'attention particulière que lui ont accordée les savants... et les efforts faits pour percer le mystère de son origine et de sa généalogie étymologique. »¹⁷.

En effet, βασιλεύς se trouve cité à partir d'Homère par tous les écrivains grecs et a conservé, aujourd'hui encore, en grec moderne, le même sens. Mais ce n'est pas un titre accordé, dans l'Illiade et dans l'Odyssée, à un dieu, qu'on qualifie le plus souvent de ἄναξ, ce qui prouve que βασιλεύς ne signifie pas un chef suprême et un grand prince. Ce n'est que dans la Théogonie d'Hésiode (v. 886, 923, etc.) que ce titre est assigné à un dieu. D'autre part, si dans l'Illiade βασιλεύς à le sens de « roi, chef, souverain », dans l'Odyssée, I, 394, il désigne aussi des notables, de petits potentats locaux, puisque nous y lisons βασιλῆες εἰσὶ καὶ ἄλλοι πολλοί.. ἐν Ἰθάκῃ et toujours dans l'Odyssée, VIII, 390, on lit que chez les Phéaques (= les Phéniciens?) il y a encore douze βασιλεῖς à côté d'Alkinoos. De même dans Hésiode, *Erga*, 38, les βασιλῆες sont de petits notables locaux.

Sans doute, plus tard βασιλεύς désigne l'empereur, de même que le roi des Perses (souvent sans article) et Dieu est appelé ὁ Βασιλεύς τῶν οὐρανῶν.

Nous examinerons brièvement ci-dessous les principales étymologies non indo-européennes assignées à βασιλεύς, vu que Pierre Chantraine¹⁸, A. Meillet¹⁹, E. Boisacq²⁰ et presque tous les dictionnaires étymologiques admettent que ce mot peut être un emprunt fait à une langue étrangère, probablement non indo-européenne.

¹⁵ E. Marot, ΒΑΣΙΛΕΥΣ, dans « Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae », X (1962), n° 1-3, p. 175 sq.

¹⁶ Hjalmar Frisk, *Griechisches etymologisches Wörterbuch* Heidelberg, 1959, s.v.

¹⁷ I.I. Rusu, ΒΑΣΙΛΕΥΣ dans « Langue et Littérature », Bulletin de la Section littéraire de l'Académie, « Bucarest, IV (1948) n° 1-2, pp. 186-199.

¹⁸ P. Chantraine, *op. cit.*, p. 9.

¹⁹ A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris, 1920, p. 43.

²⁰ E. Boisacq, *op. cit.* s. v.

A. Cuny avait affirmé le premier²¹, il nous semble, que βασιλεύς a son étymologie dans le mot sémite *ba'al* (cfr. hébr. *בא*). Certes, la première et la dernière consonne du mot sémite, qui signifie « maître, seigneur », et plus tard « dieu », étaient identiques aux consonnes correspondantes de la racine * basil —, mais l'*ain* sémite (noté par ') est une spirante laryngale sonore et non pas une spirante sourde, pharyngale, laryngale ou vélaire. C'est pourquoi l'*ain* sémitique a disparu rapidement en position intervocalique en akkadien, par exemple (*belu* < *ba'al*). Cependant, il n'est pas possible que l'*ain* sémitique, que les Grecs et les Romains ne notaient même pas dans la transcription des noms sémitiques (Βααλ et *Baal*), en position intervocalique, puisse donner un s intervocalique. Seule une spirante sourde laryngale ou vélaire, par exemple, aurait pu passer en *ś* qui²² à son tour, aurait pu donner s. Ce fait existe, par exemple, en égyptien, langue sémito-hamite comme il est bien connu, où *h p r* « être » > copte *ś p r* « être » (verbe). Et un terme égyptien *b h n* (Wb., I, 471) a pu donner en grec βάσανος²³. Et ce n'est pas un *'ain* qui a pu donner de la sorte le sigma grec.

P. Kretschmer²⁴ a cru trouver l'étymologie de βασιλεύς dans le libyen *battos* « roi », terme cité par Hérodote (IV, 155). Mais, grâce aux textes égyptiens nous savons que les princes des Libyens s'appelaient *ms* (Wb., II, 142), ce qui peut difficilement correspondre à *battos*. Toutefois il est assez vraisemblable, croyons-nous, que ce terme *battos* soit en relation avec le terme égyptien bien connu signifiant roi de Basse Egypte » *b j. t j* (Wb. I. 435), étant donné que la Libye est voisine de la Basse Egypte et que les rois, ou plutôt les princes libyens, ont régné sur quelques nomes de Basse Egypte. Mais *battos* < *b j. t j* peut avoir donné en grec plutôt Βᾶς, qu'on trouve au vocatif aussi (Eschyle, *Les Suppliantes*, v. 892 et. v. 901, où il s'agit précisément de jeunes filles égyptiennes, puisque le roi Danaos régnait sur les bords du Nil et les suppliantes sont ses filles), sous la forme βᾶ.

Enfin, E. Peruzzi²⁵ a affirmé que βασιλεύς a une origine minoenne, puisque dans le syllabaire chypriote les hiéroglyphes égyptiens, signifiant « pouvoir royal », sont lus *ba-si-lo*. Cependant cette étymologie n'a pas trouvé l'assentiment ni des égyptologues, ni des hellénistes.

Nous ne citerons pas les autres tentatives, assez nombreuses d'ailleurs, pour trouver une étymologie non indo-européenne, puisqu'elles partent le plus souvent de termes dont le sens n'a pas été suffisamment précisé.

Il nous semble logique, afin de pouvoir établir l'étymologie de βασιλεύς, de partir de la forme la plus ancienne de ce mot en grec. Or, dans les textes

²¹ A. Cuny « Revue des études anciennes », XII, (1910), pp. 163–164, et aussi, Ibidem XIV, (1912), p. 226.

²² M. A. Korostovtsev, *Vvedenie v egipetskiju filologiju*, Moscou, 1963, pp. 94–95.

²³ Hjalmar Frisk, *op. cit.*, s. v.

²⁴ P. Kretschmer, dans « Glotta », X, (1920), p. 222.

²⁵ E. Peruzzi, *L'origine minoenne du mot ΒΑΣΙΛΕΥΣ*, dans « Onomastica », Revue internationale de toponymie et d'anthropologie, II (1948), pp. 49–74. Il affirme que le terme βασιλεύς est d'origine égyptienne, parce que le hiéroglyphe égyptien qui est lu dans les inscriptions égyptiennes, datant des premières dynasties comme signifiant « dynastie, royauté, puissance royale », doit être lu dans les textes chypriotes en alphabet linéaire A : *ba-si-lo* et *ba-si-lo-va/e*.

mycéniens on rencontre bien souvent le mot βασιλεύς sous la forme *pa₂-si-re-u*, et au génitif la forme *pa₂-si-re-wo*²⁶. A ce sujet Michael Ventris et John Chadwick écrivent : « The title *pa₂-si-re-u* is clearly to be connected with the homeric Βασιλεύς, who is not a king, but a sort of feudal lord, master of his own territory, but owing allegiance to the king ».

Mais cette forme archaïque *pa₂-si-re-u* > βασιλεύς correspond du point de vue phonétique, à un terme égyptien qui a exactement le même sens que βασιλεύς.

En effet, le terme égyptien *śr* (Wb. IV, 188) signifiait « chef, prince », et ce mot était prononcé en égyptien *siri* ou *siry*, comme on peut se convaincre en lisant les différentes variantes graphiques de ce mot égyptien, tantôt *sir*, tantôt *sry*. On sait qu'en égyptien, dans l'écriture hiéroglyphique (phonogrammes) seules les consonnes sont écrites, cependant les voyelles et certaines d'entre elles, se trouvent marquées aussi, dans une sorte de *scriptio plena*, et cela surtout lorsqu'il s'agit d'éviter la confusion avec d'autres termes. Or, justement pour ce terme *śr* « chef, prince », on trouve ces deux variantes graphiques qui nous font connaître les voyelles de ce vocable²⁷.

Cependant — et ce fait nous semble très important pour démontrer le bien fondé de notre thèse et de l'étymologie que nous proposons — ce titre *śr* « chef, prince » se trouve très souvent précédé dans les textes égyptiens de l'article²⁸, qui se rencontre dans la langue écrite, à partir du Nouvel Empire.

²⁶ Michael Ventris, John Chadwick *Documents in Mycenaean Greek*, Cambridge, 1969, p. 121 ; John Chadwick, Lydia Baumbach, *The Mycenaean Greek Vocabulary*, dans « Glotta », XLI, (1963), n° 3 / 4, pp. 157—270, notamment à la page 179 : Βασιλεύς *qa-si-re-u* « title of men » « local lord, headmen » (not sovereign). Mais le minoen *qa* correspond aussi au grec πα— cf. grec. Πάνδορος de *qa-da-re* ; Πάμισος de *qa-mi-si-jo* ; Πάλλας de *qa-ra*.

²⁷ Le Wb. IV, 188, écrit à propos de l'équivalent copte de *śr* « ob mit kopt. CIOYP (siur) zusammen zu bringen ? » ne sachant pas s'il faut mettre en relation le terme tardif copte avec le mot égyptien. Mais d'autre part le mot copte a le sans de « eunuque, chatré » ce qui fait assez difficile ce rapport.

²⁸ Ainsi dans la collection. « Urkunden des ägyptischen Altertums, Urkunden der 18. Dynastie », bearbeitet und übersetzt von Wolfgang Helck, Berlin, Akademie Verlag, 1955, col. 1304 : *p₃ śr n Nhrn* « le prince de Mitanni » ; col. 1314, 1312 : *p₃ śr n Iktj* « le prince d'Ugarit ». Ou encore dans le *Voyage d'Un- Amuna à Byblos* (Putešestvie Un-Amuna v Bibla), publié par M. A. Korostovtsev, Moscou, 1960, nous lisons l'expression *p₃ śr* (à lire *pasiri*) « prince, chef étranger », dans les lignes suivantes du texte égyptien : 1, 13 ; 1, 17 ; 1, 39 (38) ; 1, 43 ; 1, 46 ; 2, 42, etc, et ce terme se retrouve très souvent pour nommer les chefs des petits états sémites de Syrie et de Palestine. Il nous faut remarquer que ce terme *śr* se retrouve dans toute la région de la Méditerranée pour signifier « chef, prince », et il est très peu probable qu'il manque en grec. En effet ce nom se retrouve dans les langues sémitiques (cfr. ugaritique *śr* « prince » Joseph Aistleitner, *Wörterbuch der ugaritischen Sprache*, Berlin, 1957, p. 315 ; akkadien : *šarru*, L. A. Lipin, *Akkadskii (babylonno-assiriskii) iazyk*, Leningrad, 1957, p. 307 ; hébreu : *SR*, *sar* chef capitaine, phénicien *SR* « chef, prince » et semble exister en étrusque aussi : *zilath* chef, magistrat, cf. Jacques Heurgon, *Daily Life of Etruscans*, trad. anglaise, Londres, 1961, p. 50).

D'autre part, il nous faut montrer qu'en égyptien et en copte aussi le vocatif des noms est formé par le nom précédé de l'article (pour l'égyptien à partir de l'époque où l'article existe c.à.d. à partir du Nouvel Empire). De la sorte « ô prince ô roi ! » se disait en égyptien à l'époque du Nouvel Empire *p₃ siri*, par suite il est bien possible que ce vocatif formé avec l'article fut à l'origine de βασιλεύς. Concernant la formation du vocatif en égyptien du Nouvel Empire et en copte, cf. W. Till, *Koptische Grammatik*, Leipzig, 1955, p. 61 ; A. Erman, *Neuägyptische Grammatik*, Leipzig, 1933, p. 177 ; W. Spiegelberg, *Demotische Grammatik*, Heidelberg, 1925, p. 42.

Cet article défini au masculin singulier est p_3 , et se lisait probablement à l'époque du Nouvel Empire pa .

Cela signifie que l'égyptien $p_3 s r$ « prince, chef » était vocalisé $pa siri$, c'est-à-dire qu'il était presque identique au grec mycénien $pa_2-si-re-u$. Nous devons ajouter qu'un nombre assez important de mots égyptiens ont été empruntés par le grec avec l'article défini au masculin singulier p_3 qui se lisait pa à l'époque du Nouvel Empire et plus tard, jusqu'à l'époque copte²⁹. C'est ainsi que les noms des mois égyptiens $\pi\alpha\nu\iota < p_3-int$; $\pi\alpha\omega\phi\iota < p_3-ipt$; $\pi\alpha\chi\omega\nu < p_3-hnsw$ (cfr. Wb., VI, 248). De même le mot grec signifiant « papyrus » a été pris à l'égyptien accompagné de l'article, qui se lisait et de prononçait de même pa . En effet, $\pi\acute{\alpha}\pi\upsilon\rho\omicron\varsigma < p_3 p. i w r$ « la (plante) du Nil »³⁰ ou $p_3 pr^3$. « la royale »³¹. De plus, des noms de lieux égyptiens accompagnés de l'article défini singulier, féminin ou masculin, et aussi pluriel, ont été pris de l'égyptien par le grec tels quels. Ainsi, par exemple, $\epsilon_3 n t r . t > \tau\acute{\epsilon}\nu\tau\upsilon\rho\alpha$ (l'article défini ϵ_3 est au féminin singulier) « Dendera »; $n_3 i d h w > \text{Ναθώ}$ « les marais du Delta » (n_3 , article défini pluriel commun pour le masculin et le féminin). Nous n'insisterons pas d'avantage sur ces exemples, assez nombreux et bien connus par tous ceux qui ont étudié les rapports du grec avec l'égyptien du Nouvel Empire ou avec la langue parlée au premier millénaire av. n. e.

En ce qui concerne le suffixe -εως de βασιλεύς, il y a en grec un nombre assez grand de noms en -εως (par exemple δονακεύς; φελλεκεύς; λυχνεύς; κλοπεύς; γραμματεύς, et ce suffixe paraît être bien grec³², puisqu'il se retrouve souvent dans la formation des *nomina agentis*³³.

De la sorte, il nous semble que l'étymologie égyptienne de βασιλεός doit être admise comme bien fondée.

ΗΡΩΣ

Le sens initial de ἥρως paraît être celui de « maître, chef, noble », comme on peut le constater dans l'Iliade, XIX, 34 ἥρωας Ἀχαιοῦς et non pas celui de « demi-dieu » ou de « divinité locale », sens qu'il a pris plus tard, du fait qu'il était très souvent accolé au nom d'un dieu. D'ailleurs Hésychius dans son lexique écrit qu'il signifie: δυνατός, ισχυρός, γενναῖος, σεμνός. Quant à son étymologie, elle est obscure comme celle de presque tous les noms de chefs en grec.

Les Anciens ont voulu trouver l'étymologie de ce terme dans ἔρως, ἔρωτᾶν, ἀήρ, etc. Nous citerons, d'autre part, les tentatives modernes les plus intéressantes pour déterminer l'étymologie de ce nom.

²⁹ En copte l'article défini masculin singulier se prononçait pe ou pi (en sahidique) et pa est l'article possessif « celui qui appartient à ».

³⁰ Selon W. Spiegelberg, *Die Schrift und die Sprache der alten Ägypter*, Leipzig, 1904, p. 14, apud M. A. Korostovtsev, *op. cit.*, p. 20.

³¹ Selon H. G. Christensen, cité par le même auteur, *Ibidem*.

³² P. Chantraine, *La formation des noms en grec ancien*, Paris, 1933, p. 124 sq.

³³ Joseph Wright, *Comparative Grammar of the Greek Language*, Oxford, 1912, p. 129; Pour les *nomina agentis* en grec: E. Benveniste, *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, Paris, 1948, p. 35.

Pour ce qui est des étymologies indo-européennes de ἥρωϛ, A. Bailly dans son dictionnaire l'apparente au sanscrit *viras*, latin *vir* « homme, mâle ». Mais W. Pape, dans son dictionnaire, fait dériver ἥρωϛ du latin *herus* (cfr. allemand *Herr*).

E. Boisacq affirme que le sens initial du mot serait « le protecteur » et le fait dériver d'un racine apparentée au latin *servare* « garder intact ». Hjalmar Frisk, dans son dictionnaire étymologique, reprend la même hypothèse et la compare aussi avec l'avestique *haurvairi* « protégé ». Enfin J. B. Hofmann³⁴ montre aussi, de même que E. Boisacq, la parenté entre ἥρωϛ et Ἥρᾱ att. Ἥρη « nom de la déesse Héra ».

En ce qui concerne les tentatives faites pour rattacher à une racine non indo-européenne, nous mentionnerons l'hypothèse du regreté orientaliste roumain, le professeur Vlad Bănăţeanu³⁵ qui montra que dans les langues asianiques *ara-* signifie « héros » et qu'en lycien *arawa-* a les sens de « temple d'un héros ». Toutefois, il nous semble que dans les langues de l'Asie Mineure et dans les langues sémito-hamites il y a un certain nombre de noms de chefs — autres que ceux cités par notre regreté Vlad Bănăţeanu — qui sont assez proches, du point de vue phonétique, du grec ἥρωϛ.

Ainsi, dans la langue ourartoue (de la ville d'Ourartou) on connaît le terme *ewrie* « seigneur » et dans la langue hourrite (parlée aussi dans le royaume de Mitanni) *ewri*, *erwi* « roi »³⁶. De même, en ourartoue *a-la-u-e*, *alus* « maître, seigneur »³⁷. Mais surtout le grec ἥρωϛ pourrait être apparenté au nom de chef sémite bien connu akkadien *šarru*, *šar* « roi »; hébreu *sar* « maître, chef », qui correspond à l'égyptien *š r* « prince, chef » et à l'égyptien des textes des Pyramides *šc'h* (Wb. IV, 50) « noble ». En effet, on pourrait formuler l'hypothèse que le *s* a donné le *spiritus asper* de ἥρωϛ. Mais d'une part le terme sémite *sar* « prince, chef » existe dans les noms propres grecs, et il apparaît non changé, sans que le *s* initial se soit transformé dans un *spiritus asper*, car Σαρπηδών < sémite *sar* « chef, prince » et sémite *P D H*, hébreu : *padah* « sauver, délivrer », donc ce nom a le sens de « prince sauveur » ou « le prince sauvé ». De plus, nous ne connaissons pas de mot sémite passé en grec dont le *s* ou *š* en position initiale ait donné un digamma, et celui-ci un *spiritus asper* à son tour. Toujours dans une langue sémite, en syriaque (syro-araméen), il y a un nom de chef très proche phonétiquement de ἥρωϛ : c'est *hiro*, employé surtout au pluriel *hire*, et qui signifie aussi « noble, chef ».

Toutefois nous devons rappeler que la déclinaison de ἥρωϛ offre cette particularité qu'il n'y a pas de contraction entre le ω et les voyelles qui servent aux désinences des cas. On a expliqué ce fait assez curieux par l'existence d'une racine * ἥρω F — car le digamma empêche la contraction, après sa disparition, et cela pour les voyelles autres que celles dont la contraction donne εἰ.

³⁴ J. B. Hofmann, *Etymologisches Wörterbuch des Griechischen*, München, 1950. s.v.

³⁵ Vlad Bănăţeanu, *A propos d'un terme grec obscur*: ΗΡΩΣ, dans « Revue des études indo-européennes » IV (1947), 3-4, p. 283.

³⁶ G. A. Melikišvili, *Uartskije klinobraznye nadpisi*, Moscou, 1960, p. 394.

³⁷ *Ibidem*, p. 387.

C'est pourquoi, il s'impose que toute étymologie de ἥρως puisse rendre compte de ce manque de contraction existant dans ce terme grec, car sans cela toute étymologie « n'est pas claire », comme s'exprime Hjalmar Frisk. Mais dans ce cas, les noms de chefs sémite et asianique envisagés plus haut, ne peuvent expliquer l'étymologie de ἥρως, malgré leur grande ressemblance phonétique.

Cependant il y a en égyptien un nom de chef qui peut rendre compte, il nous semble, du défaut de contraction dans ἥρως. En effet l'un des mots les plus employés en égyptien pour signifier la notion de « chef, noble » c'est *w r* (Wb., I, 328) et à l'époque ptolémaïque ce terme se prononçait au masculin -*onp*, comme dans le terme composé *H r - w r* > Ἀροηρίς (Wb., I, 326); donc la voyelle entre les deux sons *w* et *r* devait être un *η* = *ē* (puisque les voyelles ne nous sont connues en égyptien que par le grec, le copte ou même l'akkadien, comme il est bien établi). D'autre part, le plus souvent la lettre égyptienne *w* était prononcée par les Grecs en position initiale *ou* (cfr. *w s r - m ʒc.t - r c* > Οὐσιμαρης; *w ʒ w* > οὐαie, (Wb VI, 247.) Ainsi l'égyptien *w r* > *onp*, *ouhp* grec, mais dans d'autres cas, il semble que le *w* (vaf en copte) égyptien corresponde au digamma grec.

Or, à l'époque du Nouvel Empire (depuis 1568 av.), les chefs étrangers étaient nommés par les textes égyptiens *w r ʒ* (Wb., I, 329); ce dernier mot ʒ, qui signifie « grand » était prononcé à l'époque ptolémaïque *aw*, comme dans Φαραώ « pharaon » < *p r* « maison » et ʒ « grand ». De même, en hébreu (*P R H*) était prononcé (*pare o*) (d'après les Massorètes), et en assyrien (akkadien) *pir'u*, tandis qu'en copte ʒ était prononcé - *ao* et en grec, dans d'autres mots composés, - *ω* -, - *aw* (Wb., I, 161).

De la sorte le titre égyptien *w r ʒ* « grand chef, grand noble » donné surtout aux étrangers, se prononçait * *ouhpaw* - *werao*, problemement en égyptien. Nous croyons que le *ou* < *w* initial, prononcé comme *U* = *F*, en tombant en grec, a donné le *spiritus asper*, puisque le *spiritus asper* est bien souvent en grec à la place d'un digamma disparu. Cela signifie qu'on devait prononcer problemement * *ῥpaw*, mais - *aw* a dû se contracter en *ω* (comme *τιμᾶω* > *τιμῶ*), pour donner *ῥω* - Cependant, nous croyons qu'une seconde contraction entre le *ω* final et les voyelles de la désinence des cas n'était plus possible, parceque la contraction de - *aw* - > *ω* s'est faite justement à l'époque où la plupart des contractions étaient déjà réalisées dans les différents dialectes grecs, c'est-à-dire à l'époque qui a précédé de près la période historique. Car, de toute manière, le mot ἥρως est un terme étranger, qui a dû passer dans le grec à une époque plus tardive que celle de la formation des dialectes grecs et de l'apparition de la contraction.

Sans doute on pourrait admettre aussi que la contraction entre - *ω* - et les voyelles de la désinence des cas fut empêchée de se produire par le fait que ἥρως était un mot composé de deux syllabes³⁸, et surtout du fait de l'analogie de ἥρως avec les noms terminés par - *ως*, comme *πάτρως*, *μήτρως*, *δμῶς*, *τρώς* qui avaient perdu un digamma intervocalique, ce qui faisait obstacle à la contraction dans leur déclinaison³⁹.

³⁸ Cfr. Joseph Wright, *op cit.*, p. 45.

³⁹ *Ibidem*, p. 185.

Il nous semble par suite que l'égyptien *w r* '3 est bien à l'origine de ἥρωρ, et il nous faut ajouter de plus qu'en égyptien par *w r* et *w r* '3 on entendait non pas des rois mais des chefs et des nobles, comme on peut se rendre compte, par exemple, d'après l'inscription de la stèle de Memphis, concernant la campagne d'Aménophis II en Syrie ⁴⁰.

TITAE

Ce mot se trouve dans le lexique de Hésychius sous deux formes: au pluriel τίται ce qui suppose un singulier τίτας, puisque ce terme est expliqué: εὐποροί, ἢ κατήγοροι τῶν ἀρχόντων «hommes riches ou accusateurs des magistrats» et il y a aussi dans le lexique d'Hésychius la forme τίταξ, qui signifie εὐτιμος, ἢ δυνάστης, οἱ δὲ βασιλεὺς. «homme respectable, ou prince, d'autres (disent) roi». Mais le féminin τιτήνη «reine» se retrouve tant dans le lexique d'Hésychius, que chez Eschyle (fragment 225).

D'autre part τίται existe dans l'inscription de Gortyne en Crète, tandis que ὁ τίτας est employé par Eschyle dans les Choéphores, vers 67, et on a traduit ce mot bien souvent par «vengeur», bien que son sens réel paraît être celui donné par le lexique d'Hésychius.

Dans son dictionnaire étymologique J. B. Hofmann met en rapport cependant l'étymologie de τίταξ avec ὁ Τίτάν, ἄνθρωπος «Titan, géant fils d'Ouranos et de Gaea,» malgré l'accent posé sur la première syllabe dans τίταξ. Et les différentes étymologies qu'on a voulu assigner à Τίτάν sont énumérées par Ernst Wüst dans son article «Titanes» de la «Realencyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft» de A. Pauly et G. Wissowa, s.v. Cependant, O. Nehring ⁴¹, dans une étude consacrée exclusivement à τίταξ et à τιτήνη, affirme que ce terme est d'origine asiatique et signifie «père». En fait, nous savons aujourd'hui qu'en hittite hiéroglyphique *tilas* «père», tandis que en nessite, *attas* ⁴² est de même «père». D'ailleurs cette étymologie est admise aussi par J. B. Hofmann dans son dictionnaire étymologique.

Mais τίταξ et Τίτάν pourraient être en relation avec le mot de la langue ourartou *titiani* «chef d'un territoire conquis par le roi d'Ourartou» qui est assez proche du point de vue sémantique, mais soulève des difficultés phonétiques évidentes.

Il nous semble que l'étymologie de τίταξ deviendra plus claire lorsqu'on comparera ce terme avec Τιτήν, ἥνιος m. «dieu du soleil», et Τιτώ, οὐς f. «soleil, journée, déesse de l'aurore». En effet, K. Scherling montre à propos de l'étymologie de Τιτώ les différentes hypothèses formulées à son égard, et conclut que cette racine *T i t* — n'est probablement pas grec-

⁴⁰ *Urkunden der 18 Dynastie*, op. cit., col. 1305.

⁴¹ O. Nehring, *Griech. τίταξ, τιτήνη und ein vorgriechisches K-Suffix*, dans «Glotta», XIV, pp. 153—192.

⁴² I. M. Diakonov, *Helty, Frigijtsy i Armjane*, dans «Peredneaziatskij Sbornik», Moscou, 1962, p. 351.

⁴³ G. A. Melikišvili, op. cit., p. 443.

que ⁴⁴. D'autre part on n'avait pas retrouvé dans les langues asianiques aucune divinité solaire ayant ce nom, de sorte que $\tau\iota\tau\eta\nu$, $\eta\nu\sigma$ et $\tau\iota\tau\acute{o}$ n'avaient pas de correspondant dans aucune des langues asianiques.

Toutefois, il y a en égyptien le nom $\text{t}^3 \text{t}^3 \text{j} . \text{t}$ (Wb., V, 356) qui désigne un nom du « dieu du soleil » et qu'on retrouve écrit en grec, dans une stèle qu'un prêtre égyptien consacre à ce dieu: $\tau\iota\theta\omicron\eta\sigma\sigma\varsigma$. Et cette transcription grecque correspond pleinement au nom égyptien du dieu du soleil, d'autant plus que ce dieu égyptien du soleil fut nommé aussi par les Grecs Tithoes ⁴⁵. Pline l'Ancien, dans son Histoire Naturelle, XXXVI, 13, affirme que c'est ce dieu Tithoes qui a construit le labyrinthe à l'entrée du lac de Fayoum.

Mais les dieux égyptiens sont assez souvent désignés d'un nom qui semble très proche de Tithoes. En effet, aussi bien Thoth (le Hermès des Grecs), que Haroeris (Horus, l'ancien $H r - w r$), mais surtout Amon, dieu du soleil, après avoir été assimilés à Ra, sont nommés $\text{t}^3 . \text{t}^3 \text{j}$ (Wb., V, 343, 344) depuis la 18^e dynastie (1568 av. n. è.) Ce terme sert à nommer le dignitaire d'Egypte le plus grand, celui que les modernes appellent « le vizir », mais, ce nom a aussi le sens de « roi », il est vrai, à une époque plus tardive.

Nous croyons que ce nom de chef égyptien $\text{t}^3 . \text{t}^3 \text{j}$ « vizir, roi » a donné en grec $\tau\iota\tau\alpha\zeta$ « chef, prince ». En effet, par la transcription grecque du nom du dieu $\text{t}^3 \text{t}^3 \text{j} . \text{t} > \tau\iota\theta\omicron\eta\sigma\sigma\varsigma$ nous savons que le t^3 égyptien se prononçait *ti-* ⁴⁶, puisque le t devient à l'époque du Nouvel Empire bien souvent *t*. Enfin, le suffixe grec - $\alpha\zeta$ (ou $\alpha\varsigma$) est bien connu dans $\kappa\omicron\rho\alpha\zeta$; $\lambda\epsilon\iota\mu\alpha\zeta$ $\acute{\alpha}\nu\alpha\zeta$ etc.

Il nous faut ajouter que ce titre de $\text{t}^3 . \text{t}^3$ existe en Egypte jusqu'à une époque tardive, mais le vizir dans l'Egypte des pharaons est la chef de la justice, et c'est lui qui juge les dignitaires et préside le tribunal suprême ⁴⁷. Or, dans le lexique d'Hésychius les $\tau\iota\tau\alpha\iota$ sont justement, comme on l'a montré, « les accusateurs des dignitaires ».

Par suite l'identité des fonctions du $\tau\iota\tau\alpha\zeta$ crétois et du vizir égyptien, semble confirmer cette étymologie.

Cependant, l'égyptien a donné des noms de chefs à l'hébreu aussi, puisque le terme hébreu bien connu *nasi* NSY « prince, chef d'un peuple » doit être mis en relation avec *nšw. t* « roi de la haute Egypte ⁴⁸ ». D'autre part, comme le remarquait le regretté professeur Aram Frenkian ⁴⁹, l'étymologie d'un groupe de mots indiquant des choses apparentées a plus de valeur qu'une étymologie d'un seul mot isolé.



⁴⁴ Cfr. A. Pauly, G. Wissowa, RE, s.v.

⁴⁵ *Ibidem*, s. v.

⁴⁶ Et aussi par d'autres exemples. Ainsi égypt. $\text{t}^3 \text{w}$ « air » (Wb., V, 350) > copte sahidique *tiu*.

⁴⁷ Voir sur les fonctions des vizirs la traduction de la fameuse inscription thébaine sur les occupations des vizirs, dans James H. Breasted, *Ancient Records of Egypt*, II vol. chap. 663 Chicago, 1906.

⁴⁸ Wb., II, p. 325.

⁴⁹ Aram M. Frenkian, Compte rendu du livre d'Emilio Peruzzi, «Le Iscrizione minoiche », dans «Maia », XIII, (1961), 4, p. 332.

Il est possible que les Grecs aient emprunté ces noms de chefs aux Egéocrétois, qui furent, comme on le sait, pendant des siècles les sujets et les alliés des Egyptiens. Mais d'autre part il semble que les Grecs achéens ont été soumis pendant une certaine période aux pharaons égyptiens, car le pharaon Thoutmosis III (1504—1450 av. n. è.) affirme, dans l'inscription d'une stèle de Karnak, qu'il « a fait trembler Kefti (la Crète) et Asi (le Chypre) » puis le pharaon proclame qu'il « a écrasé les peuples qui résident dans leurs îles »⁵⁰ et il montre que « ceux qui sont au sein de la mer sont sous (son) rugissement ». Quel sens faut-il attribuer à cette inscription? Faut-il comprendre que le pharaon Thoutmosis III a soumis la Crète et le Chypre et qu'il a conquis les îles de la mer Egée? En tout cas on peut conclure qu'au XV^e siècle av. n. è. la puissance des pharaons d'Egypte avait réussi à s'imposer dans toute la région orientale du bassin de la mer Méditerranée. Or, au XV^e siècle a.n.è., une partie de la population de la Crète était sûrement achéenne, comme nous le savons par la langue des inscriptions en linéaire B (qui datent depuis le XV^e siècle selon l'accord presque unanime des chercheurs). De plus, le pharaon Thoutmosis III affirme dans cette inscription qu'il « a écrasé les îles » de la mer Egée, qui étaient peuplées par des Grecs.

De la sorte, il est possible que les noms de chefs égyptiens fussent empruntés par les Grecs directement à l'égyptien et non pas par l'intermédiaire de la langue minoenne, et leur présence en grec vient fournir une preuve de plus de la domination égyptienne sur la région orientale du bassin de la mer Méditerranée depuis le XV^e siècle jusqu' au XII^e siècle environ, puisque Ramses III est mort en 1166 av.n.è. et sa mort paraît mettre fin à l'expansion égyptienne.

⁵⁰ Voir la traduction, dans G. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, XV^e édition, Paris, s.a., p. 239 H. J. Breasted, *Geschichte Agyptens*, traduction allemande, Vienne, 1936, p. 194 ; inscription reproduite et traduite maintes fois dans tous les traités d'histoire de l'Orient Ancien ou de l'Egypte.

SUR LES RELATIONS D'AHMED VEFIK PACHA AVEC LES ROUMAINS

Notes en marge de certaines données de sa correspondance *

par ION MATEI

II

AHMED VEFIK ET LE „KULELI VAKASI“

La correspondance mentionnée montre assez clairement quelle était la position d'Ahmed Vefik envers les révolutionnaires des principautés roumaines ainsi que l'évolution de cette position. Il est certain qu'il sympathisait avec les éléments « modérés » et partageait une partie de leurs idées. Le fait s'explique par la formation même d'Ahmed Vefik, par sa croyance dans la nécessité d'une réforme des institutions, mais aussi par le contact direct qu'il entretenait avec différents intellectuels et hommes politiques d'Europe, depuis les Anglais Layard et Longworth ¹ jusqu'aux révolutionnaires de 1848 émigrés en Turquie. Les années passées au Bureau des interprètes, où il était connu comme partisan des « novateurs », n'étaient peut-être pas étrangères à ces tendances. Appelé par ses fonctions à évoluer dans l'entourage du Grand vizir Rechid pacha, il partageait les idées de celui-ci, mais les réalités de l'Empire étaient trop complexes et les contradictions trop marquées pour que les partisans du Tanzimat ne changent jamais d'opinion. Ainsi, les mouvements sociaux dans les Balkans ² et la lutte pour la libération nationale, qui revêtaient des formes diverses, étaient des facteurs qui pouvaient influencer fortement leur opinion.

Malgré ces flottements, l'attitude d'Ahmed Vefik en ce qui concerne la nécessité d'apporter des changements à « un système défectueux » ressort d'une autre lettre adressée à Ion Ghica. Il s'agit du mouvement connu sous le nom de Kuleli Vakasi (l'incident de Kuleli) du 17 septembre 1859 ³. Ce mou-

* Suite du volume VII 'Studia et Acta Orientalia' p. 95—131

¹ F. Abdullah Tansel, *Ahmed Vefik Paşa*, dans « Belleten » 1965, n 113 p. 127 v. infra

² H. Inalcik *Tanzimat'ın Uygulanması ve Sosyal Tepkileri* (L'application du Tanzimat et ses contre-coups d'ordre social) « Belleten » 1964 n 112. p. 623.

³ Sur le caractère du mouvement de Kuleli: Ulug İğdemir, *Kuleli Vak'ası hakkında bir araştırma*, Ankara, 1937; A.B. Kuran, *Inkilâp tarihimiz ve 'Jön Türkler*, İstanbul, 1945; V.I. Spil'kova, Антимонархической заговор 1859 г. в Турции « Problemy Vostoka », 1959 n° 1 p. 100—104; I. A. Petrosjan, К вопросу о характере кулелийского инцидента 1859 г и его места в истории Турции « Narody Azii i Afriki » 1961, n° 6. p. 105 — 108 Idem, « Новые османы и борьба за конституцию 1876 г. в Турции » p. 35; Şerif Mardin, *The Genesis of Young Ottoman Thought*, Princeton, New Jersey, 1962 p. 207.

vement présente une importance particulière dans l'histoire moderne de la Turquie⁴, étant considéré comme un des premiers mouvements révolutionnaires. Certes, un mouvement visant au renversement du sultan ne pouvait être agréé par Ahmed Vefik. Cependant il se rendait compte que, tôt ou tard, des changements essentiels ne pouvaient manquer de se produire. « Vous avez entendu parler de quelques pauvres diables qui voulaient faire ici révolution. Eh bien, je trouve que ces gens manquaient de résolution, puisqu'ils ne savaient pas attendre. Leurs mot d'ordre était cependant légalité, ordre public... »⁵

Ahmed Vefik n'était pas ce que nous appelons aujourd'hui un révolutionnaire. Il demeurait un homme du Tanzimat, attaché aux institutions fondamentales, traditionnelles de l'Empire. Mais il était aussi, à plusieurs points de vue, un homme aux idées avancées, un progressiste. Cette tendance apparaît plus nettement chez le penseur et chez l'homme de science que chez l'homme politique, obligé, à l'action. Une autre lettré à Ghica témoigne de cette contradiction : « Tant qu'on est en dehors des affaires, l'aspect d'un système défectueux, d'un désordre d'organisation déchu est pénible pour un homme honnête et sensible, mais aussitôt qu'on est en place, je pense que le sentiment doit changer, c'est-à-dire être remplacé par une autre idée dominante, qui est celle de vaincre les obstacles. Le monde vivra plus longtemps que nous... »⁶.

RAPPORTS LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES

La correspondance entre Ahmed Vefik et Ion Ghica sur des personnalités politiques du temps, en dehors des événements et des problèmes politiques du jour, nous fournissent de nombreux détails sur leurs relations d'ordre personnel ou familial. Ça et là on relève aussi des détails concernant leurs préoccupations littéraires au scientifiques proprement-dites. Leurs domaines d'activité étaient d'ailleurs assez variés. Ahmed Vefik eut à plusieurs reprises l'occasion d'apprécier les longs rapports et mémoires rédigés par Ghica au cours de la période 1848—1857⁷, si riches en données statistiques sur les principautés roumaines ainsi que sa brochure publiée sous le pseudonyme de Chanoi⁸. Mais nous ne reviendrons plus sur leurs préoccupations politiques.

Il ressort de certaines lettres que Ion Ghica était au courant de l'intense activité d'Ahmed Vefik dans les domaines littéraire et scientifique. Celui-ci se plaignait souvent de sa santé qui l'empêchait de travailler : c'est qu'Ahmed Vefik avait une réputation de travailleur infatigable⁹.

⁴ I. A. Petrosjan, *op. cit.*, p. 35.

⁵ Ahmed Vefik à Ion Ghica (Bibl. Acad. Roum. Sect. Mss., Corresp. v. l'annexe II partie)

⁶ Ibidem nr. 84135 v. l'annexe

⁷ On trouve une grande partie de ces mémoires restés encore en manuscrits dans le ms. roum. 5040 Bibl. Acad. Roum. Le mémoire « Notes historiques sur les Principautés remis à Ahmed Efendi sur sa demande » a été publié récemment dans *Documente și manuscrise literare* vol. II Bucarest, 1969 p. 53—98 V. notre compte rendu dans «Rev. Etudes Sud-est Europ.», VII, 1, p. 139—141.

⁸ G. Chanoi (=Ion Ghica), *Dernière occupation des principautés danubiennes par la Russie*, Paris, 1853.

⁹ V. l'esquisse d'une biographie sur Ahmed Vefik qu'on trouve parmi les actes de Sadyk Pacha de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine ms roum. nr. 4901.

Dans l'activité littéraire et scientifiques des deux amis on relève des parallélismes fortuits qui, plutôt que des relations proprement-dites, révèlent l'existence de préoccupations communes, issues des nécessités culturelles auxquelles ils se sentaient appelés à faire face dans leurs pays respectifs. L'un et l'autre étaient préoccupés de théâtre à un moment où, en Turquie, le théâtre était à peine à ses débuts. C'est ainsi qu'Ahmed Vefik a traduit quinze pièces de Molière¹⁰, qui ont été éditées à plusieurs reprises. Certaines d'entre elles furent jouées à Brousse, où il fait montre d'ailleurs d'une intense activité pour organiser un théâtre en langue turque¹¹. Quant à Ghica c'est comme animateur et protecteur du théâtre roumain qu'il est surtout connu. Pour revenir aux traductions d'Ahmed Vefik, elles se font remarquer en premier lieu par sa tendance à employer les expressions du langage parlé que l'on rencontre d'ailleurs aussi dans son dictionnaire, longtemps considéré comme modèle des ouvrages lexicographiques ultérieurs¹².

Dans une des ses lettres, Ahmed Vefik priait Ghica, qui se trouvait à Londres, de venir en congé à Constantinople. « Si je vous avais à Hissar pendant cinq ou six jours, je prendrais courage, je suis sûr, pour longtemps. Et le voyage est si facile. En 1835, je venais de Paris par Vienne et Belgrade en trente neuf jours. Ce fut un événement dans la ville : une seule fois un courrier historique avait commis pareille action. En 1850 un voyage aux premiers des messageries coûtait deux mille francs, aujourd'hui quatre jours et cinq francs »¹³ Une constatation analogue en ce qui concerne la révolution des moyens de transport avaient inspiré à Ghica une de ses lettres les plus connues à Alecsandri. Il ne s'agit pour sûr, que d'une coïncidence, car la lettre de Ghica avait été publiée bien avant celle d'Ahmed Vefik.

Il semble pourtant, d'après certains indices, qu'Ahmed Vefik pacha connaissait les ouvrages de son ami. Du reste, sa riche bibliothèque renfermait parmi d'autres des ouvrages roumains. Dans le catalogue publié après sa mort¹⁴, outre de nombreux ouvrages en différentes langues concernant les principautés roumaines, un chapitre spécial était réservé aux ouvrages en roumain. On trouve ainsi, (p. 313—314) 16 livres roumains, parmi lesquels des grammaires, des dictionnaires et quatre volumes de la collection de documents *Istoria Renaşterii României*. Durant son séjour à Bucarest, Ahmed Vefik, qui était très doué pour les langues, avait appris aussi le roumain. Dans une lettre de 1874, Ahmed Vefik manifeste son intérêt pour des questions concernant le crédit immobilier dont son ami lui avait fait part, mais surtout il le priait de lui faire parvenir un exemplaire de son ouvrage, qu'il désirait lire en entier, ajoutant qu'il espérait savoir encore assez de roumain pour pouvoir le faire¹⁵. L'ouvrage en question est *Convorbiri economice*,¹⁶ qui

¹⁰ J. Deny, *Ahmâd Vefik Pasha*, Enc. de l'Islam 2^e éd. s.v.

¹¹ Kenan Akyüz, *Modern Türk Edebiyatının Ana Çizgileri*, « Türkoloji Dergisi » II c. 1965, n. 1. p. 93

¹² J. Deny, *op. cit.*

¹³ La lettre du 25 oct. 1304 (1888) d'Ahmed Vefik à Ion Ghica, v. annexes II.

¹⁴ *Ahmed Vefik Paşa Merhumun Kütüphanesi Defteridir* (Bibliothèque de feu Ahmed Vefik Pacha) Istanbul, 1893

¹⁵ La lettre d'Ahmed Vefik à Ion Ghica du 11 août 1290, v. annexes

¹⁶ Ahmed Vefik Paşa Merhumun Kütüphanesi... p. 314 n. 3849 : *Convorbiri economice* par Ion Ghica, Bucarest, 1868, 1 vol. 8 avec l'indication : belle reliure

figure d'ailleurs dans le catalogue de sa bibliothèque. Ahmed Vefik s'intéressait dès sa jeunesse aux problèmes de l'économie politique¹⁷. Ghica n'ignorait pas qu'il était l'auteur d'une série de projets sur le redressement financier de l'Empire ottoman¹⁸ et qu'il s'intéressait à des projets de mise en valeur des terrains agricoles. Des préoccupations théoriques pour l'économie politique étaient chose assez rare à cette époque dans l'Empire ottoman. Le premier ouvrage turc d'économie politique a paru à peine en 1899, mais des recherches récentes¹⁹ ont établi que les premières traductions d'ouvrages étrangers dans ce domaine remontent à 1852. Ces données permettent, ainsi, de mieux cerner à la fois la nature des relations entre les deux amis et certains aspects peu connus de leur personnalité.

RAPPORTS D'ORDRE PERSONNEL ET FAMILIAL

Outre les informations de caractère politique la correspondance — si variée et couvrant une si longue période — entre Ion Ghica et Ahmed Vefik est remplie de données d'ordre personnel et familial. Dès l'époque de la nomination d'Ahmed Vefik comme ambassadeur^o Théhéran, leur correspondance atteste un intérêt commun pour certaines questions d'achat de terrains, d'emprunts d'argent, etc. A peu près à cette époque, Ion Ghica achetait une maison à Constantinople, à Hissar, où il était voisin d'Ahmed Vefik. Pendant le séjour de Ghica à Samos, durant lequel sa famille était restée à Constantinople, une étroite amitié s'était nouée entre celle-ci et la famille d'Ahmed Vefik, amitié qui se reflète dans toute une série de lettres d'Ahmed Vefik à Ion Ghica où il donne des nouvelles de son épouse et de ses enfants, avec recommandations concernant leur éducation, etc. La famille de Ion Ghica envoyait à Ahmed Vefik des fleurs et des plantes exotiques pour le jardin de Hissar. Ahmed Vefik s'occupait, pour sa part, d'achats de marbre pour les constructions de Ghica à son domaine de Ghergani (Roumanie) et de leur expédition. Après le départ de Ion Ghica de Constantinople, les deux amis n'auront plus que de rares occasions de se revoir. Il ressort de certaines lettres qu'Ahmed Vefik a fait une visite à Ghica à Ghergani en 1873 et en 1876 à Bucarest. Ils se rencontrent aussi parfois à l'étranger, à Karlsbad et à Paris. Ahmed Vefik invitait à maintes reprises son ami à Constantinople et il avait soin de la maison de celui-ci qu'il faisait réparer après un incendie, louer etc. Il semble que la famille de Ghica ait vendu cette villa par la suite, ses visites à Constantinople s'espaçant de plus en plus. Toutefois la correspondance entre les deux amis se poursuit entre Constantinople et Londres où, à partir de 1881 Ghica était ministre de Roumanie, ou Bucarest parfois par l'intermédiaire du ministre de Roumanie à Constantinople, Ascanio OllanESCO que Ion Ghica

¹⁷ F. Abdullah Tansel, *Ahmed Vefik Paşa* « Belleten » 1965, n 113 p. 127 parle longuement sur les relations de jeunesse entre Ahmed Vefik et Layard, plus tard diplomate et archéologue anglais bien connu, ami aussi de Ion Ghica. Ahmed Vefik Pacha discutait des sujets d'économie politique avec Layard.

¹⁸ Ion Ghica à David Urquhart dans Bibl. Acad. Roum. Sec. Mss, Ms. roum. 5040 f 291 — 294.

¹⁹ Cavid Orhan Tutengil, *Türkçede ilk İktisat kitabı konusu ve yeni Eser üzerine Nollar*. « İstanbul Üniversitesi İktisat Fakültesi Mecmuası » XVII, 1966, n 1—2 p. 141—150.

priaient de s'informer sur la mise en accusation d'Ahmed Vefik Pacha sous le règne d'Abdul Hamid II²⁰.

La simple mention de toutes les questions d'ordre personnel abordées par la correspondance entre les deux amis dépasserait les limites du présent texte, dont le seul objet a été de signaler l'existence de ces lettres et de souligner l'occasion qu'elles offrent de mieux pénétrer la personnalité de leurs auteurs, figures proéminentes de l'histoire politique et culturelle de leurs pays. Les informations qu'elles renferment sont, de même, susceptibles de fournir des données précises dans le problème des relations roumaino-turques au cours de la seconde moitié du XIX-e siècle.

ANNEXES

II

Lettres d'Ahmed Vefik Pacha à Ion Ghica en date de 1859 — 1888 *

1.

Ahmed Vefik à Ion Ghica

< 1859 > 1275 février 10 **

Mon cher Prince,

J'ai reçu hier votre dépêche sur l'élection ; cette nouvelle a élevée ici une vraie bourrasque. On veut tout < > on veut ceci et cela et je crois qu'on ne fait rien.

J'ai dû m'abstenir de vous écrire jusqu'ici, de crainte que les citoyens patriotes, espions etc. ne puissent en tirer la conséquence que vous êtes en relations avec l'ennemi, mais puisque l'élection est faite, je puis vous dire que l'affaire de votre démission a remué bien des biles, le grand vezir a déclaré qu'il ne permettrait pas à un Mano, de défier la gouvernement ; on m'a assuré aussi que Mr Colquhoun avait ordre de protester au nom des conventions ; enfin feu et flammes en paroles ; ce qui a été de fait c'est à vous à le savoir.

J'ai des nouvelles de Samos on veut faire une adresse au gouvernement ; Catzoulidi est beau d'indignation, mais dans tout cela la Princesse se fait de continuelles inquiétudes ; je crains qu'elle nous revienne encore malade ; dites lui donc, je vous en prie des choses consolantes et surtout dites moi un peu quand vous comptez nous revenir

Vous savez si bien mes opinions que je n'ai rien à vous en dire, si ce n'est de nous revenir bientôt.

Votre bien sincèrement affectionné et dévoué

Ahmed Vefik

du 10 Février 1275

Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Section des Manuscrits. Correspondance, ino (abrégé: Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. inv.) 84.131

²⁰ Documente literare inedite. Ion Ghica Ed., ..., D. Păcuraru, Bucarest, 1969 C'est à Ollanescu que Ghica recommande de faire visite à Ahmed Vefik Pacha qu'il considère « l'un des plus remarquables hommes de l'époque » et, plus tard, il réitère la prière de transmettre des lettres à « un ami excellent, homme d'esprit et savants ».

*) Pour la correspondance entre 1850-1858 v. la première partie de cet article dans *Studia et Acta Orientalia* VII p.112-131

**) Les dates sont, en général, dans le vieux style. On observe souvent une hésitation entre le calendrier hégro-lunaire et le calendrier hégro-solaire.

Ahmed Vefik à Ion Ghica

< 1859 > 1275 février 15

Mon cher Prince,

Autant j'ai été agréablement surpris de recevoir les premières nouvelles de Bucharest, autant les dernières m'ont donné à penser.

Je ne suis pas étonné que mis en demeure par quelque habile (sic) vous n'avez pas su au moins faire que d'accepter la croix dont on voulait vous accabler, mais je ne dois pas vous cacher que le grand vezir est un peu irrité de se trouver dans la nécessité de vous chercher un successeur.

D'un autre côté je crois devoir prendre la liberté de vous rappeler les difficultés, je dirai les horreurs de la position de Capou Kehaya, n'importe le titre et les avantages qu'il aurait d'ailleurs ; obligé de voir journellement des hommes, des puissances, à intérêt complètement opposé, hostiles, il ne saurait manquer de rencontrer des avanies que certaines natures seules, payées spécialement pour cela, peuvent supporter impunément, Je suis bien inquiet de savoir vos idées sur cela.

Je viens de recevoir à l'instant la visite de Negry et votre dernière lettre, du 7 février. Je m'étonne de voir que vous ne me disiez encore rien des nouvelles que j'attendais. Si ce que Negry me dit de l'état de la chicane qu'on nous a faite n'a pas changé depuis, je comprends que vous avez bien souffert.

Ici la diplomatie entière est persuadée qu'on sera d'accord dans les conférences pour annuler l'élection de Bucharest et maintenir Couza à Yassy seulement.

Enfin, je reste dans la même inquiétude pour la suite de tout cela.

Je vous recommande la lettre ci incluse qui est de Stanley ; j'ai de ses nouvelles de Bombay.

Votre toujours sincèrement dévoué

du 15 février 1275

Ahmed Vefik

Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. inv. 84.132

Amed Vefik à Ion Ghica

< 1275 > 1859 juin 29

Mon cher Prince,

Quoique votre dernière lettre ne me dit rien de vous, j'ai eu cependant le plaisir à vous lire après votre si long silence ; depuis que j'ai répondu à une lettre que vous m'aviez écrite un jour avant votre départ pour Jassy, je n'ai rien su de ce que vous faisiez que par des bruits inconstants et j'ai craint de revenir à « la » charge et insister à vous écrire, parceque les patriotes pouvaient faire dans l'intervalle une loi contre ceux qui auraient des relations avec l'étranger¹. Quant à Negry, nos relations ont consisté à plusieurs avis que j'ai eu de l'attendre tel ou tel jour ; mais il n'a jamais paru ; j'espère qu'il n'est pas compromis aux yeux des patriotes.

J'ai lu et envoyé votre lettre au grand vezir ; nous avons déjà eu une correspondance d'échangé à cet égard et j'avais eu soin de tacher de lui faire comprendre que 1° vous aviez un firman pour transporter des marbres à Constantinople ; que 2° une ordonnance avait été décrétée pour une allocation dont vous n'aviez rien touché, que 3° vous aviez présenté une liste

d'objets qui devait se trouver au ministère et qu'il serait honnête, avant d'entrer dans une maison, d'en prévenir le propriétaire ; il s'est contenté de m'assurer énigmatiquement qu'il ne savait rien d'un pareil envahissement.

Toute votre chère famille est prospère, surtout la nouvel arrivée mais la princesse attend votre retour avec une impatience qui influe sur sa tranquillité ; je crois qu'elle a peur des patriotes.

Votre toujours affectueusement dévoué

Ahmed Vefyk

Hissar, 29 juin 1275

Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. inv. 84.133

1. Souligné en original

2. La fille de Ion Ghica, Ana, née en 1859

4

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Constantinople, < 1860 > 1276, février 7

Mon Cher Prince,

Je dois vous remercier d'abord sur la bonté que vous avez eu de m'encourager à ma tâche par le vrai moyen, qui est de me montrer quelque chose à faire dans les emplois, mais je passerai de là au chapitre de vos plaintes et je ne serai plus d'accord avec vous dans ce chapitre. Tant qu'on est en dehors des affaires, l'aspect d'un système défectueux, d'un désordre d'organisation déchu est pénible pour un homme honnête et sensible, mais aussitôt qu'on est en place, je pense que le sentiment doit changer, c'est à dire être remplacé par une autre idée dominante, qui est celui de vaincre des obstacles. Le monde vivra plus longtemps que nous. Ne songer qu'à vaincre des obstacles sans se préoccuper des résultats est le vrai sens du *fais ce que devra*. Je crois que c'est même la base de la religion et de la morale. Faire ou ne rien faire, il n'y a pas d'autre bien ou d'autre mal à nos yeux. Vos sentiments élevés doivent il est vrai, vous inspirer une sollicitude pénible quelques fois, mais ceci est l'éperon pour marcher plus longtemps. Le pauvre Derchinski disait bien les bons toujours biens. (sic!)

Adieu, mon cher Prince, croyez au dévouement que m'inspirent vos hautes vertus et aussi à mon affectueuse amitié.

Ahmed Vefyk

Constantinople le 7 fevrier 1276

Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. inv. 84.134

5

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Paris, < 1860 > 1276 Août 21

Mon cher Prince,

Cet homme impossible et incroyable que personne ne sait où trouver, Soutzaki enfin, m'avait envoyé votre aimable lettre et le charmant bouquin de cigares. M. Steriadi m'est venu porter votre bonne lettre aussi. Je ne saurais vous dire combien je vous suis reconnaissant de me donner des preuves du bon souvenir que vous me gardez et combien vous me rendez heureux en me

rappelant le passé. Je vois que je ne puis vivre que dans le passé. Je crois que si vous avez le projet de faire quelque chose pour mon ami Demètre, il vous faut absolument presser, car l'an prochain semble déjà se présenter bien sombre et les préoccupations seront je crois, bien grandes. Nous avons encore plus de six semaines pour le rentrée des classes. Mr. Steriadi m'a paru bien silencieux et ne m'a absolument rien appris, malgré tous mes encouragements. D'ailleurs que m'aurait-il dit que je ne suppose déjà : les choses vont à peu près de même partout ; désordre, indécision, gêne, sombre préoccupation,

Quant à moi, mon indécision est telle que je ne sais si je resterai ici ou bien si je pourrai partir, l'imprévu dictera tout.

Je n'en attends pas moins avec la plus vive impatience la visite que vous me promettez et qui me guérira de tous mes maux pour quelques temps après quelques heures du plaisir de votre conversation.

A bientôt donc, et croyez moi toujours votre bien sincèrement affectueusement dévoué,

Ahmed Vefyk

Paris 21 août 1276

Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. inv. 84.155

6

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Hissar, <1860> 1276 septembre 3

Mon cher Prince,

J'ai lu votre lettre à Fouad pacha et l'ayant trouvée ce qu'il fallait, je l'ai remise à la Princesse ; je vous remarquerai cependant que vous vous êtes encore trop impressionné de cette misère je vous ai déjà expliqué que les bureaux transmettent les demandes et réclamations, tel quel, et le ministère n'y ajoute aucune décision, depuis qu'il ne fait plus d'administration, laissant le demandeur et le défenseur se malmener ; c'est de la politique !

Quant au reste, je n'aurais à exprimer que des regrets continuels, je me faisais une fête de causer au moins quelques jours et me voilà renvoyé à Dieu sait quand ; toujours la pénible incertitude. Si cependant je puis me trouver quelque part en Europe (A l'Ambassade de Paris ou bien de Turin-Florence) je vous prévienne, mon Prince, que je serais capable de remuer ciel et terre, de me faire intrigant au risque de plaire aux hommes du jour, pour vous conseiller à l'idée de voyager.

Je finirai donc par où l'on commence aujourd'hui, je vous dirai : ayez beaucoup d'argent. Si vraiment je ne puis me mettre en route pour quelque part avant un an, je crois que ma santé sera complètement perdue.

Adieu donc et à l'espérance d'atteindre à des jours plus agréables.

Votre toujours affectueusement dévoué

Ahmed Vefyk

Hissar, du 3 septembre 1276

Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. inv. 84.163

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Hissar, < 1860 > 1276 septembre 28

Mon cher Prince,

Je dois reprendre votre correspondance par (sic) vous faire encore une querelle, vous n'avez pas confiance dans l'estime absolu que vous inspirez à tous ceux qui vous connaissent (il est vrai que l'estime se traduit en certaines gens par des sentiments hostiles) et vous voulez encore vous justifier, comme si je ne savais pas que votre mobile est toujours digne et généreux. N'ayant pas eu occasion de m'en ouvrir avec vous, j'ai crû que la dépêche dûment expédiée aurait pu vous atteindre à Bucarest, mais ceci est du passé, voyons l'avenir. J'espère en un avenir consolant, non pas parce que tout y sera pour le mieux, mais parce que le moment viendra où chacun pourra faire son devoir, mais pour attendre cet avenir avec tous ses avantages, il faut de l'impassibilité ; il faut surtout une occupation physique, fortifiante et assez absorbante pour ne pas nous laisser pénétrer par les faits néfastes du jour ; tout cela est à la portée de tous avec une certaine exercice de la volonté. N'ayons donc que l'avenir devant nos yeux et attendons. Vous aurez entendu parler de quelques pauvres diables qui voulaient faire ici une révolution ; eh bien je trouve que ces gens manquaient de résolution, puisqu'ils ne savaient pas attendre ; leur mot d'ordre était cependant « Legalité, ordre public ».

Je vous prie beaucoup de m'écrire de temps à autres ; je suis à peu près guéri de ma maladie et n'ayant plus rien à faire je vais me remettre à planter un millier d'arabes de mes mains.

En attendant de vos heureuses nouvelles, je suis toujours votre dévoué.

Ahmed Vefik

Hissar du 28 septembre 1276

Alison nous quitte pour faire un voyage en Syrie ; Stanley est à Singapor.

Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. inv. 84.156

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Constantinople, < 1860 > 1276 décembre 16/28

Mon cher Prince,

Je profite de l'occasion unique, qui se présente aujourd'hui par le départ de Mr. Guès pour vous offrir mes sincères félicitations sur vos succès administratifs et vous demander des nouvelles de votre chère famille ; on est forcé enfin de dire du bien de vous, ici, et vous sentez j'espère la satisfaction que j'en éprouve. On me persuade ou bien on cherche à me persuader que je vais bientôt partir pour Paris, mais j'attends encore la certitude pour y croire. si la chose se fait je devrai mener mes deux aînés avec moi ; je vous offre donc en frère et sans beaucoup de phrases, de me charger de recueillir tous les renseignements dont vous me chargeriez, pour ensuite installer Démètre, que vous pourrez facilement m'envoyer au printemps et que je vous promets de surveiller en véritable miss Heycock. Veuillez faire agréer tous mes respects à la Princesse ; je viens de visiter Hissar ; votre maison est on très bon état ; le jardin y cultive même un petit potager.

J'ai vu un instant Negri, qui cette fois du moins me paraît content et heureux ; il m'a promis de me voir et ensuite de m'écrire voyons s'il tiendra. Lorsque je serai à Paris il me semble

que nos communications seront plus faciles, même avec vous. Je vous prie de dire à la Princesse que j'attends ses commissions.

Croyez moi, en tout cas, votre toujours sincèrement dévoué

Ahmed Vefyk

Constantinople le 28 / 16 Décembre 1276.

Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. inv. 84.136

9

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Belgrad, <1863> 1279 août 1

Mon cher Prince

J'ai été bien heureux de recevoir de vos nouvelles et il faut le dire, presque jaloux du bonheur que vous avez de vivre à la campagne ; les hommes qu'on rencontre aujourd'hui en affaires, font désirer de vivre même au fond d'un désert, pour fuir tout contacte avec eux.

On m'écrit de Constantinople que je dois y aller bientôt pour assister à l'une des séances des conférences ; je devrai donc quitter Belgrade dans une dizaine de jours et j'avoue que ce serait un vrai bonheur pour moi de voyager quelques jours avec vous et en passer quelques autres à Hissar, avant de retourner ici, en nous rappelant les bons vieux temps passés et nous retrempant à l'air du Bosphore ; en écrivant la semaine prochaine à la princesse, j'espère pouvoir lui dire le jour où je partirai de Semlin, Veuillez agréer et faire agréer à la Princesse mes félicitations et mes souhaits de longue vie pour votre enfant ; voilà l'austère et sage Charles passé patriarche et plus grave d'autant ; j'embrasse bien tous les enfants.

Je crois, comme je vous l'ai dit l'an dernier, que vous auriez besoin de passer dix à quinze jours pour faire un peu réparer la maison de Hissar et prendre quelques arrangements. Beaucoup de personnes ont désiré la louer au printemps.

En attendant croyez au vif plaisir que vous m'avez fait et aux sincères sentiments de votre bien dévoué

Ahmed Vefyk

Belgrade 1^{er} août 1279

Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. inv. 84.137

10

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Hissar, <1868> 1284 février 5

Mon cher Monsieur Ghica,

Le peu de satisfaction qu'on éprouve à s'occuper des choses de notre temps m'ont fait d'hermite anachorète et je n'ai pas tenu une plume depuis des mois, mais j'attendais votre visite à Hissar, espérant y passer quelques bons jours de causeries ; nouvelles déception, et cependant votre maison a été complètement réparée et le printemps y serait charmant ; ne pouvant en ce moment vous en envoyer la photographie, je vous transmets le compte avec

61 livres au cours que Mr Lebet se charge de vous faire remettre en même temps que ma lettre. J'ai fait selon votre desir reparer toute la couverture

du dehors	1522 piastres
la mise en couleurs l	3864
reparations des gouttières, toit et à l'intérieur de	
la maison	1226
	<u>6612</u>
Les livres	6710
	<u>13322</u> Il me restait de
	326,

l'ancien compte de 1866, 6000 et de <18>67, 7000

13000

13326

Mais laissez moi vous dire que la maison paraît tout à fait charmante et que la Princesse admirerait même le jardin. Je regrette de ne pas voir souvent madame Golesco qui est une bien charmante personne mais madame Groppler me donne quelques fois des nouvelles de la Princesse ; moi même je compte lui écrire la première fois qui je serai moins nerveux et que je rirai moins jaune ; il est vrai que nous jouissons aussi en ce moment d'un temps détestable, mais qui promet un charmant printemps. La Princesse devrait prendre les eaux de Brousse et veuillez je vous prie, demander le témoignage de Madame Groppler combien ceux qui sont allés à Brousse l'an dernier s'en trouvèrent bien. On y va de Hissar en neuf heures, je parle des dames.

Veuillez offrir mes hommages à la Princesse et mes compliments a Miss Heycock. Je voudrais embrasser Mitza mais je n'ose, une grande demoiselle comme cela et dont je ne connais que le nom de petite fille encore !

On me dit que l'austère et vénérable Charles a grandi mais (est) devenu un peu turbulent. Notre toute petite Atiyé reste toujours très mignone et fait désolation d'Adeviyé ; adieu, mon cher Prince, je voudrais pouvoir dire à bientôt.

Votre très dévoué

Ahmed Vefik

Hissar, du 5 fevrier 1284

Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. inv. 84.138

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Hissar, <1868> 1284 fevrier 10

Mon cher Prince,

Je vous ai écrit la semaine dernière et vous ai en même temps annoncé l'appoint de notre compte en 61 livres medjidiyés ; il paraît qu'il a fallu les envoyer pas la poste autrichienne et non autrement ; c'est pourquoi, comme dirait Cornelius, je me dépêche de vous en prévenir,

pour que vous les faissiez retirer sur une simple quittance. Voilà un mois que je n'ai vu Mr. Golesco, mais on annonce chaque jour son départ et sans y rien comprendre, je le regrette fort.

Veuillez, je vous prie, renouveler à la Princesse tous mes compliments et mes souhaits.

Tout à vous

Ahmed Vefyk

Hissar, 10 Février 1284

Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. inv. 84.139

12

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Hissar, <1869> 1286 juin 12/30

Mon cher Monsieur Ghica,

J'ai été vraiment heureux en recevant votre aimable lettre que vous ayiez mené à fin selon vos désirs une affaire si chère au coeur d'un père. Je trouve ici Monsieur Stourza tellement estimable, instruit, sage, je l'apprecie tellement de plus en plus et je dirai que j'en suis tellement engoué, que je pense aussi beaucoup de bien de son frère et j'ai été enchanté par conséquent de votre choix, croyant que votre charmante Mitza sera heureuse, autant qu'elle le merite. Quant à votre projet de faire une visite à Hissar, je ne sais si j'ai besoin de vous dire que vous ferez par là vraiment mon bonheur. Je vous attends en me mettant chaque matin et chaque soir à me fenêtrer ; je serai vraiment heureux de retrouver quelques uns de nos jours de plaisir de l'ancien temps. Je ne regretterai alors que l'absence de la Princesse. L'automne sera je crois magnifique, trois orages ont fait oublier les ravages d'un été tropical, et d'ailleurs, si vous venez dès la fin d'août, nous vous servirons tout chauds le kedibet et les fêtes de Scutari ; en septembre nous aurons je crois le nouveau Lord Stanley. Enfin vous me rendez déjà heureux rien que par votre promesse, votre chambre vous attend, mais ne me faites pas anguir trop longtemps.

Veuillez présenter mes hommages à la Princesse, dont j'ai de bonnes nouvelles par Madame Groppler et croyez moi votre bien sincerement dévoué

Ahmed Vefyk

Hissar le 30/12 juin 1286

Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. inv. 84.141

13

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Hissar, <1870> 1287 octobre 10

Mon cher Monsieur Ghica

Les affaires publiques comme les incidents de la vie privée, inspirent aujourd'hui des pensées si désolantes que j'ai peur d'écrire à mes amis pour n'exprimer que des plaintes ; je crains de passer (pour) grognon complet. Encore passe pour les désagréments particuliers, puisque les honnêtes gens ne sont faits que pour être calomniés par les coquins et à leur entier profit. Mais les affaires publiques présentent un avenir tellement sombre que j'en suis plongé

dans une atonie effrayante ; encore un peu et j'aurais tout à fait l'air d'un savant allemand, lourd, creux et assommant ; qui sait si ce ne sera pas là un moyen de succès dans l'avenir.

Je n'ose pas non plus vous parler de votre visite si souvent projetée et qui me cause une attente, je dirai douloureuse par des déceptions multipliées. Cet excellent Mr. Stourza était mon unique soleil, dans ma solitude et me donnait lieu de parler souvent de mes amis. Enfin l'espoir est la grande ressource de nos jours et en vous attendant j'imprime des livres.

En attendant donc aux moins de vos bonnes nouvelles je vous prie de présenter mes hommages à la Princesse et de me croire votre toujours dévoué

Ahmed Vefik

Hissar le 10 octobre 1287

Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. inv. 84.143

14

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Constantinople <1871> 1288 fevrier 27

Mon cher Prince,

Aussitôt reçu votre dernière, j'ai fait prendre des informations sur le Samien et j'ai sù en vingt heures, par pièces officielles, qu'on l'avait déjà expédié à Samos, sur un mazbata qui le réclamait pour un procès. Si en verité, il a lambiné ici deux mois sans rien dire, il mérite ce qui lui arrive. Je voudrais vous dire tant de choses que je ne sais comment m'y prendre, je vous en dirai un seul et c'est «ramolissement» ! Je crois j'y marche. Si on ne marche pas plus vite je marcherai bientôt à la démission. Veuillez presenter mes compliments et tous mes souhaits à votre chère famille, y compris notre ami Stourza, et dites lui, je vous prie, mon mal, à l'oreille. Rassim pacha à besoin de vos conseils, toutefois que la chose est possible. J'ai une lettre d'Alisson qui me dit vouloir venir ici en congé ; la nouvelle transpire aussi que Layard remplacera le limaçon actuel. Adieu, à bientôt ; écrivez moi je vous prie, ne fut ce que par charité. Vos lettres me servent de véritable encouragement, contre l'air du jour.

Votre respectueusement dévoué

Ahmed Vefyk

Constantinople 10 27 fevrier 1288

Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. inv. 84.144

15

Ahmed Vefik à Ion Ghica

<1290> 1874 juin 20

Mon cher Prince,

J'avais écrit, il y a deux mois à la Princesse que je vous annoncerai mon prochain voyage pour Vichy incessamment ; mais ce n'est que ces jours ci qu'il m'a été possible d'obtenir une décision. Je serai donc à Rousdjouk vers le 9 juillet. Je serai bien heureux de pouvoir compter sur votre compagnie pendant cette tournée d'agrément. Je compte aller directement à Vichy si les choses s'arrangent ainsi.

Je vous envoie cette fois ci le loyer de la maison, plus le restant de l'année passée. J'es père que la Princesse et toute votre chère famille sont en bonne santé et ne vous donnent que satisfaction. Moi, je vais fort mesquinement. Si je ne puis vous parler de vive voix, je vous écrirai encore de Rousdjouk, où je trouverai sans doute quelqu'un qui se chargera de ma lettre.

En attendant je vous prie d'agréer l'assurance de tous mes sentiments dévoués.

Votre bien sincèrement

Ahmed Vefyk

Du 20 juin 1290

Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. inv. 84.146

16

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Carlsbad am Golden Schild juillet 22 <1874 > 1290,

Mon cher Prince.

Ainsi que je vous l'avais écrit plusieurs fois, je suis arrivé à Vienne le 8 et j'ai en vain cherché notre ami Mr. Stourza, au Cheval Blanc. Toutes les autres personnes de ma connaissance avaient aussi quitté pour les eaux. Enfin je suis ici depuis une semaine et compte y rester encore cinq autres d'après l'avis de medecins, parceque seul je ne puis resister plus longtemps à l'ennui. Le voyage sur le Danube a été fort agréable ; madame Blarenberg que je rencontrai à bord, me parlait des jours passés et la fille de Souzaki, personne des plus spirituelles, me disait un peu les choses d'aujourd'hui. J'aurai bien voulu aller quelques jours à Ghergani ; mais après y avoir réfléchi, j'ai resisté à ce vif désir, de crainte... de mille choses, Veuillez offrir mes respects à Madame la Princesse. Je ne puis savoir si elle a jamais reçu longue lettre que je lui écrivais en mai. Dites moi aussi nouvelles de mon ami Demètre.

Adieu tout à vous

Ahmed Yefyk

Carlsbad am Golden Schild, 22 juillet 1290

Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. inv. 84.147

17

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Carlsbad, <1874 > 1290 Août 11

Mon cher Prince,

Je ne saurai vous dire combien je suis chagrin de n'avoir pu vous rencontrer. On presse mon retour à Constantinople, je ne sais trop pourquoi, je dois absolument aller voir Chefik et rentrer en évitant les quarantaines, et je me vois dans tout cela, condamné à subir le voyage de Marseilles, sans rémission. Le vraie cure pour moi aurait été de pouvoir causer quelques jours avec vous et revoir votre chère famille. C'est en vain que j'ai taché de savoir où se trouve Mr Stourza, par des connaissances que j'ai faites de touristes de Berlin, et de Stettin et j'en suis tout en peine. Dans mon isolement, je n'avais rien su de cette affaire du Credit Mobilier ; je tacherai de trouver des documents à Constantinople, à moins que vous n'ayez l'extrême complaisance de m'en envoyer ; mais ce que je vous prie instamment, c'est de m'envoyer un exem.

plaire de votre nouveau livre que je me propose de lire et de tacher de comprendre tout seul, quoique j'ai tout à fait oublié du peu que je savais du roumain. Je vous prie de me rappeler à Mr. Balatchano. Les médecins m'assurent que j'ai énormément profité ici, mais je suis dans la conviction que Brousse vaut toujours mieux sous tous les rapports. Il me fallait cependant m'éloigner quelques temps du milieu des affaires et j'espère avoir réussi.

Adieu donc, ou plutôt je dirai encore au revoir. Agréez les respects de votre tout dévoué.

Ahmed Vefyk

Carlsbad, 11 août, 1290

Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. inv. 84.148

18

Ahmed Vefik à Ion Ghica

< 1875 > 1292 octobre 5

Mon cher Prince,

Je suis heureux de voir que vous résistez à l'usure des événements de notre jour — moi je suis démonté, ahuri. Je ne demande pas certainement à tout le monde d'être dans nos idées, ou même d'être tout à fois /sic/ honnête, mais lorsque je vois des coquins faire tout le contraire de ce qu'il faudrait pour leurs propres vues et intérêts cela me dépasse — . L'aveuglement général est incroyable, on n'apprend rien, on n'écoute rien même chacun ayant déjà fait son petit devis du jour à la bourse. Les Autrichiens, après avoir fait de la politique brute, pendant trente ans, en font aujourd'hui de la hongroise — tout cela est bien méprisable. On parle de révoltés au Hersek mais il n'y a que trois mille et des soudoyés, appuyés par de Monténégrins, des Serbes et surtout des Croates. On ne veut pas qu'ils soient écrasés. On veut laisser massacrer 100 mille honnêtes habitants musulmans et catholiques, pour faire maison nette ; et ces 100 mille ne sont-ils pas el Slaves et Herzegovins ! Lorsque l'absurde bureaucratie autrichienne a soulevé les Dalmates, il y'a deux ans, que n'a-t-on réclamé contre l'Autriche qui compromettait la paix générale. L'Autriche périra avant nous et tous les gouvernements périront dans peut-être cinquante ans. On n'a donc qu'à attendre la victoire des rouges, sans se manger d'avance. J'oubliai de vous dire que les journaux parlent de 100 mille familles réfugiés en Autriche et tout le Hersek n'en a que 76 mille. Détournons nous de cet horreur ; je dois donc désespérer de vous voir encore cette année, mais j'attends malgré tout avec patience. Tout à vous

Ahmed Vefyk

Du 5 octobre 1292

Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. inv. 84.149

19

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Hissar, < 1879 > 1295 25 février

Mon cher Prince,

Au milieu de la désolation générale, où nous sommes plongés, une lettre de vous était une consolation que je désirai, mais que je n'espérai guère. Cependant vous ne m'en dites pas assez. La bonne inspiration que vous me souhaitez a bien besoin d'être instiguée.

Je suis écrasé et je n'attends de secours fructueux que de vous pour les affaires extérieures. Vous ne sauriez donc, mon cher Prince quel soulagement c'est pour moi que de vous savoir à Londres. Voulez vous quelques lettres. Ecrivez moi je vous prie un peu au long et je serai peut-être alors en état de tenir une plume. Nous signons ce qu'on appelle le traité de paix dans deux jours. Dites moi je vous prie ou vous serez ce mois ci et ensuite le mois prochain, pour que lorsque je serai en état, je puisse vous écrire avec sécurité.

Veuillez agréer l'assurance de la vive gratitude et du respect que vous me connaissez pour vous

Ahmed Vefyk

Hissar 26 février 1295

Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. inv. 84.153

20

Ahmed Vefik à Ion Ghica

<1880> avril 9

Mon cher Prince,

J'ai reçu avant hier par la petite poste votre chère lettre de mi décembre. Il paraît que cet Ollanesco est un garçon de diablement d'esprit, voilà, deux fois en un an qu'il me joue ce tour folichon de garder vos lettres quatre mois, en ces mains — ce doit être de la diplomatie !

Je reçois en ce moment une lettre de lord Stanley qui m'annonce son retour à Londres et cependant j'aurai bien été charmé de le voir ici quelques jours selon sa promesse.

Il y a trois ans je crois que je vous le disais, mon Prince, la question du Danube me paraît bien inquiétante. La politique est aujourd'hui du brigandage. Il me semble qu'on a encouragé la résistance à Bucarest ; parce qu'il y a un dessous de carte ; soupçon que la tournée de Mr. Giers a confirmé ; et que devant un grand danger il aurait fallu céder sur la forme et le droit pour imaginer un moyen plus tard de sauver les intérêts véritables. Je ne sais pas si on pourrait par exemple empêcher la Roumanie d'ouvrir un caral intérieur par St. Georges qui est une magnifique embouchure. Cependant je ne parle pas en connaissance de cause. J'ignore tout — mais je crains tout — On a besoin d'une guerre après la cérémonie de Moscou.

Veuillez présenter mes respects à la Princesse qui je l'espère, va tout à fait bien.

Cette pauvre Madame Groppler va tout à fait mal.

Vous qui êtes dans le vrai centre, renseignez moi un peu, mon cher Prince, sur les faits vrais et croyez moi votre toujours sincèrement dévoué.

Ahmed Vefyk

Du 9 avril

Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. inv. 84.157

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Brousse, < 1862 > 1298 août 9

Mon cher Prince,

Vous m'écrivez bien rarement et bien courtement. Cependant j'ai tant de plaisir à causer un instant avec vous — Ecrivez moi bien vite et donnez moi beaucoup de nouvelles, dites moi les secrets de la diplomatie (générale) et surtout donnez moi en détail votre adresse et je vous prie d'adresser vos lettres chez Mr. Lebet, auquel j'ai recommandais de vous écrire bientôt.

Veuillez présenter mes respects à la Princesse qui j'espère, se plaira à Londres, mais surtout n'oubliez pas d'écrire à un pauvre provincial et lui envoyer la viatique. Je suis bien bien bas, toujours souffrant. Si vous étiez venu passer un mois avec moi au printemps, je suis sûr que j'en aurai rajeuni et je vous aurai fait voir des choses bien intéressantes, pour vous.

Enfin croyez à la grande estime et surtout à la tendre amitié que je vous garde fidèlement, sincèrement, esperant malgré tout de vous revoir un jour.

Votre bien dévoué

Ah med Vefyk

Brousse du 9 aout 1298

Bibl Acad. Roum. Mss. Corresp. inv. 84.158

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Brousse, < 1862 > 1298 octobre 30

Mon cher Prince,

Je ne puis que le répéter encore, je ne vis que dans le passé. Le période de brigandage où nous vivons ne me permettrait guère de vivre et de respirer, n'était le souvenir des jours passés. C'est donc une véritable charité que vous me faites de m'écrire, hélas ! trop rarement selon mes souhaits, et je vous prie en grâce de ne pas m'oublier si longtemps.

Au regret de n'avoir pu me trouver avec vous cette année se joint la peine de n'avoir pas eu la visite promise de monsieur Demetre, peut être l'an prochain sera-t-il meilleur pour moi.

Nous avons eu ici cette année des Leiningen, des Lichtenstein et enfin après une dizaine d'autres le Prince Napoléon qui nous a fait voir hélas ! quelle et quelle décadence.

Mes enfants vont assez bien, Chefik a eu une magnifique blessure et la décoration, en Albanie, Yahia efendi vient d'avoir un fils et il est aux anges. Sir H. Layard est à Venise et compte rentrer à Londres ; si cela vous interesse je vous enverrai une lettre pour lui. Mais je vous préviens que Madame est une personne... solennelle. Veuillez à l'arrivée de la Princesse lui offrir tous mes hommages et me croire votre bien dévoué

Ahmed Vefik

Brousse le 30 octobre 1298

Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. inv. 84.159

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Brousse, < 1883 > 1299, avril 6

Mon cher Prince,

Par le dernier courrier seulement de Constantinople, j'ai reçu votre lettre du 14 janvier en même temps qu'une de Lord Stanley en date du 17 mars et qui me donne une nouvelle adresse, sans l'expliquer clairement.

Je ne puis que vous répéter combien je suis toujours heureux d'avoir de vos nouvelles — j'espère que la Princesse est enfin installée et que vous serez soigné de manière à guérir complètement.

Je souffre d'une névralgie générale qui aboutit à un vrai ramollissement et j'éprouve un vive sympathie pour tous les malades. Je vois tout en noir. Ce que vous me dites de l'Autriche et du Danube m'a toujours préoccupé — il me semble que le canon gronde et Skobelef prétend gagner l'esprit public en Angleterre ; depuis bien longtemps la politique des hetairies russes a su vaincre la politique de leur gouvernement. Ils veulent faire payer à l'Autriche la fameuse dent, mais l'incendie ne s'étendra-t-il pas — quant à nous, nous serons tout à fait coulés, grace surtout aux vilainies françaises, qui nous affaiblissent à l'intérieur.

Veillez offrir mez hommages à la Princesse et agréer dérechef mes souhaits à l'occasion du mariage de Mr Charles. Groppler qui était ici, me charge de ses compliments.

Tout à vous de coeur.

Ahmed Vefyk

Brousse du 6 avril 1299

Mr Stourza est-il en activité — il doit se rappeler de son Ignatief.

Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. inv. 84.160

Ahmed Vefik à Ion Ghica

< 1885 > 1301 novembre 28

Mon cher Prince,

Une semaine après l'arrivée de votre dernière lettre, j'apprenais que vous aviez quitté Londres. J'espère que vous serez rentré à l'approche de l'hiver, quoique nous ayons encore ici un temps magnifique — et c'est tout ce que nous y avons. Je suis parfaitement de l'avis de votre interlocuteur quant à la valeur des traités. Je tremble qu'une guerre terrible éclate bientôt et c'est alors qu'il faudra combien une entente pour le sort futur du Danube.

Veillez me donner plus souvent de vos nouvelles et à chaque lettre, votre adresse — vous ne sauriez croire combien les ramolis sont gênés dans les moindres choses. Veillez aussi faire agréer mes souhaits et tous ceux des miens à la Princesse

Tout à vous

Ahmed Vefyk

Du 28 novembre 1301

Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. inv 84.161

Ahmed Vefik à Ion Ghica

Constantinople, < 1888 > 1304, octobre 23

Mon cher Prince,

J'ai été, comme toujours, bien heureux de recevoir directement de vos nouvelles et bien peiné de penser combien j'avais laissé passer de jours sans vous écrire, ; mais si vous saviez combien je suis abîmé, ahuri, dégouté, véritablement vieilli, cassé, vous seriez émerveillé de voir un ramolli parfait ; mais malgré les espérances que vous me donnez depuis des années vous ne paraissez pas — Si je vous avais à Hissar pendant cinq ou six jours je prendrais courage je suis sûr pour un long temps. Et le voyage est si facile. En 1835 je venais de Paris par Vienne et Belgrade en trente neuf jours, Ce fut un événement, dans la ville. Une seule fois un courrier historique avait commis pareille action ! En 1850 un voyage aux premières de messageries coutaient deux mille francs — aujourd'hui quatre jours et cinq cents francs.

J'ai vu un instant Lord Horshall un jour avant son départ. Le brave homme avait courru partout même à Brousse, sans songer à me demander quelques recommandations ! Aussi il n'a rien vu.

Veuillez offrir mes respects à la Princesse, j'ai appris avec plaisir des nouvelles de sa bonne santé, mais je n'ai pu rien savoir de mon ami Demètre.

Veuillez pardonner à mes maux et écrivez moi plus souvent je vous en prie. Votre bien sincèrement dévoué

Ahmed Vefyk

Constant(inople) du 25 octobre 1304

Je n'ai pu rien faire encore pour votre maison malgré des soins assidus. Tout le monde veut vendre personne n'achète — misère.

Bibl. Acad. Roum. Mss. Corresp. ino. 84.162

III

Lettres d'Ahmed Vefik Pacha à Alexandrine I. Ghica, épouse de Ion Ghica
1859—18°8

1

Ahmed Vefik à Alexandrine I. Ghica

Constantinople, < 1860 > 1276 février 7

Princesse,

J'ai encore reçu à très peu d'intervalles vos deux lettres si aimables et dont je ne saurai vous remercier assez. Malgré quelque retard de ma part ma correspondance souffre surtout de l'irrégularité de la poste.

Je pars donc demain et la joie de quitter Constantinople avec le regret de m'éloigner de la vie de famille fait un tel désordre d'idées dans ma tête que j'ai vraiment l'air indécis d'un ambassadeur de ce siècle. Je ne suis pas sans former quelques desseins de consolation à mes

peines, je pense vous voir à Paris et causer avec vous Princesse, du Bosphore et des amis absents ; cependant je ne sais comment vous dire que je désire vivement que cela ne soit pas trop tôt. Le Prince a absolument besoin de rester assez longtemps aux affaires pour qu'il n'ait besoin d'y revenir que pour de bon et lorsqu'il en sera tout à fait temps. Ce sera à vous d'expliquer ma pensée chère Princesse avec tous les ménagements nécessaires.

Ma mère et ma femme me chargent de vous présenter leurs compliments et l'assurance de leur vive amitié.

Au revoir donc Princesse, plutôt qu'adieu, veuillez embrasser les enfants et faire mes hommages à miss Haycock. On <...> que madame Balch, non contente de montrer beaucoup de mécontentement contre son prince, en témoigne aussi contre ce qu'on appelle je crois un suzerain. Ce n'est pas bien pour une vassale et je vais être obligé d'organiser une police contre elle.

Croyez moi, Princesse, votre fidèlement et sincèrement dévoué

Ahmed Vefyk

Constantinople le 7 février 1276

Chefik attend Demètre à Paris

Bibl. Acad. Roum. Ms. roum. Ms n° 5175 f° 9-10

2

Ahmed Vefik à Alexandrine I. Ghica Hissar <1860> 1276, sept. 28 / oct. 10,

Je viens de recevoir à deux jours d'intervalle vos deux lettres qui me donne la satisfaction d'apprendre votre heureuse installation, Princesse ; je suis heureux de penser que le Prince pourra passer agréablement son temps à assister à l'exploitation de sa forêt, au défrichement de ses terres ; jusqu'à l'été qui est la saison où il faut regretter le Bosphore, nous verront ce qu'il en adviendra ; Dieu est grand. La vente des propriétés un peu grandes n'est guère de saison ici et d'ailleurs le change serait désastreux avec le ducat à 82 piastres. Votre maison est en très bon état quoique la jeune amazone que j'y ai vue l'autre jour dans un énorme malacoff fasse gigantesquement craquer les escaliers. La petite maison s'est vendue à 52 mille piastres au vieux voisin.

J'ai vu Negri qui m'a semblé malade et madame Groppler qui est inquiète pour les affaires de son mari et cependant s'il pouvait vendre pour seulement 200 mille piastres du marbre, moins de 2500 ducats il serait à flots, mais le calme est tout-à-fait plat ici et il y a une gêne extrême.

J'ose vous prier Princesse de me rappeler au souvenir de Madame Balche et de renouveler mes remerciements pour l'intérêt qu'elle m'a témoigné. Je suis presque tout à fait guéri de corps et je commence à espérer de pouvoir faire un voyage qui me mettra en parfaite santé.

Vous êtes bien heureuse, princesse de pouvoir vous défendre de la cohue de la société, mais vienne l'hiver et vous serez bon gré mal gré entraînée par le bruit étourdissant de la ville. Je vous prie de ne pas m'oublier alors surtout et de me donner des nouvelles de vos chers enfants.

Lady Bulwer que j'ai vue tout dernièrement m'a dit d'un air fort émue le regret qu'elle éprouvait de ne plus vous voir.

Ma mère me charge de vous exprimer ses vœux pour votre bonheur et ses compliments à madame Haycock. Ma femme est désolée de ce que je refuse absolument à me mêler de la

lettre qu'elle et Adevyé sont occupées depuis trois jours à rédiger en français ; la scène est très amusante ; excusez moi, Princesse si je la laisse durer, mais dans deux ou trois semaines au plus tard vous aurez leur réponse ; j'ai refusé d'accepter un premier essai informe qu'Adevyé m'a porté ce matin. Vous connaissez princesse leur nature dévouée et aimante.

J'ai osé confier au semien 2 sabres, 7 pistolets, 2 boîtes, 1 fusil, 5 moulles à balles, 1 poignard, 281 volumes divers et un paquet de 30 feuilles imprimées. Je ne vous dirai de moi Princesse, parce que je suis de plus en plus désolé de voir notre petite société de Hissar dispersée peut être à jamais.

Votre toujours affectueusement et sincèrement dévoué

Ahmed Vefyk

Hissar du 28 sept/10 oct. 1276

Je vous envoie une lettre qu'un cavas Prussien a porté et reporté quatre fois en deux semaines, voulant la remettre en mains propres. Il s'est enfin décidé à me la laisser vendredi passé.

Bibl. Acad. Roum. Mss. Ms. roum. N° 5175, 11-13 V°

3

Ahmed Vefik à Alexandrine I. Ghica

Paris, <1861> 1277 août 21

J'ai été très heureux, Princesse de recevoir de temps à autre de vos chères nouvelles et de pouvoir m'informer en détail de la santé de vos enfants, auxquels je songe toujours avec l'espoir de retrouver un jour notre ancienne société si tôt dispersée. Sans cela j'aurais été bien inquiet en apprenant chaque jour les mille bruits de Bucarest et en ne revoyant pas retourner madame Balche, de vous croire encore une fois trop en peine, des affaires et de leurs suites. Je crois que nous n'aurons nulle part de véritable tranquillité, de bien long temps d'ici. Il faut donc en prendre son parti et espérer dans la protection de la providence divine. J'ai fait ici un petit voyage à Vichy, qui a été charmant, et il me semble que je me rétablirai complètement si j'avais quelques semaines de liberté ; mais si j'en avais autant peut être irai-je jusqu'à Constantinople faire une visite chez moi. Alors adieu Vichy et tous mes anciens projets. Enfin je ne sais que désirer ne sachant ce que je pourrai obtenir Mr. Stanley qui, lui, est heureux et ses chagrins, recommença un petit voyage et vous dira tous les bruits d'ici et bien peu de choses.

Adieu, Princesse, et j'espère seulement au revoir. En attendant vous trouverez tous les souhaits sincers de votre sincèrement dévoué serviteur.

Ahmed Vefyk

Paris 21 août 1277

Bibl. Acad. Roum., Ms. roum., 5175, f. 14-15

4

Ahmed Vefik à Alexandrine I. Ghica

<1860 - 1861>

Princesse,

Il m'a bien coûté d'attendre si longtemps pour vous écrire avec sécurité ; que je vous ai donné bien de soupçons la constance de mes opinions. Tel est cependant aujourd'hui le mode-

de gouverner les gens qui règne, qu'on empêche même de correspondances particulières. Mais je ne crains pas de répéter encore d'ici qu'on me choie et me traite, il est vrai avec complaisance, mais que je suis toujours de ces gens qui n'aiment pas les grives toutes rôties et fort embarrassé en conséquence de ma personne ici, ne pouvant honnêtement faire la grimace à ceux qui me sourient avec bonté.

Je suis bien heureux d'apprendre qu'en santé du moins vous et les vôtres, vous êtes tous bien, grâce à Dieu. Et mon ami Demètre quand donc viendra-t-il me trouver ici. Le petit Chefik me demande chaque semaine la permission de me rejoindre. Je vous suis bien reconnaissant, Princesse de l'intérêt que vous voulez me prendre à la santé de ma mère et à ma femme; elle vont assez bien, ainsi que les enfants malgré quelques indispositions inévitables avec la détestable fin de saison dont nous souffrons. Elles me chargent de vous assurer de tous leurs sentiments sincères et vous prie<ns> de remercier miss Haycock d'avoir pensé à elles.

Voilà madame Balche qui nous quitté à mon grand regret. C'était la seule personne chez laquelle j'avais jamais envie d'aller faire des visites à les Stanley et malgré mon indiscretion notoire et échapper ainsi au tour général de Paris, qui devient vraiment détestable, révoltant. On affecte tellement partout l'audace de la vertu que la conversation en devient effrayante. Enfin il y'a une fin pour chaque chose et je ne désespère pas de vous retrouver Inchallah dans notre hermitage de Hissar tous réunis encore une fois.

Votre bien sincèrement dévoué ami

Ahmed Vefyk

du 22 avril

Bibl. Acad. Roum. Mss. roum. 5175, f° 56-57

5

Ahmed Vefik a Alexandrine I. Ghica

Constantinople, <1862> 1278 dec. 9

Ma chère Princesse,

Je vous avais écrit de Paris, ainsi qu'au prince, à quelques semaines de distance, sans qu'il m'ait été possible depuis d'avoir de vos nouvelles. Grace au beau temps qui court j'a discrètement attendu jusqu'au moment de quitter Hissar; mais il m'est impossible de me taire avec la perspective que j'ai devant moi du séjour désagréable de la ville.

Quand reviendrez vous, Princesse passer quelques jours à Hissar, nous avons tous le plus grand désir de nous voir ainsi que vos chers enfants? Il faudra aussi songer à la maison qui ainsi negligée demanderait ensuite beaucoup de réparations. Dites moi aussi de grâce combien de medjidiyés je vous dois de restant de notre ancien compte pour lequel j'espérais que vous me donnerez de comissions à Paris.

Ici nous songeons tous à vous et tous les miens me chargent de leurs compliments pour vous. Je compte beaucoup vers l'été obtenir un congé et aller voir mes enfants à Paris. Vous me direz bien jusque là si je puis vous y être utile ou bien si j'aurai lieu d'espérer de vous y voir avec le Prince.

En attendant, Princesse, croyez moi toujours votre sincèrement dévoué,

Ahmed Vefyk

Constantinople le 9 décembre 1278

Bibl. Acad. Roum., Mss. roum. nr 5175, f° 16

Ahmed Vefik à Alexandrine I. Ghica

Belgrad <1863> 1279 juillet 28 / 9 août.

Chère Princesse,

J'ai été fort heureux d'avoir directement de vos nouvelles et d'apprendre que vous jouissez au milieu des vôtres du bonheur que votre coeur généreux mérite à si haut titre ; priez, Princesse, qu'il en soit de même des miens.

La vie errante me pèse horriblement et je songe aussi en rappelant bientôt mes enfants de Paris, à retrouver un peu le repos dont je suis complètement privé depuis bientôt quatre ans. A moins de contre ordre extraordinaire je pars d'ici après demain soir ou mardi matin et mercredi soir je serai à Giurgevo. Ce sera un bien grand plaisir pour moi d'avoir encore de vos nouvelles.

Veuillez agréer mes vives et sincères félicitations pour vos bonheurs de famille : mon ami Charles va passer de sage patriarche.

J'ai écrit à Agop efendi à l'ambassade de Paris pour qu'il voie le Prince, s'il y conduit directement l'ami Demétre et le présente à mon ami Mr Hortus, qui est à même par sa position dans l'instruction publique, de connaître les meilleures écoles de toute classe et qui est digne de confiance.

Est-ce que je pourrai aussi penser que nous nous verrons quelques mois à Hissar ; ma femme se plaint de ne pouvoir vous aller faire une visite jusqu'au delà du Danube et tous les miens me chargent de leurs compliments affectueux Adavieh en tête ; quant au petit Chefik il ne se rappelle que de l'ami Charles.

Adieu Princesse et en attendant que je puisse vous dire au revoir, agréez les sentiments sincères et dévoués de votre très obéissant serviteur.

Ahmed Vefyk

Belgrade le 9 août / 28 juillet 1279

Bibl. Acad. Roum. Ms. Roum. 5175 f°, 18-19

Ahmed Vefik à Alexandrine I. Ghica

Brousse, <1865> 1281 8 juin,

Ma chère Princesse,

J'ai reçu avec bien de plaisir votre bonne lettre et vos chères nouvelles. Seulement après avoir conféré avec Mr Guès et Mr Groppler j'avais loué au prix de quatre mille piastres la maison, qui se ruinait à force de rester vide et comme votre lettre arrivait une semaine après le contrat, j'ai taché d'y faire revenir, mais quoi'que le locataire n'y fut pas encore entré, on m'a écrit qu'il était intraitable ; en tout cas, cette pauvre maison vide était dévorée de vers et de manque de soins.

Que je regrette que vous ne veniez vous même et le Prince pour quelques mois ici. Les eaux sont magifiques, Brousse, sa campagne délicieuse et son Olymp splendide.

Venez, ne fut ce que pour un mois et vous verrez, Princesse le bien qu'en ressentiront les enfants, grands et petits. Ma mère et ma femme son bien reconnaissantes de votre bon souvenir ; elles ont passé quatre semaines ici et ma mère me dit qu'elle ne se reconnaît pas, pouvant déjà marcher une heure entière au jardin.

Mes compliments au Prince ; j'espère que vous êtes contente de Demètre et que vous en avez des nouvelles.

Votre toujours sincèrement dévoué, Ahmed Vefyk.

Brousse le 8 juin 1281

Bibl. Acad. Roum. Ms. roum., 5175, f° 20-21

8

Ahmed Vefic à Alexandrine I. Ghica

<1870> 1287 12/30 août

J'ai été charmé, ma chère Princesse, de recevoir par votre dernière lettre des nouvelles certaines de votre bonne santé et toute ma famille en a été dans la joie. La nouvelle qu'on ne vous envoie pas aux eaux et que vous aurez à aller voir vos enfants en compensation, me persuade que vous vous portez bien. Il ne me reste rien donc que le regret de ne pouvoir vous attendre à Hissar. Si au moins monsieur Ghica voulait enfin tenir sa promesse si souvent remise et venait cette année ne fut ce que pour un mois. Il en serait encore temps et j'aurais tant de consolation de pouvoir causer avec lui des choses du passé, dans un présent aussi sombre que le notre ! aussi désolant ! Aujourd'hui rien n'arrive sans qu'on n'y rencontre un sujet de pénible sensation. Et voyez cette vilaine affaire de Ploiești où l'on a eu le courage de vouloir mêler des noms honorables.

Cependant ne soyons pas trop ingrats, car à l'exception d'un seul, qui est payé pour cela, tout le monde a refusé de croire à cette calomnie, on en était indigné. Même les plus indifférents en affaires prenait part à ce sentiment et j'en ai été reconnaissant à la fortune, pour mon ami qui est dignement apprécié et si généralement honoré !

Si vous pouviez, Princesse à l'engager à nous donner quelques semaines cet automne nous vous en serions bien réellement reconnaissants et il verrait ici des choses qui l'intéresserait.

En espérant toujours je finis en vous transmettant tous les vœux et les sentiments d'affection de ma mère et de ma femme.

Votre bien sincèrement dévoué

Ahmed Vefyk

30/12 août 1287

Bibl. Acad. Roum., Mss Ms. roum., 5175, f° 24-25

9

Ahmed Vefik à Alexandrine I. Ghica

<1871> 19/31 mars

Les événements qui se déroulent sous nos yeux m'ont jeté chère Princesse dans un tel état de torpeur que je ne vis plus depuis trois mois. Depuis trois mois je ne fais que recevoir l'avis de mort de bons amis, d'anciens camarades. Je n'ai pas touché une plume tout ce temps. Enfin je puis dire que mon unique moment de répit a été celui où j'ai reçu votre bonne et chère lettre, qui, me rappelant les jours passés, m'a permis de respirer quelques instants. J'ai été heureux d'apprendre que tous vos enfants vous donnent la douce satisfaction que devait attendre votre cœur généraux. Croyez moi Princesse, que vous êtes vraiment heureuse de pouvoir vivre dans un foyer indépendant, éloigné de la vue des choses de nos jours.

Mais je n'ai pas su acquérir cette indépendance véritable et j'en souffre tous les jours. Les miens sont tous en bonne santé grâce à Dieu, à l'exception de ma femme qui se préoccupe trop vivement de l'état pénible de notre famille et s'en ressent d'une manière regrettable ; elle

est cassée et décrépite à quarante deux ans. C'est là le plus vif de mes vifs chagrins, mais je tiens bon et je ris encore quelque fois, malgré de continuels mécomptes. Ainsi Mr. Balatchiano avec lequel je m'habituai à parler de mes amies, nous quitte et réveille le véritable chagrin que j'ai éprouvé à la perte de Mr. Stourdza. Vous ne saurez croire, Princesse au degré d'estime qu'il m'inspire et à la position que sa modeste fermeté s'est faite ici en inspirant même à l'ennemi le respect de son talent véritable. Enfin j'espère que nous vivrons tous pour que cette période de désagrément soit aussi du passé

Votre bien dévoué serviteur,

Ahmed Vefyk

du 31/19 mars

Bibl. Acad. Roum. Mss. Ms. roum. 5175 f° 22-23 v°

10

Ahmed Vefik à Alexandrine I. Ghica

Hissar <1872> 1288 septembre 3.

Ma chère Princesse,

La charmante surprise que nous a fait le Prince cette année m'a rendu vraiment heureux et quoique la visite eut été bien courte après une si longue absence elle a satisfait mon désir, au moment où j'en désespérais malgré mon optimisme.

Je suis heureux surtout de savoir que toute votre chère famille ne vous donne que de la satisfaction et que l'ami Demètre se met à écrire. Vous rappelez-vous lorsque vous désespériez de sa turbulence? Mons. Stourza nous viendra aussi peut-être en automne. Ici nous allons clopin-clopan<t>. La santé de ma pauvre mère décline de jour en jour et le mariage de Hourrem se trouve remis; tellement les jeunes gens inspirent aujourd'hui des transes au lieu de confiance. Mais toujours à la grâce de Dieu.

Le Prince m'avait chargé de lui renvoyer de plaques de marbres à l'adresse d'Argintoian à Ibrail. Les plaques sont enfin parties la semaine dernière parcequ'il a été nécessaire d'attendre pour me convaincre qu'il n'y a pas de noilis direct pour Giurgevo. J'espère que vous me donnerez aussi des comissions et le plaisir de vous servir. C'est en vain que je tâche de m'arranger depuis deux mois pour aller à Carlsbad, non pour les eaux, mais pour voir mes amis.

En attendant, Princesse, je vous prie d'agréer tous les bons souhaits des miens et l'hommage de mon respect

Ahmed Vefyk

Hissar 3 septembre 1288

Bibl. Acad. Roum., Mss. roum., 5175, f° 26

11

Ahmed Vefik à Alexandrine I. Ghica

Hissar <1873> 1289, février 6

J'étais assez désagréablement affecté, Chère Princesse, d'apprendre de dernier cotés que votre santé n'était pas complètement rétablie et n'osais trop vous importuner de mes lettres, lorsque je suis cette fois rassuré par toutes les bonnes nouvelles que m'er donnent mes amis

Je vous félicite donc du bon résultat de vos voyages aux bains de Gleichenberg, quoique je ne puisse m'empêcher de toujours penser que le charmant séjour de Brousse et la vertu extraordinaire de ses eaux vous auraient été bien autrement salulaire. J'espère que vous rencontrerez madame Vladoyano et j'ai taché d'en faire un prosélyte dévoué par l'étalage de toute mon érudition hydropoétique. Je tache de vous entourer d'un complot très élaboré pour avoir le plaisir de vous revoir encore au milieu de nous.

Je suis bien heureux d'apprendre les succès de mon ami Demètre, j'en attends autant par la suite, de l'austère Charles, malgré ce que vous me dites de sa turbulence actuelle. Ma mère et ma femme voyant beaucoup de dames de Bucarest faire facilement le voyage ne font que me demander si elles n'auront pas la satisfaction de vous revoir bientôt avec vos chers enfants. La fille d'Adeviyé qui s'appelle Attyé me demande gravement quand elle fera la connaissance de la charmante mademoiselle Mitza dont elle entend parler si élogieusement. Enfin tout le monde vous attend avec espoir.

Moi Princesse je me tourmente à tort et continue à souhaiter tous les bonheurs à votre chère famille.

Votre dévoué serviteur,

Ahmed Vefyk

Hissar le 6 février 1289

Bibl. Acad. Roum., Ms. roum., 5175, f° 28

12

Ahmed Vefik à Alexandrine I. Ghica

<1880> 1297 janvier 9

Ma chère Princesse,

La joie que j'ai éprouvé de voir cet été mon ami Demètre a été presque dépassée par celle que m'a inspirée l'arrivée de votre charmante lettre. Je désespérais d'avoir de vos nouvelles directes et je m'en faisais un véritable chagrin. Ne me laissez pas si longtemps sans nouvelles. Si vous le vouliez vous pourriez même vous informer auprès de mon ami Demètre. Combien aujourd'hui un voyage est facile et vous serait avantageux pour la santé. Mais je n'ai plus cet espoir et je ne puis deblayer le guignon qui me poursuit puisque je n'ai pu vous trouver à Ghergani même. Stanley me dit qu'il compte absolument revenir cette année et qu'il regrette de n'avoir pu vous voir. Les propriétaires anglais sont tous ruinés !

Espérons tous que le nouvel an sera clément je le souhaite pour <...> agréez en mes vœux pour toute votre chère famille. Ma femme et Beyhan me chargent de leurs compliments de coeur.

Votre tout dévoué

Ahmed Vefyk

du 9 janvier 1297

Bibl. Acad. Roum., Mss. roum. 5175, f° 36

Ahmed Vefik à Alexandrine I. Ghica

<1888> 1304, mars 9

Ma chère Princesse,

J'ai été bien charmé de recevoir une lettre de vous mais en apprenant la bonne nouvelle d'un ménage dont vous remarquez du contentement, toute la famille a été en joie, ma femme et mes filles et même leurs enfants qui entendent souvent parler du temps que nous passions ensemble à Hissar se font toute une fête de vous savoir satisfaite et heureuse. Hereux temps passé ! Je vous prie chère Princesse d'offrir aussi tous mes compliments au Prince et puisque ce bonheur intime lui allège un peu les tourments de la vie du dehors. On a vraiment besoin d'une compensation pour pouvoir respirer un peu dans cet horizon si sombre.

Pensez quelque fois à nous, chère Princesse et croyez moi toujours votre sincèrement dévoué

Ahmed Vefyk

du 9 mars 1304

Bibl. Acad. Roum., Mss. Ms. roum., 5175, f° 40

IV

Lettres ; 'Vhmeb Vefik Pacha à Dimitrie A. Sturza

1870 — 1871

Ahmed Vefik à D. A. Sturza

Hissar <1870>

Mon cher Monsieur Stourdza,

Je suis aussi bien qu'on peut l'être avec l'anxiété que me fait attendre un heureux résultat dans vos affaires. Et si je n'aurai plus le plaisir de vous voir, qui sait pendant combien de temps, j'ai au moins la consolation de penser que vous seul pourrez réussir à pousser aujourd'hui les honnêtes gens à s'entendre et se réunir fortement.

Votre gouvernement n'est pas encore rentré en grâce à Paris, quoi que l'on dit, et je tremble en pensant aux adversaires de diverses couleurs qu'on vous prépare. Que Dieu vous soutienne pour faire triompher le bien.

Veuillez dire tous mes vœux à notre cher ami ; quant à la princesse je crains que c'est elle qui ne veut pas nous donner quelques mois à Constantinople et qui est d'accord avec le sort pour faire naître des obstacles ; moi qui me préparais déjà à des excursions pour le printemps ! Veuillez aussi présenter mes compliments à madame Vladoyano et à madame Golesco

Agréez donc mes souhaits et que le seigneur benisse vos efforts !

Adieu, votre bien sincèrement et affectueusement dévoué

Ahmed Vefyk

Hissar, lundi matin

Bibl. Acad. Roum., Mss. Ms. roum., 5319, f° 222-223

Ahmed Vefik à D. A. Sturdza

<1870> décembre, Hissar

Mon cher Monsieur Stourdza,

Se trouve si long le délai de dix jours depuis la ragréement du ministre que je désespérai encore une fois de cette bonne occasion inattendue. Car je suis sûr qu'il se prépare de grandes vilainies contre nous à l'étranger et qu'il est temps de songer à y faire face. C'est donc avec une bien grande joie que je vous félicite et que je me félicite aussi de l'événement. Que le tout puissant daigne aider les efforts des honnêtes gens. Je trouve que votre cabinet est formé presque entier de personnes qui ont déjà donné des garanties de leurs caractère mais je vous recommande le pauvre Golesco qui doit être juste sur la limite de la perdition ; si on l'abandonne il tombera de l'enfer des bonnes intentions dans celui des mauvaises résolutions et cependant plus tard on pourrait en avoir besoin.

Adieu mon bien cher Monsieur Stourdza, vous êtes l'une de mes consolations dans le monde des affaires, mais j'ose à peine désirer de nous revoir bientôt ici ; qui mettriez vous à la secrétaire d'état. Mais j'espère recevoir de vos bonnes nouvelles et de vos intéressantes lettres. Je vous prie instamment de persuader mon cher ami Ghica que nous attendons son oeuvre depuis des années et voilà le moment, j'envie son bonheur ; si j'avais quatre ou cinq amis comme les siens j'aurais l'audace d'épauler le globe entier ; il mérite son bonheur. Quant à la Princesse je crains qu'on ne puisse lui offrir que des condoléances, tellement sa retraite de Ghergani lui est devenue chère et qu'elle désire le repos pour tous les siens, mais son coeur généreux réfléchira aussi un peu sur les intérêts des honnêtes gens.

Adieu donc, puisqu'il le faut et croyez à ma haute estime et à mes sentiments dévoués.

Ahmed Vefyk

Hissar, samedi

Bibl. Acad. Roum. Mss. Ms. roum. 5319, f° 336-338

INDEX ET GLOSSAIRE *

AALI Efendi, PACHA AALI PACHA, MEHMED EMIN (1815-1871). Homme d'état ottoman, ministre des affaires étrangères, grand vizir, premier délégué ottoman à la Conférence de Paris.

ABERDEN, GEORGE GORDON (1784-1860) lord, Homme d'Etat anglais, ministre des affaires étrangères, premier ministre (1852-1855) I, 17

ADEVIYE (ADEVIY'E, ADEVIYEH) fille d'Ahmed Vefik II 10, III 2, III 6.

ALBANIE II 22

AHMED PACHA I 32

ALISON, CHARLES, Premier secrétaire près l'Ambassade de Grande Bretagne à Constantinople I 34, II 5

ANA, fille de Ion Ghica, née en 1859 II 3

APOLLONIE (APOLONIE, NICOLAE) participant à la Révolution de 1848 en Valachie I 2

ARGINTOIAN III 10

ARSAKI (ARSACHI, APOSTOL) (178-1869) médecin, grand propriétaire, connu par ses vues contrerévolutionnaires I 26

* L'index et le glossaire regardent seulement l'annexe. Les chiffres renvoient aux paragraphes et aux numéros des lettres.

ATIYE, petite fille d'Ahmed Vefik, fille d'Adeviye II 10, III 11.

AUTRICHE I 18

AZERBAIDJAN I 20

BAGHDAT (BAGDAD) I 19

BALATCHANO (BALACEANU, ION) (1825—1914) homme d'Etat roumain, a participé à la Révolution de 1848. Agent diplomatique de la Roumanie à Constantinople (31 déc 1870—26 mars 1871), ministre des affaires étrangères, ministre plénipotentiaire à Paris, Constantinople, Vienne, Rome, et Londres I 2, I 22, II 17, III 9

BALCESCO (BĂLCESCU, NICOLAE) (1819—1852) Grand historien et patriote roumain, l'un des chefs de la Révolution de 1848 en Valachie, ami de Ion Ghica I 7

BALCH (BALȘ) famille roumaine établie à Constantinople au milieu du XIX-e siècle I 34, III 1, III 1, III 2, III 3 III 4

BALTADJI (BALTEAZZI) TH. I 7

BAYAZID localité en Anatolie I 23

BEBEK, petite localité sur le Bosphore

BELGRADE II 25 II 9

BEYHAN, fille d'Ahmed Vefik III 12

BIBESCO (BIBESCU, GHEORGHE) ancien prince de Valachie I 24

BLAREMBERG (madame) II 16

BOMBAY II 2

BOSPHORE I 28, II 9

BRĂILA (turc: IBRAİL) port roumain sur le Danube III 10

BRĂTIANU ION (1821—1891) homme d'Etat roumain I 35

BROUSSE (turc BURSA) II 10, II 10, III 7, II 25

BUCAREST II 2, III 3

BULWER, HENRY I 34, LADY III 2

CALINECHTI (CĂLINEȘTI) petite localité en Valachie I 5

CAPUKENYA (KAPUKEHAYA) agent d'un gouverneur général auprès de la Porte, agent des princes de Moldavie et de la Valachie à Constantinople, agent du prince Ion Ghica, bey de Samos à Constantinople I 20, I 21, II 2

CANNING, SIR STRATFORD VICOMTE DE REDCLIFFE (1786—1880) diplomate anglais, ambassadeur à Constantinople (1825—1828) et (1841—1858)

CARACACHE (CARACAȘ, GRIGORE) (1823—1888) prit part à la Révolution de 1848 en Valachie, exilé, après la rentrée en son pays, magistrat, préfet, député I 2

CARLSBAD III 10

CAVAS (KAVAS) garde attaché au service des missions et consulats étrangers en Turquie

CATARDJI (CATARGIU, ALECU) fonctionnaire dans le Ministère des Affaires Etrangères ottoman I 3

CATZOULIDI, Homme d'affaires de Ion Ghica II 1

CHARLES (SCARLAT) fils de Ion Ghica, né en 1856 II 10 III 6 III 6

CHEFIK (Şefik) fils d'Ahmed Vefik II 17, II 22

CHOUMNA (Choumla, Şumla) Ville en Bulgarie

COLINTINA petite localité près de Bucarest I 5

COLQUHOUN, ROBERT GILMOUR (1804—1970) consul général d'Angleterre à Bucarest (1834—1859)

CONSTANTINOPLE I 30, I 33, II 47, III 3

DALMATES II 18

DANUBE (v. Question du) I 27, II 16, II 23, II 24, III 6

DÉMÈTRE (DIMITRIE) fils de Ion Ghica né en 1848 I 29, II 2, II 8, II 16, II 22, II 25, III 6, III 12

DOPLITCHANO (Topliceanu) participant à la Révolution de 1848 en Valachie I 2

DUHAMEL, ALEKSANDR OSIPOVITCH (1801—1880) général russe, diplomate, commissaire extraordinaire russe dans les Principautés roumaines I 4

ELIADE, ION RADULESCU (1802—1872) écrivain roumain, membre du gouvernement provisoire de 1848 en Valachie I 25

FUAD EFENDI, PACHA général turc, commissaire ottoman dans les Principautés (1849—1859) ministre des Affaires Etrangères et Grand Vizir I 13, II 4

GHERGANI, localité en Valachie, propriété de Ion Ghica II 12, II 12, IV 2 +

GHICA ALEXANDRE ancien prince de la Valachie I 26

GIERS II 20

GIURGEVO localité en Roumanie, port au Danube III 6

GLEICHEMBERG, les bains de — III 11

GOLESCO (GOLESCU, ALEXANDRU C ALBU) (1818—1873) Membre du gouvernement provisoire de la Valachie pendant la Révolution de 1848, exilé à Paris I 7, I 35

GOLESCU (GOLESCU, ALEXANDRE G-ARAPILĂ) (1819—1881) Homme d'Etat roumain, ayant participé à la Révolution de 1848 fut exilé à Constantinople jusqu' en 1857, ministre (plusieurs fois) agent diplomatique de Roumanie à Constantinople II 11, IV 1, IV 2.

GOLESCO (GOLESCU) madame, épouse de Alexandre G. Golesco II 10, IV 1.

GRANT, EFFINGHAM (1820—1892) secrétaire du Consulat Général d'Angleterre à Bucaresti I 11.

GROPLER (madame) II 12, II 23, II 20, III 7.

GUÈS I 30, II 8 III 7.

HAYCOCK miss, dame anglaise éducatrice des fils de Ion Ghica II 8, II 10, III 1, III 2, III 4.

HERZEGOVINS II 18 v. HERSEK

HISSAR (Roumeli Hisari) localité sur le Bosphore I 28, II 9, II 10, II 11, II 12, II 25, III 2, III 5, III 8, III 13.

HORSHALL LORD II 25

HORTYS I 29

HOSPODARAT la fonction de hospodar, prince de Moldavie ou de Valachie I 34

HOURREM, v. le mariage de III 10

HUSSEYIN Efendi I 13, I 14.

IBRAIL v. BRAILA

INDES I 35

INCHALLAH (turc: inşallah) expression: s'il plaît à Dieu

IONESCO (IONESCU, ION DE LA BRAD) agronome roumain, ayant participé à la Révolution de 1848, passa 9 ans en exile dans l'Empire ottoman. Nommé directeur de l'Ecole d'Agriculture de San Stefano, administrateur des domaines de Thessalie du Grand vizir Rechid Pacha, auteur de plusieurs ouvrages sur l'agriculture dans l'Empire Ottoman et dans la Roumanie. Après 1859, ministre, professeur I 31.

ITALIE I 26

JEAN, Fils de Ion Ghica I 15

KALTCNINSKI, Consul de la Russie à Bucaresti I 7

KEYF, expression turque: aise, bonne humeur

KHIVA (le khanat de) I 20

KIAMIL BEY (KÂMIL BEY) I 8

KIANI PACHA I 24

KURDES I 25

LAVALETTE (CHARLES JEAN MARIE FELIX, MARQUIS DE) (1806—1881) diplomate français, ambassadeur de France à Constantinople (1850—1853)

LAYARD, AUSTEN HENRI attaché près l'Ambassade britannique de Constantinople, diplomate et archéologue anglais, ami d'Ahmed Vefik et de Ion Ghica I 35 II 22

LEBET II 10, II 11

LOMBARDIE I 26

LONDRES II 19, II 22, II 24

LUDERS (LUDERS, ALEKSANDR NIKOLAEVITCH) (1790—1874) général russe, commandant en chef des troupes russes dans les Principautés après la Révolution de 1848 I 4

MANO (MANU, ALEXANDRE): participant à la Révolution de 1848, exilé en Turquie I 22

MAGHERO (MAGHERU, GHEORGHE)
(1804—1880): général, a participé à la
Révolution de 1848, exilé I 7

MARIN v. SERGHESCU

MARSEILLE I 35, II 17

MAVROS, NICOLAE (1782—1868) général,
inspecteur des quarantaines dans les
Principautés I 2

MAZBATA: mot turc: protocole, procès
verbal II 14

MEHADIA, localité en Roumanie I 4

MEHMET ALI, PACHA (1807—1868) diplomate
ottoman, grand vizir

MENTCHICOFF (ALEKSNDR SERGUE-
EVITCH) I 15

MOSCOU II 20

NEGRI (COSTACHE) homme politique
roumain, ayant participé à la Révolution
de 1848 exilé en Turquie, agent
des Principautés unies à Constantinople
sous le prince Couza II 2, III 3, II 8,
III 2

OLLANESCO (D. C. OLLANESCU-AS-
CANIO) (1848—1908) diplomate rou-
main, ministre de Roumanie à Constan-
tinople. Ecrivain, membre de l'Académie
Roumaine.

OLYMP montagne en Bythinie v. Brousse
III 7

PARIS II 25, III 5

ROMANESCO (ROMANESCU, CONSTAN-
TIN) (1824—1878) participant à la Ré-
volution de 1848 en Valachie, exilé, il
a regagné son pays après 1851, magi-
strat I 2

ROSE, C HUGH HENRI ROSE OF
STRATHNAIRN) (1801—1885) co.onel,
secrétaire près l'Ambassade d'Angleterre
à Constantinople (1851) Chargé d'affaires.
I 24

ROSETTI (C. A. ROSETTI) Homme
d'Etat roumain (1816—1885) ayant par-
ticipé à la Revolution de 1848 exilé à
Paris. Revenu en Roumaine ,député,
ministre I 22

ROUMANIE II 20

ROUSDJOUK (RUSCIUK, RUSSE) ville
en Bulgarie II 15

SARDES les troupes I 26

SADYK (SADIK) PACHA, officier, écri-
vain et diplomate, émigré polonais en
Turquie (Czaikovski, Michel (Czaika) il
embrassa la religion islamique sous le
nom de Sadik I 13

SAMOS I 23

SAMSOUN (SAMSUN) ville en Anatolie
sur la côte de la Mer Noire I 19

SCARLAT v. Charles, fils de Ion Ghica
SCUTARI II 12

SEMLIN II 9

SKENA (SKENI) le baron I 23

SINGAPOUR II 5

SKOBELEF II 23

SLATINEANO (SLATINEANU) I 7

SERGHIESCO (MARIN SERGHIESCU)
participant à la Révolution de 1848

SLAVES II 18

SMYRNE I 24 I 23

STANLEY, HENRI diplomate anglais I 20,
I 24, II 2, II 5, II 23, III 2, III 3, III 4,
III 12

STERIADI II 7

STETTIN II 17

ST. GEORGES v. Danube II 20

STIRBEY Prince de Valachie (1840—1853,
STURDZA (DIMITRIE A STURDZA)

(1823—1914) Homme d'Etat roumain,
agent diplomatique de Roumanie à Con-
stantinople, ministre, chef libéral II 12
II 13, II 14, II 16

STURDZA, GRIGORE v. MOUKLES
PACHA

STRATFORD v. CANNING I 34

SYRIE II 5

ŞEFİK v. CHEFIK

TALLEYRAND PERIGORD, CHARLES
ANGELIQUE DE- I 28

TATIL (mot turc: congé) I 35

TCHEQUI (mot turc: ancienne mesure de
bois d'environ 250 kilos) I 28

THESSALIE I 51

TIFLIS I 23

TITOFF (TITOV, VLADIMIR PAVLO-VITCH) (?—1891) ambassadeur de la Russie à Constantinople, délégué russe à la Conférence de Balta Liman (1849) I 1

TOTO fils de Ion Ghica v. Demètre

TURIN II 4

URQUHART, DAVID (1805—1877) diplomate anglais I 2

USTINOFF (OUSTINOFF) I 9

VENISE II 22

VICHY II 15, III 3

VIENNE II 25

VLADOYANO (VLADOIANU) III 11, IV 1

YALI (mot turc: maison de plaisance située au bors de la mer I 28

YASSY (IAȘI) II 2, II 3.

YEMEN I 32

RAMIZ PACHA ET SON ACTIVITÉ

par H. DJ. SIRUNI

Abdullah Ramiz Pacha est une des personnalités les plus remarquables de ce groupe d'hommes politiques turcs qui assumèrent un rôle important pendant les événements de la première décennie du dernier siècle autant par son activité lors de ces événements, que par la tragédie qui a marqué la fin de sa carrière.

Les historiens turcs du dernier siècle tels que Ahmet Djevdet, Asym, Chani Zadé et Tayar Zadé Ata, n'ont pas oublié, naturellement, de signaler dans leurs comptes rendus dédiés aux événements historiques de leur temps, la part d'activité qui revient à Ramiz Pacha.

Le premier des historiens turcs contemporains qui s'est occupé de plus près de Ramiz Pacha — dans un ouvrage, édité en 1942, sur les ayans de Roumélie et surtout sur la vie et l'activité d'Alemdar Pacha — a été Ismail Hakky Ouzountchearchyly, qui fournit des données importantes et reconnues telles autant par le témoignage des documents publiés par d'autres historiens turcs contemporains d'Effaluddin et Tahsin Oz, que par des documents qu'il avait étudiés lui-même, le chronique de Yayla Imami par exemple, ainsi que les actes conservés dans les archives de la Présidence du Conseil (Bach Vékalet Archiv).

Nous sommes redevables à notre collègue soviétique, le professeur Miller, qui, en s'étayant du précieux matériel documentaire qui se trouve dans les archives russes, nous a fourni de nouvelles et intéressantes données dans son ouvrage portant sur Bairactar Mustafa Pacha, publié en 1943 — et aussi par nous la même année — ainsi que dans sa communication tenue tout récemment dans le cadre de l'Institut des Etudes Sud-Est européennes.

Nous n'avons presque pas de sources étrangères à consulter sur Ramiz Pacha, excepté quelques rapports consulaires sur sa fin tragique ou des notes de voyage.

En ce qui concerne les sources d'information arméniennes, elles contribuent d'une façon remarquable à débrouiller les événements qui ont eu lieu dans l'Empire ottoman pendant les dix premières années du dernier siècle.

Nous disposons d'abord de deux chroniqueurs contemporains, Galoust Arabian et George Ogoulloukian, dont les notes se trouvent conservées parmi les manuscrits de la bibliothèque des Méchitaristes à Vienne.

Dans la bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie se trouve le carnet de notes journalières de Boghos Sebastian, bien connu pour avoir été mêlé aux événements de la région danubienne.

A Matenadaran, le palais des manuscrits d'Erevan, se trouvent deux ouvrages, l'un en arménien classique, le second en langue turque, mais en caractères arméniens, de Mser Mseriantz, portant sur la vie et l'activité de Manouk Bey et les événements auxquels il prit part.

Nous devons préciser que l'auteur qui, après la mort de Manouk, a trouvé longtemps abri dans le château de Hâncesti en qualité de pédagogue de ses enfants, avait eu accès à toutes les archives de son défunt maître; il a pu se servir des souvenirs de tous ceux qui dans la famille et en dehors de la famille avaient collaboré avec Manouk — entre autres les souvenirs du fameux Babic, bien connu pour ses accointances avec le célèbre groupe de dignitaires turcs de Rouschtchouk.

Enfin, dans les riches archives de Manouk Bey conservées au musée d'Histoire de Bucarest, on trouve un nombre important de documents qui à leur tour contribuent à enrichir nos connaissances sur Baïractar Mustafa Pacha et sur les personnages qui ont collaboré avec lui, parmi lesquels on compte aussi Abdullah Ramiz Pacha.



Nous avons jugé opportun — à la lumière de ces sources arméniennes — de faire quelques précisions, de fournir quelques données complémentaires en ce qui concerne les événements qui ont troublé l'Empire ottoman à cette époque et le rôle que joua Abdullah Ramiz Pacha, le héros de notre présent article.

Il n'y a pas lieu d'insister ici sur cette personnalité, qui bien que trop tôt disparue — à l'âge de 39 ans — avait pris une part active à la vie politique pendant la période des réformes projetées par le sultan Sélim et de leurs conséquences si désastreuses. Né en Crimée, il passa son enfance à Constantinople où son père s'était réfugié; il avait reçu une éducation soignée, était entré dans les services d'Etat et avait été promu chef de comptabilité dans l'armée impériale avec résidence à Silistra. Ardent partisan des réformes préconisées par Sélim, il fut destitué à la suite de la chute du malheureux sultan détrôné, et il fut aussi exilé, pour attendre sa condamnation à mort. Sauvé de l'exil par Baïractar Mustafa Pacha, il avait fait partie du groupe secret des amis formé à Rouschtchouk; arrivé à Stamboul avec Baïractar, pendant le court vizirat de son ami, il avait fait partie du gouvernement en tant que capoudan-pacha et à la suite de la mort tragique de Baïractar, après une résistance de quelques jours, il s'était enfui de la capitale accompagné des autres collaborateurs du malheureux vizir. Après une courte halte à Rouschtchouk il avait passé en Valachie, pour chercher asile auprès des Russes. Après un séjour de 4 ans en Russie, trompé par les invitations insistantes du sultan, il partit pour Belgrade, acceptant la charge qu'on lui avait promise; mais en route il fut odieusement assassiné, à Colentina, dans les conditions que l'on connaît.



Après ces courtes notices nous nous sentons quand même obligés de combler, à la lumière des sources accessibles, quelques lacunes pour ce qui est des événements auxquels il prit part.

Tout d'abord, certaines rectifications sont absolument nécessaires en ce qui concerne la création du groupe secret de Rouschtchouk dont Ramiz Pacha fit partie également, et au sujet duquel les historiens turcs omettent totalement, de mentionner le rôle prépondérant joué par Manouk Bey, rôle que Miller a d'ailleurs mis en évidence dans sa récente communication, où on dit que si Ramiz fut la main droite de Baïractar, Manouk fut sa main gauche.

Commençons par quelques passages qui se trouvent dans les notes des chroniqueurs arméniens.

Par exemple, Bogos Sebastian, mentionne dans son carnet une rencontre qu'il eût à Rouschtchouk avec Abdullah Ramiz Effendi le 21 octobre (1223 Ramazan).

« Quand le sultan martyr, feu Sélim III, fut détrôné, Abdullah Ramiz Effendi détenait le poste de premier chef de la comptabilité dans l'armée impériale, ayant pour résidence Silistra; mais quand le sultan Moustafa IV monta sur le trône et octroya à Celebi Mustafa Pacha la dignité de Grand Vizir, celui-ci, à cause de la haine et de la malveillance qu'il portait aux dignitaires de Sélim, destitua injustement Ramiz Effendi de sa fonction de premier chef de la comptabilité et l'envoya en exil à Cavalla, avec l'intention de le condamner à mort sous autres prétextes valables. Mais l'ancien Grand Vizir, feu Mustafa Pacha, qui pendant tout ce temps était demeuré le *vali* de Silistra et commandant en chef de l'armée impériale, s'est interposé et a tout fait pour le retenir à Philippopoli, d'où, au moyen d'un firman impérial, il partit ensuite pour Rouschtchouk. J'ai eu l'occasion de le rencontrer et il m'a récité le poème plein de charme que j'ai copié d'après l'original écrit de sa main ¹ ».

Voyons maintenant sous quelles conditions Ramiz donna son adhésion au mouvement que Baïractar allait diriger.

Mser Mseriantz, après avoir décrit la révolte des janissaires, la démission de Sélim II et les démarches de ses partisans pour organiser un front commun contre le régime introduit par les janissaires, affirme que Manouk Bey aurait été celui qui conseilla à Baïractar de s'assurer d'abord des partisans à Constantinople même. Après avoir pris des mesures dans ce sens, Baïractar a commencé à s'intéresser en même temps aux dignitaires capables qui se trouvaient en exil. Ayant appris alors qu'à Philippopoli se trouvait, avec d'autres personnalités, un certain Ramiz effendi jouissant d'une grande renommée, vénéré par tous pour son talent et sa sagesse, et admiré pour sa parfaite éducation, il demanda à Manouk Bey par quels moyens on pourrait le gagner. Manouk Bey, désirant s'informer, au préalable, sur les idées qu'il pouvait avoir et sa manière de vivre, envoya Babic à Philippopoli, déguisé en marchand, en lui donnant ses instructions pour arriver à le suivre et à connaître ses opinions. Une fois dans cette ville, Babic trouva l'occasion de le rencontrer, et tout en lui expliquant les grands déboires et pertes qu'ont eu à souffrir les commerçants à cause des janissaires, il fit allusion à la belle époque de Sélim, lorsqu'ils étaient tous heureux. Immédiatement, après avoir entendu ces propos, Ramiz fut saisi d'émotion et les passions qui agitaient son âme se firent voir clairement. « Bien parlé, marchand, lui dit-il; s'il était demeuré sur son

¹ Académie de la République Socialiste de Roumanie, Manuscrits orientaux, n. 182, f. 85.

trône, personne n'aurait eu à souffrir ; quant à nous, nous ne serions pas réduits à la misère ». Babic ayant donc appris qu'il avait affaire à un véritable partisan du sultan Sélim, s'empresse d'ajouter que Mustafa Pacha étant l'un des fervents admirateurs du même sultan était prêt à aider ceux qui partageaient ses sympathies. En prenant avec lui une lettre pour Mustafa Pacha que Ramiz écrivit devant les autres exilés, Babic retourna à Rouschtchouk.

Par la suite, Mustafa Pacha reçut de la Sublime Porte l'ordre d'élargir Ramiz effendi, ainsi que les autres et les amena à Rouschtchouk, en les traitant avec honneur. Par étapes il rassembla autour de lui aussi d'autres exilés qui vivaient ailleurs ².

Le groupe de conjurés groupés autour de Baïractor, connu sous le nom de *Rouschtchouk Yarany* (les amis de Rouschtchouk) est considéré comme « le premier cas dans l'histoire de la Turquie, où il fut créé, sinon un véritable parti politique, au moins un groupement politique avec un programme d'activité bien déterminé » ³.

En ce qui concerne la formation du groupe des conspirateurs, d'après les dires des historiens turcs, en faisaient partie Mehmet Tahsin, Mehmet Emin Behidj, l'ancien inspecteur pour l'approvisionnement de l'armée, Abdullah Ramiz, chef de la comptabilité de l'armée, Moustafa Refik l'ancien Kehya-Bey et Mehmet Said Galib, ancien reïs-effendi.

Les sources turques d'information omettent ici encore « deux aides très proches de Baïractor, et qui sont Kehya Ahmet Effendi, devenu *ayan* de Rouschtchouk après que Baïractor eut reçu la dignité de Pacha et de *Seras-ker*, ainsi que le banquier de Mustafa pacha Baïractor, l'Arménien Mirzaïan plus connu sous les nom de Manouk Bey » ⁴.

Mais ce n'est pas tout : Manouk Bey a joué un rôle décisif parmi les conjurés, autant par la confiance que Baïractor lui accordait, que par l'influence qu'il exerçait sur les autres. En outre, c'était lui l'âme de la conspiration, car il disposait aussi de moyens financiers qui soutinrent le mouvement. Enfin, il gardait des liaisons fort intimes avec des personnalités de l'armée russe et préparait le terrain pour une entente avec l'ennemi, entente d'autant plus nécessaire qu'elle était indispensable pour pouvoir réaliser les objectifs que le groupe s'était proposés.

Mserian nous fait encore savoir qu'après s'être assuré de la collaboration de tous les exilés pour une lutte qui leur était commune, Manouk Bey aurait suggéré à Mustafa Pacha de mettre son projet à exécution.

Nous n'insisterons pas sur les événements qui ont suivi : le départ de Baïractor et de son armée de Rouschtchouk, la halte à Andrinople pour rencontrer le Grand Vizir, l'entrée de l'armée dans la capitale, l'entrée de Baïractor dans le palais impérial pour rétablir Sélim sur le trône ; puis, ne trouvant plus que le cadavre du malheureux sultan, l'abdication du sultan Mustafa déposé à Kafès, l'ascension au trône de Mahmoud, la nomination de Baïractor en tant que Grand Vizir, la nouvelle révolte des janissaires, la lutte entre les révoltés et Baïractor, ainsi que la mort héroïque de ce dernier.

² Mser Mseriantz, *Biographie de Manouk Bey Mirzaïantz*, ms. Matenadraan, ff. 136—138.

³ Miller, *Bairactor Mustafa pacha*, p. 197.

⁴ *Op. cit.*, p. 198.

On connaît les événements qui ont suivi la nuit tragique du 2 au 3 novembre. Le chroniqueur contemporain George Ogoulloukian décrit les événements de Constantinople qui ont eu lieu le second jour après la mort héroïque de Baïraktar Mustafa Pacha, et nous donne une autre version de ce qui s'y était passé :

« Un autre groupe de janissaires est allé à Tatly-Kouyou près de Tavchan-Tachi, pour entourer et perquisitionner la maison de Kehya Bey Mustafa Effendi. Pendant le bombardement le defterdar (Mehmet Tahsine) était venu aussi chez lui et ils avaient verrouillé les portes pour le combat qui s'annonçait. Il y avait aussi trois cents *seimeni** très braves, auxquels on pouvait se fier. Les janissaires trouvèrent les portes du manoir fermées. Les *seimeni* tiraient par les trous ménagés dans les murailles, qui étaient aussi épaisses que celles des châteaux forts; ils abattirent presque trois cents janissaires. Se rendant compte qu'ils ne pouvaient rien contre les *seimeni*, les janissaires essayèrent de mettre le feu. Implorés par les habitants, ils renoncèrent à leur idée. En échange ils amenèrent un canon et se mirent à bombarder le manoir. Effrayés, les *seimeni* se rendirent, en ouvrant les portes. Dès qu'ils furent entrés, les janissaires tuèrent d'abord le Kehya Bey et ensuite le chef des *seimeni*, ils se saisirent du *defterdar-effendi*, qui se nommait Mehmet Tahsine Effendi; ils l'amenerent et le mirent à mort devant la *tourbé* de Aga-Kapou, où la veille avait été tué l'aga des janissaires... Ils mirent à sac tout le manoir et après avoir fini, ils allèrent dans la cour (de la mosquée) de Süleymaniye se reposer de tout le travail et des fatigues de jour et de nuit.

Pendant ces troubles, Kady Pacha, ainsi que le kapoudan Ramiz Mehmet (Abdoullah) Pacha, furent amenés au palais impérial pour se préparer à la lutte. En premier lieu ils y convoquèrent les *seimeni* de Skutari, tout en laissant leur *aga* où il était pour avoir l'oeil à tout et pour ne permettre à personne de passer sur l'autre rive. Après cela l'*aga* de Tchiftlyk laissa sur place trois cents cavaliers avec leur commandant. Le reste des troupes — au nombre de deux mille soldats, l'accompagne pour monter la garde de Béchiktache jusqu'à Tophané — afin que personne ne passe de là à Istanbul. Pour finir, ils retirèrent les navires de l'arsenal, en les rangeant devant Yali Kiosk, pour que personne n'ose venir en aide aux janissaires, soit par terre soit par mer. Mais tout ceci ne servit à rien. Tous leurs *seimeni*, ceux de Kadi Pacha, ainsi que ceux qui étaient arrivés de la caserne de Skutari et de Tchiftlyk ne dépassaient pas le nombre de dix mille. C'est pourquoi il ne réussirent dans leur dessein et se rendirent ridicules »⁵.

On sait qu'après de vains efforts pour écraser la révolte des janissaires, le sultan détrôné Mustafa, fut assassiné dans le palais même de Kafès qu'il habitait; autour de cet assassinat plusieurs versions se sont formées, versions que les sources d'informations arméniennes éclaircissent dans une certaine mesure en mentionnant les noms de ceux qui ont participé à ce forfait, pour écarter tout autre prétendant au trône et pour que le règne de Mahmoud ne soit pas mis en danger.

* Mercenaires étrangers servant dans les corps d'infanterie affectés à la garde.

⁵ Gheorghe Ogoulloukian, *L'histoire du Djilouss*, ms n 471 de la Bibliothèque des Méchitaristes de Vienne, pp. 41—42.

En effet, le chroniqueur contemporain Galoust Arabian, décrit la fuite des dignitaires turcs de Constantinople à l'époque du vizirat de Baïractor Mustafa Pacha, après leurs derniers essais infructueux de vaincre les janissaires :

« Lorsque Ramiz Pacha apprit que l'on avait racheté aussi les marins (de sous ses ordres) et que d'autres régiments hésitaient, il chercha le conseil de Kadi Pacha et ils conclurent qu'à partir de ce moment il était inutile de rester du côté du sultan et qu'il était urgent de sauver leurs propres personnes. Ils communiquèrent leur décision aussi au Sultan qui leur accorda son assentiment. Et comme ils savaient que les révoltés avaient juré de détrôner le sultan Mahmoud et d'installer à sa place le sultan Mustafa, les deux pachas pensèrent qu'il était nécessaire de supprimer ce dernier. Ils l'étranglèrent sur-le-champ et puis ils s'embarquèrent sur un navire ayant à leur suite Indjé Bey ainsi que quelques personnes de confiance, avec lesquels ils fuirent vers Tercos en traversant le lac de Tchekmedjy. Ils arrivèrent au rivage opposé du lac dans la soirée. Ils envoyèrent alors un émissaire au sultan des Tartares avec lequel ils entretenaient des liens d'amitié, le priant de leur envoyer des chevaux, du pain et des aliments. Pour ne pas perdre de temps, ils avancèrent dans les ténèbres, en pays inconnu, en tâtonnant entre les marais et les étangs. Arrivant à une ferme seigneuriale, ils s'y arrêtrèrent, et c'est là qu'au cours de la nuit le sultan des Tartares survint, apportant avec lui des provisions et des chevaux, comme ils le lui avaient demandé. Et de grand matin ils montèrent en selle et se dirigèrent vers la résidence fortifiée du sultan ⁶ ».

« ... En ces jours là, lorsqu'ils (les révoltés) apprirent que Kadi Abdourrahman Pacha et Capoudan Ramiz Pacha, ainsi que l'intendant du port Indjé Bey s'étaient réfugiés auprès du sultan des Tartares, ils fouettèrent leurs montures et arrivèrent chez ce dernier en grand nombre pour les arrêter, et les amener dans la capitale, afin de les empaler, les faisant mourir d'une mort cruelle.

Or le sultan (des Tartares), voyant la foule des nouveaux venus, les fit fuir sous le manteau de la nuit, leur donnant des chevaux et des compagnons pour les guider jusqu'à Pounar Hisar chez le sultan des Tartares Sélim Guirai, son compatriote, auquel il écrivit une lettre, le priant en ami de les faire passer par ces grandes montagnes qu'on appelle les Balkans, afin qu'ils arrivent jusqu'à Rouschtchouk ⁷ ».

Bogos Sebastian rencontre Ramiz Pacha pendant le refuge de celui-ci à Slobozia. Dans son carnet de notes il consigne le 7 novembre 1809 (1224 Ramadan 20) les faits suivants :

« Son Excellence (Abdullah Ramiz Pacha) avec l'ex-Grand Vizir (le défunt Baïractor Mustafa Pacha), partant de Rouschtchouk vers le milieu du mois de Rebiul-Aher de l'an (1)224 (lisez 1223 'ou bien entre le 5 et le 14 juin 1808), sont arrivés à Andrinople aux quartiers de l'armée impériale, et, partant d'ici, par suite des conseils unanimes, se sont acheminés vers la capitale de l'Empire où ils entrèrent. Ici, avec l'assentiment des *oulemas*, des vizires, des dignitaires d'État, ainsi que des *odjacli*, sa Majesté le sultan

⁶ Galoust Arabian, ns. n 422 de la Bibliothèque des Méchitaristes de Vienne, pp. 2—22

⁷ Idem, pp. 25—26.

Mahmoud II était monté sur le trône. Le nouveau souverain lui conféra (à Ramiz) le titre de vizir et ensuite celui de Capoudan-Pacha le 1^{er} Redjeb de l'an 1224 (lisez 1223) (c'est-à-dire le 23 août 1808). Trois mois plus tard, au cours de la nuit de Leile-i Kader 1224 (lisez 1223) le 27 du Ramazan (c'est-à-dire le 16 novembre 1808), le mardi, on organisa la fameuse révolte contre l'ex-Grand Vizir le défunt Mustafa Pacha. Invité de la part de sa Majesté, il alla à l'arsenal naval du palais impérial, et durant deux jours, suivant les ordres imrériaux, il lutta avec dévouement et courage. Mais ses efforts n'aboutirent pas à le sauver de la main des bandits. Par suite d'un ordre impérial le 29 Ramazan 1224 (lisez 1223) (c'est-à-dire le 18 novembre 1808), un jeudi, il quitta le palais impérial pour se mettre à l'abri sur la terre de Slobozia qui avait appartenu au défunt Tersenkli-Oglou, sur la rive droite du Danube vis-à-vis de Rouschtchouk, C'est ici qu'il a conçu ces poésies que j'ai transcrites en les copiant du cahier où il les avait écrites de sa propre main »⁸.

Ramiz Pacha vint donc chercher refuge sur les bords du Danube auprès de son vieil ami Keussé Kehya Ahmet Efendi, lequel, après la mort de Mustafa Pacha, avait la main sur la fortune et le poste de Baïractor. Il y avait réussi sans trop de difficultés car du vivant même de Tersenecli l'armée considérait Ahmet comme commandant en second après Mustafa. Maintenant il avait l'aide de Ramiz, et tous deux espéraient qu'ayant les *ayans* comme alliés, de même qu'ils avaient eu auparavant Mustafa Pacha, ils sauraient effrayer la Porte, comme il l'avait fait lui aussi.

« ... L'armistice tirait à sa fin, narrait Mserian. Afin de continuer la guerre contre les Russes, tout le poids de celle-ci tombait sur les *ayans* et les habitants de la Roumémie, parce que ne pouvant espérer aucune aide de la part du gouvernement, ils étaient seuls à mener la lutte contre l'ennemi. C'est pourquoi Ahmet Efendi et Ramiz Pacha rassemblèrent tous les *ayans* et, prenant conseil avec eux, ils décidèrent d'envoyer Manouk Bey auprès du généralissime russe, à Bucarest, pour réaliser les conditions de paix discutées dès le temps de Mustafa Pacha »⁹.

« ... (Entre-temps) comme le sultan Mahmoud, incité par les janissaires, avait décrété la peine de mort pour Ramiz Pacha et Ahmet Effendi, et avait donné l'ordre à Housrev Pacha et à Molla Pacha de Vidin de mettre à exécution ce firman, celui-ci voyant qu'il lui était impossible de faire décapiter Ramiz Pacha en employant la violence, il manda un de ses conseillers chez Ahmet Effendi avec le texte du firman, en lui faisant savoir que s'il envoyait la tête de Ramiz Pacha au gouvernement, il mériterait les honneurs et les faveurs de ce gouvernement, qui le confirmerait en son poste, annulant ainsi la peine de mort. Mais Ahmet Effendi ne consentit pas à commettre une telle trahison et répondit au messager : « Je sais fort bien comment je dois servir le gouvernement et un semblable firman de janissaire ne parviendra pas à me faire tendre le cou sous le cimetière, et la tête de Ramiz Pacha ne tombera pas par l'artifice d'une pareille trahison. Ramiz Pacha est une personnalité inestimable pour le gouvernement et n'est pas celui que croit votre

⁸ Académie de la République Socialiste de Roumanie, « Manuscrits orientaux », n 182, f 68.

⁹ Mserian, *op. cit.* pp. 186—187.

Pacha. Fais savoir à celui qui t'a envoyé de ne plus m'écrire de tels propos. Et si tu tardes dans cette ville, je donnerai l'ordre qu'on te coupe la tête ».

Housrev Pacha envoya également le texte du firman qu'il avait reçu à Aidin Pacha, qui tenait la place forte de Giurgiu, car Rouschtchouk et Giurgiu sont vis-à-vis l'un de l'autre. Il lui écrivit qu'on lui accordera le pachalyk à trois conditions s'il envoyait les têtes de Ramiz Pacha et d'Ahmet Effendi à Constantinople. Mais Aidin Pacha, qui était l'ami d'Ahmet Effendi, se rendit à Rouschtchouk et montra le firman et la lettre à celui-ci. « Je préfère mourir, Monsieur, dit-il en pleurant, que de commettre une pareille trahison. Je vous suis reconnaissant ; vous n'avez donc rien à craindre de ma part ».

Ahmet Effendi manda alors Manouk Bey chez lui et, prenant conseil avec Ramiz Pacha, ils décidèrent qu'Aidin Pacha réponde à la lettre reçue de la façon suivante : « Ahmet Effendi dispose de nombreuses troupes. On ne peut le faire tuer ni lui, ni Ramiz Pacha, en usant de la violence s'ils restent dans leur résidence. Mais s'ils se déplaçaient à Giurgiu, on pourrait mettre à exécution les ordres du firman ». C'est ainsi qu'ils pensèrent la formuler afin de ne pas provoquer la haine de Housrev Pacha contre Aidin.

« Malgré les précautions qu'on avait prises afin que la nouvelle de l'arrivée des firmans ne s'ébruite pas, les *ayans* en eurent vent. L'un d'eux, plus puissant que les autres, l'ayan Feizi *aga* de Tarnova, en qui Ahmet Effendi et Ramiz Pacha avaient grande confiance, passa du côté des janissaires, devenant un mauvais exemple pour les autres *ayans* »¹⁰.

Mserian décrit l'arrivée de Galib Effendi à Bucarest, comme premier délégué de la Sublime Porte aux négociations de paix avec les Russes et la rencontre des Manouk Bey avec Galib Effendi, son vieil ami. Les négociations étant rompues, le délégué turc s'en retourna, tandis que Manouk Bey chargeait Babic, son homme de confiance, qui se trouvait à Rouschtchouk, de faire venir de cette ville sa famille qu'il avait été obligé de laisser là-bas pour ne pas alarmer la population, et qu'il était obligé de la faire venir auprès de lui, pour ne pas l'exposer, au début des hostilités, au péril de l'oppression et des actes de vengeance de la part des Turcs.

« Babic exposa à Ramiz Pacha et à Ahmet Effendi les ordres de Manouk Bey. Ceux-ci mandèrent à un conseil le juge, le mufti et les anciens de la ville auxquels Ahmet Effendi communiqua que, retournant à Constantinople, Galib Pacha avait laissé à Bucarest Manouk Bey à sa place pour cause des négociations ».

Mserian raconte plus loin comment Ahmet Effendi et Ramiz Pacha arrangèrent les choses de façon à ce que Babic puisse conduire la famille de Manouk Bey à Bucarest le 21 février 1809 en passant par Giurgiu, où le commandant turc mit à sa disposition des hommes d'armes qui le accompagnèrent jusqu'aux lignes russes. Babic s'en retourna à Rouschtchouk pour ne pas donner lieu à des soupçons¹¹.

Luca Chirico, le consul russe de Bucarest relate au maréchal Prozorovsky le contenu d'une conversation qu'il avait eu avec Manouk Bey le 10 janvier 1809.

¹⁰ Mserian, *op. cit.*, pp. 187—190.

¹¹ Mserian, *op. cit.* pp. 191—192.

« Le dragoman Manouk vient de me confier fort secrètement, qu'à son départ de Rouschtchouk il avait assuré confidentiellement Ramiz Pacha, ex-capitan Pacha, qui avait trouvé là son dernier refuge, que s'il se décidait à passer en Valachie, il trouverait, dans de telles circonstances, un accueil favorable chez les Russes, et pour le reste de sa vie des garanties suffisantes, d'autant plus qu'il était né en Crimée. A ceci, il m'a répondu en me faisant remarquer que ses préjugés, ainsi que l'espoir d'une nouvelle contre-révolution semblaient plutôt le retenir en Turquie »¹²

Ahmet Effendi et Ramiz Pacha ayant appris que les janissaires se fortifiaient considérablement à Constantinople et se rendant compte de la mauvaise entente qui régnait entre les *ayans* de Roumélie, d'espéraient plus pouvoir conserver (à Ahmet effendi) la charge de Mustafa Pacha (Baïractor) puisqu'il était lui-même en but à la jalousie des *ayans* et que le gouvernement russe lui avait fait savoir sa condamnation à mort. Par contre, en se convainquant qu'il ne leur était plus possible de combattre les Russes par les armes, deux ou trois jours avant que le terme prévu pour l'armistice prenne fin, ils décidèrent de s'enfuir. Dès qu'ils apprirent que la paix ne sera pas conclue et que les *ayans* refusaient chaque jour davantage de se soumettre, ils quittèrent en secret Rouschtchouk pendant la nuit du 15 mars 1809, en emmenant avec eux quatre cents hommes armés et dévoués à leur cause; ils traversèrent le Danube à Rahova. Babic, s'étant enfui avec eux, avait déjà pris le chemin de Bucarest.

« Quand la population et l'armée de Rouschtchouk surent qu'ils s'étaient enfuis, des rassemblements eurent lieu, et on élut Bochnak pour ayan, à la place d'Ahmet Effendi. Le nouveau ayan était un des bons soldats de Mustafa Pacha (Baïractor) et un ami intime de Manouk Bey. Quand il apprit son élection, il se trouvait à Chichtov, d'où il se dépêcha d'arriver à Rouschtchouk pour prendre son commandement en main »¹³.



Nous ne nous arrêterons pas sur les quatre années passées par Ramiz Pacha en Russie, dont on a parlé dans une communication précédente.

Dans cette partie de la présente communication nous tâcherons de faire revivre certaines phases peu connues de la grande tragédie, agencée par la Sublime Porte, dont le malheureux Ramiz Pacha fut victime.

Ramiz n'était d'ailleurs pas la première victime du régime néfaste instauré par la réaction des janissaires sous l'apparente égide du sultan Mahmoud II et il n'aurait certainement pas été la dernière s'il ne les avait sauvées par sa propre mort.

Les crimes perpétrés par la Porte ne sont que la suite naturelle des événements qui ont concouru à la perte du sultan Sélim et de ses réformes, ainsi qu'au sacrifice du Grand Baïractor; avec lui s'est éteint le rêve des réformes qu'il a préconisées pour sauver un Empire agonisant. Les horribles plans du régime de triste mémoire du soit-disant « seuil du bonheur » se déroulaient sur l'initiative de Halet Effendi, un personnage néfaste, le mau-

¹² Archives de politique extérieure russe de Moscou, doss. 1928, f. 36.

¹³ Mserian, *op. cit.*, pp. 195 — 196.

vais génie qui a souillé l'Empire par tant d'infamies, et de ses complices, parmi lesquels sa créature, le nouvel hospodar de Valachie, Ioan Caragea.

Et maintenant, passons aux faits, ainsi qu'ils nous sont décrits par le biographe de Manouk Bey.

Les assises mêmes des complots et les intentions les plus sinistres avaient été conçues avant le départ de Caragea de Constantinople pour prendre possession de la principauté, qu'il avait réussi à obtenir du grand instigateur qu'était Halet Effendi contre la promesse d'une complicité parfaite quant à la liquidation des victimes visées d'avance.

1812, novembre. M. Mserian nous décrit le départ de Constantinople de Ioan Caragea, le nouvel hospodar de la Valachie, son passage à Chumla pour voir le Grand Vizir, sa rencontre avec Manouk Bey à Turtukaia, ainsi que l'aide de Manouk Bey dont bénéficia le nouvel hospodar.

Pendant que les pourparlers de paix avaient lieu, Caragea (celui que Manouk Bey avait réussi à sauver à Constantinople) recevait l'investissement de hospodar de la Valachie. Il envoya à Bucarest d'abord son caimacam, lui demeurant encore quelque temps à Constantinople, ainsi que la coutume le voulait, pour se munir des habits correspondants à la dignité d'un hospodar et pouvoir faire ensuite son entrée solennelle à Constantinople. Et comme il était encore très pauvre et ne pouvait obtenir de personne l'argent nécessaire à ses besoins fort importants, il ne trouva autre moyen que d'envoyer son caimacam avec une lettre suppliant Manouk Bey de l'aider. Manouk Bey ne voulant pas lui opposer un refus, lui envoya, le lendemain même par son caimacam, deux cent cinquante mille piastres en lui demandant en échange, la reconnaissance de la dette, ainsi qu'il se devait. Le caimacan promit de l'apporter immédiatement, mais, on ne sait trop pour quelle raison, il ajourna indéfiniment, jusqu'à ce que Manouk Bey fut parti pour Rouschtchouk.

Peu de jours après (au mois de novembre) Caragea arriva à Choumla pour se présenter au Grand Vizir. L'hospodar pensait pouvoir régner par la seule faveur de Halet Effendi, qui assumait alors, provisoirement, la fonction de chef du Divan, à la requête de Galib Effendi. Parce qu'il était rusé et flatteur, Halet se pousser bientôt auprès du Sultan et chercher par tous les moyens de faire disgracier Galib Effendi son bienfaiteur, en ne tenant pour rien tout le bien qu'il en avait reçu. Une même vilaine envie entretenait Caragea envers Manouk Bey, car il craignait (avec raison) que sa gloire et son renom ne lui portent ombrage. En second lieu, il le savait intime avec Galib Effendi, que Halet Effendi haïssait fort. En plus de ces deux motifs, il avait encore une autre raison de le haïr : il aurait été obligé de reconnaître dans Manouk Bey celui qui lui avait sauvé la vie, car vraiment il la lui devait. Alors celui-ci et Halet Effendi s'efforcèrent de faire parvenir toutes sortes d'infamies, en poursuivant la mise à mort de Galib Effendi et de Manouk Bey, afin que, par la suite, Caragea puisse piller la Valachie à volonté ainsi qu'il aurait désiré, tout en associant Halet Effendi à ses rapines. Heureusement ils ne purent cacher longtemps leurs sombres desseins envers Manouk Bey, et Galib Effendi apprit le premier les machinations qu'on montait contre eux.

... Lorsque Caragea, se trouvant à Choumla eut appris que depuis la guerre le passage du Danube à Tourtoukaia était à la fois dangereux et

fatigant et comme il était obligé d'y aller et d'attendre là-bas cinq à six jours l'arrivée de ses effets, il pria Galib Effendi d'écrire à Manouk Bey, à Rouschtchouk (car il commandait alors ces contrées) d'envoyer quelques bateaux à Tourtoukaia, ainsi qu'un homme de confiance. Ceci pour ne pas rencontrer de difficultés du côté des Turcs. Mais Galib Effendi, qui s'était beaucoup refroidi envers Caragea par suite de ses intrigues secrètes, ne voulut pas écrire la lettre qu'on lui demandait. A force de supplications, pour ne pas trop montrer sa froideur, il finit par consentir et l'écrivit. Après avoir reçu la lettre de Galib Effendi, il fit équiper immédiatement sept ou huit barques et les envoya, avec Babic, à Tourtoukaia. En arrivant là-bas, Babic prépara un logement digne de Caragea, ainsi que les provisions nécessaires et il attendit sa venue. Trois jours après, en apprenant qu'il approchait, il prit avec lui 10 à 15 personnes parmi les notables de la ville, ils allèrent le recevoir à une distance de deux heures de la ville et le conduisirent avec honneur à la maison qu'on lui avait destinée. A son tour, Caragea loua tout particulièrement Babic et pendant une conversation intime il le remercia beaucoup pour ses bons soins et surtout pour le logement qu'on lui avait aménagé; il lui décrit les signes de protection et de bienveillance de Manouk Bey dont il avait senti les effets à Constantinople et comment il lui avait sauvé la vie, ce qu'il n'oublierait jamais, tout en ajoutant : « Je désire vraiment voir Manouk Bey. C'eût été merveilleux de le trouver ici. Pendant mon séjour à Choumla j'ai entendu dire par Galib Effendi que Manouk Bey est à Rouschtchouk pour arranger les affaires de Bochnak Aga. Je ne sais trop s'il lui serait loisible de venir ici, en abandonnant toute chose ».

Manouk Bey ayant pris connaissance du désir de Caragea par l'intermédiaire de Babic, alla dès le lendemain à Tourtoukaia et Caragea descendit, l'accueillit à sa porte, en faisant montre de beaucoup de joie; et après l'avoir prié d'entrer avec tous les honneurs possibles, lui dit : « Je n'ai pas de meilleur ami au monde que vous, Manouk Bey; le bien que vous m'avez fait est de ceux qu'on n'oublie pas; ainsi qu'un homme raisonnable ne peut nier son créateur, je ne saurais — je le jure — jamais oublier ce que je vous dois. J'ai décidé de vous affermer les mines de sel à cent mille piastres de moins que leur valeur aux enchères; et ceci pour vous remercier d'avoir sauvé la ville de Bucarest du feu qui la menaçait ».

« Je ne demande rien, lui répondit Manouk Bey. Je n'ai que faire des mines de sel. Affermez-les à ceux qui prendront soin du pays. Mes revenus me suffisent. Dès maintenant je désire vivre en paix sur mes terres et ne venir en ville qu'une fois tous les deux mois, et encore seulement lorsque le besoin s'en fera absolument sentir ».

Caragea répliqua « Je ne te laisserai pas demeurer à la campagne. Je désire te voir chaque jour et discuter avec toi toutes les choses qui doivent concourir au bien des pauvres. Je sais parfaitement tout l'intérêt que tu leur portes et je ne voudrais les mécontenter en rien. Personne à part toi ne s'intéresse au bas peuple, car nos boyards sont impitoyables ».

« Je n'ai pas besoin de tes mines de sel, — répéta Manouk Bey, et je ne veux pas non plus me mêler des affaires de la ville. Si vous voulez me faire une faveur, allégez les charges de mes villages ».

En entendant ceci, Caragea, avec force révérences, promit à Manouk Bey non seulement d'aider ses villages, mais de leur assurer une protection perpétuelle, puis il renouvela ses insistances pour qu'il veuille bien recevoir les mines de sel.

Après avoir été l'hôte de Caragea pendant deux jours, Manouk Bey retourna à Rouschtchouk et Caragea, accompagné par Babic, passa le Danube et se dirigea vers Bucarest¹⁴.

Les personnes désignées comme victimes par la camarilla néfaste de la capitale ottomane n'étaient pas seulement celles qui avaient collaboré avec Baïractar pendant sa marche vers Istambul, ou pendant le court laps de temps de son vizirat, mais des persécutions avaient été prévues aussi contre ceux qui avaient aidé à conclure la paix entre les Turcs et les Russes, par le traité de Bucarest du 28 mai 1812.

Dimitrache Moruzi, en tant que membre de la délégation turque qui avait signé le traité, fut désigné comme le premier à être sacrifié.

1812 novembre. M. Mserian nous décrit les péripéties qui suivirent après que Dimitrie Moruzi eut été décapité, ainsi que les intrigues de Halet Effendi et de l'hospodar Caragea contre Galib Effendi.

Par ordre du gouvernement, Dimitrache Moruzi fut décapité dans le camp de Choumla à cause du traité récemment signé. Lorsque Caragea l'apprit, après avoir passé le Danube, il convoque Babic et tout en lui disant avoir reçu une lettre du camp, il lui annonça l'exécution de Moruzi en ajoutant qu'il lui semblait que Galib Bey subirait le même sort à cause de cette même paix. « Préviens immédiatement Manouk Bey de faire très attention, de s'abstenir d'écrire à un tel homme condamné à l'avance et de venir sans tarder de Rouschtchouk à Bucarest ». Après que Manouk Bey eut entendu ceci par l'intermédiaire de Babic, il pressentit tout de suite que Caragea, par sa politique trompeuse, poursuivait de sombres desseins contre lui et ne tenant pas compte de ses avis, il resta encore longtemps à Rouschtchouk et continua sa correspondance avec Galib Effendi. Peu après, il reçut une lettre de celui-ci, où il lui faisait savoir que Caragea aussi bien que Halet Effendi cherchaient à les perdre et lui conseillait d'éviter ce faux ami, qui était en réalité un véritable ennemi¹⁵.

1812. décembre. M. Mserian décrit le retour de Manouk Bey de Rouschtchouk à Bucarest, ainsi que l'odieux complot de Halet et de Caragea contre lui.

Manouk Bey revint à Bucarest dès qu'il eut réussi à mettre de l'ordre dans les affaires de Bochnak Aga ; il avait reçu là-bas une lettre d'un ami de Constantinople, contenant des informations détaillées sur les machinations de Halet et de Caragea. « Halet Effendi, était-il dit dans cette lettre, vous a accusés toi et Galib Effendi devant le sultan par le truchement d'un de ses ministres, d'être les instigateurs de ce traité qui fut signé aux dépens de la Turquie et en faveur des Russes, ce qui nous force à croire que c'est lui qui a été à l'origine de ce complot, mais sachant que le sultan aime beaucoup Galib Effendi, il a essayé d'obtenir d'abord ta condamnation par firman ce

¹⁴ Matenadaran, Mserian, Biographie... pp. 226—232 (orig. en arménien classique).

¹⁵ Matenadaran, Mserian, Ibidem ... pp. 232—233 (orig. en arménien classique).

qu'il n'a pas réussi. Chaque fois que votre nom a été prononcé devant le sultan, celui-ci a détourné la tête d'un air mécontent et a gardé le silence. Quand une autre fois il a été parlé de vous au Divan des ministres, un seul d'entre eux, le cheik -ül - Islam Hagi Ali Effendi — qui ne connaissait même pas alors Manouk Bey — vous a soutenu, faisant votre éloge et disant aux ministres que dans un moment où personne parmi les Turcs ne pouvait aider leur coréligionnaires prisonniers, cet Arménien les a tirés de la misère, les avait aidés en argent et en vêtements. Est-ce que Dieu nous permet, a-t-il dit, de condamner à mort un tel homme de bien? Il aurait mieux valu qu'au lieu d'un seul, il eût existé des centaines de Manouk Bey sur la grande étendue de l'Empire ottoman ».

« Les justes paroles du Cheik islamique, ont fait taire tous les ministres et la séance fut levée sans qu'on eût décidé de rien. Caragea Bey a ajourné expressément son départ pour Bucarest et est resté à Constantinople pour tâcher de recevoir un ordre en bonne et due forme qui lui permette votre mise à mort. Quand il a appris que les choses peuvent traîner en longueur, il s'est décidé de partir, en laissant à la Sublime Porte Halet Effendi en tant qu'agent personnel, avec mission de continuer à chercher d'autres moyens pour obtenir cet ordre. Mais quand Halet Effendi vit qu'il lui serait impossible de vous condamner à mort, toi et Galib Effendi, tant que ce dernier continue à demeurer à Constantinople, il a arrangé l'envoi de Galib Effendi à Erzeroum comme pacha à trois *thoughts* »¹⁶.

Après celle-là, Manouk Bey reçut encore une lettre de Constantinople où l'auteur ne donne pas son nom quoique l'écriture semblât connue à Manouk. Voici son contenu : « Pour la troisième fois votre perte a été discutée en plein Divan, mais les arguments n'ont pas porté, grâce au cheik de l'Islam. Je crains cependant qu'une fois Galib Effendi parti, le cheik de l'Islam ne trouvera plus ni aide ni partisan, et les autres ministres pourraient bien gagner le sultan à leur cause ».

Donc d'une part ces tristes nouvelles et d'autre part les fausses démonstrations d'affection de Caragea, qui invitait souvent Manouk et sa famille, tout en envoyant ses proches lui rendre visite. De plus, Caragea ajournait sans cesse le moment de donner à Manouk une reconnaissance de ses dettes envers lui. De tout ceci, Manouk Bey pouvait déduire que l'hospodar voulait continuer à le tromper, jusqu'à l'arrivée du firman signifiant sa condamnation à mort.

Ceci et d'autres faits encore qui prouvaient sa fausse amitié, confirmèrent les doutes de Manouk Bey, qui se mit en tête de s'enfuir. Etant donné qu'il savait que, jusqu'à l'arrivée du firman, Caragea ne pourrait rien entreprendre contre lui, Manouk trouve bon de mettre d'abord ses affaires en ordre¹⁷.

Il faut dire ici, entre parenthèses, que « l'ami de Constantinople » dont il est question dans les notes de Mserian, n'est autre que Hangerli, l'ancien hospodar. Car nous lisons dans le brouillon d'une lettre que Manouk Bey aurait envoyée en 1816, de Kichinev, à Hangerli, l'ancien hospodar de la Valachie :

¹⁶ La note de Mserian : « On voit que Galib effendi était revenu alors de Choumla à Constantinople ».

¹⁷ Matenadaran, Mserian, *op. cit.* ... pp. 233—236 (orig. en arménien classique).

« Je n'oublierai jamais les services que vous m'avez rendus en me prévenant par votre lettre du 18 janvier 1813, du complot que mes ennemis avaient ourdi contre moi. C'est une de ces choses qu'un homme n'oublie jamais.

Je vous ai chaleureusement recommandé au baron Strogonof qui part pour Stamboul en qualité d'ambassadeur, de qui me lie une grande amitié et qui m'a promis de vous témoigner sa bienveillance; mais vos rapports avec lui ne doivent être soupçonnés par personne d'autre que par le baron, vous-même et le porteur de cette lettre, monsieur George Caramlău, homme de confiance et apparenté à votre ami.

Mes compliments au beizadé Costache »¹⁸.

Hangerli fait une autre allusion dans cette lettre adressée à la veuve de Manouk Bey, datée du 17 mars et envoyée d'Odessa.

« Notre entrevue avec feu Manouk Aga n'a pas duré longtemps, puisqu'il a été obligé de s'enfuir de Stamboul à cause des troubles. Je crois que vous savez que nous l'avions prévenu à temps des intrigues secrètes qu'on a montées contre lui après son arrivée à Bucarest. Il m'a annoncé par la suite qu'il n'ignorait pas ce service que nous lui avons rendu.

Sa mort nous a beaucoup attristé...

Maintenant, après avoir pu nous sauver nous aussi de Stamboul, nous nous sommes réfugiés avec nos enfants et notre famille à Odessa. Nous vous avons écrit cette lettre pour nous enquérir de votre santé.

Nous voudrions que vous envoyiez quelqu'un de votre part à Odessa pour nous voir »

Votre ami

Ancien Hospodar la de Moldavie
Alexandre Hangerli¹⁹

Et maintenant, voici la fin tragique de Ramiz Pacha, ainsi qu'elle nous est décrite par Mserian.

1813 mars 12/24. M. Mserian décrit la fin tragique de Ramiz Pacha, ancien capoudan-pacha.

« Alors, Ramiz Pacha, que le sultan avait pris la peine de rassurer par sa propre signature que rien ne le menaçait à son retour en Turquie était parti de Jassy à Bucarest pour aller à Belgrade prendre possession de sa charge de Pacha. Avant de se mettre en route, il a renvoyé les gens d'armes que, soit par crainte soit par vanité il avait rassemblés parmi les déserteurs turcs en Russie et qui l'accompagnaient toujours. Leur nombre était de deux cents selon les uns, et allait jusqu'à quatre cents, selon les autres. Si Ramiz Pacha s'est séparé d'eux, il l'a fait parce qu'il avait une con-

¹⁸ Musée d'Histoire de la ville de Bucarest, n° 35161 (5261/57) (brouillon en langue turque à caractères arméniens).

¹⁹ Musée d'Histoire de la ville de Bucarest, n° 35009 (orig. en langue turque à caractères arméniens).

fiance absolue dans la parole du sultan. Il n'avait aucune appréhension puisque, de mémoire d'homme, personne n'avait entendu qu'un Turc ait jamais été décapité en pays chrétien. Mais le mal est venu juste d'où il ne s'attendait pas, parce que la sentence qui le condamnait à mort était déjà arrivée chez Caragea l'hospodar de Valachie, et le poste glorieux vers lequel il se dirigeait avec tout une escorte pompeuse n'était qu'une invitation à la mort, ingénieusement agencée par Caragea. Quant à la manière dont la sentence a été exécutée, des témoins oculaires l'ont relatée et je les ai entendus également.

Lorsque Caragea apprit le départ de Jassy de Ramiz Pacha, il envoya d'abord un *ispravnik* l'attendre à la frontière pour le recevoir avec honneurs, en mettant à sa disposition tout ce dont il pouvait avoir besoin en vêtements pour poursuivre la route. Les boyards avaient reçu l'ordre de l'accueillir à une heure de marche avant son arrivée à Bucarest. Après, il manda un *delibachi* turc qu'il avait ramené de Choumla pour lui confier un poste de surveillance à Brăila, il lui montra — en très grand secret — le firman impérial en lui commandant de prendre des soldats avec lui, d'aller au-devant de Ramiz Pacha et d'exécuter l'ordre du firman. Il l'envoya donc préparer la mort du pacha, en l'instruisant de ce qu'il aurait à faire.

Le *deli-bachi* partit de Bucarest avec les ordres de Caragea et arrivant dans une localité agréable avant Colentina, à une heure de marche de la ville, il rangea ses soldats pour donner l'impression d'une revue solennelle pour la réception du dignitaire. Et voilà qu'à peine le pacha avait passé le pont, tandis que les voitures montaient lentement la côte, les soldats ouvrirent le feu sur elles tous à la fois. Les cochers tombèrent les premiers et les chevaux furent abattus. Le pacha frappé de terreur par ce guet-apens essayait de se jeter dehors en criant, ou se retirait à l'intérieur de sa voiture. Mais tous ses efforts ne servirent à rien; il fut blessé au bras. En voyant ceci, les soldats du *delibachi* se précipitèrent sur lui pour le tirer hors de la voiture et lui couper la tête. Mais lui, bien que gravement blessé et ayant atteint les limites mêmes du danger, saisit une arme et abattit un certain *bach-deli* et encore deux soldats. Par la suite, blessé par plusieurs balles, le malheureux tomba. Sa tête, une fois coupée, fut apportée à Caragea le 2 mars 1813. Voilà comment un innocent a trouvé la mort là où il ne l'attendait pas. Son corps, transpercé de balles, ressemblait à un crible.

Une fin tout aussi malheureuse fut celle de l'*ispravnic* venu l'accueillir. Ne sachant pas ce qui se tramait il avait été invité par le pacha et avait pris place auprès de lui, dans sa voiture. Et puisque personne de ceux qui allaient commettre l'assassinat ne l'avait prévenu — n'osant éventer le complot, ce qui eût été dangereux, le malheureux innocent a trouvé la mort ainsi que le pacha, tous les deux victimes des horribles pièges de Caragea.

Les soldats du pacha qui se trouvaient à Bucarest, apprenant la mort de leur maître, se rassemblèrent et essayèrent de mettre le feu à la ville; mais dès qu'ils surent qu'on l'avait décapité par ordre du sultan, ils se calmèrent et renoncèrent à poursuivre leur vengeance ²⁰.

²⁰ Matenadaran, M. Mserian, *Biographie...* en manuscrit, p. 239—241. (orig. en langue arménienne classique).

Voici encore une page intéressante parmi les notes de Mserian, qui se réfère à une rencontre entre Manouk Bey et le *delibachi* qui avait exécuté Ramiz pacha.

1813 mars ... M. Mserian relate l'entrevue de Manouk Bey avec le *delibachi*, le bourreau de Ramiz Pacha.

L'assassinat de Ramiz Pacha avait été organisé dans un tel secret, que personne parmi les habitants de Bucarest ne soupçonnait un pareil forfait. Manouk Bey lui-même, malgré sa prudence et sa pénétration, ne pensait pas que cette trahison fut possible et avait décidé d'aller lui aussi au-devant du pacha avec les autres. Mais il fut empêché de quitter la maison à temps et quant la voiture attelée à quatre chevaux arriva à l'un des ponts de la ville, un cheval buta sur un obstacle et Manouk fut obligé de rentrer chez lui. Il y eut encore assez de temps perdu jusqu'à ce qu'on eut changé le cheval ; il partit de nouveau en donnant l'ordre d'aller aussi vite que possible pour ne pas arriver en retard là où la solennité d'accueil devait avoir lieu. Mais à peine fut-il arrivé au bout de la ville qu'il rencontra un Turc qui lui fit part de la malheureuse nouvelle en lui disant : « Rentre chez toi ; notre seigneur Ramiz a été décapité, chez qui vas-tu encore ? » Après avoir entendu ceci, Manouk Bey terrifié fit tourner bride et demeura fort songeur, car bien que cette fois-ci grâce à la providence divine, ou par simple hasard il eût la vie sauve — car s'il était arrivé quelques minutes avant pour accueillir le pacha, il serait monté avec lui en voiture et c'est lui qui aurait reçu le coup mortel à la place de l'ispravnic — il comprit qu'il était dorénavant obligé de se préparer à n'importe quelle surprise, car un danger de mort imminente planait sur lui.

Les lecteurs de cette histoire doivent bien se rendre compte de l'hypocrisie de Caragea, le faux ami de Manouk Bey. Car s'il avait été vraiment son ami, ainsi qu'il se vantait de l'être, et s'il tenait Manouk Bey pour son ami intime et son sauveur, ce qu'il ne cessait de répéter avec des paroles trompeuses, il était obligé — sinon avant mais au moins pendant l'arrivée du pacha — de conseiller à Manouk Bey de se mettre à l'abri d'un péril imminent. Mais c'est justement ce qu'il n'a pas fait. Il avait l'intention au contraire, de laisser tranquillement les choses s'accomplir sans le moindre souci pour Manouk Bey. Ce fait prouve sa méchanceté, car peut-être pensait-il moins à l'assassinat de Ramiz qu'à celui de Manouk Bey. Et quand il vit que tout ce qu'il méditait n'avait pu s'accomplir, il recommença ses hypocrisies envers Manouk Bey et, dans l'espoir de gagner sa confiance, il donna l'ordre à son chargé d'affaires qui se nommait Mihail, d'aller chez Manouk Bey et de le reconforter par des paroles encourageantes.

Le chargé d'affaires arrivant chez Manouk Bey au moment où celui-ci venait de rentrer, commença par chercher à lui rendre confiance en lui disant : « N'ayez aucune crainte, Manouk Bey. Malgré ce qui c'est passé notre Seigneur vous protège ». Manouk Bey, parfaitement maître de lui, lui répondit : « J'ai le bon droit pour moi et le dévouement total avec lequel j'ai servi l'Empire dans toutes les occasions me permet de ne m'inquiéter en rien de quoi que ce soit ».

À peine l'homme de confiance fut-il parti, qu'arriva le *deli-bachi* qui avait décapité le pacha, exprimant le désir de voir Manouk Bey. Il était

armé et en grande tenue. La visite inopinée d'un tel personnage ne pouvait manquer de faire naître l'angoisse. Babic se jeta aux pieds de Manouk Bey, en l'implorant de se cacher pendant qu'il irait s'opposer à ce que le *deli-bachi* pénétre dans la maison en lui disant que son maître était absent. Après avoir réfléchi un peu et en apprenant que l'homme était venu seul, celui-ci ordonna qu'on le fasse entrer et conseilla à Babic de ne pas s'éloigner jusqu'à ce qu'il soit parti. Voilà ce qu'a fait Manouk Bey, brave et confiant, parce qu'il était courageux, de grande taille, fort et habile à se servir de ses armes; quant à la force de ses mains, elle ne le cédait en rien à celle des meilleurs lutteurs.

Dès l'entrée du *deli-bachi*, Manouk Bey alla à sa rencontre sans que son visage change quoiqu'il fût ému dans son cœur, et après l'avoir prié de s'asseoir il s'assit aussitôt près de lui, de manière à ce que s'il avait une mauvaise intention, il puisse l'empoigner avant que l'homme se saisisse son arme. Cependant il écoutait avec attention et répondait comme il convenait tout en se tenant prêt à tout, sans qu'aucun mouvement lui échappe.

Cette extrême attention de la part de Manouk Bey avait pour cause aussi l'inquiétude de ce qu'il supposait devoir suivre. Mais le *deli-bachi* — ainsi qu'il ressortait de son discours n'était pas venu avec de mauvaises pensées, mais, au contraire, pour prouver qu'il était innocent de la mort du pacha et même de s'excuser d'en avoir été l'exécutant. Et comme l'intimité entre Manouk Bey et le pacha lui était connue, après avoir raconté avec compassion ce qui s'était passé, il se mit à dire : « Si lorsque Caragea m'a fait venir j'avais su qu'il avait l'intention de m'ordonner l'exécution de Ramiz Pacha, cet homme indispensable, sans pareil dans tout l'Empire ottoman, je n'aurais pas fait un seul pas. Je regrette, Manouk Bey, que l'injuste mise à mort d'un grand homme ait eu lieu par ma main. Mais qu'aurais-je pu faire d'autre lorsque Caragea m'a fait voir le firman impérial? »²¹.

L'entrevue de Manouk Bey avec l'hospodar Caragea n'est pas moins intéressante :

1813 mars : M. Mserian raconte l'entrevue de Manouk Bey et du hospodar Ioan Caragea.

Après que le *deli-bachi* fut parti, un des fonctionnaires de Caragea vint inviter Manouk Bey de sa part. Quand Manouk Bey accompagné par Babic, fut arrivé chez Caragea, celui-ci se trouvait assis auprès de son épouse et ses premières paroles furent : « Sois le bienvenu, Manouk Bey. Je parlais justement de vous avec ma femme et nous disions combien vous avez dû être effrayé à la nouvelle de la décapitation du pacha. Depuis le moment où est arrivé le firman condamnant à mort le pacha, jour et nuit j'ai pensé à vous; voilà pourquoi j'ai envoyé mon homme de confiance vous rassurer. Je veux que vous le sachiez. Dès que le firman m'est parvenu je me suis dépêché d'écrire à Constantinople et j'ai beaucoup insisté pour être dispensé d'accomplir cet ordre. Mais j'ai reçu une réponse fort menaçante de la Sublime Porte. Pourquoi, me demandait-on, craignais-je tellement d'exécuter l'ordre du gouvernement? Est-ce que je ne mets pas ma propre tête en dan-

²¹ Matenadaran, M. Mserian *ibidem* pp. 241—246.

ger? La peur m'a empêché de parler à quiconque de ceci. Dieu m'en est témoin : pas même à mon gendre, qui connaît tous mes secrets. Quant à toi, Manouk Bey, sois tranquille et n'aie aucune crainte, ni aucun supçon. Je jure devant Dieu que je suis prêt à me sacrifier pour toi ».

Caragea adressait à Manouk Bey de douces paroles et croyait pouvoir cacher ainsi sa perfidie. A son tour, Manouk Bey répondit par de pompeuses paroles de remerciement et des éloges. En retirant d'un tiroir quelques lettres, Caragea lui dit « Je te prouverai mon amitié. Ce sont des lettres écrites par vous qu'on a trouvées sur Ramiz Pacha parmi d'autres papiers. Et comme je dois envoyer à la Sublime Porte tout ce qui fut trouvé sur lui, j'ai mis celles-ci de côté pour te les donner, afin qu'elles ne se trouvent pas avec les autres. Je ne le voudrais certainement pas ».

Manouk Bey, sans même feuilleter les lettres, répondit qu'il n'y avait rien de dangereux là-dedans. (En effet, il n'y avait rien qui concernât le gouvernement ; il était écrit seulement que Babic dirait le reste, oralement.)

Caragea répéta encore « Quoiqu'il n'y ait rien de mal dans tes papiers — ainsi que je l'ai constaté moi-même — il vaut mieux qu'on ne les lise pas ». Après l'avoir dit, il remit les lettres à Manouk.

Par la suite, trois ou quatre fois par semaine il envoyait chercher Manouk Bey, l'invitait chez lui, et commençait chaque fois la conversation en déclarant qu'il languissait après lui.

Mais Manouk Bey n'avait aucune confiance dans les embrassades et autres démonstrations d'amitié que lui prodiguait Caragea ; il avait commencé à préparer secrètement sa fuite. Après avoir mis de l'ordre dans sa fortune et ses possessions en quelques jours seulement et fixé la date et l'heure de son départ, il alla rendre visite à Caragea, en demeurant aussi longtemps que d'habitude. En s'en allant, il lui dit : « Demain je compte me rendre dans mon village de Dragomireşti ».

Caragea, pâle d'émotion, lui demanda s'il s'y rendait avec sa famille et combien de jours il comptait rester ; il lui répondit qu'il comptait partir seul et qu'il ne serait absent que quelques jours.

En entendant ceci, Caragea se calma et ajouta : « Pour l'amour de Dieu, reviens bien vite, car les boyards m'ennuyent considérablement et nous n'avons personne, à part toi, avec qui nous puissions causer de manière plus intime »²².

A la suite de l'avis que Manouk Bey avait reçu de l'ancien hospodar Hangerli et de tous les événements qui avaient suivi, il était clair que son heure avait sonné et qu'il était grand temps pour lui de quitter le pays.

1813 avril 1. M. Mserian raconte la fuite de Manouk Bey de Bucarest

« Le 1^{er} avril 1813 Manouk Bey est parti au point du jour à Dragomireşti, en n'annonçant son départ à personne d'autre qu'à son épouse et à Babic. A partir de là sa fuite vers la frontière allemande se fit ainsi : Quand l'heure fut venue (c'est-à-dire quand le courrier autrichien fut arrivé avec ses voitures, ainsi que Manouk Bey l'avait décidé d'avance, et qu'il l'attendait en bas des collines précédant ce village) Manouk Bey partit à cheval, disant qu'il désirait faire une promenade autour de ses domaines. Et comme il n'avait pas l'habitude de sortir seul, pour ne pas faire naître des soupçons,

²² Matenadaran, M. Mserian, *ibidem* pp. 246—249.

il prit avec lui deux de ses domestiques, Sarghiz et Grigore. Quand il fut assez éloigné de la maison, il les congédia l'un après l'autre sous le prétexte de lui apporter, l'un sa blague à tabac, l'autre un verre d'eau, tout en les admonestant durement pour leur négligence de ne pas avoir pris soin de se munir de ce qu'il fallait pour la route; il leur ordonna de revenir au plus vite à un endroit déterminé. Dès qu'il se trouva seul, il partit immédiatement au lieu de rencontre convenu, il se déguisa en mettant les vêtements que le courrier lui avait apportés et s'assurant près de lui en voiture, il ordonna le départ. Après avoir passé les Carpates, arrivé à Sibiu — la ville la plus importante de Transylvanie, que l'on nomme aussi Hermanstadt, et qui se trouve à une distance de trente-six heures de Bucarest — Manouk Bey se trouva en sécurité et voulut y demeurer quelque temps.

Les deux domestiques que Manouk Bey avait éloignés, après être revenus là où il leur avait dit, ne trouvant pas leur maître se mirent à le chercher par la forêt, en l'appellant par son nom. Lorsqu'ils trouvèrent son cheval attaché à un arbre avec les habits de leur maître sous la selle, ils retournèrent à la maison en pleurant et en se lamentant, ne sachant pas ce qui avait bien pu lui arriver »²³.

1813 avril 3. M. Mserian décrit maintenant la colère de Ioan Caragea après la fuite de Manouk Bey.

« Caragea, qui ne savait rien encore de la fuite de Manouk Bey, avait envoyé chez lui dès le lendemain de son départ de Bucarest, pour demander s'il était revenu de la campagne. Le troisième jour il réitéra et pour la deuxième fois Babic dit à l'homme qu'il avait envoyé : « Si sa venue est vraiment nécessaire, je peux envoyer quelqu'un le chercher ».

Un jour passa encore, gagné grâce à ce prétexte. Mais, dès que Babic eut appris que Manouk Bey avait passé la frontière sans encombres, quand le serviteur de Caragea fut revenu il put lui répondre que : « Celui qu'il avait envoyé à Dragomirești chercher Manouk Bey était revenu avec la nouvelle que ce dernier était déjà parti deux jours avant et qu'on ne savait rien de lui et que probablement il était en fuite ». Lorsque Caragea eut entendu ceci, il se mit dans une colère épouvantable qui aurait pu même le tuer. Il devint triste, regrettant son erreur, et furieux de s'être laissé tromper par Manouk Bey et de n'avoir pas pris de mesures pour l'empêcher de s'enfuir. A cinq heures de la nuit il fit appeler son gendre Mihail et deux de ses gens les plus importants (le *delibachi* et le *tüfenk-bachi*) et les envoya avec trois cent hommes chez Manouk Bey, pour fermer et sceller tous les coffres, après avoir vu ce qu'ils contenaient. Il ne se contenta pas de cela, mais fit sceller aussi les portes de la maison, en ne tolérant ouverte qu'une seule petite entrée et il y laissa des gardiens pour que les gens de Manouk Bey n'essayent pas de faire sortir quelques objets de la maison. Et comme ils ne trouvèrent nulle part, ni pierreries, ni argent, ni bijoux, ni vases en argent, ils en furent fort étonnés. Caragea furieux convoqua Babic et le menaça de l'envoyer à Constantinople, dans les griffes même du *bonstangi-bachi*, s'il n'avouait pas le dépôt où se trouvaient les trésors de Manouk Bey car, dit-il, « il est sûr et certain que tu as su d'avance son intention de s'enfuir ».

²³ Matenadaran, M. Mserian *ibidem* pp. 249—250.

Alors Babic lui répondit : « Si j'avais su que Manouk Bey voulait s'enfuir est-ce que je ne me serais pas enfui avec lui ? Mais puisque le jour où je suis entré à son service j'avais envisagé la mort et dès lors je ne me suis plus considéré véritablement vivant, maintenant que vous avez la force pour vous, vous pouvez vous comporter ainsi que vous l'entendez ; m'envoyer là où vous le dites, ou me laisser où je me trouve. Je ne crois pas que Manouk Bey ait jamais eu en sa possession des trésors, parce qu'il n'était pas vaniteux ; s'il avait eu autrefois quelques châles de Lahore ou des fourrures de vison, il en avait vêtu des centaines de prisonniers turcs : des pachas, des *ayans*, des commandants et en dehors de ce qu'il possédait, il avait acheté encore huit châles de Lahore d'un certain marchand en payant vingt-sept mille piastres, ainsi que vous pouvez le contrôler. Après avoir tant donné, il m'a pris mes propres vêtements, les meilleurs que j'avais, et en a fait cadeau à qui les a voulus, en me promettant de m'en donner d'autres pour les remplacer. Vous savez bien que c'est vrai. Pourquoi donc me demandez-vous alors, vainement, des précisions sur des objets de valeur, qui n'ont même pas existé ? »

Se fâchant fort des paroles de Babic, Caragea le fit enfermer pendant deux jours en la terrorisant et en lui posant à toute heure ces mêmes questions. Et quand il le vit persévérer dans ses réponses, sous le prétexte de vouloir le récompenser pour ses anciens services, il le fit remettre en liberté, en lui permettant de rentrer dans la maison de Manouk Bey et d'y demeurer bien tranquillement, tout en lui ordonnant de ne pas s'en éloigner afin qu'il puisse toujours être trouvé là, si le besoin s'en faisait sentir. Il expliqua que ces mesures avaient été prises par suite du fait que ses réponses avaient été envoyées à Constantinople, et qu'on attendait des instructions.

Malgré tout, le cœur de Caragea ne retrouvait pas le calme ; il était toujours rempli d'angoisse à la pensée que la famille de Manouk Bey pourrait s'enfuir. C'est alors qu'il se rendit ridicule dans toute la ville. Les enfants de Manouk Bey ennuyés par leur solitude continuelle, avaient supplié Babic de les emmener se promener quelque part, hors de la ville. Babic, désirant leur être agréable en exauçant leur désir, se procura une voiture appartenant à un ami (car le portail étant fermé, il ne pouvait faire sortir leur propre voiture) et envoya les enfants à Dragomirești, pendant qu'il restait à la maison. Il les avait fait partir de grand matin pour qu'ils aient le temps de s'amuser et qu'ils puissent être rentrés en ville pour le déjeuner. En apprenant cela, croyant que Babic avait arrangé la fuite de toute la famille de Manouk Bey, Caragea envoya immédiatement à Dragomirești, le *deli-bachi* ainsi qu'une importante troupe d'hommes armés, pour poursuivre les fuyards et, après les avoir rejoints, les ramener en ville ; quant à Babic, il devait comparaître devant lui menottes aux poignets.

Le *deli-bachi*, en arrivant au village dont il a été parlé plus haut, n'y trouva que les enfants, et en voyant que ni Babic ni aucune autre personne de la famille de Manouk Bey ne se trouvait avec eux, il les ramena à Bucarest et rapporta à Caragea le résultat de sa mission. Quand le peuple de la ville apprit que l'hospodar Caragea avait envoyé deux cent hommes armés pour ramener des enfants occupés à jouer, il s'est moqué longtemps de lui.

Après quoi, Caragea convoqua Babic et lui demanda qui l'avait autorisé à envoyer les enfants dans ce village. Babic lui répondit qu'il ignorait qu'il fallût un ordre spécial pour cela. Caragea lui intima sévèrement de ne plus sortir les enfants de la ville ni de les envoyer nulle part sans sa permission »²⁵.

Par une lettre datée du 6 août 1813, qu'il envoya de Sibiu à Saint-Petersbourg au prince Hovakim Lazarian, Manouk Bey raconte lui même les péripéties de la signature de la paix de Bucarest et aussi les motifs pour lesquels il demeura à Bucarest, après que les armées russes eurent quitté les deux principautés. Entre autres il écrivait :

« Je pouvais continuer à rester à Bucarest, sans être inquiété par les Turcs qui m'aimaient beaucoup, les ministres autant que les notables et la noblesse ottomane de l'autre rive du Danube. Ils m'auraient gardé leur affection si ce fléau du monde, Napoléon le maudit ne m'avait pas haï dès le premier moment dans son cœur, à cause de ses projets qui consistaient à opposer les Turcs aux Russes pendant la guerre, à Tilsit, ce que j'ai réussi à empêcher par l'entremise de Baïractar Mustafa Pacha, contrecarrant en même temps l'accomplissement de son désir. Toujours à cause de la paix entre les Russes et les Turcs, paix qu'il ne croyait pas possible parce qu'il avait pris ses mesures pour qu'elle n'eût pas lieu et croyant que les Turcs se battraient encore avec les Russes, ainsi qu'il avait arrangé les choses à Stamboul par son ami et complice, le prince Caragea et le ministre Halet Effendi. Et quand il vit ses projets anéantis par suite de mes efforts et de ceux de feu Dimitraki Moruzi, son inimitié envers moi a augmenté d'autant plus. Par l'intermédiaire de ses adhérents et amis — le ministre Halet et le prince Caragea — on a beaucoup intrigué contre moi à Stamboul, et contre Dimitraki Moruzi aussi qu'on a fait décapiter, le pauvre. En ce qui me concerne, Dieu a bien voulu attendrir le cœur du Cheïk de l'Islam, qui non seulement n'a pas décidé de me faire couper la tête, mais s'est même opposé à la requête de ces maudits Halet et Caragea, parce que le Cheïk de l'Islam a la qualité de législateur comme pontife des musulmans et a acquis l'affection du Sultan. Donc, ne pouvant obtenir l'accomplissement de leur méchant dessin, ils ont essayé de réussir ce qu'ils voulaient, par la main du Grand Vizir qui se trouvait alors à Choumla avec l'armée turque. Quand ce misérable prince Caragea a reçu sa principauté, il a passé par Choumla en allant à Bucarest ; et rencontrant là-bas le Grand Vizir, il l'a supplié de se décider à me faire décapiter. Mais, grâce à l'intervention de mon ami, le premier délégué Galib Effendi, le Grand Vizir n'a pas accédé à la demande de mon dangereux ennemi, le prince Caragea. Au contraire il lui a dit qu'il n'avait aucune raison valable pour solliciter de lui une telle chose et lui a ordonné d'entretenir de bonnes relations avec moi, dès son arrivée à Bucarest et de gagner mon amitié au lieu de devenir mon ennemi. Dès son arrivée à Bucarest ce méchant homme, dissuadé par le Grand Vizir a commencé à me témoigner beaucoup de fausseté et d'hypocrisie ; par toutes sortes de serments il essayait de me convaincre qu'il était mon ami. D'autre part, il

²⁴ Michel Soutzo, devenu dragoman à la Sublime Porte et après hospodar de Moldavie.

²⁵ Matenadaran, M. Mserian, *op. cit.*, pp. 251—255

travaillait secrètement à ma perte à Stamboul par son ami le ministre Halet Effendi et en répandant beaucoup d'argent pour acheter les consciences. Quant à moi, étant tenu au courant par mes amis de ce qui se tramait contre ma personne et de la trahison du misérable, j'attendais le moment favorable pour quitter le pays sans qu'il le sache, car il ne me l'aurait pas permis de le faire s'il l'avait su. Tout en faisant semblant de croire à son amitié, après 4 mois j'ai trouvé que l'heure avait enfin sonné; j'ai obtenu un passeport de monsieur Chirico, et sans que personne fut en connaissance de l'affaire, j'ai quitté la Valachie et je suis venu en Autriche, à la frontière de la Hongrie, à Sibiu.

... L'assassinat du pauvre Ramiz pacha fut ourdi par ce misérable Caragea et par Halet Effendi. Le premier délégué Galib Effendi, l'auteur de la paix, aurait été tué alors aussi, si le maudit Napoléon n'avait pas été chassé hors de Russie. Ces monstres étaient à tel point furieux, qu'ils étaient capables d'effacer même l'ombre de ceux qui avaient salué les Russes à leur arrivée. Mais Dieu, qui est contre tous les orgueilleux, a puni d'abord le chef de tous les méchants, le maudit Napoléon. Et avec l'aide du Seigneur, bientôt se sera le tour des autres »²⁶.

²⁶ Archives centrales historiques de Leningrad, fonds 880, op. 5, doss. 7, ff. 212—215.

LA CONDITION DES CAPTIFS TURCS DANS L'EMPIRE DES HABSBOURG (1688—1689) D'APRÈS LES MÉMOIRES DE'OSMAN AGA.

par M. M. ALEXANDRESCU-DERSCA

Dans la littérature historique turque, tout aussi pauvre en mémoires et en autobiographies que les littératures arabe et persane, des ouvrages de ce caractère ne paraissent qu'au XVII^e siècle. C'est alors que le cadi turc Mustafa Effendi rédige une courte relation de sa captivité dans l'île de Malte¹, le remarquable polygraphe turc Kâtib Celebi (1609—1656) appelé aussi Hadjdji Khalifa introduit dans ses oeuvres² des fragments de l'histoire de sa vie et enfin le fameux globe-trotter Evliya Celebi (1611-vers 1684) enrichit ses descriptions de voyages³ par des souvenirs et des légendes où la réalité est souvent altérée par sa riche imagination.

Dans la série des ouvrages de caractère nettement autobiographique une place unique revient aux mémoires de l'interprète turc 'Osman Ağa de Temesvar (Timișoara) rédigés à Constantinople en 1136 de l'hégire (1 octobre 1723 — 20 septembre 1724), dont le manuscrit autographe⁴, apporté en Occident par les soins d'Alfred Kremer, a été publié et traduit en allemand en 1954⁵ et en 1962⁶ par les orientalistes bien connus Richard F. Kreutel et Otto Spies.

¹ İsmet Parmaksızoğlu, *Bir türk hadisinin esaret hatıraları* dans «Tarih Dergisi», V 1953, p. 77 et suiv.

² L'oeuvre de Kâtib Celebi (zilkade 1017 — 17 zilhidédje 1067 H. = février 1609 — 6 octobre 1657) comprend 23 ouvrages parmi lesquels une histoire universelle en arabe (*Fadlakat alwâl al-ahzar fi ilm al-tarikh wa'l ahbâr*) et en turc (*Fazleka at-tavariikh*, Istanbul 1296 / 7, 2 vol.), des Tables chronologiques (*Takwim ül-tewarikh*), une description de l'Asie (*Djihan-nüma* ou Image du monde, Istanbul 1732), une biographie des arabes célèbres (*Sullam al-wasûl ila tabakat al-fukûl*), un dictionnaire biographique et encyclopédique (*Kaşf al-zunûn 'an asami al-kutub wa'l - funûn*, ed. G. Flügel, Leipzig, 1835 — 1858, Le Caire 1274 H ; Istanbul 1310 / 11, 2 vol.), une histoire de Constantinople (*Raunak al- saltana*) une histoire des guerres maritimes à l'époque de Süleyman le Magnifique (*Tuhfet al-Kibar fi asfar al-bihar*). Sur Hadjdji Khalifa cf. Orhan Saik Gök Yay, *Kâtib Celebi Havati Sahsiyeti Eserleri* (La vie, la personnalité et le oeuvre de Katib Celebi), dans le volume *Kâtib Celebi...*, Ankara, 1957.

³ Evliya Celebi, *Siyahet-namesi* (Le livre des voyages d'Evliya Celebi), ed. Negib Asim, Istanbul, 1314/5, en 10 volumes.

⁴ Le manuscrit écrit par Osman Ağa en caractères divani suivant la tradition de la chancellerie ottomane est conservé au British Museum de Londres (or. 3213, 121 pag.), Cf. Fr. Ba-binger, *Die Geschichtsschreiber der Osmanen und ihre Werke*, Leipzig, 1927, p. 249.

⁵ Richard F. Kreutel, Otto Spies, *Leben und Abenteuer des Dolmetschers Osman Ağa*, dans les *Bonner Orientalischen Studien*, Neue Serie, vol. 2, im Selbstverlag des orientalischen Seminars der Universität, Bonn, 1954. Cette traduction ne nous a pas été accessible.

Cette œuvre, due à la plume d'un officier (odabaşı) fait prisonnier par les Impériaux pendant la guerre de 1683—1699, occupe une place à part parmi les autres ouvrages de caractère historique, tels que l'histoire inédite de l'Allemagne (Nemçe Tarikh-i) depuis le règne de Charlemagne jusqu'à celui de Charles VI, demeurée malheureusement inachevée⁷, et diplomatique, tels que la relation de ses missions auprès du prince de Transylvanie François Rakóczi (1707) et du général impérial Dietrich Heinrich Nehem, commandant de Petrovaradin (Peterwardein) en 1709, rédigée en mai 1725 (7 ramazan 1137 H)⁸, ainsi que ses deux collections inédites de notes et rapports (Kitâb-i Insa)⁹ portant sur ses négociations avec les généraux D. H. Nehem et Tige dans la question des incidents de Kecskemét et de Durazzo.

L'auteur de ces ouvrages, un turc de condition modeste mais ayant une instruction suffisante pour rédiger une histoire de l'Allemagne, était le fils d'un officier ottoman, Ahmed ibn Mahmud¹⁰, originaire de Belgrade, établi à Tenesvar, capitale du vilayet fondé en 1552 par Süleyman le Magnifique.

Par son origine, Osman Ağa faisait partie de la classe moyenne de la population turque établie dans les régions de frontière où elle menait une

⁷ Richard F. Kreutel, Otto Spies, *Der Gefangene der Giauren. Die abenteuerliche Schicksale des Dolmetschers Osman Ağa aus Temeschwar von ihm selbst erzählt*, Graz-Wien-Köln, Styria (1962) dans la collection « Osmanischen Geschichtsschreiber », vol. 4. La note de R. F. Kreutel, *Die Schritten des Dolmetschers 'Osman Ağa aus Temeschwar* (Der Orient in der Forschung, Wiesbaden, 1967, pp. 434—443) ne nous a malheureusement pas été accessible.

⁸ Cette histoire *Nemçe Tarikhi* (mss de l'an 1135 de l'Hégire 1722), s'arrête en 1662, Cf. L. Lewis, *The use by Muslim Historians of non-muslim sources* dans *Historians of the Middle East*, éd. B. Leyis et P. M. Holt, Londres, 1962, p. 189.

⁹ Cet ouvrage a été traduit et publié d'après le manuscrit autographe conservé à la Bibliothèque Nationale de Vienne (Codex Mxt 657) par Ricard F. Kreutel sous le titre *Zwischen Paschen Paschas und Generälen. Bericht des Osman Ağa aus Temeschwar über die Höhepunkte seines Wirkens als Diwandolmetscher und Diplomat* Unter Mitarbeit von Friedrich Kornauth übersetzt eingeleitet und erklärt. Graz-Wien-Köln: Styria (1966) dans la collection « Osmanische Geschichtsschreiber », vol. 5. La paternité de cette oeuvre, désignée à tort par Gustav Flügel (*Die Arabischen, persischen und türkischen Handschriften der Kaiserlichen-königlichen Hofbibliothek zu Wien*, t. II, Vienne 1865, nr 1078, p. 276) comme une histoire de Temesvar et de Ali Pacha (*Geschichte Temeschwar's und Alipascha's während seines Aufenthaltes daselbst bis zu seiner Absetzung und Vertretung durch Muhammed pascha*) a été attribuée à Osman Ağa par Richard F. Kreutel, à la suite d'une comparaison attentive avec l'autobiographie de l'interprète turc (R. Kreutel, *Zwischen Paschas und Generälen*, p. 6 et suiv.).

¹⁰ Österreichische National Bibliothek Mxt. 175. Ces collections comprennent une relation de la bataille de Petrovaradin (2 août 1716) et de la conquête de Temesvar (12 octobre 1716). Des lettres de 'Osman Ağa sont insérées dans les manuscrits du comte Louis Ferdinand Marsigli (Bibliothèque de l'Université de Bologne, Fonds Marsigli, tome LXIV : *Litterae Germanicae ab Ibrahim Bassa, Ibrahim Effendi et interprete Osman Ağa* (8 décembre 1700—19 mars 1901) Cf. Alberto Gianola, *Luigi Ferdinando Marsigli e la Transilvania*, Bologne 1930. Une lettre de 'Osman Ağa rédigée en allemand se trouve à la Kriegsarchiv de Vienne (microfilm à la Direction Générale des Archives de l'État à Bucarest, M 32/1967 rôle IV-5, 28 décembre 1703). D'autres lettres de 'Osman Ağa, rédigées en turc, sont transcrites dans le « Registre de documents turesdu début du XVIII-e siècle » conservé à la Bibliothèque du lycée Gheorghe Lazăr de Sibiu nr. 7773 pp. 30—32, 35—36, 63 et suiv. Certains documents transcrits dans ce registre-que Mr. A. Decei se propose de publier — tels que le rapport du début du XVIII-e siècle (p. 5 et suiv.), les lettres des pachas de Temesvar : Ibrahim pacha (p. 21—22), Damad 'Ali pacha (p. 32—35), Sarū Mustafa pacha (p. 45—50), Hadjdji Mustafa pacha et peut-être aussi la traduction turque d'une lettre du comte Rabutin (p. 23—24) semblent être dûes toujours à la plume de 'Osman Ağa.

¹¹ Osman Ağa, apud Fr. Kreutel, Otto Spiess, *op. cit.*, p. 17.

vie très mouvementée. Car après la levée du siège de Vienne (1683) les effets de la contre-offensive victorieuse des Impériaux s'étaient faits ressentir jusqu'au Banat. Les musulmans de la ville de Szolnok conquise par le général Donatus Johann Heisslor ¹¹ (1685) et celle de Szarvas ¹², évacuée par les Turcs ¹³, s'étaient réfugiés à l'abri des fortifications de la cité de Temesvar, entourées des marais du Temes ¹⁴. Mais après la conquête de la cité d'Arad ¹⁵, l'occupation de Csenad ¹⁶ et le siège de Seghedin ¹⁷, conquis par le général Wallis ¹⁸ (23 octobre 1685) les rives de la Tisza et du Mureş restèrent sans défense ¹⁹. De ce fait, la cité de Temesvar devint le centre des opérations militaires. En sa qualité de odabaşı du premier escadron placé sous les ordres de Piri Ağa, Osman prit part, pendant deux ou trois ans aux opérations dirigées contre les places occupées par les Impériaux ²⁰, mettant à sac les villages et les bourgs, afin de punir les paysans serbes. Ces derniers, réduits à la misère par les sipâhis, s'étaient joints aux autrichiens. En qualité de haïdouks et de hussards, ils attaquaient la population musulmane du vilayet de Temesvar jusque sous les murs de la cité ²¹.

En juin 1688 ²², le commandant de Temesvar, Khodja Djafer Pacha ²³, envoyait Osman et son escadron à pour y porter le montant de la solds des janissaires, envoyée par la Porte.

Tandis que Osman Ağa remplissait sa mission, les Impériaux qui venaient de prendre la Transylvanie sous leur protection en vertu du traité hallerien (28 juin 1686), attaquèrent Lipova, en profitant de l'émeute des troupes ottomanes cantonnées dans les places frontières ²⁴. Pendant leur avance le long du Mureş, les Impériaux avaient coupé tous les chemins qui menaient

¹¹ Mehmed Raşid, *Tarikh*, Istambul 1282 H (1865), I, p. 472 ; N. Berengani, *Historie delle guerre d'Europa dalla comparsa dell'armi ottomane nell' Ungaria l'anno 1683*, Venise MDCXCVIII p. 390.

¹² Osman Ağa, *op. cit.*, p. 19.

¹³ Mehmed Raşid, *op. cit.*, I, pp. 472—473.

¹⁴ Evliya Celebi, *Siyahet-name*, V, p. 390 et suiv., N. Berengani, *op. cit.*, pp. 448—449, F. Banfi, L. A. Magiorotti. *Le fortezze di Temesvar e di Lipova in Transilvania*, Estratto degli «Atti dell'Istituto di Architettura militare», Rome, p. 390.

¹⁵ N. Berengani, *op. cit.*, pp. 222, 400.

¹⁶ S. Borovsky, *Torontálmecye története* (Histoire du comitat de Torontal), dans *Magyarország vármegyei és városai* (Les comitats et les villes de Hongrie), Budapest, s. a., p. 404.

¹⁷ Mehmed Râşid, *op. cit.*, I, p. 473.

¹⁸ Hurmuzaki Documente XVI, p. 139, doc. no. CCCVIII du 30 octobre 1686.

¹⁹ Osman Ağa, *op. cit.*, p. 20.

²⁰ En 1687 le beglerbeg de Temesvar Ibrahim pacha fit une razzia jusqu'à Seghedin mais il fut repoussé par les Impériaux, Hurmuzaki XVI, p. 166, doc. no. CCCLXVIII, 7 août 1687.

²¹ Osman Ağa, *op. cit.*, p. 20, Cf aussi «Török magyarkari allamoukunt» p. 456. Pour la collaboration entre raïas et Impériaux, cf. Mehmed Raşid, *op. cit.*, p. 473.

²² Osman Ağa (*op. cit.*, p. 20) donne par erreur la date de şaban 1098 (juin 1687), vu que la conquête de Lipova par les Impériaux a eu lieu le 22 juin 1688. Cf. Szilágyi Sandor, *Monumenta Comititalia Regni Transylvaniae*, vol. XX (1688—1691), Budapest, 1897, pp. 78—79 ; Hammer, *Geschichte des osmanischen Reiches*, III, Budapest, 1835, p. 816.

²³ Mehmed Raşid, *Tarikh*, I, p. 529 ; II, p. 44.

²⁴ Kodja Djafer Pacha, ancien beglerbeg de Biyar Bekir avait été nommé pacha de Temesvar par le séraskier de Belgrade, Hazinedar Hasan Pacha, par suite du soulèvement des habitants qui avait coûté la vie à l'ancien pacha Gürdji Kôr Ibrahim Pacha. *Siahdar Tarikh-i Istanbul*, 1928, II, p. 315.

vers Temesvar, Arad, Radna et Soimuș en coupant la retraite²⁵ des troupes ottomanes. Obligé de rester à Lipova, Osman Ağa prit part au refoulement de l'expédition de reconnaissance des hussards hongrois et à la défense de la cité, considérée comme la porte d'entrée de la Transylvanie.

Fondée par le roi de Hongrie Bela IV après l'invasion des Tartares (1214)²⁶ la cité de Lipova avait été entourée de murs en 1510 par Georges de Brandebourg²⁷. Elle avait été ensuite fortifiée par l'ingénieur Alessandro Cavalini da Urbino²⁸ et réparée par les Turcs après qu'Aldana y eut mis le feu (juillet 1552)²⁹. La cité intérieure, fortifiée par une palanque, c'est à dire par un rempart de bois en forme de pallis, était entourée par un fossé où coulait le Mureș. Elle possédait en outre quatre bastions de terre défendus par des canons³⁰. Entre la cité et l'enceinte extérieure, formée d'un mur muni de tours³¹ et d'ouvrages de liaison, se trouvaient 1500 à 2000 maisons entourées de jardins et de vignobles³², ainsi que deux cents boutiques.

La garnison³³ refusa de se rendre et ouvrit le feu. Le général Antonio Caraffa³⁴ (1642—1693) fit aussitôt venir son artillerie formée de neuf canons lourds et de quatre mortiers³⁵ et réussit à faire des brèches dans l'enceinte extérieure. Pendant que les troupes turques s'employaient à les combler, les hussards et les haïdouks hongrois et serbes passèrent par dessus les murs, ouvrirent la Grande Porte (Battal) et la Porte de Temesvar (Tișvar)³⁶ et occupèrent les rues. Les Turcs furent alors contraints de se retirer dans la cité intérieure³⁷.

Menacée par l'incendie qui venait d'envahir toute la ville et même quelques maisons de la cité extérieure, après trois jours de résistance opiniâtre³⁸ la garnison turque fut finalement obligée de se rendre le 22 juin 1688 pour avoir la vie sauve à condition de déposer les armes. Les combattants furent considérés prisonniers de guerre, tandis que les autres habitants tombèrent

²⁵ Osman Ağa, *op. cit.*, p. 23.

²⁶ F. Banfi, L. A. Maggiorotti, *op. cit.*, p. 23.

²⁷ N. Istvánfi Pannoni, *Historiarum de Rebus Hungaricis libri XXXIV*, Coloniae Agrippinae, 1622, lib. XVII, p. 301.

²⁸ F. Banfi, L. A. Maggiorotti, *op. cit.*, p. 34 et suiv.

²⁹ *Ibidem*, pp. 38—39.

³⁰ Hurmuzaki, XVI, p. 195, doc. n° CDLXIV ; Evliya Celebi, *Siyahet-namesi* V, p. p. 400 ; Osman Ağa, *op. cit.*, pp. 23—24.

³¹ Hurmuzaki XVI, p. 195.

³² Evliya Celebi, *op. cit.*, p. 399 ; Osman Ağa, *op. cit.*, p. 23.

³³ Evliya Celebi (*op. cit.*, V, p. 398—400) relate que Lipova possédait en temps normal une garnison de 800 nefers. Le général Antoine Caraffa l'évaluait à près de mille hommes, Szilágyi Sandor, *Monumenta Comitatus Regni Transilvaniae*, XX, pp. 78—79, doc. du 2 juin 1688 ; Cf aussi Hurmuzaki XVI, p. 195, doc. n° CDXLIV du 1 juillet 1688.

³⁴ Cf. Vico, *De rebus gestis Antonio Caraphaei*, Naples, 1716.

³⁵ Pour les détails sur la capitulation de Lipova, cf. Osman Ağa, *op. cit.*, p. 24.

³⁶ Evliya Celebi, *op. cit.*, V, p. 399.

³⁷ Hurmuzaki XVI, p. 195, doc. n° CDXLIV ; Osman Ağa, *op. cit.*, p. 24—25.

³⁸ Silihdār *Tarih-i*, (Chronique du Silihdar) Istanbul 1928, III, p. 315 ; Osman Ağa, *op. cit.*, pp. 26—39.

en esclavage³⁹. Seuls les vieillards, les femmes et les pauvres, démunis d'argent pour se racheter, furent renvoyés à Temesvar⁴⁰.

Osman Ağa qui avait assumé la défense d'un des bastions de la cité tomba sous la sujétion d'un certain Fischer, lieutenant d'infanterie du margrave Guillaume de Bade⁴¹. Au cours de ses onze années de captivité qui s'ensuivirent (1688—1699) il a connu, tant par sa propre expérience que par celle de ses camarades, toutes les souffrances subies par les captifs turcs, traités en esclaves dans l'Empire des Habsbourg.

Rédigées par un homme doué d'un pénétrant esprit d'observation et de la faculté de saisir la réalité sur le vif, ses mémoires représentent par la nouveauté des informations, ainsi que par la forme qui se dégage de la réalité si vivante de ses descriptions, une source unique pour l'étude de la condition des prisonniers turcs pendant la guerre de 1683—1699.



De ces mémoires, ainsi que de l'autobiographie contemporaine du comte Louis Ferdinand Marsigli⁴², il résulte que les prisonniers de guerre possédaient au XVII^e siècle un certain statut. Ce dernier ne commence à se préciser que lorsque l'Empire des Habsbourg mit à profit les défaites ottomanes pour imposer la délivrance des captifs de guerre par voie d'échange réciproque d'état à état.

Le traité de Zsitvatorok (2—11 novembre 1606) conclu par l'empereur Rodolphe II (1575—1612) et le sultan Ahmed I (1603—1617) prévoyait par l'article 7 la mise en liberté des prisonniers contre rançon établie avant la conclusion de la paix et l'échange des captifs dont le prix de rachat n'était pas encore⁴³ fixé.

Le traité de Komorn (27 février 1618) qui confirmait et élargissait les dispositions du traité de Zsitvatorok insistait sur l'élargissement, sans rançon ou avec restitution du prix de rachat, des prisonniers tombés en captivité après la signature du traité de paix en novembre 1606⁴⁴.

En 1642 le traité conclu entre les Turcs d'une part, les autrichiens et les Hongrois de l'autre prévoyait la mise en liberté des prisonniers sans rachat, pendant trois mois⁴⁵. Sous le règne de l'empereur Léopold I (1658—1705), l'internonce Ottingen menait à Istanbul un bateau transportant des captifs turcs en échange desquels, 163 sujets impériaux furent mis en liberté par la Sublime Porte. La Cour de Vienne envoyait au gouvernement ottoman une

³⁹ Le comte A. Caraffa évaluait la population de Lipova à environ 6 000 hommes. *Monumenta Comititalia Regni Transylvaniae*, XX, p. 79.

⁴⁰ Silihdar Tarikh-i, II, p. 315. *Monumenta Comititalia Regni Transylvaniae* XX, pp. 78—79; Hurmuzaki XVI, p. 195.

⁴¹ Osman Ağa, *op. cit.*, p. 31.

⁴² Emilio Lovarini, *Autobiografia di Luigi Ferdinando Marsigli*, Bologna, 1930.

⁴³ L. Fekete, *Türkische Schriften aus dem Archive des Palatins Nikolaus Esterházy (1606—1645)* Budapesta, 1932., p. 209.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 232, 233.

⁴⁵ Gabriel Effendi Noradounghian, *Recueil d'actes internationaux de l'Empire Ottoman. Traités, conventions, arrangements, déclarations, protocoles, procès-verbaux, firmans, bérats...* (1300—1902), Paris-Leipzig, 1897—1903, I, p. 9.

importante somme d'argent pour le rachat de ses sujets, enfermés dans la célèbre prison des Sept Tours ⁴⁶ (Yedikule). Même pendant la guerre de 1683—1699, certains prisonniers turcs ⁴⁷ et des femmes tombées au pouvoir des Impériaux ⁴⁸ furent échangés contre des prisonniers allemands. Ce procédé n'était cependant pas toujours pratiqué sur une large échelle.

Mais en temps de guerre prévalait encore l'ancienne coutume barbare suivant laquelle les prisonniers ne pouvaient racheter leur vie et leur liberté qu'en échange d'une rançon dont le montant était fixé par celui qui les avait capturés, à condition toutefois que ce dernier fit partie du corps des officiers. Car suivant le droit en vigueur dans l'armée impériale, les officiers seuls disposaient d'un pouvoir absolu sur les captifs ⁴⁹. Par conséquent ils avaient la latitude de contraindre les soldats à leur céder leurs propres captifs contre une indemnité fixée à un « Silberling » ⁵⁰.

Le prix de rachat variait en rapport avec l'âge, le sexe, l'état de santé, la beauté, la vigueur ducaptif et surtout avec la catégorie sociale dont ce dernier faisait partie ⁵¹.

Etant au courant de toutes ces conditions, Osman Ağa eut soin de cacher son état d'officier en échangeant son uniforme contre les vêtements de la population des régions de frontière: veste de drap vert, pantalons rouges rayés moulés sur les jambes, ceinture couleur de brique et bonnet en peau rouge ⁵². Il réussit ainsi à se faire passer pour un homme pauvre. Sa rançon fut fixée à 60 ducats ⁵³. C'était une somme élevée en comparaison du prix

⁴⁶ Takáts Sandor, *Rajnok a török világból* (Esquisses du monde turc), Budapest 1915, I, pp. 167—173, 199, 202—204 ap. M. Dan et S. Belu, *Despre robii în Imperiul Otoman, cu câteva date privilegiate la Târbile române* (Sur les esclaves dans l'Empire Ottomane avec certaines données concernant des Pays roumains) dans «Anuarul Institutului de istorie din Cluj» IV, 1951, p. 50.

⁴⁷ Le 6 octobre 1690 le prince Louis de Bade annonçait à Etienne Petroczi qu'il venait de recevoir deux prisonniers chrétiens en échange desquels il s'appretait à livrer deux captifs turcs et lui recommandait de faire état de ce procédé pour délivrer des prisonniers allemands. (Microfilm d'après l'original conservé à la Kriegsarchiv de Vienne, à la Direction Générale des Archives de l'État. Archives historiques Centrales de Bucarest M. 33/1967, rôle I — 173). Cf aussi la lettre adressée le 30 octobre 1690 au général baron Heister sur l'échange des prisonniers capturés par le régiment Boland à Alba Iulia (*Ibidem* M 32 / 1937, rôle I-188 d'après l'original conservé à la Kriegsarchiv de Vienne).

⁴⁸ Archives d'Etat de Bucarest M 32 / 1967, I-172 (microfilm d'après la lettre d'Etienne Petroczi conservée à la Kriegsarchiv de Vienne).

⁴⁹ Osman Ağa, *op. cit.*, p. 138.

⁵⁰ Ce procédé a été mis en oeuvre par le comte Claude Florimond Mercy, le futur gouverneur du Banat de Temesvar pour obtenir une jeune fille turque tombée en captivité au siège de Belgrade (1688). Osman Ağa, *op. cit.*, p. 137.

⁵¹ M. Febvre, *Teatro della Turchia*, Venise 1684, p. 435. Pendant la guerre de 1683—1699, la rançon fixée par le général impérial Joachim Heinrich Dünwald à son prisonnier Ismâ'il pacha s'élevait à 7000 ducats. Cf. Simpert, *Diarium oder Ausführliche curiose Reise Beschreibung von Wien nach Constantinopel und von dar wider zurück in Deutschland auch was sich hin- und wider merkwürdiges dabey zugetragen dess Hochgebornen Grafen und Herrn Wolfgang Grafen zu Oettingen des Röm. Kaysrl. Maiest. Geheimen Rath Cammerern und Reichs-Hof-Raths Praesident ... Augsburg 1701*, p. 183. A la même époque, la rançon exigée par le général impérial Frédéric Veterani à son captif Suleyman bey était de 3000 thalers. Cf. *Condica de venituri și cheltuieli a vistieriei Țării Românești* (Registre des recettes et des dépenses de la trésorerie de Valachie) dans «Revista istorică a Arhivelor Românei» Bucarest, 1873, p. 8.

⁵² Osman Ağa, *op. cit.* p. 31.

⁵³ *Ibidem* p. 33. La rançon d'un autre captif turc, Hadjdji Ahmed, avait été fixée à un « Deutschen » et à un cheval. Osman Ağa, *op. cit.*, pp. 71, 94.

de rachat de 9 ducats exigé pour un autre prisonnier turc, un certain Muhazir-oglu Ibrahim ⁵⁴. Mais au regard des prétentions émises en pareil cas par les Turcs qui exigeaient trois mille florins pour la rançon de trois esclaves originaires du village de Culciul Mare en Transylvanie et 900 florins pour deux autres esclaves du village de Ghirişa ⁵⁵, la rançon demandée à Osman Ağa était modique.

Les prisonniers avaient la permission de se rendre en territoire ottoman, afin de se procurer l'argent nécessaire à leur rachat, à condition toutefois de laisser des garants ⁵⁶ et d'être de retour à une certaine date et en un lieu fixé d'avance ⁵⁷. Pour traverser sans aucun dommage les Etats des Habsbourg, les maîtres leur délivraient un écrit sous seing, rédigé en latin et en allemand ⁵⁸. Ce dernier était présenté aux gouverneurs impériaux des forteresses traversées sur le parcours ainsi qu'aux autorités des places frontalières. En général les captifs turcs s'associaient tant à l'aller qu'au retour, lorsque les dangers qui les menaçaient s'accroissaient en rapport avec le montant des sommes qu'ils portaient sur eux. C'est ainsi qu'à son retour de Temesvar, Osman Ağa, après avoir souffert de faim et de soif dans la région déserte de la Baška, fut dévalisé dans une forêt près de la ville de Sombor. Après lui avoir enlevé son argent et ses vêtements, les haïdouks hongrois ⁵⁹ étaient sur le point de le mettre à mort. Osman réussit cependant à s'enfuir, retournant auprès de son maître qui se trouvait dans le voisinage d'Eszeg (Osijek) ⁶⁰.

En général, les captifs turcs respectaient leur serment suivant les préceptes de la loi musulmane, ⁶¹ car le droit islamique avait prescrit le comportement que devaient avoir les musulmans tombés aux mains des infidèles, c'est-à-dire des chrétiens en terre étrangère ⁶².

Il y avait cependant certains captifs qui ne retournaient plus dans les Etats des Habsbourg, abandonnant leurs garants, obligés de payer leur rançon ⁶³ ou d'être punis en leur lieu et place. C'est le cas d'un timariote de la cavalerie ottomane Hadjdji Ahmed, devenu le captif du chancelier impérial le comte Théodore Henri Statmann ⁶⁴, et d'un certain Mustafa Celebi originaire de Pécs (Fünfkirchen) ⁶⁵. Tous deux trahirent leurs garants, enfermés dans la

⁵⁴ *Ibidem*, p. 33.

⁵⁵ Archives d'État de Cluj, fonds du comitat de Sătmar, document du 2 mars 1683.

⁵⁶ Osman Ağa, *op. cit.*, pp. 33, 93-95.

⁵⁷ *Ibidem*, p. 35.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 33.

⁵⁹ *Ibidem*, pp. 37-42.

⁶⁰ Avec l'aide du lieutenant Fischer, Osman Ağa rentra en possession de son argent et paya sa rançon (*Ibidem* pp. 49-50).

⁶¹ Les parjures étaient soumis à une punition expiatoire («kefareth-yemiun»)

⁶² Erwin Graef, *Religiöse und rechtliche Worstellung über Kriegsgefangenen in Islam und Christentum*, dans «Die Welt des Islams», VII (1963) pp. 89-139.

⁶³ Le 8 avril 1668 un chantre d'église Mathieu qui s'était porté garant pour un captif tombé sous la sujétion des Tartares, pria le prince de Transylvanie Michel Apafi I de le contraindre à payer sa rançon pour ne pas être obligé à la payer à sa place. A. Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești*, XI (1661-1690), Bucarest, 939, p. 86.

⁶⁴ Osman Ağa, *op. cit.*, p. 71, 93.

⁶⁵ *Ibidem*, p. 95.

prison d'Ivanič⁶⁶, les exposant ainsi aux effets de la colère du général Othon von Stubenberg⁶⁷.

Les captifs pouvaient être rachetés aussi par l'entremise des hauts dignitaires ottomans. Osman Ağa relate qu'en 1687 les prisonniers turcs enfermés à Ivanič s'attendaient à être rachetés par le commandant de Bosnie, Topal Husein pacha⁶⁸. La rançon des captifs turcs pouvait être payée aussi par des prisonniers chrétiens tombés sous la sujétion ottomane. Ce fut ainsi qu'un captif turc appartenant au capitaine de Saint Gothard Etienne Hagymási, obtint d'être remis en liberté en échange d'un prisonnier hongrois originaire de cette même cité, un certain Maráczai Nagy Balázs et sa belle-fille, à condition pour ce dernier de payer la rançon du Turc⁶⁹.

Suivant la coutume, les captifs après avoir payé leur rançon, étaient mis en liberté par leurs maîtres. Ces derniers étaient tenus de leur remettre un acte de libération (Freibrief) leur permettant de rentrer en territoire ottoman sans être inquiétés par les autorités impériales⁷⁰, vu que le passage des prisonniers turcs était signalé d'avance aux commandants de toutes les garnisons établies sur le parcours⁷¹. Dès leur entrée dans une ville, les prisonniers libérés étaient obligés de présenter leur acte de libération aux commandants militaires qui leur remettaient un passeport (Reisepass) sur lequel se trouvaient apposés leur signature et leur sceau⁷². Pour obvier aux faux éventuels, les commandants des forteresses sises à proximité de la frontière ottomane demandaient à Vienne confirmation de la part des anciens maîtres ainsi que du conseil suprême de guerre (Hofkriegsrat)⁷³.

Parmi les officiers impériaux, il y avait aussi certains complètement dénués de scrupules tels que le lieutenant Fischer. Après avoir encaissé le montant de la rançon de Osman⁷⁴, Fischer retint son malheureux captif en alléguant toutes sortes de prétextes. Par des promesses et des cadeaux⁷⁵ et ensuite par des menaces et des punitions corporelles⁷⁶, il s'essaya à le faire renoncer à rentrer dans sa patrie. Sans aucune possibilité de prouver qu'il avait réellement payé sa rançon, Osman Ağa fut ainsi contraint de mener pendant onze ans la dure vie de l'esclavage.

Des procédés pareils étaient en vigueur aussi dans l'Empire Ottoman où les laissez-passers (comme tous) des captifs rachetés étaient souvent déchirés ou volés. Simpert, abbé de Neresheim, qui accompagnait l'ambassade du comte Wolfgang von Ottingen Wallerstein, chargée de l'échange des

⁶⁶ *Ibidem*, pp. 96, 99.

⁶⁷ *Ibidem*, p. 95.

⁶⁸ *Ibidem*, pp. 93, 96.

⁶⁹ Déak Farkas, *Adatok a török-tatár rabok történetéhez* (Données sur l'histoire des esclaves turco-tartars), I, dans *Századok* 1885, 2, p. 580—581; M. Dan et S. Belu, *op. cit.* p. 16 n. 44

⁷⁰ *Ibidem*, p. 155.

⁷¹ *Ibidem*, p. 154.

⁷² *Ibidem*, p. 145.

⁷³ *Ibidem*, p. 165.

⁷⁴ *Ibidem*, p. 52.

⁷⁵ *Ibidem*, pp. 55, 80.

⁷⁶ *Ibidem*, pp. 73—74.

prisonniers (octobre 1699-juin 1701), relate que les Turcs rembarquèrent sur leurs galères seize captifs qui venaient pourtant de payer leur rançon⁷⁷.

Privés de la plénitude des droits réels et personnels, les captifs de guerre étaient considérés comme des esclaves que leurs maîtres pouvaient vendre, échanger, donner ou transmettre par voie de succession. C'est ainsi que 'Osman Ağa changea cinq fois de maître en onze années de captivité. Le lieutenant Fischer le vendit contre 21 pièces d'or à un marchand vénitien d'esclaves⁷⁸. Grâce à sa présence d'esprit et à la courageuse intervention d'un autre officier autrichien, il réussit cependant à échapper au triste sort qui l'attendait sur les galères de Venise⁷⁹. Après une malheureuse tentative de fuite, il arriva par donation⁷² sous la sujétion du général comte Othon de Stubenberg⁸⁰, commandant de la cité d'Ivanić. Ce dernier le légua à sa seconde épouse la comtesse Anne Isabelle de Lamberg⁸¹ qui en fit présent à son beau-frère, le comte Sigismond von Stubenberg⁸², commissaire du district de Fürsten, feld qui habitait Vienne. A son tour, ce dernier en fit cadeau au général Christophe Tiedmayr von Schallenberg⁸³ « kammerherr » de l'empereur Léopold I- (1658—1705) et membre du conseil suprême de guerre.

Un autre turc, un certain Ali, originaire de Temesvar, fait prisonnier à Gyula, fut donné par son maître au général Donatus Johann Heissler comte de Heitersheim, commandant de la cité de Tokay et, par ce dernier, au comte Frédéric Guillaume Horn⁸⁴, représentant de Suède à Vienne (mai 1690 — juillet 1694).

La vie des prisonniers turcs, entraînés à la suite des armées impériales durant leurs expéditions en Croatie et en Slovénie⁸⁵, était très dure tant à cause des conditions d'existence que par suite des mauvais traitements infligés par les maîtres. Les captifs enchaînés marchaient pendant des jours entiers nu-pieds dans la neige, derrière les charrettes⁸⁶. Dans les contrées montagneuses ils étaient contraints parfois de se hisser en s'agrippant aux rochers⁸⁷. Leur ration journalière se composait d'un demi-pain⁸⁸ ou à défaut, de farine⁸⁹. Ce régime ne s'améliorait qu'en certaines occasions lorsque les prisonniers rendaient certains services à leurs maîtres ou lorsqu'ils occupaient des emplois de confiance. Ce fut ainsi que Osman Ağa obtint une ration de viande de

⁷⁷ Simperto, *op. cit.*, p. 242. Sur l'ambassade du comte Wolfgang von Ottingen Wallerstein cf. Hammer, *op. cit.*, IV, p. 17 et suiv.

⁷⁸ Osman Ağa, *op. cit.*, p. 59.

⁷⁹ B. Kozlovski, *Istoricul navei* (Histoire du navire), Bucarest, Edit. şt. 1960, p. 140. Sur la vie tout aussi dure des esclaves sur les galères turques cf. Conrad Jakob Hildebrandt's *Dreifache Schwedische Gesandtschaftsreise nach Siebenbürgen, der Ukraine und Constantinople* (1656—1658), ed. Fr. Babinger, Leiden 1937, pp. 99—100.

⁸⁰ Osman Ağa, *op. cit.*, p. 85.

⁸¹ *Ibidem*, p. 85. 102.

⁸² *Ibidem*, p. 107 C'est par erreur que Osman Ağa lui donne le titre de «Landeshauptmann» de la ville de Görz, que portait son frère, François von Stubenberg (1685—1695).

⁸³ Osman Ağa, *op. cit.*, 108.

⁸⁴ *Ibidem*, p. 119.

⁸⁵ *Ibidem*, p. 53 şi suiv.

⁸⁶ *Ibidem*, p. 68. Evliya Celebi, *Siyahet-namesi*, V, p. 213.

⁸⁷ *Ibidem*, p. 69.

⁸⁸ *Ibidem*, pp. 32, 55.

⁸⁹ *Ibidem*, p. 64

bœuf et une mesure (oka) de vin⁹⁰ pour avoir soigné pendant un mois son premier maître, blessé dans une rixe.

Pendant les campagnes, les prisonniers dormaient sous bonne garde dans des chaumières, dans des remises ou avec les sentinelles sur les marches du quartier des officiers⁹¹, ou à même le sol. Il ne leur était même pas permis de s'approcher des feux allumés par les soldats allemands⁹². Ils portaient les mêmes vêtements avec lesquels ils étaient tombés prisonniers. Aussi arrivaient-ils à être couverts de guenilles tout comme les prisonniers chrétiens qui se trouvaient au pouvoir des Turcs⁹³.

Les captifs turcs étaient soumis à toutes sortes de travaux, les uns plus durs que les autres. Ils étaient employés par leurs maîtres comme valets d'écurie⁹⁴, cochers⁹⁵, charretiers⁹⁶, et aussi comme ordonnances⁹⁷. À la moindre négligence dans leur service, ils étaient battus si cruellement qu'ils perdaient parfois connaissance⁹⁸. Ces traitements cruels étaient en vigueur aussi chez les Turcs qui enchaînaient souvent leurs prisonniers⁹⁹ et ne leur parlaient que « le bâton à la main » et les injures à la bouche, punissant la plus légère faute par « de rudes châtiments »¹⁰⁰.

Dans ces conditions, communes aux deux camps ottoman et impérial, les captifs tombaient proie aux maladies et surtout à la dysentérie qui faisait des ravages aussi parmi les soldats allemands¹⁰¹. Gisant dehors malgré le froid sur des tas de fumier, sans un morceau de pain et même sans une goutte d'eau, beaucoup de captifs turcs mouraient. Ce même sort attendait aussi les prisonniers chrétiens enfermés dans les bagnes du sultan où les malades n'étaient pas autrement traités que ceux qui étaient en bonne santé¹⁰².

Conservant sa vie par miracle, après avoir grelotté de fièvre pendant dix jours sans reprendre connaissance, Osman Ağa ne se rétablit que grâce à sa robuste constitution et à la nourriture fournie au cours de sa convalescence par des pauvres serbes de Brod. De leur maigre pitance ces derniers lui appor-

⁹⁰ *Ibidem* p. 74

⁹¹ *Ibidem*, p. 65.

⁹² *Ibidem*, pp. 68—69.

⁹³ En 1691 les Transylvains tombés au pouvoir des Turcs, rentrèrent dans leur pays en guenilles et les chaussures trouées. Prague, Archives du Hrad, *Litterae annuae Domus Professae Pragensis ad D. Nicolaum ad annum 1691* (microfilm obtenu s'après les indications de M. Dan et S. Belu, *op. cit.*, p. 49 n. 223.

⁹⁴ *Ibidem*, pp. 78, 79

⁹⁵ *Ibidem* pp. 32, 76.

⁹⁶ *Ibidem*, pp. 98, 109.

⁹⁷ *Ibidem*, p. 70.

⁹⁸ *Ibidem* pp. 76, 78—79, 98.

⁹⁹ C. J. Hildebrandt, *op. cit.*, pp. 25, 26, 167. Le 8 juillet 1718 Gerhard Corneilius von den Drisch rencontra en Bulgarie, à Pazardjik, un esclave dont les chaînes pesaient 20 onces, c'est à dire plus de 25 kilos. Cf. L. Miletić, *Стари патування пръз България* (Anciens voyages en Bulgarie) dans *Сборник за народни умотворения, наука и книжнина* VI, Sofia 1891, p. 133.

¹⁰⁰ Cf. la relation du jésuite Th. Ch. Fleurian (1695), dans A. Carayon, *Relations inédites des missions de la Compagnie de Jésus à Constantinople et dans le Levant au XVII^e siècle*, Paris, 1864, p. 237.

¹⁰¹ Osman Ağa, *op. cit.*, pp. 61—62.

¹⁰² Cf. la relation du jésuite Thomas Charles Fleurian, *Extraits de l'état des missions en Grèce (1695)* dans A. Carayon, *op. cit.*, p. 248.

taient de la soupe de lentilles, des haricots, des petits pois, du son et parfois une bouchée de pain ¹⁰³.

Le sort des prisonniers qui servaient en qualité de domestiques dans les maisons des nobles était comparativement bien meilleur. Ils y étaient employés comme valets d'écurie, gardes, piqueurs, domestiques, aides-cuisiniers, confiseurs, laquais, sommeliers. Les jeunes filles et les femmes turques tombées en captivité pendant le siège des forteresses de Hongrie, de Transylvanie et du Banat servaient de domestiques aux femmes et aux filles des nobles. Lorsqu'elles tombaient en bas âge sous la sujétion des nobles, ces derniers les faisaient élever par les religieuses dans des monastères catholiques ¹⁰⁴. Les maîtres faisaient enseigner à leurs captifs qui s'avéraient plus intelligents ou plus habiles différents métiers. C'est ainsi que Osman Ağa fit son apprentissage chez un maître confiseur français engagé par le prince Henri François von Mansfeld, membre du conseil suprême de guerre.

Les prisonniers turcs ne recevaient aucun salaire pour leur travail mais seulement des pourboires dont le montant s'élevait parfois à 15 ou à 20 guldens ¹⁰⁵. C'est ainsi que les prisonniers qui servaient chez des maîtres riches et généreux pouvaient amasser de l'argent pour s'assurer une éventuelle évasion.

La nourriture, le logement et les vêtements donnés aux prisonniers turcs par leurs maîtres dépendaient de l'état de fortune et de la générosité de ces derniers. En général la nourriture semble avoir été suffisante. Pour ce qui est du logement, les captifs employés en qualité de domestiques par les nobles devaient se contenter d'un lit dans l'écurie ¹⁰⁶ s'ils s'occupaient des chevaux, ou d'une petite chambre à la mansarde ¹⁰⁷ qu'ils partageaient parfois avec d'autres serviteurs. Ils portaient les vêtements ou la livrée de leurs maîtres, le costume des haïdouks en drap rouge ¹⁰⁸ ou le costume national hongrois. Lorsque leur maître mourait, ils étaient obligés de porter le deuil.

Le traitement auquel étaient soumis les captifs turcs variait suivant le caractère des maîtres et celui de leurs serviteurs de confiance. Osman Ağa est roué de coups par les domestiques du général von Stubenberg qui le faisait travailler dur ¹⁰⁹. Mais il échappe à une juste punition pour avoir pris part à une rixe à l'auberge « Zum Hühnenloch » à Vienne, par suite de l'intervention de sa maîtresse, la comtesse von Schallenberg ¹¹⁰.

Lorsque les maîtres étaient contents du travail de leurs captifs, ils cherchaient à les garder auprès d'eux en ayant recours à tous les moyens qui leur semblaient bons. Le premier maître de Osman Ağa lui promit de l'avancer trompette et de l'emmener à Vienne. Mais lorsque Fischer comprit qu'il faisait fausse route, il recourut aux coups pour faire son prisonnier renoncer à l'idée

¹⁰³ Osman Ağa, *op. cit.*, p. 67.

¹⁰⁴ *Ibidem*, pp. 136—137.

¹⁰⁵ *Ibidem*, pp. 107, 136.

¹⁰⁶ *Ibidem*, p. 105.

¹⁰⁷ *Ibidem*, p. 100.

¹⁰⁸ *Ibidem*, p. 103.

¹⁰⁹ *Ibidem.*, p. 98.

¹¹⁰ *Ibidem*, p. 135.

de rentrer à Temesvar ¹¹¹. Le comte Horn fit enchaîner son captif pour l'obliger à le suivre en Suède ¹¹².

Mais le moyen le plus sûr de s'assurer les services des captifs ottomans était leur conversion au Christianisme qui leur enlevait pour toujours la possibilité légale de retourner en territoire ottoman. Pour atteindre ce but où l'intérêt personnel rejoignait le prosélitisme religieux des catholiques, les maîtres recouraient aux promesses et aux cadeaux faisant miroiter aux yeux de leurs esclaves l'amélioration de leur condition et même l'éventualité d'obtenir une meilleure place dans la hiérarchie sociale ¹¹³.

Car dans l'Empire des Habsbourg, les renégats recouvraient la plénitude des droits réels et personnels. Devenus citoyens de l'Empire, ils jouissaient du droit de voyager partout sous réserve de présenter leur acte de mise en liberté aux commandants des garnisons sises sur leur route. Ils avaient en outre la permission de s'établir à demeure en n'importe quelle localité de l'Empire, d'y fonder une famille et de gagner leur vie à l'instar des autres sujets de l'Empereur. Jouissant de la protection et de l'influence de leurs anciens maîtres, certains renégats avaient la possibilité de se créer une existence meilleure et même d'accéder à des fonctions plus importantes.

Malgré ces avantages, la plupart des turcs restaient fidèles à leur patrie et à leur religion, se conformant aux préceptes du droit musulman pour sauvegarder leur foi pendant leur séjour forcé en terre étrangère. Mais il y avait aussi certains capitifs qui se convertissaient pour échapper au sort des prisonniers. Le chroniqueur ottoman Silihdar Fyndykyly Mehmed Ağa relate que nombre de Turcs faits prisonniers lors de la prise de Szolnok et d'Eger (1688) par les troupes impériales étant dirigés sur Oradea (Varad) se convertirent au christianisme en cours de route pour regagner leur liberté tandis que leurs camarades restaient fidèles aux préceptes du Koran ¹¹⁴. D'autres captifs se convertissaient plus tard et toujours pour la forme. C'est le cas d'une Turc de la cavalerie féodale de Roumélie Mehmed le Sipahi, originaire du sandjak de Strumitza. Fait prisonnier au siège de Bude (Ofen), il tomba sous la sujétion du général de cavalerie Joachim Henri Dünewald et se converti pour la forme afin d'obtenir sa mise en liberté ¹¹⁵.

Certains chrétiens tombés au pouvoir des Turcs avaient aussi recours à ce procédé afin d'échapper à l'esclavage. L'abbé Simpert signale la présence d'un prussien et d'un viennois, convertis tous deux à l'islam, parmi les janissaires en garnison à Belgrade et à Constantinople. Après la conclusion du traité de Karlowitz (1699), tous les deux quittèrent le sol ottoman et retournèrent à leur ancienne religion ¹¹⁶. D'autres renégats qui s'étaient laissés circonconcire suivirent leur exemple ¹¹⁷.

Les renégats turcs ne poursuivaient eux aussi d'autres buts que de rentrer chez eux en territoire ottoman ¹¹⁸. Osman Ağa relate qu'après la signature du

¹¹¹ *Ibidem*, p. 73.

¹¹² *Ibidem*, p. 122.

¹¹³ *Ibidem*, p. 113.

¹¹⁴ *Silahdar Tarikh-i*, II, p. 315.

¹¹⁵ Osman Ağa, *op. cit.*, p. 143.

¹¹⁶ Simperto, *op. cit.*, pp. 90, 254—255.

¹¹⁷ *Ibidem*, p. 182.

¹¹⁸ Osman Ağa, *op. cit.*, p. 144.

traité de paix de Karlowitz (26 janvier 0699) qui accordait aux captifs tombés sous la sujétion des simples particuliers la faculté de se racheter à un prix raisonnable¹¹⁹, les renégats recoururent à toutes sortes de prétextes pour se diriger vers les régions de frontière, afin d'essayer de passer furtivement en territoire ottoman¹²⁰.

Par contre, les captifs musulmans se rendaient à Vienne dans l'espoir de rentrer dans leur pays par voie d'échange ou en recourant aux bons soins du cardinal Leopold Kollonitsch¹²¹, évêque de Gran et primat de Hongrie qui s'occupait du sort des prisonniers de guerre.

Mais il y avait aussi d'autres captifs turcs privés de la possibilité de bénéficier en temps utile des dispositions du traité de Karlowitz. C'étaient justement les Turcs tombés sous la sujétion de certains dignitaires de marque qui profitaient de leur pouvoir et de leur influence pour entraver l'application des clauses du traité de 1699 dans le terme prévu. C'était justement le cas de Osman Ağa dont les maîtres étaient amis du cardinal Kollonitsch.

Pour ces musulmans destinés à demeurer pour le restant de leurs jours captifs en territoire autrichien, il n'y avait pas d'autre solution que la fuite. Mais c'était une entreprise hardie, pleine de dangers, remplie de privations et souvent vouée à l'échec¹²².

Pendant le jour, les fuyards devaient se cacher dans les forêts, dans les fourrés, dans les jonchaies qui recouvraient les rives du Danube¹²³, dans les meules de foin ou dans les granges¹²⁴ et les maisons des indigènes¹²⁵ serbes lorsque ces derniers consentaient à leur venir en aide moyennant finances. Certains fugitifs mouraient de faim au cours de leur tentative d'évasion. Mais la plupart étaient attrapés par les soldats impériaux qui, à la moindre alerte, fouillaient pendant des jours entiers toutes les maisons de l'endroit où avait été signalée l'évasion, ainsi que les environs¹²⁶.

¹¹⁹ Gabriel Effendi Noradounghian, *op. cit.*, I, p. 195, art. 12. S'étayant des dispositions du traité de Karlowitz, le comte Wolfgang von Ottingen et le comte Karl Ludwig von Sinszendorf réussirent à délivrer 375 prisonniers dont la rançon dépassait 20 000 Reichsthalers. (Simperto, *op. cit.*, pp. 203, 248—249, 265). Nombre de ces captifs libérés furent embarqués sur des navires en partance pour la Mer Noire et débarqués en Valachie d'où ils gagnèrent la Transylvanie et la Hongrie (*Ibidem* pp. 92, 223, 248—249. Cf aussi la *Condica de venituri și cheltuieli a vistieriei Țării Românești* p. 569). D'autres prisonniers suivirent la route Andrianople-Belgrade pour passer en Hongrie (Simperto, *op. cit.* p. 223). Quatre-vingt-deux autres prisonniers allemands devaient être échangés à Salankemen contre un nombre égal de Turcs (*Ibidem* p. 346).

¹²⁰ Osman Ağa, *op. cit.*, p. 144.

¹²¹ *Ibidem*, p. 142.

¹²² Osman Ağa a essayé à trois reprises de s'évader. A sa première tentative (1688) il perça avec l'aide des captifs de Lipova et de Ineu (Janova) la toiture d'une grange à Kostajnica qui leur servait de prison (*ibidem* pp. 55—56). A sa seconde tentative, Osman fut trouvé dans la maison d'un maréchal-ferrant d'Ivanic où il s'était caché (*Ibidem*, p. 83). Ce ne fut qu'à sa troisième tentative (1699) qu'il réussit à s'enfuir. Il s'embarqua pour Baja d'où il se dirigea vers Futog. Mené à Petrovaradin par ordre du général Nehem pour des recherches portant sur l'authenticité de ses documents, il réussit malgré les dénonciations, à passer de nuit le Danube à Karlowitz et à arriver en territoire ottoman.

¹²³ Osmân Ağa, *op. cit.*, 183, 184.

¹²⁴ *Ibidem*, p. 55.

¹²⁵ *Ibidem*, p. 184.

¹²⁶ *Ibidem*, pp. 84, 86, 161

D'autres fuyards travestis en indigènes réussissaient à s'embarquer sur des bateaux qui descendaient le Danube. Dénoncés par les espions grecs et arméniens, ainsi que par les aubergistes¹²⁷ chez lesquels ils étaient descendus ou par les renégats et les femmes de ces derniers¹²⁸, ils étaient poursuivis avec la plus grande rigueur par les soldats des garnisons des ports danubiens. Enlevés de sur les bateaux, ils étaient menés devant le général commandant de la place. Tous ceux qui ne possédaient pas de lettre de libération signée par le cardinal Kollonitsch ou par leurs maîtres¹²⁹ étaient arrêtés et renvoyés à ces derniers. C'est ce qui arriva aux Turcs qui accompagnèrent en 1699 Osman Ağa à Bude¹³⁰. Retenus par le général Jean Ferdinand von Pfeffershofen, commandant en chef de la place, ils furent renvoyés auprès de leurs maîtres¹³¹.

D'autres fuyards turcs qui possédaient des lettres de libération ou qui obtenaient un écrit du cardinal Kollonitsch¹³² affrontaient impunément les recherches ordonnées par les commandants militaires des différentes échelles du Danube, telle, que Bude et Baja. La surveillance devenait plus rigoureuse à proximité de la frontière ottomane, surtout à Petrovaradin. A la suite des nombreux faux¹³³ découverts par les autorités impériales, les Turcs étaient retenus pendant trois semaines en prison ou sous la responsabilité de leurs hôtes, en attendant les résultats des recherches poursuivies à Vienne tant auprès de leurs maîtres qu'au conseil de guerre¹³⁴.

Certains fuyards turcs qui avaient plus de chance, réussissaient cependant à s'embarquer sur les bateaux qui descendaient le Danube, à arriver sans encombre jusqu'à Petrovaradin, puis à traverser la région de Srijen (Syrmien) et à arriver à Belgrade¹³⁵, échappant à la poursuite des hussards qui exploraient la contrée jusqu'à la rivière de la Save¹³⁶.

Dans ses mémoires, Osman Ağa relate que certains indigènes, serbes, grecs et arméniens des régions limitrophes de l'Empire Ottoman et surtout de Baja, Futog et Petrovaradin s'occupaient de faire passer les fuyards turcs en territoire ottoman contre des sommes importantes¹³⁷. Parmi les indigènes qui s'adonnaient à cette occupation lucrative, Osman Ağa cite l'arménien Pataritsch de Baja, le charretier Husein et un certain Papazoglu originaire de Bude. Ces derniers avaient fait passer une vingtaine ou une trentaine de Turcs renégats à Zemun, près de Belgrade¹³⁸.

¹²⁷ *Ibidem*, pp. 158, 159, 160.

¹²⁸ *Ibidem*, pp. 152, 154, 160.

¹²⁹ *Ibidem*, p. 153.

¹³⁰ *Ibidem*, p. 151 La cité de Bude qui avait été pendant 145 ans la capitale du pachalik. de ce nom avait été occupée par les armées impériales le 2 septembre 1686 après un long siège. Les Turcs considéraient Buda comme la clef de l'Empire, W. Boguth, *Der Feldzug gegen die Türken in Ungarn im Jahre 1687*, Wien 1911 (mss).

¹³¹ Osman Ağa, *op. cit.*, p. 151.

¹³² *Ibidem*, p. 153. C'est le cas de Mehmed le Sipahi, ancien captif du général Dünwald.

¹³³ Osman Ağa lui-même avait réussi à se fabriquer un faux passeport avec l'aide de l'intendant du comte de Schallenberg (*Ibidem*, p. 145).

¹³⁴ *Ibidem*, p. 165.

¹³⁵ *Ibidem*, pp. 152, 162.

¹³⁶ *Ibidem*, p. 162.

¹³⁷ *Ibidem*, pp. 155, 158, 169.

¹³⁸ *Ibidem*, pp. 158, 159.

Malgré les risques auxquels ils s'exposaient, étant mis en prison et même pendus lorsqu'on les prenait sur le fait, certains sous-officiers avides d'argent, s'adonnaient aussi à ce trafic frauduleux. C'est notamment le cas du desetnic pe haïdouks Sava, originaire de Futog¹³⁹ et de son camarade, le serbe Petra qui faisaient passer les fuyards turcs au-delà de Petrovaradin¹⁴⁰.

Mais il y avait aussi certains habitants établis à proximité de la frontière ottomane dont le but était de s'enrichir par tous les moyens en spéculant la malheureuse condition des captifs turcs. Certains d'entre eux se bornaient de leur soutirer, par de vaines promesses, des sommes insignes. Ce procédé fut appliqué en 1699 par le desetnic Sava de Futog à l'égard de Osman Ağa¹⁴¹.

D'autres ne se contentaient pas seulement de s'emparer des vêtements des fuyards. Ils essayaient aussi de les vendre comme esclaves sur les galères vénitiennes. C'est ce que tenta de faire à l'égard de Osman Ağa un maréchal-ferrant qui était aussi caporal à Ivanić¹⁴².

D'autres indigènes encore plus cruels poursuivaient les Turcs pour les dévaliser et les mettre à mort. Après la signature du traité de Karlovitz, les captifs du général prince Philippe Erasm von Lichtenstein qui s'étaient enfuis de Vienne, arrivèrent travestis à Petrovaradin. Ils y engagèrent un guide qui leur promit de les mener sains et saufs jusqu'à Belgrade. Mais dès qu'ils montèrent de nuit sur le bateau affrété par leur guide, ils furent mis à mort, éviscérés et leurs corps jetés dans le Danube¹⁴³. Les meurtriers s'emparèrent de leur argent et de leurs effets.

Même après avoir passé la frontière en territoire ottoman, les fuyards étaient parfois enlevés de force par les haïdouks qui circulaient librement de Petrovaradin à Belgrade après le rétablissement de la paix entre Impériaux et Turcs. Après avoir dévalisé les fuyards, les haïdouks les livraient aux autorités militaires impériales ou, dans le meilleur cas, leur estorquaient une forte rançon. Mais aussi s'ils venaient à être dénoncés, les haïdouks s'exposaient aux sévères représailles du commandant général qui les fourraient en prison ou même les faisaient pendre¹⁴⁴. Même Osman Ağa après avoir réussi à passer la frontière ottomane à proximité du village de Banovci, étant saisi et dévalisé par les haïdouks de Petrovaradin, fut sur le point d'être livré au général impérial Dietrich Heinrich Nehem¹⁴⁵.

Le sort des fuyards attrapés et livrés aux autorités militaires impériales était très dur. La punition la plus courante était la mise aux fers et l'emprisonnement¹⁴⁶. Osman Ağa décrit d'une manière saisissante les tortures endurées, après l'échec de ses deux tentatives d'évasion, dans les prisons de Sissek¹⁴⁷ et d'Ivanić, tortures qui ne cédaient en rien aux bagnes de sultan dont on ne pouvait approcher sans entendre « avec horreur le remuement de leurs

¹³⁹ *Ibidem*, p. 161.

¹⁴⁰ *Ibidem*, pp. 201–202, 170, 171.

¹⁴¹ *Ibidem*, pp. 173, 174.

¹⁴² *Ibidem*, p. 86.

¹⁴³ *Ibidem*, p. 176.

¹⁴⁴ *Ibidem*, pp. 201–202.

¹⁴⁵ *Ibidem*, pp. 188–193.

¹⁴⁶ *Ibidem* p 184

¹⁴⁷ Sissek, l'ancienne Siscia des Romains, était un important point stratégique placé au confluent des trois rivières : la Save, la Kulpa et l'Odra.

chaînes avec le bruit des coups qu'ils recevaient et des cris que la violence du mal leur faisait jeter » ¹⁴⁸.

La prison de Sissek était bâtie en solives, étant pourvue au lieu de porte d'une lourde trappe en bois, si lourde qu'elle ne pouvait être soulevée que par deux hommes. Elle était entourée de hautes murailles et se trouvait près de la citadelle habitée par les prêtres croates. La prison était continuellement gardée par des troupes de « harami » ¹⁴⁹ et de « gomli » (gõnúllu) ¹⁵⁰ de l'archevêque.

A l'intérieur de la prison, si basse qu'un homme ne pouvait y rester debout, se trouvaient deux billots taillés sur la mesure de la tête et des pieds des détenus. A l'endroit du cou se trouvait un crampon de fer muni d'un cadenas. Les pieds des prisonniers étaient mis dans des entraves, fixées par des chaînes et reliées à une autre chaîne très lourde en fer qui passait à travers le toit, étant assujétie au dehors par de forts cadenas. Pour plus de surêté on passait des menottes aux mains des détenus qui étaient couchés sur le dos, la tête et les pieds entravés manière à empêcher tout mouvement ¹⁵¹.

Le supplice de l'entravement était de règle la nuit et souvent il était appliqué même pendant la journée.

A ces tortures s'ajoutaient les tourments causés par la faim, car la ration journalière des prisonniers ne comportait qu'une centaine de drachmes (dirhem) ¹⁵² de pain de son et de l'eau pure ¹⁵³, comme dans les bagnes du sultan ¹⁵⁴. Mais, tandis que les chrétiens enfermés dans la célèbre prison des Sept Tours (Yedikule) recevaient de l'argent de leur famille ¹⁵⁵ pour soulager leur misère, les captifs turcs ne pouvaient pas se procurer des aliments de l'extérieur car nul ne pénétrait dans la prison de Sissek sans l'autorisation des prêtres et surtout du supérieur du monastère qui avait la garde des clefs.

Le régime de la prison d'Ivanić était presque aussi dur. Pendant la nuit, les détenus turcs, originaires de Pakrak en Bosnie, de Pécs (Fünfkirchen), de Valpovo et de Miholjak (Dolnij Miholjac) ¹⁵⁶, étaient gardés dans la prison qui se trouvait à l'intérieur de la forteresse d'Ivanić. Ils y étaient soumis au même traitement qu'à Sissek, étant continuellement surveillés par les soldats. Pendant la journée, ils étaient enfermés dans une mesure près du poste de garde ¹⁵⁷ ou bien ils étaient obligés de faire toutes sortes de travaux répugnants tels que le transport des cadavres, l'écorchement des chevaux et des animaux morts, le transport du fumier. Ils étaient aussi employés au travail des champs, à faire rentrer la récolte, à abreuver les bêtes, etc. ¹⁵⁸. Pour

¹⁴⁸ Cf. Thomas Charles Fleurian, *Extrait de l'état des missions en Grèce en 1665*, dans A. Carayon, *op. cit.*, p. 247.

¹⁴⁹ Osman Ağa, *op. cit.*, p. 57. Le terme de « harami » (en arabe : voleurs) était appliqué par les Turcs aux troupes hongroises et serbes chargées de la garde de la frontière.

¹⁵⁰ « Gomli » ou « Gomlija » (du terme turc « Gõnúllu »), nom donné aux troupes de milice en Serbie et en Croatie, chargées de la garde de ces provinces.

¹⁵¹ Osman Ağa, *op. cit.*, pp. 57—58.

¹⁵² *Ibidem*, p. 58.

¹⁵³ *Ibidem*, loc. cit.

¹⁵⁴ Relation de Thomas Charles Fleurian, dans A. Carayon, *op. cit.*, pp. 247—248.

¹⁵⁵ *Ibidem*, p. 237.

¹⁵⁶ Osman Ağa, *op. cit.*, pp. 74—75.

¹⁵⁷ *Ibidem*, p. 74.

¹⁵⁸ *Ibidem*, pp. 92, 96.

toute nourriture ils ne recevaient que la moitié d'un pain ¹⁵⁹. Si les détenus essayaient de soulager leurs souffrances en vendant leurs vêtements, ils s'exposaient à être volés par le personnel de la prison. C'est ainsi que Osman Ağa vendit sa fourrure pour la somme dérisoire de six guldens et n'en reçut finalement que deux ¹⁶⁰.

La condition des captifs chrétiens tombés sous la sujétion ottomane n'était pas meilleure. Emprisonnés en d'horribles cachots ¹⁶¹, privés d'air et de lumière, couchant à demi-nus sur la terre, dévorés par la vermine et ne recevant pour toute nourriture que de pain et de l'eau, les prisonniers chrétiens étaient soumis à un travail journalier ¹⁶² et souvent roués de coups. Ils enduraient cet horrible sort parfois pendant des dizaines d'années ¹⁶³.

Cependant les détenus turcs n'étaient gardés dans les prisons que jusqu'à ce que leurs maîtres les réclamaient, ayant besoin de leurs services ou bien lorsqu'ils jugeaient que la punition avait assez duré pour les faire renoncer à l'avenir à tout projet d'évasion ¹⁶⁴. Les détenus turcs que personne ne réclamait restaient en prison jusqu'à ce qu'un événement fortuit eût attiré sur eux l'attention du commandant. Ce dernier les faisait alors sortir de prison pour les mettre au travail, chacun selon ses dispositions.

Malgré les précautions que s'entouraient les géôliers, les détenus turcs parvenaient quelquefois à s'évader. Osman Ağa relata que pendant son séjour à Petrovaradin en 1699, une vingtaine de captifs musulmans avaient réussi à percer les murs de leur prison, à s'enfuir sur des barques qui descendaient le Danube et à se cacher dans les jonchaies de Karlowitz ¹⁶⁵.

Certains détenus parvenaient à s'enfuir aussi à l'occasion de leur sortie de prison. Ils se réfugiaient alors dans les églises où ils jouissaient pendant trois jours et trois nuits du droit d'asile ¹⁶⁶. Ce fut le cas d'un certain Ali, captif du comte Frédéric Guillaume Horn, dont l'évasion a été favorisée par le cardinal Kollonitsch. ¹⁶⁷

Dans l'Empire Ottoman aussi les prisonniers chrétiens parvenaient quelque fois à s'enfuir, malgré les innombrables dangers auxquels ils s'exposaient, non seulement en territoire ottoman, mais surtout aux frontières, soigneusement gardées ¹⁶⁸. Certains prisonniers se réfugiaient sur les navires étrangers en partance ¹⁶⁹. D'autres cherchaient asile auprès des ambassadeurs des grandes puissances, ce qui donnait parfois lieu à des incidents diplomatiques. En 1700, le comte Wolfgang von Ottingen ayant donné asile dans son palais

¹⁵⁹ *Ibidem*, pp. 92.

¹⁶⁰ *Ibidem*, pp. 92—93.

¹⁶¹ Relation de Th. Ch. Fleurian, dans A. Carayon, *op. cit.*, p. 247.

¹⁶² Simperto, *op. cit.*, p. 257.

¹⁶³ Le frère du cardinal patriarche d'Acquille le vénitien Marco Antonio Delfin passa 22 ans en captivité dont 11 ans dans un horrible cachot. Il mourut dans la prison de Yedikule à l'âge de 42 ans. A. Carayon *op. cit.*, pp. 237—238.

¹⁶⁴ Osman Ağa, *op. cit.*, p. 75.

¹⁶⁵ *Ibidem*, pp. 183—184.

¹⁶⁶ *Ibidem* pp. 123—125.

¹⁶⁷ *Ibidem*, pp. 124—126.

¹⁶⁸ Correspondance du Marquis de Ferriol, ambassadeur de Louis XIV à Constantinople, ed. Emile Varembergh, Anvers 1870, lettre XXIII (Péra, le 20 mars 1700), p. 107.

¹⁶⁹ *Mémoires historiques sur l'ambassade de France à Constantinople par le marquis de Bonnac*, ed. C. Schefer, Paris 1894, pp. 25—26; Hammer, *op. cit.*, III, p.

et dans les maisons voisines de l'ambassade à quelques centaines d'esclaves allemands, polonais et russes, provoqua la fureur des Turcs. Suivant l'ordre du grand vizir, Amudja Husein pacha, plus de deux cents esclaves qui n'avaient été ni rachetés, ni échangés contre des prisonniers turcs, furent repris de force par leurs maîtres, ce qui donna lieu à des scènes atroces ¹⁷⁰.

Pour les éviter à l'avenir, la cour de Vienne conclut avec l'ambassadeur turc Ibrahim pacha une convention (26 juillet 1700) qui étendait à tous les esclaves originaires des contrées soumises à l'Empereur les dispositions de l'article XII du traité de Karlowitz portant sur le rachat des prisonniers ¹⁷¹.

Malgré cet accord, certains prisonniers continuèrent à mener la dure vie des esclaves. En juillet 1718, Cornelius von den Drisch, secrétaire de l'ambassadeur impérial Hugo von Virmondt, rencontrait à Andrinople un esclave âgé de 80 ans qui avait fait partie de l'armée du comte Guido von Stahremberg ¹⁷².

Plus heureux que lui, 'Osman Ağa réussit à s'enfuir, bravant maints dangers. Son évasion et celle de ses trois compagnons d'infortune réclama de grandes dépenses. Si pour son voyage sur le Danube, de Vienne à Baja Osman Ağa a payé sans doute le prix habituel, pour son voyage par voie de terre de Baja à Futog (18 miles) il a dépensé pour lui et pour ses trois compagnons d'évasion 30 piastres ¹⁷³. Le desetnic Sava lui a extorqué la somme de 42 ducats sous prétexte de les mener jusqu'à Belgrade ¹⁷⁴. Pour aller de Petrovaradin à Karlowitz, Osman dépensa 6 à 7 ducats qu'il remit au Serbe Petra ¹⁷⁵. Pour continuer son voyage jusqu'à Banovci, il dépensa en tout 46 pièces d'or ¹⁷⁶. Il faut y ajouter aussi les dépenses pour la nourriture et le logement à Bude, Baja, Futog et Petrovaradin où il fut obligé de prolonger son séjour pendant près de trois semaines, étant placé sous la surveillance du général Nehem.



De retour dans sa patrie après une absence de onze ans, Osman Ağa remplit, grâce à sa parfaite connaissance de la langue allemande, les attributions d'interprète de la chancellerie du vilayet de Temesvar sous onze pachas ¹⁷⁷ jusqu'à ce que le déclin de la domination ottomane dans la région du Danube entraîna la capitulation de cette forteresse ¹⁷⁸ (12 octobre 1716).

¹⁷⁰ Trois esclaves repris par les Turcs se poignardèrent au milieu de la rue et un quatrième tua son maître et fut mis en pièces par les Turcs. *Correspondance du marquis de Ferriol*... p. 107 (lettre du 20 mars 1700) et p. 138—139 (lettre du 24 juin 1700).

¹⁷¹ Hammer, *op. cit.*, IV p. 20.

¹⁷² L. Miletic, *op. cit.*, p. 136.

¹⁷³ 'Osman Ağa, *op. cit.*, p. 156.

¹⁷⁴ *Ibidem.*, pp. 173.

¹⁷⁵ *Ibidem.*, pp. 179, 181.

¹⁷⁶ *Ibidem.*, pp. 185, 186.

¹⁷⁷ *Ibidem.*, p. 206.

¹⁷⁸ Sur le siège de Temesvar cf. Mehmed Râşid, *Ta'rikh*, II, p. 292—295. La capitulation, adnotée par le prince Eugène de Savoie, a été publiée par Szentkléray Jenő, *Temesvar története* (Histoire de Temesvar), Budapest, s.a.p. 54—57.

qui avait été considérée par les Turcs comme « un point avancé dans les régions des giaours ¹⁷⁹ » et « la clef de la Valachie et de la Moldavie » ¹⁸⁰.

Réfugié après la prise de Belgrade (1717) dans la capitale de l'Empire Ottoman, au faubourg de Tophane, Osman Ağa se mit à consigner par écrit ses souvenirs. Il y brossait un tableau vivant et pittoresque des événements saisissants et parfois dramatiques qu'il avait affrontés avec un courage inébranlable et une remarquable présence d'esprit au cours de son séjour forcé dans l'Empire des Habsbourgs.

Cette œuvre due à la plume d'un observateur doué d'une grande expérience des hommes et des événements représente un document d'une incomparable couleur, riche en renseignements sur la condition des prisonniers de guerre turcs dans l'Empire des Habsbourgs à l'époque des campagnes qui se succédèrent après le siège de Vienne. Elle fait pendant au tableau brossé dans l'autre camp par de comte Louis Ferdinand Marsigli, fait prisonnier par les Turcs au cours de la même guerre.

Grâce à ces deux relations qui forment une sorte de diptyque, l'historien est à même de saisir dans les moindres détails la vie des prisonniers de cette époque, réduits à l'état d'esclavage.

Des données comprises dans les mémoires de Osman Ağa il ressort que les captifs turcs jouissaient néanmoins d'un certain statut qui commence à se préciser vers la fin de la seconde moitié du XVII^e siècle :

1. En temps de guerre, les prisonniers turcs se trouvaient à la merci des officiers impériaux, leurs maîtres, étant tenus d'exécuter gratuitement les travaux auxquels ils étaient astreints.

2. Les captifs turcs musulmans étaient privés de la plénitude des droits réels et personnels, étant considérés comme des esclaves qui pouvaient être vendus, échangés, donnés ou transmis en héritage par leurs maîtres.

3. Les conditions de vie des captifs turcs étaient beaucoup plus pénibles pour ceux qui suivaient leurs maîtres à la guerre que pour ceux qui étaient placés pour des travaux domestiques dans les maisons des nobles autrichiens.

4. Dans le cas d'évasion, les captifs turcs étaient poursuivis par les autorités impériales, ramenés auprès de leurs maîtres et condamnés à l'emprisonnement.

5. L'aide accordée aux fugitifs, leur dénonciation ou leur mise en vente constituent une occupation des plus lucratives pour la population de la région frontière entre les deux Empires.

6. En temps de guerre, les captifs turcs pouvaient recouvrir leur liberté en se rachetant, le montant de leur rançon étant fixé par leurs maîtres en rapport avec l'âge, la force, l'état de santé, les aptitudes, les connaissances et avant tout avec leur condition sociale.

7. Les captifs turcs pouvaient aussi recouvrir leur liberté en faisant acte d'abjuration, ce qui les privait de toute possibilité légale de rentrer dans l'Empire Ottoman.

¹⁷⁹ Mehmed Râşid, *op. cit.*, p. 294 ; Mehmed Fyndyklyly Ağa, *Silahdar Ta'rikn-i*, Istanbul, 1929, II, p. 539.

¹⁸⁰ Mehmed Râşid, *op. cit.*, p. 211.

8. A la conclusion de la paix, les captifs turcs étaient mis en liberté conformément aux dispositions du traité soit par échange avec les prisonniers impériaux soit contre paiement d'une rançon modique.

9. La mise en liberté des captifs turcs était en certains cas entravée par leurs maîtres qui recouraient à des manœuvres frauduleuses ou qui tiraient profit de leur influence pour empêcher l'application des dispositions légales dans le délai prévu par les traités.

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, le sort des prisonniers de guerre turcs traités comme des esclaves dans l'Empire des Habsbourgs présentait une grande similitude avec la condition des captifs chrétiens dans l'Empire Ottoman.

C'était la conséquence humaine de l'état de guerre qui se reflétait pareillement dans ces deux mondes antagonistes, profondément différents quand aux principes politiques et religieux qui s'affrontaient dans leur combat, mais si semblables toutefois lorsqu'il s'agissait d'assujétir, d'exploiter et de pressurer les vaincus.

NOTES CONCERNANT LE FOLKLORE DE LA POPULATION TATARE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE *

par ALI GEAFER AHMET-NAGI

I. LA CHANSON <CHINN>

Dans le folklore des Tatares de la République Socialiste de Roumanie la chanson *chinn* (« *şîñ* ») est une des productions les plus connues et les plus intéressantes du point de vue littéraire et musical. Dans le parler des Tatares de Roumanie *şîñlamak* signifie « résonner », d'où dérive le terme *şîñ*, qui signifie « résonance ». Mais au sens littéraire et musical, le *chinn* est un genre spécifique de la littérature populaire lyrique, à caractères bien distincts.

Chaque *chinn* comprend un distique formé de vers spéciaux (dont nous reparlerons plus loin), distique chanté selon des formules mélodiques connues et traditionnelles.

Etant donné que les *chinns* se présentent sous la forme d'un dialogue musical entre les groupes de jeunes gens et de jeunes filles, le concept du *chinn* a pris au cours des temps une double signification, car il désigne d'une part le dialogue musical lui-même et d'autre part chaque distique.

Cette coutume du dialogue et de la conversation entre jeunes gens et jeunes filles existait chez les Tatares dès les temps les plus reculés, ainsi d'ailleurs que chez beaucoup de peuples turcs. C'est pourquoi les premiers commencements des *chinns* se perdent dans la nuit des temps. Toutefois il est certain que des formes bien caractérisées de *chinn* existaient déjà depuis quelques siècles chez les Nogais, chez les Kirguises et aussi chez les Tatares du sud et du sud-est de l'U.R.S.S., car dans leurs parlers on rencontre le mot *chinn* avec le même sens que chez les Tatares de la Dobroudja.

Cependant les *chinns* qui se trouvent chez les Tatares de Roumanie tirent leur origine du folklore des Tatares du sud et du sud-ouest du territoire européen de l'U.R.S.S., d'où proviennent les différents groupes qui ont émigré, surtout au XIX-e siècle, dans la Dobroudja.

Cette conclusion peut être déduite aussi du fait que dans la Dobroudja il y a des *chinns* d'une forme identique ou très rapprochée des *chinns* publiés dans des collections parues en U.R.S.S.¹

* Cet article continue l'article publié sous la même titre dans « SAO » IV, (1962), pp. 95—138. De même que dans cet article les termes tatares sont écrits dans l'alphabet tatarc établi par l'Académie Roumaine pour la population tatarc de notre pays.

¹ K. Gamanaklı, *Çınlar ve maneler*, Simferopol, 1936.

De même, certains *chinns* et certaines chansons populaires mentionnent les territoires et les lieux d'origine des Tatares qui habitent à présent en Roumanie.

Toutefois les *chinns* de la Dobroudja ne contiennent pas seulement les anciens *chinns* traditionnels, mais ils ont été considérablement enrichis et amplifiés par des variantes; ainsi on a créé de nombreux *chinns* qui se rapportent aux conditions de vie vécues par les créateurs populaires de *chinns* depuis leur émigration jusqu'à présent.

Les *chinns* circulent dans la Dobroudja tant dans le dialecte du groupe tatar parlant « le parler de la steppe » que dans le dialecte nogai². Dans les textes que nous publions, nous avons préféré présenter des *chinns* exprimés dans le dialecte le plus répandu, celui parlé par la plus grande partie de la population Tatar, c'est-à-dire le « dialecte de steppe ».

Ce dialecte est très proche du parler du groupe nord des Tatares de la Crimée et a des caractères phonétiques, morphologiques et lexicaux spécifiques³.

Dans la Dobroudja les *chinns* sont connues presque exclusivement dans les villages. On relève une grande variété de thèmes, qui représentent de véritables documents sur les conditions sociales et historiques pénibles dans lesquelles a dû vivre et travailler cette population. De même, on peut y remarquer : le degré de développement de la conscience sociale, les contradictions de classe, les opinions morales et esthétiques, ainsi que la sagesse et l'optimisme sain des hommes simples.

D'autres part, les *chinns* sont importants par le fait qu'ils ont pu conserver une langue populaire authentique, moins influencée par les emprunts ultérieurs et, de plus, ils ont une haute valeur artistique grâce au ciselage dont ils ont été l'objet au cours des siècles par les générations d'hommes qui les ont chantés.

² Pour de plus amples détails concernant les particularités des dialectes tatares de la Dobroudja cfr. « SAO » I (1958), pp. 341—342, N. Geaffer et Vl. Drimba, *Quelques problèmes relatifs au développement culturel de la population tatar en Roumanie*; Cfr. aussi, Vl. Drimba, *L'alphabet de la langue tatar parlée en Roumanie* dans « Mélanges linguistiques publiés à l'occasion du VIII^e Congrès international des linguistes » (Oslo, 4—9 août 1957), Bucarest, 1957 pp. 257—267. Cfr. de même Tadeusz Kowalski, *Compte rendu de l'excursion dialectologique en Dobroudja faite du 10 septembre au 1 octobre 1937*, dans le « Bulletin international de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, Classe de Philologie » 1938 Cracovie, 1939, p. 859 sq.

Des informations concernant l'alphabet de la langue tatar de Roumanie ont paru également dans la revue « Türk folklor araştırmaları » (Recherches sur le folklore turc), n 145, août 1961, Istanbul, pp. 2467 — 2469. Concernant le folklore de la population tatar de la Dobroudja cf. Joseph Blasković, *Les chants populaires des Tatares de la Dobroudja* dans le « Volume publié en hommage au professeur Nemeth par la Maison d'Édition de la Société d'Histoire turque (*Türk tarih kurumu Basımevi*) », Ankara, 1962 pp. 70—71.

³ A. N. Samoilovitch, dans *Opyt kratkoi krymsko-tatarskoï grammatiki* (Essai d'une brève grammaire de la langue tatar de Crimée). Saint-Petersbourg, 1916, remarque l'existence en Crimée de deux groupes principaux de Tatares qui avaient des particularités spéciales dans leurs parlers. C'étaient, le groupe le plus ancien établi dans les villes et dans la région montagneuse de la Crimée « şehir hem taw halkı » et le groupe venu plus tard après le XIII^e siècle, établi surtout dans les villages des steppes « çöl halkı ». La langue de la plus grande partie de la population de la Dobroudja correspond à la langue parlée par les Tatares du groupe « çöl halkı ».

Autrefois, lorsque les traditions religieuses dominaient et que les Tatares étaient très arriérés du point de vue culturel, le *chinn* a joué un rôle social important. Le développement de ce genre à la fois littéraire et musical a été déterminé par la nécessité impérieusement ressentie par les jeunes gens et les jeunes filles de communiquer directement entre eux, à l'époque où les restrictions établies par les dogmes religieux musulmans avaient une puissance illimitée. En effet, ces derniers interdisaient d'une façon absolue les rencontres entre jeunes gens et jeunes filles, ainsi que la présence des uns auprès des autres dans les fêtes, à l'occasion des noces ou des *ğiyin, tepreş* etc.

Etant donné les conditions d'un système social et politique fondé sur l'exploitation et qui ne permettait pas l'accès des masses à la culture, les jeunes gens de la population tatare étaient en général analphabètes. De même, étant privés de la possibilité d'exprimer leurs sentiments par écrit, le *chinn* représentait l'une des rares occasions pour les jeunes gens de communiquer directement leurs pensées et leurs sentiments.

Les *chinns*, qui permettaient le dialogue entre jeunes gens et jeunes filles à une distance de 2 à 5 mètres, représentaient autrefois l'une des rares concessions faites à la tradition laïque par les parents des jeunes filles et par les prêtres musulmans, qui admettaient en cette occasion que les jeunes filles fussent vues en public pour les jeunes gens et qu'elles discutassent avec ceux-ci par l'intermédiaire de ce « langage » du *chinn*. C'est pourquoi les *chinns* ont contribué à révéler les qualités des jeunes gens et ont souvent favorisé la conclusion de mariages, réduisant ainsi le nombre des mariages arrangés par les parents sans que les futurs époux puissent se connaître, coutume qui est d'ailleurs répandue chez de nombreux peuples musulmans. En même temps, du fait que les *chinns* exigeaient non seulement une bonne mémoire de la part de ceux qui les prononçaient, mais aussi un esprit inventif, pour la création de variantes ou de nouveaux *chinns* plus en rapport avec les conditions réelles dans lesquelles se poursuivait le dialogue musical, ils ont été l'occasion de véritables compétitions poétiques, de concours très originaux, propres à mettre en valeur la capacité d'improvisation artistique.

Dans le régime socialiste de notre pays, les conditions qui ont donné naissance et ont conservé la coutume du *chinn* n'existent plus.

Le changement rapide des conditions de vie, l'émancipation des jeunes filles et des femmes, leur participation active à la vie économique, politique et culturelle de notre pays à côté des hommes, dans les entreprises, les coopératives agricoles, dans les écoles et les institutions culturelles, dans l'administration et le commerce d'Etat, etc., ont créé des conditions nouvelles, qui font qu'à présent les jeunes travaillent et s'amuse ensemble. Les parents qui imposent des restrictions religieuses dans la vie de leurs jeunes filles sont de moins en moins nombreux. L'analphabétisme a été complètement supprimé de sorte que les jeunes peuvent se faire comprendre par écrit aussi. C'est pourquoi l'aire de diffusion du *chinn* a diminué peu à peu, ces dernières années, et il n'est plus pratiqué que dans quelques villages, en vertu de la tradition. Pourtant quoiqu'il soit pratiqué de plus en plus rarement, le *chinn* représente, maintenant encore, le genre littéraire et musical le plus développé parmi la population des Tatares de la Dobroudja.

Il n'existe pas dans les villages tatars personne de plus de 35 ans qui ne sache, au moins, quelques dizaines de *chinns*. Et il y a dans les villages quelques personnes, surtout des femmes ayant dépassé l'âge de 60 ans, dont la mémoire a thésaurisé des centaines de *chinns* qu'elles se rappellent avec grand plaisir toutes les fois qu'elles en ont l'occasion.

Il est cependant hors de doute que, dans les nouvelles conditions de vie, la disparition de ce dialogue musical se produira rapidement, bientôt le *chinn* restant seulement dans la mémoire des gens âgés et dans les pages des livres où ils ont été publiés par les efforts de quelques amateurs de traditions folkloriques.

Bien que la coutume du *chinn* soit assez connue, on n'a que très peu écrit à son sujet dans notre pays⁴. Certains *chinns* ont été recueillis et publiés⁵ mais sans un commentaire qui fasse comprendre l'intérêt littéraire et musical, ainsi que les phénomènes sociaux qui ont provoqué son apparition et son développement.

Aujourd'hui en Roumanie, les recherches dans le domaine de l'ethnographie et du folklore jouissent de l'attention qu'elles méritent.

Car outre les institutions locales qui déploient une vive activité pour recueillir et mettre en valeur les productions folkloriques, des recherches sont également effectuées par les plus hautes institutions scientifiques de notre pays. C'est ainsi que le programme de recherches de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie comprend, parmi d'autres points « le développement des études dans le domaine de l'ethnographie et du folklore et... la continuation des collections folkloriques, en notant surtout les phénomènes en cours de disparition »⁶.

Pour la réalisation de ce programme, des spécialistes pourvus d'appareils modernes d'enregistrement parcourent tous les coins de notre pays, recueillant des trésors de sagesse populaire et de beauté. Parmi ces recherches, certaines ont comme objet le folklore des nationalités cohabitantes⁷.

Nous souhaitons que les présentes notes, concernant certains aspects du folklore de la population tatar, constituent une modeste contribution aux efforts qui se poursuivent pour découvrir les valeurs du folklore oral roumain et des nationalités cohabitantes.



Jusqu'il y a quelques années, dans de nombreux villages de la Dobroudja habités aussi par des tatars, la coutume du *chinn* se déroulait de la façon suivante :

⁴ Cf. I. Dumitrescu, *Folclorul tătarăsc din Pervelia* (Le folklore tatar de Pervelia), dans « Analele Dobrogei », 1920, n. 4, pp. 639–644.

⁵ Parmi les auteurs étrangers qui ont publié des *chinns* de la Dobroudja nous mentionnerons W. Zajackowski, *Tatarische Volkslieder aus Dobrudscha*, dans « Folia Orientalia », IV, Cracovie, 1962, pp. 105–142.

⁶ Cf. l'article du professeur Ilie Murgulescu membre de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, *Perspectivile cercetării științifice în țara noastră* (Les perspectives de la recherche scientifique dans notre pays), dans « Lupta de clasă », n. 8, août, 1963, p. 33 sq.

⁷ L'Institut d'Ethnographie et de Folklore de l'Académie roumaine a préparé la publication d'une ample collection de folklore musical des Tatars de la Dobroudja.

A l'occasion de noccs ou d'un *ġiyin*, les jeunes gens et les jeunes filles se tenaient dans la cour ou dans une chambre à part, en deux groupes séparés. Entre les deux groupes on traçait une ligne à la craie que personne n'avait le droit de franchir.

La ligne de séparation était gardée par un homme marié, respectable, d'un certain âge et d'un physique imposant. Celui-ci tenait dans sa main un bâton ou un fouet à l'aide duquel il frappait dans ménagements tout jeune homme qui essayait de dépasser la « frontière ». Seuls les hôtes avaient le droit de circuler librement, en transmettant d'un côté à l'autre différents cadeaux, ou des objets faisant office de talismans, pourvus d'une signification symbolique connue de tout temps, ou bien seulement par ceux qui envoyaient et recevaient ces objets. A ce moment on faisait souvent usage de l'art du *şimar* c'est-à-dire du langage discret des yeux, des paupières et des sourcils. Les *tâtonnements* commencés par ces moyens étaient suivis le plus souvent par le *chinn*.

Les jeunes gens étaient, en règle générale, ceux qui commençaient le *chinn*. En groupes de deux à quatre, ils adressaient un *chinn* d'appel aux jeunes filles qui désireraient « discuter » avec eux.

Les jeunes filles constituaient elles aussi un groupe et à chaque jeune homme du premier groupe correspondait une jeune fille du second groupe. Toutefois, ces groupes n'étaient pas formés au hasard, mais d'après une situation de fait.

C'est ainsi que des jeunes gens venus des villages voisins désiraient connaître des jeunes filles du village hôte. Dans ce cas quelques jeunes filles qui n'étaient pas engagées à ce moment acceptaient l'offre de converser avec ces jeunes gens. Ou bien quelques jeunes gens qui faisaient la cour à des jeunes filles présentes leur adressaient un appel pour commencer un dialogue au moyen du *chinn*. Celles-ci répondaient selon les compliments et les serments d'amour que les jeunes gens leur adressaient.

Souvent les groupes étaient constitués d'après la position sociale, laquelle avait une certaine influence sur le déroulement ultérieur du *chinn*.

Un fait intéressant est que souvent le groupe de jeunes gens ou de jeunes filles était considéré comme représentant une unité, un tout. C'est pourquoi les jeunes gens, quoique étant plusieurs, pouvaient parler et discuter comme s'ils représentaient une seule personne. Les jeunes filles faisaient de même, le dialogue se déroulant ainsi à la première personne du singulier.

Il n'était pas rare que les vrais animateurs du *chinn* fussent en réalité un seul jeune homme et une seule jeune fille, qui s'associaient un ami ou une amie jouant le rôle de seconds du principal personnage.

Parfois le dialogue musical avait lieu en même temps entre plusieurs groupes de jeunes gens et de jeunes filles. Dans ce cas, toutefois, ils ne chantaient pas tous à la fois et en même temps, mais tour à tour et en respectant un certain ordre.

Dans ce qui suit nous présenterons quelques *chinns* représentant les formules les plus habituelles chantées par les jeunes gens pour commencer le dialogue musical.

Ces formules d'ouverture du dialogue dépendaient du fait si les jeunes gens qui les prononçaient habitaient ou non le même village que les autres,

de la position sociale des jeunes gens, des relations qui existaient entre les groupes de ceux qui participaient au dialogue du *chinn*, etc.

A. Au cas où les jeunes gens venaient d'autres villages, ils pouvaient commencer le dialogue en chantant par exemple l'un des *chinns* qui suit :

1. Mina selâm-malekîm bîz de keldîk
Atîmniñ başın ağımay ğîbereberdîk

Voilà, nous sommes arrivés nous aussi en pressant sans pitié notre cheval /Et voilà, nous adressons notre salut à tous ⁸ !

2. Keldîm mînda bûğûn men kalîpten tayîp
Kaysîñîzga konayîm kanatîm ğayîp?

Je suis venu moi aussi, ici, en faisant un détour de mon chemin /Vers laquelle d'entre vous dois-je descendre en planant sur mes ailes?

3. Dere-boyî Deluruğ, Sarigól, Akbaş
İşîñîzde bar meken bîr sabaktaş?

Le long de la vallée se trouvent les villages de Deluruğ, Sarigól, Akbaş ⁹. /Y-a-t-il pour moi aussi partenaire pour le *chinn*?

4. Akşam hayır, ak şawle meraba tenler
Bîr soramak vağıptîr neday kiyfler?

Bonsoir rayon plein de lumière et bonne chance /Il est de mon devoir de vous demander : comment allez-vous?

B. Les jeunes gens pauvres et modestes commençaient le dialogue de la façon suivante :

5. Mina selâm-malekîm batîrlar, baylar
Bîz karîpnî kenarda kîm abaylar?

Voilà, je vous adresse mon salut, *bahatyr*¹⁰ et hommes riches /Nous les pauvres sommes en marge, qui pourra faire attention à nous?

6. Mina selâm-malekîm kîz degen naz
Deñterîñîñîñ şetîne bîznî de yaz

Voilà, je vous adresse mon salut, jeunes filles qui faites des simagrées /Dans une marge de votre registre écrivez aussi notre nom.

C. Les fils des richards qui se croyaient maîtres du village, s'arrogeaient le droit — à cette occasion aussi — de narguer les lois des bonnes manières établies par les anciennes traditions. Ils commençaient de la façon suivante :

⁸ La traduction des vers des *chinns* n'a pas été faite *ad litteram* mais on a eu comme but de rendre le plus exactement possible les idées du texte original tatar en une version française intelligible.

⁹ Noms de villages de la Dobroudja

¹⁰ *Bahatyr* « Vaillant, héros »

7. Mına selâm-malekım bız de keldık
Kartnı ğaşnı toktatıp selâm berdık

Voilà, nous sommes arrivés là nous aussi, bonjour /Et en arrêtant les vieillards et les jeunes, nous adressons notre salut.

D. Par contre, les jeunes hommes dévergondés, qui connaissaient le peu d'attrait qu'ils inspiraient aux jeunes filles, commençaient de la manière suivante :

8. Bız de parlap karayık ğónese zarım
Kaysıñızga geşer eken itıbarım?

Allons, nous essayerons nous aussi de briller, si les dés nous sont favorables /Pour voir quelle est celle d'entre vous qui voudra nous agréer.

E. Lorsqu'il y avait une amitié bien établie entre les jeunes gens et jeunes filles des deux groupes, le *chinn* pouvait commencer ainsi :

9. Kara kurma, kestane kel aşayık
Bız eşikte sız tórde şılñlaşayık

Allons manger des dattes noires et des marrons /Nous au seuil de la porte et vous au fond de la chambre allons chanter des *chinns*.

10. Gúl bakşaga barayık, gúl aşlayık
Lakırdını taşlayık, şın başlayık

Allons dans le jardin pour planter des roses /Laissons de côté les discussions vaines et commençons les *chinns*.

11. Gúl bakşanıñ şeşegı sarmaşıǵı
Şılñlayık kelsın toynıñ yaraşıǵı

La beauté d'un jardin est créée par les fleurs et les belles-de-jour /Allons, commençons le *chinn*, que la beauté de la noce vienne !

F. Le *chinn* pouvait être commencé dans certains cas par des jeunes filles. Par exemple dans le cas de passions non partagées ou dans le cas de querelles anciennes :

12. Aydıñız kızlar şılñlayık şın aytayık
Ya ğilatıp ya ğılap son kaytayık

Allons, fillettes, chantons et commençons le *chinn* /Et ne partons pas chez nous sans pleurer ou sans que nous provoquions des pleurs.

Après que l'appel au *chinn* est lancé, on attend d'une à deux minutes, le temps pour la partie adverse de réfléchir à la réponse qu'elle doit donner.

Cette réponse est formulée selon le contenu de l'appel au *chinn*. Voici quelques exemples de réponses faites par les jeunes filles ¹¹.

En réponse au *chinn* nr. 1

13. Alekım-selám koş keldiñ siz ekesiz
Bakşalarda aşılgan gül ekesiz

Salut à vous, bienvenue, c'est vous qui chantiez? /Vous êtes semblables à des roses qui ont fleuri dans le jardin.

En réponse au *chinn* nr 2.

14. Olay deseñ kurbaniñ men bolayım
Kel kon bızniñ fidanga boztorgayım

Si telles sont tes paroles, moi j'accepte d'être sacrifiée. /Viens dans ton vol et pose-toi; moi je serai une branche et toi mon oiseau.

L'évolution ultérieure du dialogue est assez variée. Il pouvait continuer au début, sous forme d'approches en vue d'une meilleure connaissance réciproque.

Le jeune homme donnait quelques relations sur sa situation pécuniaire, sur sa famille, sur ses idées esthétiques, puis s'informait de l'âge de la jeune fille, de son opinion à son sujet. Le jeune fille à son tour s'informait de l'âge du jeune homme, du village d'où il venait, des membres de sa famille, s'il avait l'intention de se marier.

Dans beaucoup de *chinns* on relève des allusions à la vie pénible des ouvriers agricoles par le passé et aussi des considérations d'homme simple sur la mentalité de l'époque.

Voici quelques *chinns* chantés par des jeunes gens plutôt pauvres.

15. Yazga şıksam, úy salsam, kiramet ğapsam
Alır edim bır kızşık borşka tapsam

Si je pouvais sortir en été, si je pouvais me bâtir une maisonnette couverte de tuiles/ Je pourrais m'acheter aussi une jeune fille si j'en trouvais une à crédit ¹².

16. Ay karşıda, kún bulutta, betíme talda
Şımdı ğıgıt saylanmay itibar malda

La lune est en face, le soleil est dans les nuages qui donnent de l'ombre à la vue/ En notre temps ce n'est pas le gars qui compte mais la fortune seulement.

¹¹ Au lieu de publier le dialogue musical tel qu'il se poursuivait entre le jeune homme et la jeune fille — ce qui aurait été sans doute plus intéressant au point de vue littéraire — nous avons préféré donner des exemples de *chinns*, en groupant tous les distiques concernant le même sujet. De cette façon nous estimons mieux faire connaître les idées exprimées dans les *chinns* et le sens de ce phénomène littéraire et musical. Cela d'autant plus que nombre de *chinns* dont les idées sont très générales peuvent être prononcés tant par un jeune homme, que par une jeune fille selon les nécessités du moment; l'absence en langue tatare du genre des noms, ainsi que l'absence des flexions pour les genres dans la conjugaison, et pour les pronoms aussi, rend plus facile l'emploi de ces *chinns*.

¹² Allusion au fait que selon la coutume, le jeune homme devait donner des sommes assez élevées d'argent aux parents de la jeune fille pour que ceux-ci consentent à lui accorder la main de leur fille.

17. Awırsam ah der kımsem yok ólsem ğılar
Betımnı sıypap kózımnı kım ğumdırar?

Si je tombais malade ou si je mourrais, je n'aurais personne pour me plaindre. /Qui caressera ma joue et qui fermera mes yeux?

18. Erten, úyle túy şorba akşam kúrpe
Şınlamasam katiyım, saytan túrte

Le matin, au déjeuner, toujours de la soupe d'orge perlé et le soir de la soupe de blé ¹³ /Est-ce que l'on peut ne pas chanter le chinn lorsque le diable te pique?

19. Tógerek yıldız tóbemde, ay başımda
Túrlı túrlı musibet bar ğaş yaşımda

Sur la voûte du ciel, tout autour, il y a des étoiles et au-dessus il y a la lune. /Mais malgré mon jeune âge j'ai un tas de soucis et de chagrins.

20. Er pazarda satılır sidane merĝem
Soramak ayıp tuwıl, yaşıñ kaş kengem?

Dans toutes les foires on vend des broches et des perles. /Il n'y a aucune honte à poser une question ¹⁴: quel âge as-tu, petite fille?

21. Bır kışkene úyım bar, ğay da totır
Kógerşındıy gúrıldep ğaynap otır

J'ai une maisonnette, remplis-la d'objets travaillés par toi ¹⁵ /Et sois telle une colombe qui y vit joyeuse.

22. Vay bır arúw kóyın bar, men kalganday
Kıblasına ekı başlı úy salganday

Quel beau village tu as, il est bon pour que j'y reste aussi /Et que je bâtisse au Sud une maisonnette ayant un couloir et deux chambres ¹⁶.

23. Otırganım turganım peşnıñ artı
Men karıpte kuwnak yok, ğúrek ğartı

Derrière la cheminée se trouve la place où je me tiens. /Pauvre de moi, je n'ai aucune joie, j'ai le coeur brisé.

24. Ekı başlı úyım bar, ortası tandır
Kel anayga kelın bol, ot tutandır

¹³ Les pauvres mettaient dans leur soupe à la place du riz, des grains d'orge ou de blé décortiqué, qui sont meilleur marché.

¹⁴ Allusions au proverbe « Il n'est pas honteux de poser une question, il est honteux de ne pas apprendre ».

¹⁵ Allusion au fait que la jeune fille qui se marie embellit la maison de son futur mari d'objets faits par elle-même. Ces objets étaient exposés à la vue des visiteurs et, pendant quelques mois après la noce, les femmes du village et de l'alentour venaient souhaiter le bonheur aux jeunes mariés. A cette occasion, elles pouvaient évaluer aussi l'application au travail de la jeune mariée.

¹⁶ Type de maison tatare, qui était construite de *kerbiş* (c.a.d. de morceaux rectangulaires d'argile mélangée de paille et d'eau, puis desséchés au soleil). Ces maisons étaient recouvertes de chaume, de terre ou de tuiles.

J'ai une maison, à couloir à deux chambres et au milieu une cheminée /Viens être la mariée, dans la maison de ma mère et maintenir le feu allumé¹⁷.

25 Eki başlı úyúm bar, boy sopalı
Komşı kóyden yar súygen oy sepalı

J'ai une maison à deux chambres, un couloir et une longue véranda /Qu'il est bon d'aimer une jeune fille du village voisin.

Les jeunes gens riches pouvaient offrir une situation matérielle beaucoup plus avantageuse aux jeunes filles et ils essayaient de gagner de la sorte leur bienveillance.

26. Aytıtırıym babaña, berse alayım
Ğanfı súygen yerlerge úy salayım

Puis-je envoyer chez toi des gens qui fassent une demande de mariage à ton père, pour que nous nous marions, s'il est d'accord /Et je te construirai une maison où tu le voudras.

27. Ay katında bñr yıldız ay balası
Altın tastañ suw işer bay balası

Près de la lune il y a une étoile, fille de la lune /Le fils du richard boit de l'eau avec une tasse (*tas*)¹⁸ d'or.

Voici un *chinn* qui exprime les préférences du jeune homme quant aux qualités de la jeune fille.

28. Úylengenson uzak ğol ómır ayat
Gúzellikten payda yok vay tabiyat

Après le mariage le chemin de la vie est long. /La beauté n'aide en rien, l'important c'est d'avoir du caractère.

La réponse des jeunes filles, après avoir écouté ces appels, peut être variée, tantôt encourageante tantôt négative. En voici quelques exemples :

29. Siki şalış karúw men ay kawıřır
Pikarelík belkı de tez sawıřır

¹⁷ Etant donné le manque de charbon et de bois, allumer le feu et surtout le conserver pendant longtemps était dans le passé un problème important pour les Tatares, habitants des steppes. Mais le plus souvent, après que le feu fut allumé on le maintenait allumé pendant des semaines. A cet effet le combustible traditionnel des Tatares était le *ğapma* et le *tezeh* préparés à l'aide de bouse de vache ou de crottin mélangé de pailles, et séchés ensuite au soleil.

Le *ğapma* était de forme ronde préparé à partir de bouse de vache ou de crottin frais pétri à la main. Le *tezeh*, plus gros, de forme rectangulaire, était découpé dans le fumier tassé, placé sur une plate-forme spéciale. Ce dernier combustible s'allumait difficilement et brûlait le lendemain pour rallumer le feu.

¹⁸ *Tas* « petite assiette » profonde, semblable à une tasse de thé, sans manche, dans laquelle on buvait de l'eau ou de la compote. Il existe aussi des *tas* plus grands pour la soupe.

Travaille avec zèle, sans cesse, la lune va se coucher /Et peut-être la pauvreté te quittera-t-elle vite.

30. Aydawlı malda kózım yok, súrúwlı koyda
İlle menım meramım selví boyda

Je n'attache pas de prix au bétail, aux troupeaux de moutons /Le seule chose à laquelle j'attache du prix c'est toi (beau jeune homme) à corps de peuplier.

31. Baylıkta menım kózım yok, saw bol ózın
Ğümle alem eştsın aytkan sózım

Je ne fixe pas mes yeux sur la richesse, c'est toi qui dots être en bonne santé /Et que tout le monde entende ces paroles que je t'adresse.

32. Awırsañ maga kabır ber men bararman
Betını sıypap kózını ğumdırarman

Si tu tombes malade, fais-le moi savoir, car je viendrai /Et, en te caressant les joues, je fermerai tes yeux.

33. Kóymızın zewki artık kişı yazday
Aşı suwı bek tatlı taşı elmazday

Notre village est rempli de gaieté, les hivers sont semblables aux étés. /La nourriture et l'eau y sont douces et les pierres y ressemblent aux diamants.

34. Aytırsañ babam iş bermez anayım sýmez
Sendiy etken golanga «kiyewım» demez

Si tu envoies des gens qui sollicitent ma main (pour toi), mon père ne l'accordera point, et ma mère ne t'aimera pas. /Et à un polisson comme toi, elle ne dira pas «beau-fils».

Au cas où le dialogue aboutit à une entente et à l'intention de conclure une amitié durable, on chante des *chinns* parsemés d'allusions, d'amabilités et de compliments réciproques, parfois suivis de déclarations d'amour ou même de demande en mariage. Des *chinns* ayant ce contenu ou un contenu similaire sont adressés de part et d'autre lorsque le jeune homme et la jeune fille se connaissent d'avance, mais sans être arrivés à un degré d'amitié trop avancé.

Voici quelques *chinns* adressés par des jeunes gens:

35. Aweliymen aweliy konalmayman
Ne kalıpte ğurgenin bılalmayman

Je fais des tours en battant des ailes et je ne puis descendre. /Parce que je ne connais pas encore tes intentions.

36. Sende dılber sinni bar mañnay ğayık
Dost tutkanın bolmasa dost bolayık

Tu a des attraites de belle demoiselle, le front large /Si tu n'as pas encore d'amant, allons, soyons amis.

37. Senî kórgen sirtîndan aylanıp ketmez
Sendiy etken dîlberge kîm kóz etmez?

Qui te voit ne fait rien pour t'éviter. /A une jeune fille aussi plaisante que toi, qui est celui qui ne lui ferait de l'oeil?

38. Kadipe pesîñ tóbesî şember şember
Kók kógersîn bolayîm kollîndan ğem ber

Sur ton fez¹⁹ de velours il y a des fleurs brodées /Puis-je être une colombe grise et que tu me donnes à manger de ta main.

39. Aylanaman karaltîñ sayaman taşîñ
Mewlâm kismet etkeydî pişirgen aşîñ

Je rôde autour de votre cour, je compte tes pierres. /Si Dieu me donnait le bonheur de manger des mets préparés par toi!²⁰

40. Aylanaman karaltîñ ay batkanson
Pengîreñnî ğoklarman halk ğatkanson

Je rôde autour de ta cour après le coucher de la lune /Et je viendrai à ta fenêtre après que tout le monde sera couché.

41. Bîr tastañ şerbet işsek taşlap kaşık
Bîr kórgende ğan súydî boldîm aşık

Si je pouvais avoir la chance de manger de la compote dans la même assiette que toi (que tu sois ma femme) /Car dès que je t'ai vue je t'ai aimée et je suis devenu amoureux de toi.

42. Bo nekadar ğan súymek bîr kórîşte?
Ya eren bar soyînda ya perîşte

Comment as-tu pu me charmer d'un seul regard? /Peut-être as-tu des sorciers parmi tes parents, ou une fée?

43. Vay úyúme bîr kelseñ kelin bolıp
Kol óptîrer anayîm işîmen súyúp

Si tu venais dans notre maison comme mariée, /Ma petite mère se réjouirait de tout son coeur, et te donnerait sa main à baiser.

44. Perşembî ğuwgan şaşîñnî ğuma tara
Ğumartesî ğawşîmnî ğoldan kara

Jeudi lave-toi les cheveux et vendredi peigne-les /Et samedi attends les gens qui demanderont ta main et que je t'enverrai.

45. Karîlğaş bolıp úyúñe yuwa tepsem
Kiyew bolıp anayîñ kolîn ópsem

Si je pouvais devenir une hirondelle pour me faire un nid dans le toit de ta maison! / Si je pouvais être gendre et baiser la main de ta mère!

¹⁹ Allusion au costume populaire féminin d'antan, aujourd'hui disparu.

²⁰ Dans le sens de « si j'avais la chance de t'avoir pour femme »

dresse jusqu'à l'amour passionné, depuis la sérénité jusqu'aux accents les plus érotiques

63. Dünya bîr yak sen bîr yak, şay sanamân
Karamaga kôzîmden kıskanaman

Le monde entier d'un côté et toi d'un autre, c'est ainsi que je pense ²³. /Je te protège même contre le regard jeté par mes yeux.

64. Senîñ kôzîñ karasî menîm bahtîm
Kôrdî kôzîm, sûydî ğan, îrîdîm aktîm.

Dans la prune de tes yeux je trouve mon bonheur /Je t'ai vue de mes yeux, mon cœur t'a aimée et il a fondu par désarroi.

65. Senîñ kôzîñ torlansa men ğılayman
Uşkan kuştan men senî korşalayman

Si dans tes yeux paraissent des larmes, je commence à pleurer /Je te protège même de l'oiseau qui vole.

66. Altın tabak işinde pilğanimsin
Dobroġaniñ işinde bîr ğanimsin

Tu es ma petite tasse sur une assiette en or. /Et la seule dans toute la Dobroudja que j'aime.

67. Bîr kôrgende men senî ğandan sûydîm
Dılber senîñ dertîñden ğandîm kûydûm

Dès que je t'ai vue je t'ai aimée de tout mon cœur /La belle ! Je brûle, je me consume d'amour pour toi.

68. Ğalangayak ğer basmam, abdestsîz ğûrmem
Aşılşa ġennet kapısı sensîz kırmem

Je ne foule pas la terre de mon pied nu et je ne marche pas sans me laver (selon le rituel musulman) ²⁴ /Même si les portes du Paradis s'ouvraient pour moi, je n'entrerais pas sans toi.

69. Aylandı baş, kettî aklî, kalbîm sende
Etîm ġüre kaltırıp, ğanîm sende

La tête me tourne, mon esprit a disparu, mon cœur se trouve chez toi /Mon corps se meut en tremblant, mon âme est chez toi.

70. Penġireme kûn tiymiy meywalıktan
Em sarardım, em soldım sewdalıktan

A ma fenêtre le soleil n'apparaît point à cause des arbres du jardin /Mais ce n'est pas à cause de cela que je suis devenu jaune et me suis flétri, c'est à cause de l'amour que j'ai pour toi.

²³ Dans le sens que la jeune fille vaut autant que l'Univers tout entier.

²⁴ Les fidèles musulmans se lavent les mains, le visage et les pieds avant chacune des cinq prières quotidiennes.

Mon coeur est pareil au tien, ma parole est pareille à la tienne, Que veux-tu que je te dise encore, mes yeux sont fixés sur toi.

55. Aylanaber karaltım, sayaber taşım
Elbet бір гүн ашарсін пішірген ашım

Rôde autour de ma cour, compte tout le temps les pierres (de ma cour) /Certes un jour viendra quand tu commenceras à manger des mets préparés par moi.

56. Ūş ğawşığa ūş kólek, ipekli kise
Şaşımni tarap bekledım, kelmedı kımse

J'ai préparé trois chemises de nuit pour les trois hommes que tu enverras pour demander ma main, et aussi des bourses de soie./ Je me suis peigné les cheveux et j'ai attendu, mais personne n'est venu.

57. Awelep uşkan бір kuşşık şetke kongan
Ġangızga ğala kóp bolır, güzelge duşman

Un petit oiseau solitaire vole effrayé et il s'est posé dans un endroit plus abrité, /On médit beaucoup sur le compte d'une jeune fille seule et la beauté a beaucoup d'ennemis.

58. İyıkka ğawın iş tiymez kar tiymese
Boşına şımar bolırmı ğan súymese?

Si l'endroit est abrité, le pluie ne le touche point, mais seule le neige peut l'atteindre./ Si le coeur ne t'engage pas, pourquoi fais-tu şımar?

59. Balşıbinday ğanım bar aza tende
Yazımni kaydan blıyım, kalbım sende

Dans mon corps grêle j'ai une âme grosse comme une abeille/ Je ne sais pas ce que sort me réserve, mais mon coeur est dirigé vers toi.

60. Göl perşemni kesiyım, tegisliyiım
Bırkaş sene sabır et, men de ósiyiım

Puis-je couper tes favoris comme des roses et puis-je les lisser/ Prends patience quelques années encore, que je grandisse moi aussi.

61 Kór kózıfimen begenseñ, alakoy súyseñ
Góñıl saga ğoştı endı sen ne deseñ

Regarde-moi bien si je te plais, demande ma main si tu m'aimes. /Le coeur me pousse vers toi, quoi que tu en dises.

62. Molla tuwul kartbabam, erensız soyım
Kayda barsam yaraşır selwı boyım

Je n'ai pas de grand-père *molla*²² et ma famille ne comprend pas de sorciers. /Mais j'ai un corps comme un peuplier qui me sied très bien dans quelque endroit que j'aie.

Lorsque les *chinns* s'échangent entre des jeunes gens qui s'aiment, on peut relever l'expression d'une grande variété de sentiments, depuis la ten-

²² *Molla* « prêtre ».

46. Aweliymen aweliy, sarkaman sarka
Sendiy etken ğaŋgızga bolırman arka

Je fais des tours dans mon vol et je descends, sûrement, je descends /Et je suis prêt à devenir le protecteur d'une jeune fille telle que toi.

47. Ak deryaniñ ústünde al yeşil dúrgún
Sazagan bolıp úyúñe sarksam bñr gún

Sur le miroir blanc de l'eau, des lumières vertes et rouges scintillent. /Si je pouvais descendre un jour, tel un coup de vent, dans votre maison.

48. Derya ústünde ğoñga tersine ğalday
Oy aylenĝi tilin bar, menı de alday

A la surface de l'eau une petite branche flotte contre le courant. /Quelle langue douce et trompeuse tu possèdes, si tu as réussi à me leurrer.

49. Akli pasma paşalıñ vay órneĝi
Sen bol úynın şeşegı men tereĝi

Qu'elles sont belles sur leur fond blanc, les fleurs de ta jupe de coton. /Sois la fleur de ma maison et moi je serai son arbre.

50. Akşamsepa, kadipe, nargóz şeşek
Keleşekke bolırsın bñr kelinşek

Pétunias, oeillets et narcisses /L'année prochaine à cette époque tu seras jeune mariée.

51. Ekındı akşam arası at pazarı
Akkan suwnı toktatır kóz nazarı

Le marché aux chevaux a lieu entre le déclin et le coucher du soleil /Garde-toi du mauvais oeil — car le mauvais oeil arrête aussi le courant des eaux.

52. Ğawrın ğalpak, bel inĝe, taraz etli
Komşı kızıdan yar súymek oy lezzetli

Tu as les épaules larges, la taille étroite et les muscles forts /Qu'il est doux d'aimer une jeune fille du voisinage.

53. Aynánáyım der edim başın bek ğaş
Kóringenge kóz atıp oynatma kaş

Je te ferais un brin de cour, mais tu es trop jeune /Garde-toi de jeter des oeillades à chacun et de faire des signes du sourcil²¹.

Enfin, voici des exemples de *chinns* chantés par les jeunes filles, correspondant très bien à ceux cités plus haut :

54. Kalbıñdiy kalıbım, sóziñdiy sózım
Ne diyım de ne-aytayım, sende kózım

²¹ Allusion à l'usage de communiquer par l'intermédiaire du langage mimique du *şimar*.

71. Sararırmı kapısta kún tiymese
Ah, der m-edim artiñdan ğan súymese?

Est-ce que le chou devient jaune si les rayons du soleil ne le touchent point? / Est-ce que je gémissais après toi si je ne t'aimais de tout mon cœur?

72. Kawuşsak altın sadaka, ak koy kurban
Dúnyada dılber yok tuwul, senı istiy ğan

Si nous nous marions je donnerai une monnaie d'or comme aumône et je sacrifierai un mouton blanc. / L'on ne peut dire qu'il n'y a pas des belles à travers le monde, mais mon cœur ne désire que toi.

73. Sensız maga zewk aram kúnler geşmiy
Óleğekmen artiñdan aş suw işmiy

Sans toi je ne peux pas imaginer un amusement, les jours ne passent point. / Je ne mange plus, je ne bois plus, je vais mourir à cause de toi.

74. Akşamsepa, kadipe, şangeriyım
Sol tiziñe ğaslanıp ğan beriyım

Mon pétunia, mon petit oeillet, mon chrysanthème ! / Je ne regretterai point de mourir la tête sur ton genou gauche.

75. Artka sıltep şaşınıń súydiresin
Bır şımarman ğuregimni kúydiresin

Tu me charmes de ton geste brusque lorsque tu rejettes ta chevelure en arrière / Avec un seul şımar tu me brûles le cœur.

76. Kaşıña kóre kirpigiñ, boyıña şaşıñ
Kawışıp senmen kórgeydım bır kuwnaşıñ

Tes cils sont assortis à tes sourcils, tes cheveux sont assortis à la hauteur de ton corps. / Je donnerais tout pour que tu sois mienne et pour que je puisse voir ta joie.

77. Aynánáyım dılberim, kidirlez láleme
Sirimni saga aytaman, ah, bır tánem

Je te ferai la cour avec assiduité, ma belle tulipe printanière / C'est à toi que je veux dire mon secret, ma seule aimée.

78. Tógerckke yildizsın, kóyiñe aysın
Men akıldan kurtuldıme sen nedaysın?

Pour les alentours du village tu es une étoile, pour ton village même tu es la lune. / Moi j'ai perdu déjà la raison, toi, comment te portes-tu?

79. Ekimızge bır ólim, bır teneşir
Eki kalıp bır bolsa kım kırışir?

Une seule mort pour nous deux et un seul cercueil / Si nous deux sommes entièrement d'accord, qui pourra s'opposer à nous?

80. Sewdalıktan dertinnı şekken bılır
Sekdrıp otka tüşkendi künler kelır

Seul celui qui t'a aimé peut savoir ce que signifient les tourments de l'amour /On a parfois envie de se jeter au feu.

81. Aşıklıkniñ adı arúw, ózı yaman
Bermesın duşman başına rabbım rahman

L'amour a beau nom mais lui est mauvais. /Que Dieu n'envoie les tourments de l'amour même à mes ennemis.

82. Kalıbıñdiy kalıbım, sidáne kózım
İş aklımđan ketmiygek aytkan sóziñ

Mon cœur est pareil au tien, ma petite fille aux yeux comme des perles /Tes paroles ne s'en iront pas de mon esprit.

83. Karagan kózıñ súyüyım, aytkan sóziñ
Malıñ mülküñ kerek tuwul, ille óziñ

Tes yeux et les paroles que tu me dis me sont chères /Je n'ai aucun besoin de ta fortune, je ne veux que toi.

84. Kóyñde bar bír terek seksen dallı
Awziñ nawmet şekerı tılıñ ballı

Dans ton village il y a un arbre à quatre-vingt branches /Ta bouche est douce comme le sucre et la langue est pleine de miel.

85. Ah, degende güregim ğarılğanday
Kórgen saytın bolaman sarılğanday

Lorsque je gémis «ah» il semble que mon cœur se brise /Et toutes les fois que je te vois j'ai envie de t'embrasser.

86. Ah, degende güregim tek ğarılmay
Ğan súygenden payda yok ten sarılmay

Lorsque je gémis «ah», c'est à peine si mon cœur ne se brise /Aimer du cœur n'est pas suffisant si les corps ne s'unissent.

87. Ğawın ğawsa ğiltırar atnıñ nalı
Koyñıñdaki ekı nar kımñnıñ malı

S'il pleut, les fers du cheval brillent /A qui appartiennent les deux grenades que tu portes dans ton sein?

88. Gülbakşaña barayım, gülden gül ber
Ğanıp kúyıp kaytayım, esmerı dülber

Puis-je entrer dans ton jardin de roses afin que tu me donnes une fleur /Pour que j'en revienne, brûlé et consumé, ma belle brune.

Quoique la plus grande partie des *chinns* cités soit chantée par des jeunes gens, un certain nombre d'entre eux peuvent être chantés par des jeu-

nes filles, selon les exigences du dialogue musical. Il y a aussi des *chinns* typiques chantés par des jeunes filles et ces *chinns* s'accordent à la réponse qu'on peut donner à un nombre considérable de *chinns* chantés par des jeunes gens.

89. Kara kaşlı, esmerî, şaylı bala
Körgeñ saytın başımdan aklım ala

Le garçon brun a le visage ovale et sympathique /Toutes les fois que je le vois il m'élève l'esprit.

90. Ana menim meramim şay dedirmek
Seniñ tatlı tılıñdan bal iydirmek

Voilà, c'est cela qui a été mon but, de te faire parler de la sorte /Et de faire s'écouler du miel de ta douce langue.

91 Akşam « ah », dep ğataman ay batkañı
Adiñ aytıp şıgaman tañ atkañı

Le soir je me couche en gémissant et je gémis jusqu'à ce que la lune se couche /Et l'aube me surprend en chuchotant ton nom.

92. Şalıñkanlar aş kalmaz, aywa tışler
Salıkamñı saga salğanman bahtım nışler?

On dit que ceux qui travaillent ne restent pas sans manger, ils mordent au moins dans un coing²⁵ /Je ne sais pas ce que me réserve le sort mais j'ai espoir en toi.

93. Kuşak-kuşak ot ğaksam oğagiñda
Menim ğanım şıkaydı kuğagiñda

Puis-je faire brûler dans ta cheminée des tas entiers de branches sèches /Et mon âme puisse-t-elle expirer dans tes bras.

94. Ekiñdi kawaşsak, yatsıda ölsek
Aşılsa ğennet kapisı barabar kırsek

Puissions-nous appartenir l'un à l'autre l'après-midi, et la nuit puissions-nous mourir/ Puissent les portes du Paradis s'ouvrir et puissions-nous y entrer.

95. Yazda aşkan güllerñ men bolayım
Kokla menı tak başka son solayım

Que je sois pour toi la rose qui fleurit l'été /Tu pourrais aspirer mon parfum, me poser à ta tête et ensuite que je me flétrisse.

Les voies de l'amour sont, certes, tortueuses et les recoins du cœur sont sans doute obscurs... Si l'on ajoute à ceux-ci les dures conditions de vie du passé, lorsque le départ pour l'armée, les migrations, le départ pour travailler au loin dans d'autres régions ou encore le despotisme des parents provoquaient des séparations cruelles entre amants, on peut expliquer cer-

²⁵ Allusion à un proverbe qui affirme que celui qui travaille ne reste pas sans manger et trouve quelque nourriture, même si celle-ci est aigre et amère comme un coing.

tains caractères des *chinns*, c'est-à-dire la présence de sentiments ardents, de la douleur provoquée par le départ, par les séparations temporaires et les tourments encore plus violents occasionnés par les séparations définitives :

96. Dobroğanlñ işinde yar sendiy kım bar?
Gana kúye güremen kólgeñe zar

Il n'y a pas une autre que toi dans toute la Dobroudja, ma chérie /Et moi je marche brûlé par l'amour et privé de ton ombre même.

97. Erten tur da úş aylan kúntuwuştan
Sagınıp elş salırman uşkan kuştan

Réveille- toi demain dès l'aube et fais trois fois le tour de ta maison. /Parce que je t'enverrai une ambassade par un petit oiseau.

98. Kapitanım awursın, mayorım ólsın
Mení asker yazgannñ kaleml sınısın

Que le capitaine tombe malade, que le commandant meure /Et celui qui m'a enregistré comme soldat, que son crayon se brise.

99. Ğureğimde ot ğana, şıkmay tútún
Asretlikmen keteğek ómrım bütún

Un feu brûle dans mon coeur mais il ne sort pas de fumée /J'ai peur que toute ma vie ne se passe loin de toi.

100. Akırsız azdım men, kettım tensız
Ne kuwnagım bar menım dúnyada sensız?

Je suis devenu étranger pour mes amis de même âge que moi, je suis parti sans camarades /Quel plaisir puis-je avoir au monde sans toi?

101. Keteğekmen ğan dostım kal sawlıkman
Kózıñnñ yaşın slıp kal al ğawlıkman

Moi je m'en vais, ma bien-aimée, adieu /Et essuye-toi les larmes des yeux avec ton mouchoir rouge.

102. Ketırılñız dúldúlm, sal yegerım
Ğılay kalsın artımdan ğan súyerım

Amenez-moi mon cheval alezan, mettez-lui la selle /Que ma bien-aimée reste et pleure après moi.

103. Eşitemen kabırñ, alaman elden
Kızganaman men sení esken ğelden

J'entends parler de toi, j'apprends des nouvelles de toi /Je te protégerais contre le vent qui souffle si je pouvais.

104. Karadeñız ğol berse de ğaldamay geşmem
Sen kara ğer ğabınmay men bazgeşmem

Même si la Mer Noire s'ouvrait pour me ménager un chemin, je ne partirai pas sans nager /Et je ne renoncerais pas à toi jusqu'à ce que la terre te recouvre.

105 Su üstünde üç şeşek aşlaması
Kolay tuwul issinip taşlaması

De même qu'il est difficile de planter trois fleurs sur l'eau /Il est tout aussi difficile de quitter la jeune fille à laquelle on a été lié par une amitié solide.

106. Ketegekmen kóymiden ğan ğiraklap
Awursam adıñ aytarman sandıraklap

Je m'en vais de mon village au loin. /Si je tombe malade je vais chuchoter ton nom dans mon délire.

107. Kún tuwuştan esken ğel eġinge payda
Endi klymas bızlerge kórişmek kayda?

Le vent qui souffle de l'est, aide une bonne récolte ²⁶ /Dorénavant, ma bien aimée, je n'ai plus d'espoir de nous rencontrer.

La réponse de la jeune fille peut être favorable et elle peut assurer le jeune homme de sa fidélité et de son amour infini, elle exprime l'espoir de la revoir ; parfois la réponse comprend des conseils concernant la manière de se comporter au départ ou au loin.

108. Ğewabiñday ğewabım, sóziñdiy sózım
İş aklımdan şıgarmam sidâne kózım

Ma réponse est semblable à la tienne, ma parole est de même /Tu ne seras jamais hors de mes pensées, mon aimé dont les yeux ressemblent aux perles.

109. Ketseñ kiymas gene ket ay aylamay
Başkasına kóz atıp baş baylamay

Si tu dois partir, va-t'en, mon aimé, sans gémir /Et sans jeter ton regard sur une autre et sans t'accrocher à une autre.

110. Kúnler uzak, aylar kóp, kórişirmiz
Bır gün ola inşalla kawuşırmız

Les jours sont longs, les mois sont nombreux, nous nous reverrons /Et sans doute un jour nous serons de nouveau ensemble.

111. Eki komşı bakşa edik, vakitsiz piştik
Ayırılmaz dost edik, ayrı tüşтік

Nous étions pareils à deux jardins voisins, nous sommes arrivés à maturité trop précocement /Nous étions des amis inséparables mais le sort nous a maintenant séparés.

112. Bilmedim seniñ kadrin men ğaşlıkman
Uştin kettin kolımdan yangışlıkman

J'étais trop jeune et je n'ai pas pu t'apprécier à ta juste valeur. /Et un jour tu a échappé par mégarde de mes mains.

²⁶ Dans le climat de steppe de la Dobroudja, la brise rafraîchissante de la mer, qui souffle régulièrement de l'est, l'après-midi, diminue quelque peu la rigueur de la sécheresse de l'été, et est donc fort importante pour la récolte.

113. İşken suwum dört bôldım, aşagan aşım
Sen aklıma kelgende aylana başım

Quatre fois j'ai interrompu mon déjeuner, de même pour l'eau /Toutes les fois que je pense à toi, la tête me tourne.

114. Kapitanga bîr pepi, mayorga para
Askerlikten kurtulmak şaresin kara

Un dindon pour le capitaine et de l'argent pour le commandant /Cherche à te débarrasser au plus vite du service militaire.

115. Ketme, ketme demege halktan yaldım
Sen ketkenson artıñdan ğılay kaldım

J'ai eu honte des gens, pour te dire «ne pars pas». /Mais après que tu es parti, je suis restée en pleurs.

116. Ğatsam ğastık suwlayman, tursam ğawlık
Miradıña erersin tile sawlık

Lorsque je me couche, j'arrose de larmes mon coussin ; quand je me lève, mon mouchoir./ Prie pour une bonne santé, car un beau jour tu atteindras ton but.

117. Ğatsam ğawlık suwlayman kóz yaşımmın
Saga sawlık tliymen ğaş başımmın

Lorsque je me couche, j'arrose de larmes mon mouchoir /Si jeune que je sois, je prie pour ta santé.

118. Ay múbarek awada, şawlesı ğerde
Kawuştırmız inşalla tez ğünlerde

Tant que la lune est au ciel ses rayons tombent sur la terre /Ne perds pas l'espoir, car un jour prochain, nous serons ensemble.

119. Asret degen kiyin şiy, ólımden beter
Şayte ğurúp ómirim ğılawman keter

Le séparation est très difficile, plus difficile que la mort /Si les choses continuent de cette façon, ma vie se passera en pleurs.

120. Mewláyım sen ber kanat, men uşayım
Asret şekken dostıma kawuşayım

Seigneur, donne-moi des ailes pour voler /Pour arriver à mon bien-aimé qui souffre et me désire.

121. Ah, degende kóz yaşım, mañnay terim
Ğaktiñ menı kap-kara, ğan súyerim

Lorsque je gemis «ah», des larmes jaillissent, et la sueur paraît sur mon front. /Tu m'as brûlé comme un charbon, mon bien-aimé.

122. Awurıp «ah» dep ğataman, óleĝekmen
Senden kaşan meramet kóreĝekmen?

Je demeure couchée, en soupirant, je vais mourir de cette maladie. /Quand pourrai-je voir un peu de pitié, chez toi?

123 Ketseñ kıymas ala-ket ğaniña salıp
Menım alım ne bolır senden kalıp?

Si tu pars, mon chéri, prends-moi près de toi /Quel sera mon sort si je reste sans toi?

124. Karap kaldım artıñdan kİR ótkenşı
Taşlar tawlar ketkeydı sen ketkenşı

Je suis demeurée en regardant après toi jusqu'à ce que tu sois passé à travers les champs. /Mieux valait que les rochers et les forêts s'en aillent plutôt que toi.

125 Eki kózım kıymasım asret ettiñ
İş artıña karamay taşlap kettiñ

Mon amour que j'aime comme mes deux prunelles, tu m'as fait souffrir. /Tu m'as quittée sans même regarder en arrière.

126. Karaltıña karasam ğana işım
Sen aklıma tüşkende kala işım

Lorsque je regarde vers votre cour mon coeur se brise. /Et toutes les fois que je pense à toi je ne peux plus rien faire.

127. Ğarık dınyam karangi, ken dınyam tar
Sen ketkenson dınyamnıñ ne zewkı bar?

Ce monde lumineux est devenu obscur, même s'il était large il est devenu plus petit /Quelle joie peut m'offrir la vie sans toi?

128. Ğılamayım, ğanmayım desem de bolmay
Sensız menım dınyada eksıgım tolmay

Je me dis: « Ne pleure pas » « Ne te tourmente pas » mais vainement. /Sans toi rien ne me paraît complet dans le monde.

Au cas où il y a le danger qu'un mariage, que la jeune fille n'accepte point, se conclue, celle-ci avertit son bien-aimé par un *chinn* spécial. Parfois elle exagère à bon escient le danger, pour mettre à l'épreuve les sentiments du jeune homme.

129. Karşıgama ğabişkan úş karılğaş
Uşurtmaga turalar tez kózıñ aş

Trois hirondelles se sont colées au toit de ma maison.²⁷ /Elles sont prêtes à me prendre dans leur vol, ouvre les yeux.

130 Üyrülüp kelgen kara bulut ğawmay ketmez
Ğawşı degen imansız almay ketmez

Les sombres nuages qui viennent en tourbillon ne s'en vont pas sans qu'il pleuve /Et les entremetteuses des mariages sans coeur ne s'en vont pas sans prendre la jeune fille.

²⁷ Allusion aux entremetteuses de mariages qui arrivaient d'habitude en nombre de trois.

131. Pesım keter deryaga ğalday ğalday
Başıma nokta urarlar alday alday

Mon fez²⁸ s'en va flottant sur l'eau /Et ils me mettront peut-être le frein à l'amiable.

132. Men bır yeşıl fidanman mayıştım belden
Ğıgıt bolsañ tez dawran men kettım elden

Je suis telle un arbrisseau vert tout prêt à se briser /Si tu es vaillant et décidé viens vite, car je suis sur le point d'échapper à tes mains.

Le jeune homme peut faire l'indifférent, ou il peut demander à la jeune fille de lui accorder un temps de réflexion, ou encore il peut exprimer sa confiance dans la solidité de leur amour.

Parfois il lui propose tout simplement de s'enfuir avec lui. En voici quelques exemples :

133. Kóstenġi ğoli tam takır, piyala bakır
Torgayım toyıñ bolganda, menı de şakır

La route qui va à la ville de Constantza est brillante comme un miroir. /Mon petit oiseau, lorsque tu feras tes noces appelle-moi aussi.

134. Kalıp derya, kóz ğúyrúk, ğolnı súzmem
Dambirdap dawul kelgenşı úmútúm úzmem

Le coeur est large comme la mer, l'oeil est rapide comme un cheval de course, je ne reste pas à guetter sur la route /Et jusqu'à ce que la *daula* arrive je ne perds pas l'espoir²⁹.

135. Aydı ketsek ketiyik mın atıma
Dost ekeniñ biliyim, kel katıma

Si tu es d'accord, allons partir, ensemble, monte à cheval /Viens près de moi, je veux savoir si tu m'aimes.

136. Belımnı buwup belsendim, mindim atka
Eger ğanıñ saw bolsa ğsbermem ğatka

J'ai serré mes reins avec une ceinture, et je suis monté à cheval /Tant que la vie battra en moi je ne t'abandonnerai pas à un autre.

Dans certains cas le dialogue peut exprimer quelques réserves ou des doutes, ou bien il tente d'éliminer certaines incertitudes existantes. Parfois ce sont les mauvaises langues qui sont cause des doutes ou même des mésententes. Voici quelques *chinns* chantés par les jeunes filles :

137. Oñ koliñda portakal soliñda solsin
Dost tutkan dep eşittim, kayırlı bolsın

L'orange que tu as dans la main droite puisse-t-elle se flétrir dans ta main gauche /J'ai entendu que tu as attrapé une nouvelle « aimée », bonne chance !

²⁸ Allusion à l'ancien costume féminin.

²⁹ Allusion à la manière dont on annonce le commencement de la noce par le battement de la *daula* (espèce de tambour).

138 Altinni panga denişip ne boldi kârîñ?
Sanke menden artik mî süygen yarfî?

En échangeant la monnaie d'or contre un sou de cuivre, qu'as-tu gagné? /Est-ce que ta nouvelle bien-aimée me dépasse?

139. Eşitemen alemden « emiş, emiş »
Senfî anañ kelînge katal emiş

J'entends des gens beaucoup de choses /Que ta mère serait très méchante avec sa belle-fille.

140. Geşme kapım aldından kayta-kayta
Senfî üşün halk maga neler ayta

Ne passe pas tout le temps devant ma maison. /Les gens me racontent tant de choses sur toi.

141 Kana katıp ğanmayım ğayganîda?
ĠıĠt bolip sözîñden tayganîda?

Comment ne pas regretter que tu aies renoncé à mon amour /Mais ce que je regrette le plus c'est qu'étant un « ĠıĠt » tu n'as pas tenu parole.

Dans de telles circonstances, le jeune homme confirme les rumeurs entendues par la jeune fille, ou bien, le plus souvent, il donne un démenti catégorique aux dires des « mauvaises langues ».

142. Kınalı parmak ğez tırnak, altın oymak
Almak tuwul meramım, aylandırmak

Doigts rougis au « kına »³⁰ ongles colorés, dé à coudre d'or. /Je n'ai pas l'intention de me marier avec toi mais seulement de te conter fleurette.

143. Sen bakşada bîr ğulsün, aşılgan pembe
Bakma alem sözîne kalbım sende

Tu es une rose qui a fleuri dans le jardin. /Ne fais pas attention aux mauvaises langues, mon cœur est pour toi.

144. Geşmez edim karaltıñdan ğol burula
Bızler üşün bo alem ne yorula?

Je ne passerais pas devant ta maison, mais mon chemin fait un détour par là. /Et d'ailleurs pourquoi le monde se donne-t-il tant de peine à cause de nous?

145. Karama alem sözîne, aldatırlar
Túpsız kara deryaga ğaldatırlar

N'écoute pas les médisances des gens, car ils te trompent /Et ils te jettent dans le tourbillon noir sans fond.

146. Aytar, aytar halk mení, ğúnamnı alır
Oynaganım kúlgênım yanıma kalır

³⁰ Kına (Kyna, Khane) « substance colorante », qui produit une couleur rouge — brique persistante, et qu'on emploie pour teindre les cheveux et les doigts aussi.

Les gens médisent de moi, ils médisent et se chargent de mes péchés /Les jeux et la joie demeurent cependant mes amis.

147. Tiymegenge iş tiymez, tiygenge tiyer
Menim anam kelinnı bebiydiy süyer

Ma mère ne fait aucun mal à ceux qui ne l'importunent point /Et sa belle fille elle l'aime comme son petit enfant.

148. Kadipege suw tamsa temkillenmez
Bóten aytkan sózlernen ad kırlenmez

Si des gouttes d'eau tombent sur du velours, il ne reste pas de tâche /De même les médisances calomnieuses ne salissent point un nom pur.

149. Yazılğan yazı sen bolsañ, çekilgen kalem
Kawuşırmız erte-keş ne dese alem

Si tel a été notre sort, tu seras mon élue /Et nous nous marierons tôt ou tard quels que soient les dires des gens.

150. Ömrüm senin koltıda, şay şıksın ğanım
Razıman men sen uşun tögılse kanım

Ma vie est dans tes mains, que mon âme s'en aille de cette manière. /Je ne regretterai point de verser mon sang pour toi.

151. Kawuşmasam men saga dünyada ğürmem
Halktay beter awurıp tóşekte ólmem

Si je ne me marie pas à toi, que je ne marche plus sur la terre /Dans ce cas je ne vais pas mourir de mort naturelle, malade dans mon lit.

152. « Halk ayta » dep mugaymam, « küle » dep yalmam
Bin-bır alem bır bolsa sózımden taymam

Je ne regrette pas ce que les gens disent à mon compte et je n'ai pas honte qu'ils s'amusent de moi. /Même si « mille et un hommes » étaient contre moi, je ne renoncerais pas à la parole que j'ai donnée.

153. Aytkanımın iş ğaymam, karardan taymam
Taş ğawsa da başıma dost mugaytmam

Ce que j'ai décidé est bien décidé et je ne reprends pas mes paroles /Même si des pierres pleuvaient sur ma tête, je ne voudrais pas attrister ma bien-aimée.

Dans d'autres cas c'est le jeune homme qui a des soupçons et qui demande une réponse sans équivoque à la jeune fille :

154. Tabyatlı kız bek siyrek bo zamanda
Kawuşmak niyetin bolsa ur miydanga

Les jeunes filles à caractère ferme sont rares de nos jours /Si tu veux te marier avec moi dis-le moi franchement.

155. Ğawın ğawsa ğer ğımşar, ot bürlenir
Kız degenin perdalez, dört türlenir

S'il pleut, la terre devient molle et l'herbe verdit /On ne peut pas faire confiance aux jeunes filles parce qu'elles changent comme « le temps aux jours de perdalez »³¹.

156. Duşman bolsañ ğak mení, dost bolsañ sóndır
Yalan yangış bolmasın kalbññ bıldır

Si tu es mon ennemi brûle-moi, si tu es mon ami éteins-moi /Ne prononce pas paroles erronnées ou menteuses, dis-moi ce que tu as dans le cœur.

157. Ğewap aytsañ ğetíp ayt, ğetkızıp ayt
Yetmiş eki tamırğa ótkızıp ayt

Si tu veux me donner une réponse, dis-le comme il faut /Afin qu'il pénètre dans mes soixante-douze veines.

158. Úylen awdı, kún sawdı, ekındıge
Babañ sení bereĝek ependıge

Le soleil a dépassé le midi, il se dirige vers le couchant /J'ai ouï dire que ton père veut te marier à un *effendi*³²

159. Başım boş dep kuwanma, ururlar nokta
Aldatırılar anayñññ babañ yokta

Ne te réjouis pas d'être libre, maintenant on te mettra le frein /Prends garde qu'on ne trompe ta mère en l'absence de ton père.

160. Aydap ketsem atımnı, şıksam ğolga
Tapsam senin bawuññ, alsam kolga

Oh, si je partais au galop de mon cheval et si je sortais dans la route /Et si je trouvais la corde qui te lie pour la prendre en ma main.

161. Kalbimde sen turasın, ğónlýmde ezber
Ya issindir, ya suwut, ya bır sóz ber

Tu domines mon cœur et mes pensées /Mais, ou bien « réchauffe-moi » ou bien « refroidis moi », dis-moi une seule fois une parole ferme.

162. Ğez sandıĝıñ bolayım, sırmalı şertin
Şatırdatıp sóĝermen işiniden dertin

Puissé-je être ton coffre dotal, ton cordon doré. /Puissé-je être celui qui chasse les soucis de ton cœur, et qui les déracine.

La réponse donnée par la jeune fille peut correspondre aux craintes du jeune homme, elle peut aussi donner des assurances qui le calment, ou elle peut être réservée.

163 Karakerni bazgeşip mindin tayga
Yıldız katıp bolayım tuwmagan ayga?

³¹ Tatare: *perdalez* « les premiers jours du mois de mars », quand le temps est très variable.

³² *Effendi* « Monsieur », titre qu'on donnait à ceux qui faisaient leurs études dans les séminaires, ainsi qu'aux riches.

En quittant ton alezan tu es monté sur un jeune poulain /Comment pourrais-je être une étoile pour une lune qui ne s'est pas encore montrée³³

164. Çaşlık başka bîr kelîr, kayt eki kelmez
Bîlgen bîlîr kadîrîn, bîlmegen bîlmez

La jeunesse s'abat sur l'homme une seule fois /Et celui qui le sait lui donne du prix, celui qui ne sait pas ne l'apprécie point³⁴.

165. Ak deryaniñ ústünde taktadan ğol
Awuz aray duşmanlar, tîlîñe sak bol

Au-dessus des ondes blanches de l'eau voilà une route en bois /Garde-toi, car les ennemis veulent te tirer les vers du nez.

166. Karariñni bîlmedim, gaflet kaldim
Olla billâ men senî abadan sandim

Je n'ai pas su t'apprécier, je ne me suis pas rendue compte /Ma parole, j'ai cru que tu ne parlais pas sérieusement.

167 Babam berse men barmam' ependige
Ôzîm sûyûp bararman kâkullige

Même si mon père voulait me donner en mariage à un *effendi*, je ne le suivrais pas./ Mais je suivrai, en l'aimant, mon jeune homme frisé³⁵.

Il n'est pas rare que la réponse soit négative. Dans ce cas il y a une certaine gradation, depuis la réponse polie suivie du motif du refus (inclination sentimentale pour une autre personne, l'âge trop avancé du partenaire de *chinn*, ses défauts physiques ou de caractère, l'opposition de la famille au mariage, etc.); jusqu'à la réponse badine ou le refus net accompagné de l'affirmation qu'elle n'est digne de lui (ou dans le cas du jeune homme, que lui n'est pas digne de la jeune fille). Voici quelques exemples de *chinns* ayant ce contenu :

168. Deryaga kayik saldin ğaldatmaga
Ôzîm dostim saw bolsîn aldatmaga

J'ai mis à l'eau une barque pour qu'elle flotte /Que mon bien-aimé soit sain et sauf pour que je lui conte fleurette.

169. Oñ koliñda bîr şeşek, soliñda kolşak
Bîr yerîñe sózîm yok, boyîñ alşak

Dans ta main droite tu as une fleur, dans ta main gauche un gant / Je n'ai rien à objecter, ce n'est que ta taille qui est trop petite.

³³ Elle laisse à entendre qu'elle n'a pas eu de preuves suffisantes de la fidélité du jeune homme et qu'elle suppose que celui-ci cherche à entrer en rapports avec une autre jeune fille plus jeune.

³⁴ Elle laisse à entendre qu'elle n'est pas pressée de donner une réponse, afin de ne pas regretter plus tard « la perte de sa jeunesse »

³⁵ Tous ceux qui étudiaient au séminaire, ainsi que les riches, avaient l'habitude de se raser la tête. Seuls les jeunes gens du peuple avaient les cheveux longs frisés.

170. Derya şetten bilanır, ortadan tınar
Kararıñ bılmiy talpınsañ kanatıñ sinar

L'eau se trouble à la périphérie et devient limpide au milieu. /L'oiseau qui s'agite sans reconnaître sa vraie puissance se casse l'aile.

171. Kók kógerşın kóyde oynar yuwada kozlar
Sızler úşın tuwmagan láyık kızlar

La colombe grise folâtre au village et pond des oeufs dans son nid. /Les jeunes filles qui vous conviennent ne sont pas encore nées.

172. Aytuwlı kızlar bır tuwul, aytuwlı şeber
Sızdiy etken allegım ğernı teber

Des jeunes filles renommées et des jeunes filles diligentes, il y en a beaucoup. /Mais des gars « exigeants » comme vous foulent inutilement la terre de leurs pieds.

173. Sen odada sokta bol, kóyge molla
Menden saga payda yok, başkasın kolla

Toi, deviens séminariste et habite dans une chambre,⁸⁶ ou encore prêtre dans le village /N'attends aucun avantage de ma part, cherche-toi une autre.

- 174- Kayış tonıñ etegı tam tobıktan
Kım asret kalıp tura sen kopıktan?

Ton manteau de cuir pend jusqu'aux chevilles /Mais crois-tu qu'il y ait quelqu'une qui se meurt d'amour pour toi, un fumiste vantard⁸⁷.

175. Búksúriyıp kalgansın ğermen ğaşap
Takdirıñni pıtırgeñ şegertki aşap

Tu es resté bossu comme si tu étais né depuis la création du monde⁸⁸. /Et ta chance s'est épuisée, les sauterelles l'ont mangée.

176. Begenmedı o senıñ mınsız anañ
Endı maga bolmasın ópkeñ manan

Ta mère « qui n'a pas de défauts » ne m'a pas agréée /A partir d'aujourd'hui ne m'accuse pas et ne sois pas fâché contre moi.

Des réponses négatives polies ou des réponses négatives nettes accompagnées des motifs du refus peuvent être données aussi par les jeunes gens. En voici quelques exemples.

177. Berğimekten ufaksın bakladan aksın
Gepke salıp ketkendiy tumalaksın

Tu es plus petite qu'une lentille et plus blanche qu'un haricot /Et tu es ronde, de sorte qu'on peut te mettre dans la poche.

⁸⁶ Dans le passé il existait dans les villages des chambres où habitaient les élèves pauvres du séminaire. Ils vivaient surtout des aumônes faites par les paysans.

⁸⁷ Réponse faite à un jeune homme riche mais vantard et orgueilleux.

⁸⁸ Allusion à l'âge trop avancé.

178. Ćawrîñ ģapkan ģiyren şaş ģernî sîza
Erbîr mûşeñ bek tîzûw, burnîñ bîza

Les cheveux qui recouvrent ton dos touchent la terre /Tout est harmonieux chez toi.
ce n'est que le nez qui cloche.

179. Kîyîk kîyîk kózlerîñ kabak aştay
Aytkan sózîñ başîma tiydî taştay

Tes yeux bridés sont semblables à des pîpins de citrouille /Tes paroles m'ont frappé,
à la tête comme une pierre.

180. Aklî kara paşalîñ kertleş forma
Astîña kûrsî salayîm ģerde otırma

Ta robe de couleur blanche et noire est plissée /Que ne puis-je mettre un trépied ³⁹
sous toi et que tu restes debout.

181. Miskilîñnî pûskûl et, tak başîña
Şetlewîknî kúydırp ģak kaşîña

Ta moquerie fais-en une houppe et mets-la sur la tête /Grille quelques noisettes et
frottes-t-en les sourcils ⁴⁰.

182. Kara bolsam ne bola, ģer de kara
Kîymet kesmek isteseñ milyonman para

Quelle importance y a-t-il à ce que je suis noir, la terre aussi est noire /Et s'il fallait
l'évaluer, elle vaut des millions.

(Suite dans le prochain numéro)



³⁹ Allusion à la taille trop petite.

⁴⁰ Il veut dire que la jeune fille n'est pas très jeune.

LA MUSIQUE DES „Șîn“¹

par GHIZELA SULIȚEANU

La musique des *șîn* (chinn) est une des parties les plus intéressantes et charmantes aussi du folklore des Tatares de la Dobroudja. C'est un genre musical interprété presque exclusivement par les jeunes et constituant la seule possibilité de communication directe entre jeunes gens et jeunes filles qui soit admise par les coutumes des Tatares.

Par leur musique, les chansons *chinns* révèlent la création des mélodies, qui s'est continuée au cours des siècles et a abouti à la réalisation des chansons *chinns*.

Mais nombre de détails importants pour la caractérisation des *chinns* n'apparaissent qu'au début de l'exécution musicale. La musique amplifie considérablement l'impression créée par l'exécution des *chinns*, car elle enrichit leur contenu artistique par ses moyens propres. L'étude de la musique des *chinns* aide à fixer les caractères spéciaux de cette coutume en tant que phénomène folklorique et, d'autre part, elle contribue à rendre plus intelligible non seulement le texte, mais aussi tous les éléments de structure musicale.

C'est ainsi que les *chinns* soumis à l'analyse musicale nous ont offert des conclusions intéressantes quant à la place et à l'importance de cette coutume dans le folklore des Tatares de la Dobroudja, ainsi qu'en matière de morphologie musicale et littéraire.

Il y a des indications en ce qui concerne le folklore tatar, notamment celui de la branche *Krym* des Tatares, que par le passé ce genre représentait la seule chanson vocale « quotidienne » des jeunes, à côté du genre des chansons de danse².

¹ Le présent article est extrait d'une étude sur « Le genre *șîn* et les chansons des jeunes tatares », faisant partie du volume en cours d'apparition, *Le folklore musical des Tatares de la Dobroudja*.

Dans ce article, nous n'étudierons pas les textes des chansons *chinns* du point de vue littéraire et nous ne ferons non plus une description de cette coutume, que l'on trouvera dans l'étude à Ali Nagi Geafer, si ce n'est que dans la mesure où l'étude des phénomènes musicaux pourrait l'exiger et seulement du point de vue musical.

² A la suite de longues recherches sur tous les genres de folklore des Tatares de la Dobroudja, nous avons pu établir que le « chansons quotidiennes » d'aujourd'hui (nommées aussi « chansons proprement-dites » ou « chansons habituelles ») représentent un stade plus récent et ont une origine mixte : turque, russe et, ces derniers temps, roumaine. D'autre part, nombre de « Chansons quotidiennes » proviennent d'autres genres du folklore tatar tels que : *beyt*, chansons accompagnant les récits épiques, *chinn*, et *chansons de danse*. Cette constatation s'appuie sur l'analyse musicale des « chansons quotidiennes » et sur l'examen critique des caractères spécifiques des autres genres vocaux.

Le genre *chinn* fait partie d'une couche folklorique plus ancienne dont la musique a souffert une évolution plus lente par rapport à la musique d'autres genres. Le *chinn* constitue aujourd'hui un genre spécifiquement tatar. On peut se rendre compte facilement de ce fait en étudiant les particularités structurales, qui diffèrent, par exemple, de celles des chansons « quotidiennes » ou des chansons « de danse », où l'on retrouve, de nos jours encore, une forte influence turque dans les textes, aussi bien que dans la musique. Le genre *chinn* en échange, fait usage d'une langue tatar intéressante et d'une musique tout aussi intéressante, composée d'éléments musicaux spécifiquement tatars.

L'exécution musicale antiphonique des *chinn*s, qui se retrouve d'ailleurs chez d'autres peuples³, prouve aussi l'origine très ancienne de ce genre, car cette exécution antiphonique est réalisée non seulement par des groupes de personnes presque du même âge, mais aussi par des groupes de sexe différent. En effet, cette exécution antiphonique se faisait d'une façon particulière. Les deux participants au *chinn* le jeune homme et la jeune fille, ne chantaient pas seuls, mais chacun était accompagné, dans son chant, par un ami⁴. Cependant, dans le groupe de ces deux exécutants⁵, la voix du chanteur principal entrainé dans le dialogue était plus forte, tandis que son ami, qui avait un rôle secondaire, d'assistant, chantait à voix plus basse en lui accordant à bon escient le premier rôle. C'est ainsi que l'exécution collective du *chinn* avait, du point de vue musical aussi, un certain caractère individuel.

Le genre *chinn* comprend un groupe de mélodies traditionnelles spécifiques, dont chanteur choisit la mélodie qu'il juge plus adéquate à son texte ou plutôt à son état d'âme.

Comme tous les genres musicaux assez anciens, le *chinn* présente un nombre restreint de mélodies, fait qui contraste avec la création poétique illimitée des textes de *chinn*s due au caractère bien vivant d'improvisation de ces derniers. Il s'agit là d'un phénomène naturel, correspondant à un stade très ancien du folklore des Tatares de la Dobroudja, dans lequel le sens de la mélodie apparaît comme un pivot permanent pour le texte, dont les paroles changent continuellement suivant les nécessités du moment⁶.

³ C'est un fait connu que d'autres peuples aussi, apparentés aux peuples turcs (Bachkires, Kirghizes) de même que les Touaregs (cf. l'article de Jules Rouaunet *La musique chez les Arabes du Maghreb* dans *Encyclopédie de la Musique, Dictionnaire du conservatoire*, sous la direction d'Albert Lavignac, I vol. I, Paris, 1913-1931, p. 2893), ont des chansons *chinn*s. De même le *chinn* ressemble quelque peu aux chants *tchastouchki* des Russes et aux chants similaires des Roumains des régions du Bihor et de l'Oaș. Chez les Roumains de la région du Bihor, on trouve des quatrains, que les jeunes gens ont l'habitude de chanter les uns aux autres aux veillées ou à d'autres fêtes, chansons qui n'ont pas fait jusqu'à présent l'objet d'une étude musicale.

⁴ Le chant à deux, chanté par deux amis par exemple, est si profondément enraciné dans la musique tatar de Dobroudja, que même les chansons nettement mélismatiques sont exécutées à l'unisson avec un telle maîtrise qu'il est souvent difficile de distinguer les deux voix.

⁵ Les jeunes filles chantaient de la même manière, ayant leur têtes et leurs bouches rapprochées, une main passée autour du cou de la voisine. L'autre main libre serrait la mouchoir, qui recouvrait presque entièrement leur visage (en signe de timidité), fait que paraît incompréhensible pour les générations plus jeunes que notre informatrice, la vieille Kani Abliz (77 ans), du village de Tătaru. Celle-ci, au milieu des rires des femmes âgées de 36 à 46 ans, m'a montré la façon dont chantaient les jeunes filles du temps de sa jeunesse.

⁶ Par exemple les chansons funébres exécutées par les femmes, les berceuses et le *beyt*.

Parmi les quarante-cinq mélodies que nous avons enregistrées, nous avons trouvé vingt-sept types musicaux qui paraissent provenir — étant donné leur parenté structurale — d'un nombre plus restreint de types, lesquels ont engendré à leur tour une série de sous-types qui ont évolué au cours des âges vers des types indépendants. Ce processus, par exemple, peut être observé de façon très claire dans les types nos 19, 20 et 21 reproduits ci-dessous⁷.

Dès que, par le distique qui avait le rôle d'appel, un *chinn* était lancé, sa réponse, ainsi que le dialogue consécutif devaient faire usage de la même mélodie, ce qui constituait un premier signe de reconnaissance. Car, aussi curieux que cela puisse paraître, le *chinn* en question n'était pas le seul qui fut exécuté à ce moment, mais d'autres *chinn*s étaient lancés en même temps par d'autres participants à la fête, bien entendu sur des mélodies différentes.

Cette étrange « polyphonie » donnait lieu parfois à un véritable vacarme ; opinion toute subjective d'ailleurs, puisque les protagonistes se sentaient vivre dans une atmosphère artistique parfaite, qui favorisait même leur inspiration !

Les jeunes gens visés distinguaient parfaitement le *chinn* et la mélodie qui les intéressaient et n'étaient préoccupés que de donner la réponse la plus adéquate possible.



L'analyse de la structure musicale du *chinn*⁸ révèle en premier lieu la correspondance étonnante entre le texte et la musique, la manière dont l'un et l'autre de ces deux facteurs s'influencent réciproquement. Nous avons appelé cette symbiose « la structure motivique de la forme ».

Ce fait nous a fourni d'autre part, des données importantes pour l'étude de la relation entre la texte et la musique, du point de vue de la métrique, de la rythmique et de la mélodie, qui sont d'ailleurs des aspects très proches et interdépendants.

Outre ce processus, que nous analyserons dans le cadre de la forme musicale du *chinn*, on relève au moment de l'exécution musicale, l'apparition d'autres éléments faisant partie du texte, tels que : la formule d'appel (*hey ya* ou *Hay yar yar*, etc) ; des interjections (*ay, ay*) ; l'addition finale, qui a le caractère d'un refrain (*day ay, a, day, day day, yar yar, allay, ayya dayya, day, hay day day*), etc. Chacun de ces éléments a sa place bien définie dans la structure du *chinn*, car il est accompagné d'une expression musicale caractéristique.

Avant de commencer la présentation des principaux éléments morphologiques musicaux, nous devons souligner un style spécial d'exécution,

⁷ Dans l'exemple mg. 1417 u. de l'Institut de Folklore, que nous avons enregistré au village de Cogeaia, la femme exécutait une variante musicale du type n 19 et l'homme lui répondait par une variante du type n 20, les deux (d'ailleurs excellents connaisseurs du genre *chinn*) étant convaincus qu'ils interprétaient la même mélodie *chinn* (ex 9).

⁸ L'analyse musicale a été réalisée sur les quarante-cinq mélodies recueillies et transcrites personnellement. De la sorte, les références que nous faisons dans cet article et qui ne se rapportent pas à notre matériel se rapportent au matériel musical (enregistré sur bande de magnétophone) des archives de l'Institut d'ethnographie et de folklore de Bucarest.

conditionné par le phénomène de division musicale d'une syllabe du texte⁹ par le procédé de l'amplification d'une consonne à laquelle on attache la voyelle *i*, ou plus rarement *e* (par exemple dans le *chinn* n 1; *meni*, *bari*). D'autres fois on relève le procédé de l'amplification d'une voyelle par l'adjonction des voyelles *a*, *i* et *e*, comme dans certains *chinns* exécutés dans le style mélismatique traînant,

Mais ces phénomènes n'apparaissent pas toujours et d'une manière suivie au cours du même chant ou par le même mot. Ils paraissent déterminés par une interprétation subjective de l'informateur, conditionnée toutefois par l'accent mis sur l'interprétation phonétique-musicale traditionnelle. Dans notre transcription graphique de ce phénomène musical nous avons lié par une ligne pointillée, le son qui accompagne la voyelle, au son précédent et, dans le texte noté sous la musique, nous avons détaché et mis en relief la voyelle correspondante au-dessous du son musical qui lui appartient, en la soulignant et en la plaçant entre deux parenthèses (afin de ne pas rendre inintelligible le mot dont elle fait partie).

Parfois les exécutants, surtout ceux qui ont le plus de talent, font usage sur tout le parcours d'un *chinn* du procédé de la division des syllabes du texte, qui leur permet d'amplifier considérablement tant le texte, que la mélodie (ex. 7). Il est difficile, de cette façon, de reconnaître le texte et la mélodie initiales. Ce style d'exécution, ainsi que certains refrains onomatopéiques (ex. 4) attestent une virtuosité exceptionnelle dans l'exécution d'un *chinn* qui acquièrent un caractère badin dans un langage étrange, enfantin.

I. ECHELLES, AMBITUS, CADENCE.¹⁰

L'échelle musicale qui caractérise le genre *chinn* et qui représente en même temps le type le plus ancien est :



Il a la césure sur le quatrième degré et la cadence finale toujours sur le premier degré.

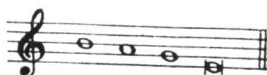
Ainsi que l'on peut se rendre compte d'après le tableau des échelles musicales, cette échelle de type mineur se trouve aujourd'hui considérablement amplifiée, car elle évolue parfois vers le mode éolique (*la*), d'autres fois vers le mode phrygien (*mi*), et d'autres fois encore, étant donné la fluctuation de la seconde note, vers la cadence phrygienne. D'autre part, le

⁹ Le phénomène de division d'une syllabe du texte par l'amplification d'une consonne ou d'une voyelle a été remarqué dans tous les genres musicaux du folklore tatar et turc de la Dobroudja.

¹⁰ Nous avons noté graphiquement la cadence finale, par une note entière comprise entre deux barres; la césure par une demi-note, et les sons oscillants ont été remplis. Tant les échelles que les fragments musicaux et les mélodies ont été notés dans l'échelle conventionnelle mi-fa (dièse) -sol-la-si-do-ré-mi.

L'appellation des modes a été rendue suivant la système médiéval.

rôle secondaire de ce degré nous indique que cette échelle traditionnelle rencontrée dans les genres moins évolués du folklore des Tatares de la Dobroudja est très ancienne et qu'à présent elle est devenue atonique.



Dans le tableau ci-joint on remarque encore une échelle unique tétracorde, qui est de même typique pour les genres plus anciens comme le genre des chants funèbres et le genre *beyt*, caractéristiques des Tatares Nogai de la Dobroudja (ex. 4). L'échelle de type chromatique (ex. 3) appartient à une mélodie plus récente, d'origine turque, « Negibem », employée pour la danse (mg 258 g I.E.F.) et adaptée par les jeunes gens au genre *chinn*.

TABLEAU DES ECHELLES MUSICALES

mg. 1417 x mg. 1227 m. 1410 d, mg. 1413 a, 1414 n, 1413 d; mg. 1414 b; 1414 p; 1356 m.

mg. 1470 v. mg. 1418 r. 1418 a. mg. 273 f. mg. 1414 a. 1409 ff.

mg. 1227 n. mg. 1417 i, 1227 i mg. 1228 a

mg. 1417 j; 1416 d; mg. 1413 c. mg. 1356 k

mg. 1410 g. mg. 1410 r. mg. 1417 u. mg. 270 i

mg. 935 k. mg. 1028 l; 1414 r; 1336 l. mg. 1413 i; 1227 h.

mg. 1028 j. mg. 1414 a mg. 1414 s; 1409 ee.

Un phénomène intéressant est la présence du sous-ton qu'on ne rencontre que dans quelques échelles musicales du genre *chinn*. Il manque complètement dans le reste du folklore musical des Tatares de la Dobroudja, sans doute en raison du fait que le sous-ton paraît à une époque plus récente, car on a observé la présence du sous-ton dans les mélodies aux formes plus évoluées par rapport à celles plus anciennes, où il fait complètement défaut.

L'ambitus ¹¹ des *chinns* évolue entre la quarte parfaite et la grande none, mais les *chinns* à ambitus de quinte parfaite suivis par ceux à ambitus de petite septième prédominent.

Les cadences musicales sont les mêmes que celles qui se retrouvent dans tout le folklore musical des Tatares de la Dobroudja. La césure apparaît le plus souvent au quatrième degré (*la*) ou au premier (*mi*), plus rarement sur les cinquième (*si*), septième (*re*) et troisième (*sol*) degrés. Mais le plus souvent la césure correspond fidèlement au texte, elle se superpose à l'interjection (*ay*) qui sépare les deux hémistiches.

La cadence finale a une importance particulière pour les *chinns*, étant donné la manière spécifique dont elle se manifeste dans ce genre. C'est ainsi que dans le motif musical final on peut retrouver la cadence finale traditionnelle du folklore musical tatar sur les degrés 3 — 1 (*sol-mi*), mais ayant un coloris tout-à-fait spécial dû à la répétition prolongée du son final, ainsi qu'à l'exécution relativement lente et majestueuse du *chinn*.

La cadence finale est superposée à l'addenda traditionnel, à caractère de refrain, du texte du *chinn* et elle ajoute ainsi à l'imprégnation du texte poétique, qui est mis en relief d'autre part par l'exécution de la musique.

Le système de la répétition finale, que nous avons appelé dans un étude antérieure celui de la «double finale» ¹², a un effet artistique remarquable, tout en présentant une grande importance pour l'étude de la couche des chansons populaires la plus ancienne en tant que l'un des éléments musicaux anciens transmis jusqu'à nous.

II. LES INTERVALLES CARACTERISTIQUES

Nous trouvons dans la structure musicale du *chinn* certains intervalles musicaux dont la présence constante à certains moments de la mélodie leur accorde la valeur d'un élément spécifique. C'est à ce type qu'appartient d'intervalles de quinte parfaite sur les échelons 1—5 (*mi-si*), qui apparaît d'une manière ascendante au début du *chinn*, dans le premier motif musical. La nécessité artistique musicale qui oblige à commencer la mélodie du *chinn* par l'intervalle, devenu traditionnel, de quinte ou de quarte parfaitement ascendante apparaît aussi dans des types musicaux où cet intervalle n'est pas constitutif, mais latent et estompé, étant donné la présence sporadique d'une anacrusse.

Nous devons consigner aussi l'existence du même intervalle, mais descendant, dans la formule d'appel dont les jeunes gens font usage au début

¹¹ Nous avons décrit l'ambitus d'après les types musicaux que nous avons eus à notre disposition et non d'après le nombre des variantes enregistrées par nous, qui peut être arbitraire.

¹² Ce type de cadence apparaît aussi dans les chants funèbres des Roumains du Banat, du nord de l'Oltenie, du sud de la zone de Hunedoara, du centre et sud de Moldavie, de Munténie, des Roumains de Macédoine et aussi dans quelques vieilles chansons bulgares. Le fait que chez les Roumains de Roumainie et chez ceux de Macédoine on constate l'existence de la «double finale» a été consigné en 1954 dans une étude qui se trouve sous forme de manuscrit à la Bibliothèque de l'Union de Compositeurs de Bucarest (Les chansons de danse aroumaines et la «colinda» roumaine, par G. Suliteanu, 197 p. (dactylographiées).

En septembre 1967, au XIV Congrès des Folkloristes Yougoslaves qui a été tenu en Metohia, j'ai fait une communication sur cette caractéristique chez les peuples roumains et yougoslaves: «La formule de la finale répétée dans la structure du folklore musical roumain et yougoslave».

du *chinn*, formule où on retrouve l'emploi de la double finale. Parfois, à la place de la quinte parfaite et d'après le même procédé, apparaît la quarte parfaite.

Le motif musical du début, ainsi que le motif final, sont très caractéristiques du genre *chinn* au point qu'à eux seuls ils seraient suffisants pour donner à toute mélodie le caractère musical du *chinn*.

À côté des intervalles de quinte et de quarte parfaites, il y a l'intervalle de petite tierce descendante sol-mi, que nous avons pu retrouver comme un élément important dans la cadence finale. Mais aujourd'hui cet intervalle est latent, à cause de l'emploi du second degré comme note de passage. D'autres intervalles qui contribuent au coloris artistique spécial du *chinn* sont, par ordre de fréquence : la petite tierce ascendante sur les échelons 2—4 (fa dièse-la) et la grande tierce ascendante sur les échelons 3—5 (sol-si). Dans certains *chinn*s qui témoignent d'une évolution plus récente de la gamme et de la mélodie, la présence de ces intervalles de caractère traditionnel constitue, à notre avis, un signe important de parenté musicale avec le type plus ancien.

III. LA FORME

La composition du *chinn* paraît dépendre d'une manière très stricte de la structure métrique des vers à laquelle elle se superpose complètement. La métrique des vers se reflète dans la musique par :

- a) les cellules et les motifs musicaux, qui sont parfaitement précisés tant dans les deux hémistiches, que dans les groupes syllabiques de ces hémistiches ;
- b) la césure sur la syllabe de l'interjection qui apparaît après le premier hémistiche ;
- c) différentes espèces d'addenda ou de refrains.

La correspondance à la métrique des vers est si parfaite que, dans le cas où un hémistiche de huit syllabes est divisé en deux moitiés à quatre syllabes, ayant des accents métriques toutes les deux syllabes, donc quatre accents toniques, un tel hémistiche n'a pas la même construction musicale qu'un hémistiche toujours à huit syllabes mais présentant une autre structure métrique (par exemple 3 + 2 + 3 syllabes, par conséquent trois accents métriques seulement).

Tous les éléments constitutifs des vers sont traduits en langage musical selon certaines normes traditionnelles établies au cours des âges. Au type de versification ample ¹³ du *chinn* correspond tout l'échafaudage de la strophe musicale par la structure métrique de la forme, en déterminant presque

¹³ Le type de vers ample constitue un stade plus récent dans le folklore tatar par rapport au type de vers que nous avons nommé « simple », à quatre-cinq ou sept-huit syllabes. Dans le genre *chinn* le type de vers « ample » est formé le plus souvent par deux vers simples, le premier à sept syllabes (4 + 3 syllabes) et le second à quatre syllabes (2 + 2). Ces vers simples deviennent dans le *chinn* des hémistiches, qui comprennent à leur tour, des groupes de syllabes caractéristiques. La délimitation des groupes syllabiques dans les hémistiches nous a été très utile pour interpréter l'emplacement du texte et la correspondance musicale.

Nous devons mentionner que la longueur des hémistiches varie souvent dans le fait de l'allongement des hémistiches traditionnels, qui peuvent avoir ainsi huit et respectivement cinq syllabes. Dans ce cas on observe comment, du point de vue musical, les motifs originaux se divisent, englobant dans leur musique le surplus de syllabes.

¹⁴ Parfois, par exemple dans les *chinn*s exécutés dans le style ample mélismatique, la cellule musicale peut comprendre même une seule syllabe.

chaque groupe de syllabes dans un contexte musical ¹⁴. Le motif musical *a* de la sorte, dans la structure de la forme musicale, le rôle le plus important. Mais très souvent il se réduit à une simple cellule musicale indépendante, à grande vitalité, qui domine toute l'organisation musicale du *chinn*.

Le plus souvent — fait spécifique d'un stade plus ancien de l'évolution musicale du *chinn* —, le *chinn* est composé d'une phrase musicale répétée d'une manière identique au second vers (ex. 1). La phrase est formée par deux propositions musicales à structure motivique d'une longueur inégale, dont la première proposition est toujours plus longue à cause de l'inégalité des hémistiches de ce type de vers ample. Par rapport à la première proposition (qui correspond au premier hémistiche), la seconde (qui correspond au second hémistiche) apparaît le plus souvent comme une ligne mélodique différente, comme une contre-mélodie ayant le rôle de résoudre l'image musicale. La seconde proposition musicale complète et en même temps achève doucement et d'une manière harmonieuse la mélodie entière. A son tour, cette proposition musicale est devenue spécifique du *chinn* par sa ligne ascendante, qui comprend le développement graduel de la quinte et de la quarte parfaites vers la fin.

La ressemblance des deux propositions est réalisée le plus souvent par l'existence de quelques cellules renfermant des motifs musicaux communs. D'autres fois, cependant, la liaison est faite par l'adaptation de la construction rythmique de la première partie, phénomène indiquant un procédé mélodique plus récent. De même, un stade plus récent dans l'évolution musicale du *chinn* peut être levé dans le type de la forme musicale de *chinn* ou une nouvelle phrase musicale B apparaît dans la seconde partie de la strophe musicale superposée au second hémistiche du *chinn*.

Cette nouvelle phrase musicale B est différente de la première A, tout en présentant nombre de similitudes structurales avec celle-ci, car elle contient quelques unes des cellules motivales musicales de la première phrase A, cellules musicales prises dans la seconde proposition de la phrase musicale A.

Le schéma de la forme musicale ¹⁵ de ces deux types musicaux peut être représenté de la manière suivante :

1. *Premier type*, ayant le même développement musical dans les deux vers (ex. *chinn* me 1410 a)

hémistiche II hémistiche I césure

$$4-1 \quad 5 A_1 \left[\overbrace{a+b+c+d}^{\text{hémistiche II}}, \quad \overbrace{b \text{ var.} + c+d}^{\text{hémistiche I}} \right]$$

¹⁵ Notre schéma emploie les symboles suivants :

I. Les majuscules pour marquer les phrases musicales correspondant à un vers complet. Des chiffres placés des deux côtés marquent le son qui commence et le son qui finit la phrase musicale.

II. Les minuscules figurent les différentes cellules ou motifs musicaux indépendants. Le signe + indique leur association pour un hémistiche du vers. La virgule sépare les deux parties de la phrase musicale à l'endroit de la césure musicale où, le plus souvent, il y a une interjection. Dans le texte marqué en-dessous de la musique, nous avons mis une virgule entre les hémistiches là où il n'y a pas d'interjection.

II. *Deuxième type*. avec l'introduction de la phrase B dans le second vers (ex. *chinn* mg 1028 j).

hémistiche II hémistiche I césure

$$\begin{array}{l} {}_5 A_1 \left[\overbrace{a+b+c+d} \text{ , } \overbrace{e+f+g} \right] \\ {}_{\text{VII}} B_1 \left[\overbrace{h+i+c+d} \text{ , } \overbrace{j+f+g} \right] \end{array}$$

On observe dans le développement musical du *chinn* le phénomène de la répétition sous différents aspects. La répétition la plus habituelle, celle qui est devenue spécifique du genre *chinn* est la répétition de la seconde proposition musicale (placée sur le second hémistiche). Il est possible que ce fait corresponde aussi à la nécessité de souligner et de marquer plus fortement le contenu poétique exprimé par cette partie du vers. D'autres fois on répète tout à tout et entièrement deux phrases musicales, parfois seulement la première et, quelquefois encore, rien que le dernier mot.

Le refrain proprement-dit¹⁶ semble sous ces différents aspects, posséder une structure plus récente. Il peut être plus long, comme dans les exemples n 15 et 21 (dans ce cas il peut provenir d'une chanson « quotidienne ») ou bienal peut faire usage, en badinant, de mots incompréhensibles, comme dans le exemple no. 4.

IV. LE CONTOUR MUSICAL

QUI PEUT ÊTRE:

a) ascendant-descendant, et dans son étendue il peut être pendulaire-linéaire, la mélodie arrivant finalement, le plus souvent, au son initial;

b) de caractère descendant, également pendulaire, atteignant le son final, revenant au motif initial et descendant enfin d'une manière définitive à la fin. Cette oscillation de la ligne musicale semble refléter l'intensité des sentiments exprimés par le texte et traduits dans la musique presque par chaque élément séparément.

V. LE RYTHME ET LA MESURE

La construction rythmique des *chinn* révèle une préférence pour le rythme ternaire¹⁷, qui apparaît comme parfaitement constant.

Étant donné l'indépendance de la cellule musicale, on observe dans l'organisation rythmique¹⁸ la prédominance des cellules métriques du type

¹⁶ A la différence de l'addenda traditionnel, c'est-à-dire le refrain placé à la fin du *chinn* et parfois après la première partie de la phrase musicale.

¹⁷ La présence des formules du rythme ternaire se retrouve aussi dans d'autres genres, tels que les chants funèbres, les berceuses, les chansons épiques, le *beyt*. Ce fait nous indique aujourd'hui pour quelle raison les chansons quotidiennes, qui possèdent une mélodique plus récente, adaptent ce type de rythme.

¹⁸ Pour les *chinn*s exécutés dans la manière ample mélismatique, de même que pour les autres chants du même genre, il serait nécessaire d'effectuer une analyse musicale spéciale des groupes rythmiques compris dans les mélismes amples. Car, étant donné le style d'exécution spécifiquement oriental de ces mélismes (on insiste sur chaque son du mélisme), ces groupes rythmiques apparaissent clairement.

trochée, iambe et tribrake. Celles-ci apparaissent au moment du changement du système rythmique ternaire, dans une phase de passage vers un autre système rythmique, peut-être binaire car, à ce moment, les cellules rythmiques ternaires disputent la prédominance aux cellules rythmiques binaires et, d'autre part, la huitième croche dispute comme unité de temps la prédominance au quart. Ces processus créent une grande diversité de groupes rythmiques, dont la stabilité au cours de l'organisation rythmique du *chinn* en question apparaît très clairement, la constance rythmique qui caractérise le rythme du *chinn*. Du fait que les formules rythmiques ont une place bien déterminée dans la structure rythmique du *chinn*, elles sont identiques et ne changent pas au cours de l'exécution, car ce qui varie n'est pas le rythme, mais la ligne mélodique.

Étant donné sa structure rythmique constante, le *chinn* peut être facilement classé dans une mesure. On trouve souvent les mesures ternaires $3/8, 6/8, (3 + 3) 3/4$, ensuite les mesures binaires $2/4, 4/4$ et parfois les mesures composées $5/4 (3 + 2)$ ou $7/5 (4 + 3)$. Les quatre derniers types de mesure apparaissent assez souvent unis et combinés, ce qui est le résultat naturel d'une époque de transition dans l'évolution rythmique du *chinn* ¹⁹.

VI. LE STYLE DE L'EXÉCUTION

Il nous semble que, là aussi, nous pourrions isoler certains aspects en rapport avec les différents stades de l'évolution du *chinn*. C'est ainsi qu'on peut affirmer que le style d'exécution « giusto parlando », parfois légèrement mélismatique, représente une époque plus ancienne et a des rapports avec les autres genres spécifiques du folklore tatar. Par contre, le style d'exécution ample mélismatique paraît représenter un style plus récent, apparu pendant l'époque où l'influence turque a été prononcée ²⁰.

Le style d'exécution mélismatique découle de manière tout à fait spéciale, à cause de l'intonation précise et stable de chaque son à part.

Ce style d'exécution a incité l'éminent musicologue Béla Bartók à appeler ces mélismes « forts » lorsqu'il les a rencontrés dans les chansons serbes ²¹.

Au cours des mélismes surgissent des formules rythmiques qui, à un moment donné, lorsqu'il est nécessaire que le mélisme soit divisé selon les syllabes différentes du texte, reçoivent une entité propre en devenant indépendantes.

En manière de jeu, ayant peut-être la même origine turque, apparaît le style mélismatique traînant réalisé par le procédé de la division des syllabes.

Par contre, le style de l'exécution dans l'emploi des mots onomatopéiques paraît dépendre de l'inventivité toujours vive des Jeunes gens.

¹⁹ Malgré cela, toutes les mélodies n'ont pas été encadrées dans une mesure, parce que tan tôt le style d'exécution, tantôt un certain aspect rythmique nous ont déterminé à procéder ainsi.

²⁰ Ce style d'exécution est caractéristique d'une catégorie de chants turcs que les Tatars se sont appropriés en grande partie, car jusqu'à l'époque de la Première Guerre mondiale (1918) le répertoire des chansons quotidiennes et des danses était alimenté sans cesse par les chansons et les danses turques ; « à la mode ».

²¹ Béla Bartók, *Albert B. Lord Serbo-Croatian Folk Songs*, New-York Columbia University Press, 1951, I vol. I Introduction, p. V II est bien possible d'ailleurs que ces chants soient d'origine orientale ou à influence orientale, compte tenu de la domination turque du passé.

Tous ces éléments musicaux, présentée brièvement dans le présent article, montrent que ce genre folklorique a eu une évolution mouvementée jusqu'à notre époque, lorsqu'il semble avoir disparu complètement n'étant plus pratiqué par la jeunesse des villages. Ainsi qu'il ressort des informations recueillies par nous en 1958, le genre *chinn* paraît se combiner et s'unir aux « chansons quotidiennes » et aux « chansons de danse », car le *chinn* présentait déjà depuis longtemps des rapports étroits avec ces deux genres et s'était inspiré maintes fois de ceux-ci. Il est cependant probable que la force de ces deux genres a été plus grande, car le genre *chinn* a complètement perdu la fonction qu'il remplissait par le passé. Pourtant si l'usage traditionnel du *chinn* a disparu, ses merveilleuses chansons se sont maintenues et les jeunes gens chantent des *chinns* de la même manière antiphonique, pendant qu'ils travaillent aux champs. Les belles voix pleines des jeunes gens tatares retentissent au milieu des champs et, d'un groupe à l'autre les belles chansons *chinns* résonnent donnant au travail des champs un climat de fête.

D'autre part, les jeunes gens introduisent le *chinn* dans d'autres genres encore vivants. C'est ainsi que nous retrouvons le *chinn*, tantôt en entier, tantôt le texte séparé de la mélodie, dans les « chansons quotidiennes » et dans les chansons qui accompagnent la danse, nommées *Kaytarma*. Les informateurs âgés mêmes ont dû reconnaître que le *chinn* a disparu de nos jours, depuis que les jeunes gens et les jeunes filles, délivrés d'une mentalité rétrograde, peuvent se produire, chanter et danser esemble, à leur gré.

Toutefois pour les chercheurs la musique du *chinn* renferme de manière complète les éléments spécifiques du folklore musical tatare. Par ses nombreux éléments musicaux, qui sont soit des réminiscences d'un stade plus ancien, soit des éléments récents ayant subi la même évolution que les autres genres du folklore des Tatares de la Dobroudja le *chinn* représente le style musical traditionnel de cette population.

Mgt. 1410 d

Men de barlap karayım, şeştərnîñ telin
Ayırağak barmeken, iyigın gelin.

*

Aleykım selam hoş keldiñ sen ekensin
Bakşalarda aşılgan, gül ekensin.

Et, que je cherche de fendre le fil du cheveu
Est-ce qu'il y a quelqu'une peut qui faire la distinction entre le vent et l'abri?

*

Que la sante t'appartienne aussi, bienvenue, c'était donc toi,
Tu es une rose qui a fleuri dans le jardin.

Mgt. 1227 i

Senin kaşın karası, benim bahtım
Bır korgende süydü ğan, ırıdım aktım

*

Kaşlarıñ kalam tartılğan, uşları siydan
Sen bır elmas parşası, taşladım koldan.

La couleur noire de ton sourcil est mon bonheur
La première fois que je t'ai vue tu m'as plu, je me suis dissous et j'ai coulé

*

Tes sourcils sont dessinés au crayon, ils ont les bouts pointus,
Tu es un morceau de diamant que j'ai laissé échapper.

Mgt. 127 n.

« Kalú bela » kalibím aklím sen
Kawiskaydik dúnyada, ebabil ten

*

Ğurek başta ğana, orman ferman
Kawışsak altın sadaka, Kórişsek kurban.

« Kalu bela », mon âme, ma pensée c'est toi
Marions-nous corp d'oiseau enchanté.

*

A la pointe de mon cœur le feu brûle comme une flamme, un incendie
Si nous nous unissons (par le mariage) nous ferons l'aumône avec de l'or, et si nous voyons nous ferons un sacrifice.

Mgt. 1414 s

Ğatsam yastik suwlayman, tursam ğawlık
Ozime ómir tiliymen, saga sawlık

*

Ğatsam yukım eş kelmiy, bîr işmiy,
Neler kalıpte, neler geşmiy

Si je me couche, j'arrose mon oreiller, si je m'éveille, le mouchoir
Pour moi je demande une longue vie, pour toi la santé

*

Si je me couche je n'ai pas de sommeil tant que je ne bois de l'eau
Qu'est-ce qui ne vient et ne passe par mon cœur?

*

Mgt 270 i

Mîna selâm aliykîm, ay iyğîler
Su tiliymen ayran ber, irîzîn biler.

*

Aliykîm selâm koş Keldîñ, kon bîzîm dalge
Talpîndirîp taşlama, múşkûl halge.

*

Yokmî gengem kúbúnîñ, túbúnde kalgan
Minav ğîğît kîşîñîñ, bermesîn algan

*

Aykıdı qıymas aykıdı, ay medet tew
Húğret menım demiyen, súygenıñ sew.

Voilà, que la santé vous appartienne, vous les bons
Je demande de l'eau, donne-moi du petit lait, ton honneur sait bien ce qu'il faut faire.

*

Puissiez-vous avoir aussi la santé, bienvenue, descendez sur notre branche
Ne nous abandonnez pas dans une situation difficile, inquiète.

*

N'as-tu pas, commère, un peu du resté au fond de la baratte
Ce jeune homme est capable d'arracher de l'homme aussi ce qui n'est pas à donner.

*

Hélas, mon bien-aimé, hélas, je me repens
Je n'affirme pas que j'ai raison, aime celle que tu as aimé.

Mgt 1409

Kók bóriknín tóbesí, ak miklama
Uyúrúlup attan tüşkende, halk suklana.

La partie supérieure de ton bonnet de fourrure gris a de petits clous blancs.
Lorsque tu descends en tournant du cheval, le monde t'admire.

Mgt. 1417 x

Sende mendiy ekesin, mende olayman
Kuş kondırmay başını, korşalayman.

Toi tu es comme moi et moi je suis comme toi
Je ne laisse pas même un oiseau se poser sur ta tête.

Mgt. 1418 a

Kabayıl saga kız bermez, giberme awız
Opırse ğel de ketkendiy, sen bır kawız

Kabayıl, on ne te donne pas la jeune fille, ne parle pas autant
Si l'on souffle, tu voles comme le vent, comme une feuille.

Mgt 1414 b.

Akşam haber ak şawle, meraba tenler
Oynayıkta kúliyik, akran tenler.

*

Ana menım meramım, say dedirmek
Senın tatlı tılıñe, bal yedirmek

Le soir est annoncé par la flamme blanche, bonne chance mes amies,
Dansons et rions, amies du même âge que nous.

*

Voilà, mon but est de te déterminer à parler de la sorte
Et de faire que ta langue trop douce mange du miel.

Mgt. 1410 g

Azarplarda toy bar dep, eşittim akşam
Aş bolmadı taş boldı, işken lakşam

*

Au village d'Azarplar il y a une noce, j'ai entendu cela hier soir
Pas comme nourriture, mais comme des pierres m'est tombée la laksha
(soupe de nouilles) que j'ai bue.

*

Erte atlandım keş gettim, apıl tapıl
Minda giyin bar eken, ruhim gafil.

De grand matin je suis monté à cheval, je suis arrivé tard, toca, toca
Là il y avait giyin et mon âme n'en savait rien.

Mgt. 1413 a

Manalı şın aytayım, manasın tap
Karşıgasın kalamay, tóbesın ğap

*

Karşıgasın kalamay, tóbesın ğapmay
Ekı ğıgıt bir kızın, karesın tapmay

*

Ayagıman suw ıser, başıman kozlar
Nedır onıñ manası, bılıñız kızlar.

*

Ayak bettem suw işken, múbarek agaş
Iya başına tepken, bin karılgaş

Je veux te dire un *chinn* à sens obscur pour que tu me donnes la solution de l'énigme
Mets un toit sans faire les murs autour.

*

Sans bâtir les murs, sans recouvrir le toit
Deux jeunes gens ne pouvant attraper une jeune fille

*

Avec le pied il boit de l'eau, avec sa tête il fait des œufs
«Quel en est le sens? Devinez, jeunes filles.

*

Celui qui boit de l'eau avec son pied, c'est l'arbre divin
Celui qui frappe au bout du nid, ce sont des milliers d'hirondelles

Mgt. 1414 p

Babañ saga şal alğan, şal mali satıp ».
Sîñlamasan ne keldîñ, ğer kapatıp

*

Şîñlap şîñsi tuwılman, şîñlasam yalmam
Sîñşılarn artından, inşalla kalmam

*

Suwday senf şaypamam, kirdiy şıkmam
Oziñ blıp óziñ ğur, aldiña şıkmam

*

Ak deryaniñ ústünde, ters ğaldaysın,
Tógerekke kóz atıp, menf-aldaysın

*

«Ak şal kók şal ğetek şal, tori at »
Ğawınday ğawdır ğewapnı, karday borat.

*

«Ak şal kók şal, kamer şal, toloz borar »
Tap takdırıñ bolmasa, bahtıñdam kór.

Ton pere t'a acheté un fichu, après avoir vendu son cheval blanc
Si tu ne chantes pas un *chinn*, pourquoi, es-tu venue et pourquoi occupes-tu la place?

*

Je ne suis pas chanteuse de *chinn*, mais si j'en chante je n'ai pas honte,
Grace a Dieu, je ne resterai pas derrière ceux qui chantent le *chinn*

*

Je ne te rince comme l'eau, je ne te tords pas comme un linge sale
Tu peux marcher seule, sache-le bien, je ne sortirai pas dans ton chemin.

*

Sur les eaux blanches tu nages contre le vent
Tu jettes des ocellades à l'alentour et tu me trompes

*

Fichu blanc, fichu bleu, fichu long, alezan (cheval)
Que les réponses (que tu me donnes) tombent comme la pluie, qu'elles viennent comme-
le vent de l'est amène la neige.

*

Fichu blanc, fichu bleu, fichu kamer, le vent souffle fort
Si tu n'as pas de chance, c'est au sort qu'est la faute.

Mgt. 1409 c.c.

Mende minda bîr keldîm, kalpten tayîp
Kaysinizga konayîn, kanatîm ġayip.

*

Aliyķîm selâm hoş keldîñ sen ekesîñ
Bahşalarda aşîğan gûl ekensîñ.

Moi aussi je suis venu ici, pour une fois, en glissant sur les pensées
Chez laquelle d'entre vous puis-je m'arrêter, en ouvrant mon aile

*

Bonne santé, bienvenue,
Tu est une rose fleurie dans le jardin

Mgt. 1028 j

Awdaril kaya bas menî, kórmesîn kózîm,
Olsem ózîm óliyîm, ólmosîn sózîm

*

Awdarilma şatîr taw, tokta bîraz
Kara kûmler geşmege, kaldî bek az.

Rocher, roule sur moi, qu'elle ne voie pas mes yeux
Si je meurs que ce soit moi qui meurs, et que ma parole ne meure pas.

*

Ne roule pas, forêt épaisse, arrête-toi un peu
Très peu de temps est resté jusqu'à ce que les jours noirs passent.

Mgt. 1419 n

Simarladim pazarga, şemidanga
Haydî yawrum Idris ġaş, şik miydanga

*

Atimni aytkan sen saw bol, ey kóp ġaşa
Bargan ġerde bal ġalap, tatlı-ótmek aşı.

J'ai commandé à la ville une lampe
Allons mon enfant, jeune Idris, sors à la lumière.

*

Toi qui m'as dit mon nom, puisses-tu vivre longtemps
Où que tu t'en ailles, en goûtant le miel, puisses-tu manger du pain doux.

Mgt. 935 k

Mina salâm aliyķîm, bîzde keldîk
Kartni ġaşnî toktatip, selâm berdîk

Aleykîm selam hoş keldîñ, siz ekeñsîz
Bahcelerde aşılgan, gül ekeñsîz.

Voilà, bonne santé, nous aussi nous sommes arrivés
En arrêtant le jeune homme et le vieillard, nous avons dit bonjour

*

Bonne santé, bienvenue, parce que vous
Vous êtes des roses fleuries dans le jardin.

17. *Mgt. 1416 i*

Akşamîñîz şay geştî, geğenîz kaiyr
İşte dört koz barabar, süygenîñ ayır.

*

Akşam kayır akşawle, ğoliñîz bayır
Keş bolsada aytayım, akşam kayır

*

Ekî başlap úy saldim ğay da totır
Kógerşindiy ğurúldep, işinde otır.

*

Kógersîn bolip úyúñe, yuwa tpsem
Kalım bolip anayın kolin ópsem

Vous avez passé les soirs de la sorte, bonsoir
Voilà, nous sommes ensemble entre quatre yeux, choisis ce que tu aimes ;

*

Bonsoir ! Rayon blanc, Votre route monte une colline
Même s'il est tard, je dis bonsoir !

*

Ils ont bâti une maison à deux chambres, meuble-les
Et puisses-tu demeurer dedans en roucoulant comme une colombe

*

Puis-je être une colombe qui fasse son nid dans ta maison,
Puis-je être jeune mariée pour baiser la main de ma belle-mère

Mgt. 1411 g

Bızde barlap karayık ğonese zarım
Geşermeken tenlerge, etfbarım.

*

Nous aussi nous essayons que le dé se meuve,
Il fait parvenir la parole à nos amis, notre -honneur.

Mgt. 1227 h

« Kiylay beríp kuş uşar, kún sarkar »
Senmen ğiygan işke sır, kımılermen darkar.

*

Kalbım de kara yok, sene di kil.
Endiden son sen menı, ozıñday bıł.

Les oiseaux volent d'un côté, le soleil se couche,
Les souffrances accumulées dans mon âme à cause de toi, comment les écarter?

*

Dans mon âme il n'y a pas de tache noire, pas même de la grosseur d'une mèche de
cheveux dorés.
Dorénavant tu dois me connaître comme ta propre personne.

Mgt. 1356l

Awırsam ah den kımsem yok, *dalalala derya dallay*
Olsem ğılar asabay *da dibil, dibil deryan dallay*

*

Betmımnı sıpap kózımnı, *dalalalala.....*
Kım ğımdırar asabay *da dibil, dibli deryan dallay*

*

Awırsan maga haber et *dalalalala....*
Men bararman asabay *dibil dibil...*

*

Betınnı sıpap kózınnı *dalalalla*
Men ğındırarman, *dibil, dibil...*

Si je tombe malade il n'y a personne qui dise ah ! *dalalalala*
Et si je meurs il n'y a personne qui puisse pleurer, mon gars,

*

En me caressant la joue, l'oeil, *da la la la*
Qui me le fermera, mon gars *dibil...*

*

Si tu tombes malade, fais-le moi savoir, *da la la la ..*
Moi je viendrai, mon gars, *dibil...*

*

En te caressant la joule, l'oeil *dıbil...*
C'est moi qui le fermerai, *dibil....*

Mgt. 1356 h

Aydawlı malda kózım, súrulú koyda
Oy aruway sarı aşı bal şibin var

Beş yadından merakmam siznî
Oy...

*

Altından arba yaptırdım, gümüştən arış
Oy...
Merak etsen soyuma kelde karış
Oy...

Je ne jette pas l'o cil sur les bestiaux menés, ni sur les
troupeaux de moutons
Ah, qu'elle est belle l'abeille aux cheveux blonds hélas
Il y a cinq ans que je pense à ta famille
Ah qu'elle est belle...

*

J'ai fait une charette en or et timon en argent
Ah, qu'elle est belle...
Si tu désires ma famille viens te mêler (à alle)
Ah, qu'elle est belle...

Mgt. 1028 m

Kaldınız kasır astında, toz basılıp
Olir edim siz bolsam, ğıpkı aşıllıp

*

Kasır astı bek ğilt, şikkimiz kelmiz
Sizdiy etkenkiz larga, şılğagimiz kelmiz

Vous êtes resté sous le paillason, recouvert de pousse,
Si j'étais à votre place, je serais morte de honte.

*

Sous le paillason il fait très chaud, nous n'avons pas
envie de partir
Nous n'avons aucune envie de chanter à de jeunes filles
telles que vous.

Note No. 22 ou Aâdend avec des inf. pour les ex. musicaux.

Ex. No. 1 (mg. 1410 d. inf. *Asan* Idris, 62 ans, orig. Tâtaru, jud. Constanța, 19. IV. 1958. Ex. 2 (mg. 1028 j), inf. *Devlet* Halide, 19 ans, orig. Osmancea, 20. II. 1957. Ex. 3 (mg. 1028 m), inf. *Devlet* Halide, 19 ans, orig. Osmancea, 20. II. 1957. Ex. No. 4 (mg. 1417 x), inf. *Ferat* Feride, 75 ans, orig. Valea Neagră, jud. Constanța, 2. V. 1958. Ex. No. 5 (mg. 1227 i) inf. *Mamut* Ekerem, 41 ans, orig. Ciocîrlia de jos, Constanța, oct. 1957. Ex. No. 6 (mg. 1409 f.f.) inf. *Ziadin* Makpule, 30 ans, orig. Tâtaru, Constanța, 18.4.1958. Ex. No. 7 (mg. 1227 n) inf. *Ionuș* Șukuric, 48 ans, orig. Ciocîrlia fr jos, Constanța, oct. 1957. Ex. No. 8 (mg. 270 i) *Asan* Ismail, 50 ans, orig. Ciocîrlia de jos, Constanța, oct. 1953. Ex. No. 9 (mg. 1417 u), inf. *Kosali* Kiafie, 39 ans et *Memet* Musuret, 45 ans, orig. Valea Neagră, 1.V.1958. Ex. No. 10 (mg. 1414 b), inf. *Septar* Muhadis, 53 ans, orig. Tâtaru, jud. Constanța, 26.IV.1958.

(L'entier matériel a été recueilli et transcrit par Gisela Sulițeanu).

♩ = 88

1. 

Ye yah ye! Men[i]-de bar-lap qa-ra -

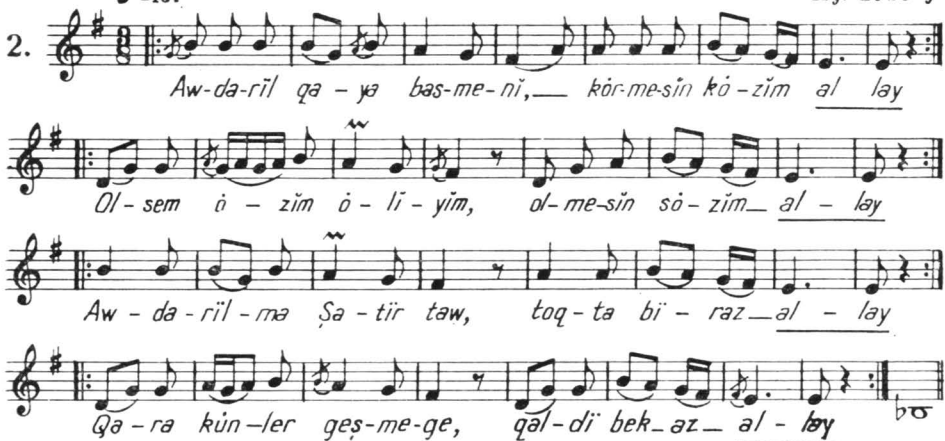
yim— ay şaş-lar-niñ te-lin al-lay

A-yi-ra-ğaq [u] bar[e]-me-ken— ay

ĩ-yĩ-qĩn [ĩ] ğe-lin al-lay

♩ = 184

Mg. 1028 j

2. 

Aw-da-ril qa-ya bas-me-ni, k̄or-me-sin k̄o-zim al-lay

Ol-sem ò-zim ò-lĩ-yim, ol-me-sin s̄o-zim al-lay

Aw-da-ril-m̄a Şa-tir taw, toq-ta bi-raz al-lay

Qa-ra k̄un-ler geş-me-ge, qal-di bek-az al-lay

♩ = 92

Mg. 1028 m

3. 

Qal-di-ñiz qa-sir as-tin-da, toz-ba-si-lip yar

Ò-lir e-dim siz bol-sam-yar, ğip-ke a-si-lip yar

Q̄a-sir-a-sti bek-ğil-lĩ, şik-q̄i-miz kel-miy yar

Şiz-diy-et-ken q̄iz-lar-ya-ay, şir-lay-miz kel-miy yar

$\text{♩} = 240$

Mg. 1417 x

4.  *Sen - de - men - de e - ke - sîn, men - d'o - lay - man al - lay*

 *da - rî, li - dl der ya dal - lay Quş qon - dîr - may - ba - şîğ - nî,*

 *qor - şa - lay - man, - ba - şîğ - nî qor - şa - lay - man al - lay*

 *da - rî li - dl der ya dal - lay.*

$\text{♩} = 152$

Mg. 1409 ff

5.  *Kök bo - rik - nin tō*

 *be - sı aq - [i] miq - la - ma - yar*

 *Ü - yür - lüp at - tan tuş*

 *ken - de qalq - suq - la - ma - yar.*

$\text{♩} = 88$

Mg. 1227 i

6.  *Se - niğ - qa - şîğ - qa ra -*

 *sî de me - nîm bah - tîm day ay Bîr kôr -*

 *gen - de sûy di - ğan de*

 *î - rî - dîm aq - dîm day ay*

♩ = 100

7.

on — Qa — lu — [e] — be —
 la — [ya] — qa — [ya] — li — [ya] — bim on
 aq — [a] — lim — [a] —
 sen — [a] — day on qa wis [e]
 qay — [e] — dik — [i] — dun — [e] —
 ya — da on e ba —
 bil — [a] — ten — [e] — day

♩ = 76

8.

Mi — na — se — lam[a] [m]a — liy — [e] — k'im
 ay — iy — [e] — gi — ler[e] ia — yi da — yi day
 Su — [ya] — ti — liy — men[e] ay — [e] — ran[a] — ber
 i — ri — zin [ya] be — ler[e] ay [a] da — yi da

♩ = 80

9. *Hey yar yar! Aq - şa - mi - niz say-geş-*
ti ay, ge-ge-niz qa - yir yar yar İş - te
dört köz ba - ra-bar ay, suy-ge-niñ a - yir yar yar

♩ = 112

Q. *Aq - şam qa - yir aq - şam - li ay, ça - li-niz*
ba - yir yar yar Keş bol - sa - da ay - ta
yim ay, aq - şam qa - yir yar yar

♩ = 88

9. *E - ki baş - lap uy - sal - dım ay, çay da*
ta - tir yar yar Ka - ger - şin - diy -
çu - rul - dep ay, i - şin - de o - tir yar yar

♩ = 112

Q. *Kö-ger-şin bo - lip ü - yü - ne ay, yu - wa*
tep - sem yar yar Ke - lin (e) bo - lip a - nây -
niñ ay, qa - lin öp - sen yar yar.

10. $\text{♩} = 126$

n Aq — [i] şam — [i] qay — ber — [i]
 aq — [i] şaw — [i] - le mer - ha - ba —
 ten — [i] ler — [i] day Oy — [a] nəy —
 yığ — [i] te — kü — lü — yığ,
 aq — [i] ram — [i] ten — [i] ler — [i] day

LA LITTÉRATURE TURQUE EN ROUMANIE

par VIORICA DINESCU

Formé à l'époque qui va de Voltaire à Goethe, le concept de littérature universelle, si nécessaire de nos temps, s'est développé d'une manière sans précédent durant les années qui ont suivi la Deuxième Guerre mondiale. A ce concert de valeurs littéraires les plus remarquables de chaque pays, prend part aujourd'hui un nombre important de littératures, dont les unes sont trop peu connues jusqu'à ce jour, comme les littératures des dizaines d'Etats apparus durant des deux dernières décennies à la place des anciennes colonies. Un réseau d'organisations culturelles internationales qui va jusqu'à l'U.N.E.S.C.O., a justement le but de rendre au monde entier, comme un bien commun à tous les peuples, tout ce qui est remarquable dans la culture de chaque nation. Mais pour réaliser cette idée profondément humaniste, un rôle important revient à la traduction littéraire.

Notre pays, où, dans les deux dernières décennies la culture est devenue un bien appartenant au peuple entier, s'intéresse de près à la culture des autres peuples, aux auteurs classiques ou contemporains du monde entier.

Dans la République Socialiste de Roumanie existe une maison d'édition E.L.U. (Maison d'édition pour la littérature universelle), dont l'activité est consacrée entièrement aux traductions; de même, il y a des collections de littérature universelle, comme la « Bibliothèque pour tous », ou la collection « Meridiane », une revue « Secolul 20 » consacrée à la littérature universelle contemporaine, outre un grand nombre de traductions, oeuvre des autres maisons d'édition et outre les traductions qui paraissent dans les journaux et les publications périodiques.

En Roumanie, les connaissances concernant la littérature turque, qui fait partie du patrimoine littéraire mondial, ont une longue tradition.

La littérature turque populaire a été celle qui a intéressé le plus au début. Les premières informations ayant trait à ce sujet se trouvent dans l'oeuvre bien connue *Historia incrementorum atque decrementorum Aulæ Othomanicæ* du prince et savant roumain Démètre Cantemir. ¹ Démètre Cantemir est d'ailleurs le premier qui soutient, en Europe, l'idée que Nasr ed-Din Hodja

¹ Cf. Mihail Guboglu, *Dimitrie Cantemir și istoria imperiului otoman* (Démètre Cantemir et l'histoire de l'Empire Ottoman), dans la revue : « Studii și articole de istorie », II, (1957), pp. 199—203.

a existé réellement, étant contemporain de Timur-Lenk (Tamerlan), thèse présentée pour la première fois par Evliya Celebi.²

Culegere de proverbe sau Povestea vorbii (Collection des proverbes ou Le conte de la parole) comprenant de nombreux passages recueillis du folklore turc, de même que *Nezdrăvăniile lui Nastratin Hoge*a (Les facéties de Nastratin Hodja), écrites par Anton Pann en 1847, 1852 et respectivement en 1853, ont fait les délices de générations entières de lecteurs, tout en étant en même temps un objet plein d'attrait pour les recherches des folkloristes et des historiens de notre littérature. Il est nécessaire de souligner donc, que la première parution du cycle nasreddinien dans une langue balcanique est due à Anton Pann et précède de quatre ans la première édition occidentale.³

L'intérêt pour la vie du peuple turc, auquel nous étions liés par de multiples attaches pendant des siècles, s'est manifesté plus tard, dans les premières décennies du xx siècle, dans la parution de traductions,⁴ non pas tant de la littérature turque mais des romans de Pierre Loti. De sorte qu'on a fait circuler une image superficielle et idyllique de cette région du Proche Orient, peinte, il est vrai, à l'aide de la palette remplie de pittoresque de l'amant hypothétique de la célèbre Aziadé (Pierre Loti, *Aziadé*, traduction roumaine par Ion Pas, Ed. Cugetarea, București, s.a.)⁵

Un rôle important pour la connaissance plus exacte, tant de la Turquie que de sa littérature populaire et lettrée, joua en Roumanie N. Batzaria dans la troisième décennie de notre siècle.

Comme l'affirme N. Iorga dans la préface du livre de celui-ci *Din lumea Islamului — Turcia Junilor Turci* (Nouvelles du monde de l'Islam — La Turquie des Jeunes Turcs, Ed. Alcalay et Calafateanu, s.a.), N. Batzaria, roumain de Macédoine, ayant fait des études à l'Université de Bucarest, professeur et écrivain en Macédoine, a fait partie du « Comité pour l'Union et pour le Progrès » des Jeunes Turcs et a signé, en qualité de ministre Ottoman, le traité de Londres.

² V. Bajraktarevic, *Nasr al-Din*, dans *L'Encyclopédie de L'Islam* vol. III, Leyde, 1927, p. 936 : voir aussi I. Gh. Constantin, « *Nasr ed-Din Khodja* » chez les Turcs, les peuples balkaniques et les Roumains, dans « *Der Islam* » (1967) 1—2, pp. 97, 99.

³ Il s'agit de *Meister Nasr-eddin's Schwänke und Räuber und Richter. Aus dem Türkischen Urtext wortgetreu übersetzt von Wilh. von Camerloher und resp. Dr. W. Prelog in Konstantinopel Triest, 1857.*

⁴ Sporadiquement paraissent, dans les périodiques, des traductions de la littérature turque. C'est ainsi que dans le numéro double 375—376 de la revue hebdomadaire « *Rampa* » du Janvier 1913, consacrée en entier à l'art et à la littérature musulmans à côté du récit évocateur et émouvant de la vie d'exil d'un jeune turc, Ali Fehmi, signé par le poète Tudor Arghezi, nous lisons, en traduction, des sourates du Coran, des fables de Lockman, le conte « Aladin ou la veillesse de Mille et une nuits » et le conte mélodramatique « Le Talisman de Nedjet », traduit visiblement de la version française de ce conte.

⁵ Il nous faut remarquer que les cercles littéraires turcs ont protesté bien des fois contre la manière conventionnelle dont l'écrivain français a présenté la Turquie. Nous ne voulons pas mentionner seulement la poésie bien connue *Piyer Loti*, écrite en 1925 par Nâzim Hikmet, mais aussi les allusions satiriques de Ömer Seyfettin, dans le récit *Gizli Mabet* (Le temple secret) et de Sadri Ertem dans son récit *Bacayı indir, bacayı kaldır* (Renverse la cheminée, élève la cheminée), ainsi que les articles directs, comme ceux du romancier et auteur de récits bien connu Aka Gündüz ayant comme titre : *Assez, pour Dieu !* publié en 1932 dans la revue « *Hakimiyeti Millet* » (La Souveraineté nationale), cf. J. Deny et René Marchand, *Petit manuel de la Turquie nouvelle*, Paris, 1933, p. 225—226.

S'étant établi plus tard en Roumanie, N. Batzaria (sous son nom ou sous le pseudonyme « Moş Nae ») a poursuivi activement et systématiquement la popularisation des littératures orientales et surtout de la littérature turque qu'il connaissait de près. Il fit paraître aussi : *Poveşti orientale*, (Contes orientaux), *Poveştile papagalului* (Les Contes du perroquet — une version du *Tuti Nâmeş*), *O mie şi una de nopţi* (Mille et une nuits), *Ali Baba*, etc.

Il publia de nombreux autres volumes d'esquisses, des nouvelles, des contes et des romans inspirés de la vie des peuples orientaux, tels que : *Prima turcoaică* (La première femme turque), *În închisorile turceşti* (Dans les prisons turques), *Colina îndrăgostiţilor* (La colline des amoureux), *Spovedanii de cadine* (Confessions des femmes du harem), *Turcoaicele* (Les femmes turques), *Sârmana Leila* (La pauvre Leylâ — une version, paraît-il, du roman de Kerami Nadi), dont la valeur littéraire est souvent douteuse et où les observations prises sur le vif représentant d'intéressants documents de vie sont parfois noyées dans le sentimentalisme et le mélodrame. Mais N. Batzaria a fait aussi des traductions de la littérature turque lettrée.

Dans la Collection *Lectura — Floarea literaturilor străine* (La Lecture — la fleur des littératures étrangères), qui faisait paraître chaque semaine un ouvrage d'un auteur célèbre et un ouvrage complet aussi, il publie la traduction d'une nouvelle de Halid Ziya, *Ferhunde Kalfa*, sous le titre de *Sclava neagră*, (L'esclave noire) à côté de deux contes : *Stelele* (Les étoiles) par Âli bey et *Împăratul Besagi şi fata zinelor* (L'empereur Besagi et la fille des fées), cette dernière faisant partie de la collection „Les contes du perroquet”.⁶ Le traducteur N. Batzaria fait preuve ainsi qu'il est au courant non seulement des problèmes difficiles que pose la langue turque, mais aussi des problèmes de la littérature turque. Le choix des auteurs traduits, l'appréciation sommaire de la valeur de chaque ouvrage justifient ces affirmations.

Halit Ziya Uşaklıgil est le porteur de la majeure partie des tendances nouvelles, représentative pour le courant littéraire *Edebiât-ı Cedide* (La nouvelle littérature). D'une durée restreinte (1896—1901), ce courant polarisé autour de la revue *Servet-i Fünûn* (Le trésor des sciences), s'était proposé comme objectif l'acceptation intégrale de l'esthétique européenne. La création littéraire de Halit Ziya Uşaklıgil est caractérisée d'une manière satisfaisante par N. Batzaria dans une note introductive : « l'un des plus valeureux prosateurs turcs modernes, écrivain très fécond, créateur de nouvelles de première classe, auteur de nombreux romans pénétrés tous d'un pessimisme très marqué... connaisseur remarquable des profondeurs de l'âme humaine »⁷.

N. Batzaria cite comme représentatifs les trois romans de début de Halit Ziya, écrits à Izmir, oeuvres de jeunesse, comportant des maladresses et tâtonnements évidents, accusant une prédilection marquée pour des formes d'expression romantiques : *Catastiful unui mort* (Le journal d'un mort — il s'agit du roman *Bir ölünün defteri*, 1889), *Numide* (La désespérée — en fait

⁶ Voir aussi M. Rudolf Kaufmann, *Türkische Erzählungen*, München, 1916, où, à côté d'autres nombreux récits littéraires turcs, on trouve aussi *Die Schwarze Sklavin* de Halid Ziya (pp. 71—88), traduction faite par Fr. Schrader, et *Die Sterne* de Ali bey, (pp. 130—140), traduction de M. R. Kaufmann.

⁷ Voir Th. Menzel, article *Khalid Ziya* dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, IIe vol Leyde, 1927, pp. 931—932.

Nemide, 1889), *Ferdi et Co.* (v. *Ferdi ve şürekâsı*, 1894), ainsi que le recueil de contes *Cronica unei veri* (La chronique d'un été, v. *Bir yazın tarihi*, 1900). N. Batzaria ne mentionne cependant pas les romans de maturité de Halit Ziya, tels que *Mai ve siyah* (Bleu et noir, 1897), *Aşk-ı memnu* (Amour interdit, 1900) et *Kırık hayatlar* (Vies gâchées, dont des fragments ont été publiés en 1901 dans la revue *Servet-i Fünûn*, le roman intégral ayant paru beaucoup plus tard, notamment en 1924).

Au cours des deux dernières décennies, l'étude approfondie du « dialogue entre nations » selon le nom donné par Goethe à la littérature universelle, a enregistré en Roumanie des progrès sensibles. En ce qui concerne la littérature turque, nos revues, nos journaux et nos périodiques comme : *Secolul 20*, *Gazeta literară*, *Luceafărul*, *Contemporanul*, *Viața Românească*, *Scinteia*, *Scinteia tineretului*, *Flacăra*, *Steaua*, *Tribuna*, *Scrisul bănățean*, et d'autres plus récentes, comme *Ramuri*, *Familia*, etc. on fait connaître, dans les tirages destinés aux masses, les poésies et les pièces de théâtre⁸ de N. Hikmet, les vers de Melih Cevdet Anday, de Cahit Sıtkı Tarancı, de Hasan İzzettin Dinamo, Ahmed Haşim, Orhan Veli Kanık, Yaşar Nabi Nayır, Tevfik Fikret et d'autres.

Trois volumes comprenant les poésies de Nâzım Hikmet⁹ viennent achever l'inventaire des traductions de poésie turque.

Sans aucun doute nous considérons tout à fait justifié la sollicitude dont a joui chez nous l'oeuvre de Nâzım Hikmet, cet innovateur de la littérature turque contemporaine, maître des multiples espèces littéraires qu'il a cultivées. Cependant, il nous semble que la présentation de la poésie turque — une poésie complexe, à multiples résonances, insérée dans des traditions datant de plusieurs siècles — aurait gagné à être complétée par les oeuvres d'autres poètes, telles que les nombreux recueils de M.C. Anday et surtout par les vers de ses volumes plus récents, comme *Yan Yana* (Epaule contre épaule, 1956), et *Kolları bağlı Odysseus* (L'Odyssée aux bras enchaînés, 1963), considéré par Rauf Mutluay dans un article¹⁰ de synthèse comme un « événement littéraire dans toute l'acception du terme », ou encore par les vers d'Orhan Veli Kanık, d'Oktay Rifat, de Behçet Necatigil ou de Fazıl Hüsni Dağlarca, à qui on a decerné, en novembre 1967, le prix américain *International Poetry Forum*, ou par les vers d'autres poètes contemporains, sans parler de ceux qui ont précédé brillamment cette génération.

Une initiative précieuse dans cette direction appartient à la poétesse roumaine Maria Banuș, qui, dans son volume *Din poezia de dragoste a lumii*

⁸ Nous considérons qu'il faut remarquer les deux traductions des oeuvres dramatiques de H. Hikmet *A existat oare Ivan Ivanovici?* (Ivan Ivanovitch a-t-il existé?) traduction parue dans « *Viața Românească* » 1956 no. 7 et dans un volume à part (ESPLA, 1957, dans la traduction d'Emma Beniuc), puis *Sabia lui Damocles* (L'Épée de Damoclès) parue dans « *Secolul 20* » 1961 no. 2. traduction faite par Toma George Maiorescu et Anda Boldur.

⁹ *Poeme* (Poèmes), ESPLA, 1952 (traduction roumaine de M. Banuș, M. Breslașu et E. Jelebeanu); *Versuri* (Vers), ESPLA, 1957 (traduction roumaine de Virgil Teodorescu), *Poezii* (Poésies) Ed. Tineretului, 1961, traduction roumaine de Virgil Teodorescu.

¹⁰ Voir Rauf Mutluay '1963' de *şiiirimiz* (Notre poésie en 1963), dans *Varlık yıllığı* 1963, pp. 17—32.

(De la poésie du monde consacrée à l'amour) a inclus aussi neuf poètes turcs¹¹.

En ce qui concerne la prose, nous pouvons constater que nos journaux et nos revues ont traduit des textes de Sabahattin Ali *Piriul* (La rivière — « Flacăra » 1954, no 18 en fait Le canal *Kanal*), de Cevdet Kudret Solok *Strada noastră* (Notre rue — « Gazeta literară » no 14 du 30 avril 1961 et « l'Almanach de la femme pour l'année 1964 »), de Suat Derviş *Inmormintarea* (L'enterrement — « Secolul 20 » 1961, no 6) et un fragment de son roman *Prizonierul de la Ankara* (Le prisonnier d'Ankara — « Scinteia », 1963), de Yaşar Kemal *Capra* (La chèvre — « Gazeta literară » I. 1963 no 31), ainsi que de Adnan Ardağı *Frunze de toamnă* (Feuilles d'automne — Tribuna, 10 août 1967) et de Halikarnas Balıkcısı *Asigurarea* (L'assurance — « Luceafărul » 17 sept. 1967).

Ainsi que l'on s'en rend compte, ces traductions portent surtout sur la littérature turque contemporaine. Tous les écrivains présentés au public roumain sont, sans aucune exception, des représentants remarquables de la littérature turque de notre siècle¹².

Ont paru de même en volume séparé, les traductions des écrivains turcs suivants, par ordre chronologique : S. Ustunghel, *In inchisoare şi libertate* (En prison et libre) ESPLA, 1953, traduction roumaine de Gabriela Leonte et Margareta Bărbuţă ; Mahmut Makal *La noi în Anatolia* (Chez nous en Anatolie) ESPLA, 1955, traduction roumaine de Margareta Bărbuţă ; Sabahattin Ali *Şoseana asfaltată* (La route asphaltée, ESPLA, 1955, collection « Meridiane », traduction roumaine de M. Starischi ; *Osman Şchiopul şi alte povestiri ale scriitorilor turci* (Osman le boiteux et autres contes d'écrivains turcs), ESPLA, 1956, Collection « Meridiane », traduction roumaine de Ala Petrescu et D. Demetru-Pan ; le volume comprend des contes de Sabahattin Ali, Orhan Kemal, Subhi, Kılımcı et Ziya Yamaç ; Sabahattin Ali, *Yusuf din Kuyugeak* (Yousouf de Kuyudjak, ESPLA, 1959, traduction roumaine de Alina Mirea et Osman Abdulah ; *Din isprăvile lui Nastratin Hoge*a (Des facéties de Nasreddin Hodja), adaptation du turc de Viorica Dinescu, Editura Tineretului, 1961 ; *O chestiune de afaceri* (Une question d'affaires) contes turcs, E.L.U., 1962, traduction et notes de Viorica Dinescu ; Aziz Nesin, *Dacă aş fi fost femeie* (Si j'étais femme), E.L.U. 1963, traduction roumaine par Peltz et S. Vlad Popa, E.L.U., 1963 ; Yaşar Kemal, *Indje Memed, haiducul*, (Indje Memed, le haidouk), traduction roumaine, préface et notes de Viorica Dinescu, E.L.U., 1964 ; N. Hikmet, *Romanticii*, Les Romantiques, traduction roumaine de Virgil Teodorescu et Ruse N. Nedelea, E.L.U., 1965 ; Sait Faik Abası-

¹¹ V. Maria Banuş, *Din pozia de dragoste a lumii*, E.L.U., 1965, pp. 475 — 480, des poésies de : Nedim, Karacaoğlu, Ahmet Haşim, Ahmet Hamdi Tanpınar, Ahmed Kutsi Tecer, N. Hikmet, Orhan Veli Kanık, Cahit Külebi, Necati Cumali.

¹² Dans les émissions radiophoniques réalisées par Viorica Dinescu, les écrivains turcs suivants ont été présentés avec des fragments de leurs oeuvres : Reşat Nuri Güntekin (5 juin 1958), Sabahattin Ali (15 avril 1959), Yaşar Kemal (2 décembre 1959 et 15 octobre 1965), Suat Derviş (21 novembre 1960), Aziz Nesin (9 avril 1963), Fakir Baykurt (avril 1965), Ömer Seyfettin (21 mars 1967). De même une émission radiophonique a été consacrée (11 février 1959) à la littérature turque populaire avec des traductions de proverbes, devinettes, des *la-laif*, des *mani*, des *türkü* et un fragment d'un *Karagöz oyunu* (cf. Kúnos Ignács, *Török olvasmányok I-Kaba dili*, Budapest, 1905, pp. 4 — 35).

yanık, *Un punct pe hartă*, (*Un point sur la carte*), traduction roumaine de Clementina Voinescu, E.L.U., 1966; Orhan Kemal, *Ani de pribegie* (Années errantes, v. *Baba evi*, *Avare yillar*), traduction roumaine, préface et notes de Paul Dinu, E.L.U., 1968; Reşat Nuri Güntekin, *Pitulicea* (La Fauvette (v. *Calı kuşu*), traduction roumaine et notes de Viorica Dinescu.

En lisant cette liste des traductions de la prose turque le lecteur non avisé pourrait être frappé par le grand nombre d'oeuvres ayant pour cadre le village turc. Mais en étudiant l'histoire de la littérature turque, on observe que ce penchant pour la vie des gens simples, humbles, habitant la campagne, a eu ses points de départ dès le *Tanzimat* et la période immédiatement après (le petit roman *Kara Bibik* par Nabizade Nâzım et *Küçük Paşa*, Le petit Pacha, par Ebübekir Hâzım Tepeyran). Ayant des apparitions sporadiques le long des années (*Yalnız Efe* par Ömer Seyfettin ou *Memleket hikâyeleri*, Contes de pays, par Refik Halit Karay) stimulée par Mustafa Memal Atatürk lui même qui, tenant compte du fait que le paysans représentent le trois quart de la totalité de la population, a lancé la devise *Ülusun gerçek efendisi köylüdür*, (Le vrai maître de la nation c'est le paysan), la littérature d'inspiration rurale des décennies VI et VII de notre siècle a pris une ampleur inaccoutumée.

L'écrivain et le publiciste Yaşar Nabi souligne d'ailleurs dans *Quelques paroles*, sa préface ou livre de Mahmut Makal, l'importance sociale de ce penchant de la littérature turque pour le village: « Je pense que le problème de la connaissance du village turc est le plus considérable de tous ceux qui nous sont posés... Mais pour sa solution il nous faut d'abord connaître le village ».

Quelques années plus tard, le critique littéraire Hasan Ali Yücel remarquait, dans une étude consacrée à Fakir Baykurt, l'ampleur prise par les sujets en rapport avec le village dans les oeuvres des écrivains turcs de la sixième décennie de notre siècle. De même, le turcologue Hazay György, dans la préface de la traduction hongroise du roman *Ince Memed*¹³, distinguait même un courant littéraire des « populistes », considéré par lui comme « le vigoureux et le plus important des courants littéraires turcs contemporains ».

C'est pourquoi les traductions roumaines de la prose turque ont choisi naturellement les oeuvres les plus caractéristiques contemporaines et modernes des contes ou des romans, qui illustrent la vie des paysans turcs.

Au début, les traductions ont été faites par l'intermédiaire d'autres langues, ce qui a parfois entraîné certains écarts par rapport au texte original et même une transformation du sens de quelques notions ou expressions.

Les premières traductions d'après l'original turc¹⁴, parues en Roumanie après 1944, sont dues aux membres de la Section d'Etudes Orientales de la Société des Sciences Philologiques de la République Socialiste de Roumanie.

¹³ Yaşar Kemal, *A sovány Mehmed*, Budapest, 1963, p. 7.

¹⁴ En 1943, dans la revue *Romen dili* « La langue roumaine » *Livre auxiliaire du Séminaire de langue et littérature roumaine près de l'Institut des langues romaines de la Faculté des lettres d'Istanbul*, à la rubrique *Anthologie turque*, F. Brinzeu a publié systématiquement des traductions de la poésie turque ancienne: *Gazel* (de Şeyyat Hamza), *Setea de Dumnezeu* (La soif de connaître Dieu), *Sufletul care se miră* (L'âme qui s'étonne) de Yunus Emre, etc.

Ces traductions représentent des volumes assez considérables, comme : *Yussouf de Kuyudjak*, *Une question d'affaires*, *Indje Memed le haïdouk*.

Nous nous arrêterons quelque peu sur les deux recueils, parus en 1962 et 1963 et sur les matériaux publiés dans ces volumes.

Une question d'affaires comprend vingt-neuf récits écrits par dix-huit écrivains turcs, sans présenter portant le caractère d'une anthologie proprement-dite (la succession des auteurs n'a pas été établie chronologiquement, mais dans le but de rendre la lecture de ces textes plus attrayante et variée).

Ce volume a pris comme point de départ le recueil *Türk hikâyeleri* paru à Sofia, « Narodna Prosveta », 1956, en turc. La version roumaine de ce recueil ne s'est pas limitée à la traduction en roumain de ce volume, mais elle a cherché à l'augmenter en la dotant aussi de courtes présentations des auteurs compris dans le recueil. Ainsi, on a inclus d'autres écrivains turcs, importants pour l'étude de l'évolution du genre court, tels que Ömer Seyfettin, Refik Halit Karay, Aziz Nesin.

D'autre part, certains écrivains, comme Sabahattin Ali, par exemple, sont représentés par d'autres textes que ceux publiés dans le recueil pris comme fondement, ces récits ayant été considérés plus significatifs pour l'ensemble de l'oeuvre de ces écrivains.

Le second recueil, dont la traduction a été faite d'une autre langue, a comme titre *Si j'étais femme* et comprend 48 récits d'Aziz Nesin, cet inépuisable humoriste et satirique de la Turquie contemporaine, qui jouit d'une grande popularité tant en Turquie qu'à l'étranger. Toutefois, on remarque dans ce volume la présence de récits et d'esquisses qui sont peu significatifs pour l'oeuvre d'Aziz Nesin (par exemple *L'on arrose ou l'on n'arrose pas*) et, en échange, l'absence de morceaux typiques pour l'humour d'Aziz Nesin qui est beaucoup plus riche en nuances qu'il ne ressort de ce recueil. Nous voulons, par exemple, citer l'esquisse étincelante *Merhaba* (Salut), morceau écrit en entier par le procédé de l'énumération — moyen stylistique qui paraît très apprécié par Aziz Nesin. De même, nous pensons aux instantanées spécifiques pour son style incisif, journalistique, à ces morceaux si mordants : *Bir demokrasi kakramani* (Un héros de la démocratie), la quatrième lettre d'*Ölmüş eşek*, les deux esquisses dont le sarcasme est si intense *Bir kuyruğun savunması* (La défense d'une queue de hache) et *Biz nelere katlandık* (Combien n'ai-je pas souffert !), aux récits pleins d'effervescence *Hem çal hem oyna* (Chante et joue aussi !), *Açık göz tavuklar* (Poules sagaces), récits ingénieux et remplis de bon sens, où encore nous pensons à quelques récits du volume *Bir sürgünün hatıraları* (Les mémoires d'un exilé) qui possèdent une ironie discrète et font voir une grande sensibilité.

Afin de rendre complète cette note, nous devons parler aussi de l'opération inverse, c'est à dire, des traductions du roumain en turc. Les orientalistes roumains ont traduit en turc des oeuvres ou des fragments d'oeuvres des écrivains roumains classiques et contemporains parfois de manière remarquable *Bay Goe* (Monsieur Goe) de I. L. Caragiale, traduction faite par Nagi Geafer, Bucarest, 1958 ; *El Zorab*, *Bizler toprak isteriz* (El Zorab, Nous, nous voulons de la terre), de G. Coşbuc, traduites par I. Ziyaeddin ; le roman *Mitrea Cocor* de M. Sadoveanu, traduction réalisée par O. Abdullah.

A cette occasion nous voulons rappeler qu'en Turquie on connaît une partie de l'oeuvre des écrivains roumains : M. Eminescu, George Bacovia¹⁵, Liviu Rebreanu et Gala Galaction par les traductions de Ziya et Cahit Yamaç. De même les oeuvres de Panait Istrati sont très appréciées¹⁶. En 1963 on a publié le texte de la comédie de I. L. Caragiale *O scrisoare pierdută* (Lettre perdue)¹⁷ qui fut jouée avec beaucoup de succès sur la scène du théâtre Arena d'Istanbul.

En 1966 la comédie d'Alexandre Mirodan *Celebrul 702* (Le célèbre 702) a été jouée sur les scènes d'Istanbul, ainsi que *Gaițele* (Les jacasses) de Al. Kirîțescu, au début de l'année 1968.

Grâce au même Enver Esenkova, que nous avons déjà cité, un volume de Ion Luca Caragiale est paru, en 1965. Il contient, outre quelques esquisses représentatives pour notre grand écrivain, la traduction de la farce *Conu Leonida față cu reacțiunea*¹⁸.

D'ailleurs, toujours préoccupé de l'oeuvre de Caragiale qu'il considère comme « l'un des principaux maîtres de la littérature roumaine »¹⁹ Enver Esenkova a traduit aussi *O făclie de Paști* (Korku — Une torche pour Pâques) et un volume de *Povestiri alese* (Seçme hikâyeler — Contes Choisis) parus à Istanbul, respectivement en 1943 et 1945, le dernier avec une préface méritoire due à F. Brînzeu.

Dernièrement les traductions de la littérature roumaine en Turquie ont connu un grand essor, grâce à l'initiative de Yaşar Nabi Nayir, écrivain, historien de la littérature turque et éditeur. C'est par ses soins qu'ont paru en Turquie, par ordre chronologique, des traductions de George Coșbuc, Teodor Mazilu, Pop Simion, Zaharia Stancu, Marin Sorescu, Perpessicius, Ion Luca Caragiale, encore Zaharia Stancu, Tudor Arghezi, D. R. Popescu, George Bacovia, Maria Banuș, Alecu Ivan Ghilia²⁰, de même qui le roman de Zaharia Stancu *Jocul cu moartea*²¹. Il est nécessaire d'ajouter que, dans le mois

¹⁵ Dans les pages de la même revue *Romen dili* (La langue roumaine) déjà citée, dans une rubrique ayant comme titre *Romen edebiyatı antolojisi* (Anthologie de la littérature roumaine), Enver Esenkova publie l'une après l'autre des traductions des poésies de M. Eminescu, G. Bacovia et aussi des fragments de la littérature populaire roumaine.

¹⁶ Depuis 1935, grâce au travail enthousiaste de Yaşar Nabi Nayir, personnalité remarquable de la culture turque contemporaine, les oeuvres de Panait Istrati ont paru en traduction turque à l'exception du cycle *Vers l'autre flamme* et des livres *Les haïdouks* et *La princesse de Snagov*. Aujourd'hui en Turquie on peut trouver n'importe quel de ces livres, qui ont connu la sixième et la septième édition. « Le grand bonheur de pouvoir présenter aux lecteurs leurs oeuvres complètes d'une manière continue est réservé à un très petit nombre d'écrivains turcs. Et en ce qui concerne les écrivains étrangers, je ne me souviens d'aucun autre nom si ce n'est de celui de Dostoïewski, dont les oeuvres sont si aimées et étudiées avec un intérêt toujours vif, depuis trente ans », a avoué Yaşar Nabi Nayir, le traducteur et l'éditeur de Panait Istrati (v. Le revue « *Dünyaya açılan pencere* » 1968, no 15, 1 oct., l'art. de Yaşar Nabi, *Panait Istrati ile kırk yıl*, Quarante ans en compagnie de Panait Istrati, p. 7).

¹⁷ *Kayıp mektup, oyun, çeviren Sebhattin Hillav*, Istanbul, İzlem Yayınevi, 1963.

¹⁸ v. Ion Luca Caragiale, *Hikâyeler ve bir güldürü* (Contes et une farce), Istanbul, 1965, 101 p., traduit en turc par Enver Esenkova.

¹⁹ v. I. L. Caragiale, *Hikâyeler ve bir güldürü... Önsöz* (Préface), p. 5

²⁰ v. la Revue de la littérature universelle contemporaine « *Dünyaya açılan pencere* » Varlık Yayınları, les numéros 1 (1 nov. 1966), 4 (1 fév. 1967) 7 (1 mai 1967), 10 (1 août. 1967), 11 (1 sep. 1967), 14 (1 déc. 1967), 15 (1 jan. 1968), 16 (1 fév. 1968) et 17 (1 mars 1968)

²¹ v. Zaharia Stancu, *Ölümle oyun*, Istanbul, Eylül 1967, Varlık Yayınları, 258 pp. traduit en turc par Yahya Benekay et Fatma Pazarcı. Le livre de notre grand écrivain contemporain

d'août de l'année 1968 est parue une anthologie du conte roumain moderne et contemporain toujours à la maison d'édition Varlık.

La littérature turque moderne s'est développée dans un rythme rapide continué par la littérature turque contemporaine aussi.

En paraphrasant la remarque du regreté Tudor Vianu²³ qu'une bonne traduction littéraire ressemble à « un voyage fait dans un pays étranger », nous sommes convaincus qu'à l'avenir, le voyage fait par le lecteur roumain dans le monde de la littérature turque sera aussi attrayant qu'instructif pour la connaissance de la vie et de la manière de penser de l'homme turc.

a jouit d'échos très favorables dans la presse turque (voir les journaux « *Expres* », 20 oct. 1967, « *Ulus* », 30 oct., 1967, « *Milliyet* », 8 nov. 1967, « *Her gün* », 8 nov. 1967 et la revue « *Dünyaya açılan pencere* » no 14, pp. 133–140, l'article d'Adnan Binyazar « *Ölümle oyun* »

²² Redigée par Yaşar Nabi Nayır, l'anthologie dont la traduction est signée par plusieurs personnes, comprend 17 prosateurs roumains, de Ion Slavici et I. L. Caragiale jusqu'à Teodor Mazilu.

UNE VERSION TURQUE DU RÈGLEMENT ORGANIQUE LA PREMIÈRE CONSTITUTION ROUMAINE (1831—1858)

par MIHAIL GUBOGLU

Etant envoyé en U.R.S.S. par l'Académie de la République Socialiste de Roumanie pour étudier les sources orientales de l'histoire des pays du Sud-Est de l'Europe (18 sept.—19 oct. 1963), étude à laquelle collaborent de nombreux pays¹, nous avons fait des recherches dans la collection de manuscrits turcs conservée dans la section respective (*Rukopisnyj otdel*) de l'Institut des Peuples d'Asie de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. (Leningrad).

En absence d'un catalogue détaillé et complet² de ces manuscrits, on a mis à notre disposition un fichier, contenant environ quatre milles manuscrits rédigés en langue turque et en caractères arabes, de même qu'on nous a présenté quelques travaux ayant trait aux manuscrits orientaux, en général, et aux manuscrits en langues turques³, conservés dans les collections de l'ancien musée Asiatique de l'Académie russe⁴ des Sciences.

La première fiche qui ait attiré notre attention avait comme titre : « Codex (*Kanun*) concernant l'organisation intérieure et militaire du pays de Valachie » (*Eflak memleketinin dahlî ve askeri tanzimatina dair kanun*). De prime abord cette fiche nous a semblé se rapporter à une collection de lois anciennes roumaines, dont il est souvent mention dans les documents turcs des XVII^e—XVIII^e siècles (*Nizam-i Eflak*). Mais en étudiant le manuscrit qui est inédit et sans indication sur l'endroit où il fut écrit, nous nous so-

¹ Cf. *Fontes Orientales ad historiam populorum Europae meridie-orientalis atque centralis pertinentes* Curavit A. S. Tveritinova, Moscovae 1964, 303 pp.; II (M. 1969). (Des orientalistes de tous les pays collaborent à ce volume en présentant des articles en langue russe suivis d'amples résumés français).

² Une présentation générale des manuscrits en langue turques apud A. M. Muginov, L. V. Dmitrieva, S. N. Muratov... *Turcic manuscripts in the Collection of the Institute of Oriental Studies of the Academy of Sciences of the U.R.S.S.*, Moscow-1960, 32 pp. (XXV International Congress of Orientalists); idem, *Opisanie Tiurskih rukopisei Instituta Narodov Azii. I, Istoria* pod. red. A. H. Kononov, M. 1695, 260 p.

³ Ch. M. Frachu, *Manuscrits turcs offerts en don à l'Académie* par S.E.M. de Buténéff, in « Bulletin Scientifique » publié par l'Académie Impériale des Sciences de St. Petersburg, VII (1840), p. 367; V. Dorn, *Über die dem Asiatischen Muzeum seit dem Jahre 1850 zugekommen Muchemedanischen Handschriften...* 1856; P. A. Falev, *Osmanskije rukopisi, postupivšie v Aziatskij Muzej Rossijskoj Akademii Nauk C. Kavkazskogo fronta*, St. Petersburg 1918.

⁴ Aziatskoi Muzei Rossiskoi Akad. Nauk, créé en 1818, est devenu en 1930 l'Institut des Etudes Orientales de l'Académie de l'U.R.S.S. et en 1961 il est devenu l'Institut des Peuples d'Asie.

mmes rendu compte dès les premiers chapitres qu'il s'agit d'une version turque du Règlement Organique, la loi fondamentale de la Valachie et de la Moldavie, comprenant les droits et les obligations des sujets et du gouvernements, rédigée après la conclusion du traité de paix d'Andrinople (1829), sa rédaction étant terminée le 30 avril 1830.

Sans doute, le Règlement Organique est bien connu dans l'historiographie roumaine, puisqu'on en a publié le texte intégral de ce traité et des fragments⁵, ainsi que des études intéressantes à son sujet.

Cependant on ne connaissait aucun manuscrit turc de ce traité, quoiqu'il fut à supposer qu'il pouvait y en avoir un dans les archives ottomanes de Turquie, qui contiennent nombre de documents concernant l'histoire de notre patrie.

Il nous faut accepter l'hypothèse qu'on ait rédigé une version turque de Règlement Organique pour la Valachie et une autre pour la Moldavie, mais ces manuscrits ne sont pas connus à l'heure actuelle.

Entre-temps nous nous proposons de présenter le manuscrit de Lenigrad.

Enregistré à la côte D (V) 434 de l'Institut susmentionné, il présente 53 ff. (106 pp) (la f. 54 étant blanche), numérotés plus tard au crayon, il s'est conservé en parfait état, ayant le format 23,2 × 35 cm., les dimensions du texte proprement-dit étant 8,3 × 18 cm à 27/28 lignes par pages, hormis la dernière qui a un nombre moindre de lignes.

C'est un manuscrit élégant, écrit dans le type *neshi* d'écriture à traits fins, réguliers et bien proportionnés, qui s'entremêlent par endroits d'une manière harmonieuse à l'écriture *rik'a*. La première de ces écritures était en usage d'habitude pour les copies (*suret*), tandis que la deuxième écriture représentait l'écriture cursive des textes écrits en caractères latins. Le manuscrit est écrit à l'aide d'encre noire (*mürekkep*). Les titres de chapitres appelés « bab », les sous-titres des sections (*bend*) et les 386 articles (*made*) sont calligraphiés à l'encre rouge. En ce qui concerne le papier, un peu jaunâtre, à filigrane, il est luisant, recouvert par un mince enduit de colle, nommé « ahar »⁶. Le manuscrit est en langue ottomane, c'est-à-dire un mélange de trois langues : le turc, l'arabe et le persan. En plusieurs endroits, (pp. 13, 14 et d'autres) le manuscrit a quelques petites ratures, des rectifications et des additions. De même, dans quelques endroits il présente des notes marginales,

⁵ Cf. *Regulamentul Organic* (Le Règlement Organique), Bucarest 1832, 197 p. + 56 (*Regulamentul ostășesc...* (Le Règlement militaire...); *Regulamentul Organic al Principatului Moldovei* (Le Règlement Organique de la Principauté de Moldavie), Iassy-1837; *Regulamentul Organic intrupat cu legiurile din anii 1831, 1832 și 1834 pînă acum în zilele prea înălțatului... Gh.D. Bibescu vv...* (Le Règlement Organique complété par les lois des années 1831, 1832 et 1834 jusqu'à l'époque du très serenissime G.D. Bibescu, prince de Valachie), Bucarest, 1847, 691 p.; *Règlement Organique de la Principauté de Moldavie*, New-York, (1846), 370 p. (concernant le lieu de la parution de ce volume, qui est Paris et la date de sa publication cf. G. Bezviconi, *Contribuții la istoria relațiilor româno-ruse...* (Contributions à l'histoire des relations roumano-russes..., Bucarest 1958, p. 229, note 480); *Regulamentul Organic al Principatului Moldovei* (Le Règlement Organique de la Principauté de Moldavie), Jassy, 1846, 247; *Regulamentul Organic al Valahiei* (Le Règlement Organique de la Valachie), Sect. VII, cap. 3, art. 140–146 « Țărani și proprietari » (Paysans et propriétaires), Bucarest, 16 p.

⁶ Concernant ces éléments cf. M. Guboglu, *Paleografia și diplomatica turco-osmană* (La paléographie et la diplomatique turco-osmane)..., Bucarest, 1958, pp. 23–24.

de petites observations sur le chapitre ou la section respective. Un certain nombre de pages (2, 11, 21, 31, 41, 51) sont pourvues du sceau russe, portant avec l'aigle bicéphale l'inscription : *Učebnoje otdelenije Ministerstva inostranyh del*, c'est à-dire « La Section d'études du ministère de Affaires étrangères ». A la fin de la dernière page, se trouve, une note en langues russe et turque, concernant le contenu et la provenance du manuscrit. Le manuscrit commence par les mots turcs en caractères arabes : *Voivoda intihabina dair bab evvel. Medjlis umumu-i gair 'adinin terkbini şamil bend evvel* (« Le premier chapitre concerne l'élection du prince de la Moldo-Valachie). La première section comprend : La composition de l'assemblée générale extraordinaire » ... Suit en russe : (Moldo-Valaskaja Konstitutsija na turetzkom jazyke), c'est-à-dire « La constitution moldo-valaque en langue turque » — 54 list (= fol.), n° (ancien) 246, sans date (*bez dat*). De cette note il résulte que le manuscrit provient des fonds des Archives de l'ancien ministère des Affaires Etrangères de Russie, qui en 1918 a été transféré avec d'autres manuscrits (les fonds Kantemir, Demaison et Jukovskij) à la Section des manuscrits orientaux du musée Asiatique de Saint-Petersburg.

Le manuscrit est relié en carton noir luisant et n'a rien de l'élégance des reliures orientales turques, dont on faisait usage à Istanbul. Comme dans ce manuscrit ni le traducteur ni le copiste ne sont indiqués non plus que le lieu où cette traduction fut effectuée, nous pourrions croire qu'il a été traduit ou copié, sinon à Bucarest ou à Jassy, probablement à Saint-Petersbourg. Il n'est pas impossible que ce soit une copie de l'exemplaire envoyé par le général P. Kisseleff à Bouteneff, l'ambassadeur de Russie à Constantinople, afin d'être remis aux Turcs.

Le manuscrit possède neuf chapitres (I-IX) appelés *bab*, chacun ayant plusieurs sections (*bend*) et différents articles (*made*). Tandis que le Règlement Organique rédigé par les Valaques comprend 444 articles en tout et celui rédigé par les Moldaves 425 articles, le manuscrit turc n'a que 386 articles. Cependant le Règlement Organique proprement-dit, de même que sa version valaque, ne comprend que 379 articles (ms. ff. 1—51). Mais le IX-e chapitre (*Babi tasi'*) concernant l'armée nationale (*'Askeri milie*) ou « milice indigène » a été résumé dans sept articles, les articles 379—388 (ff. 51v-52r), tandis, que la version rédigée par les Valaques va de l'article 379 à l'article 444 (édition 1832, 52 pp). Abstraction faite de quelques nuances de sens des termes traduits, les autres huit chapitres du manuscrit, avec leurs sections et leurs articles (1—286) correspondent entièrement au texte du Règlement Organique de la Valachie (édition 1932 et le manuscrit roumain).

Le manuscrit turc que nous étudions ne possède aucun titre (*'unvan*) son contenu seul révèle qu'il s'agit d'un *Nizam-i 'umumi*, qui signifie « Règlement général » et non pas « organique » appellation qui fut donnée plus tard.

Le manuscrit commence par le titre du premier chapitre (*Babi evvel Voivoda intihabina dair...* « Pour l'élection du prince » (f 1) suivi immédiatement de la première section (*Bendi evvel*) : *Medjlisi 'umumi gair' adinin terkbini şamil...* « La formation de l'assemblée générale extraordinaire » (art. 1—44).

Le deuxième chapitre (*bābi sāni*) : *Medjlisi 'umumie 'adije...* se traduit par « L'assemblée générale habituelle » (art. 45—63).

Le troisième chapitre (*bābi sālis*) : *al-Kata...* « les finances » (art. 64—76)

Le quatrième chapitre (*babi rabi*) : *umuri dahlie naziri...* « concernant les affaires du ministère de l'Intérieur » (art. 147—153).

Le cinquième chapitre (*bābi hāmis*) *tidjaret nizameti* « Règlement pour le commerce » (art. 154—179).

Le sixième chapitre (*bābi sādis*) : *Karantina nizameti...* « Règlement de la quarantaine » (art. 180—211).

Le septième chapitre (*bābi sābī*) : *hukuk ve 'adije dair 'umur ve mesalihin idaresi ve mahkemelerin terkibi* « concernant le cours des procès et la création des cours de justice » (art. 211/212 — 348).

Le huitième chapitre (*bābi sāmin*) : *Nizamati umumie dair* « les dispositions générales du Règlement » (art. 348-349—378).

Le neuvième chapitre « Règlement militaire » est résumé dans les sept articles que nous avons mentionnés.

Les quelques tableaux assez importants imprimés dans le texte roumain et numérotés de A — E, ayant trait aux fonctions de l'Etat et aux sommes d'argent prévues pour le paiement des fonctionnaires, les revenus et les dépenses de l'Etat, les avant-postes de la milice sur la rive gauche du Danube, les dépenses faites pour les quarantaines, etc..., malgré leur importance, (étant des problèmes concernant les affaires intérieures du pays), manquent dans notre manuscrit.

En échange le manuscrit turc possède une annexe de 4 pages (fol. 52e — 53 v) qui lui est propre et ne se retrouve pas dans les versions roumaines du Règlement Organique. Dans cette annexe on expose brièvement les différences essentielles (*tefavud*) entre les Règlements Organiques de la Valachie et de la Moldavie, en évitant en même temps de traduire des textes presque identiques. En effet, il n'était pas nécessaire que la Sublime Porte fut informée des deux versions distinctes, une seule version où l'on exposait aussi les différences essentielles étant suffisante. On évitait ainsi des répétitions ennuyeuses. (Cette méthode pourrait être employée aujourd'hui encore pour la publication des deux Règlements Organiques). C'est ainsi que ces tableaux renfermant le contenu de chaque Règlement accordé aux deux pays roumains, la Valachie et la Moldavie (*Eflak ve Bogdan memleketinde... nizamnameler...*) montrent les différences essentielles concernant la formation de l'Assemblée générale extraordinaire et reproduisent un fragment de chaque Règlement (art. 2) Par exemple : « L'assemblée mentionnée précédemment dans la principauté de Valachie sera composée de 190 membres (*'aza*) à savoir :

1. Le métropolitain 2. Les trois évêques des départements (*kaza*) de Rimnic, de Buzău (*Buza*) et de Argeş (*Argiş*) subordonnés au métropolitain 3. Cinquante boyards de premier rang, c'est-à-dire depuis le grand « ban » (*büyük banu*) jusqu'au « cămăraş » (*kamraş*) 4. 73 boyards de second rang depuis la « clucer » et jusqu'au « comis ». 5. 36 députés élus parmi les boyards de chaque département, deux pour chaque département, depuis le « serdar » jusqu'au dernier rang, sans aucune distinction 6. 27 députés élus (*mukhtari*) par les corporations (*esnaf*) des villes.

Après cette brève description du manuscrit, nous nous proposons de faire quelques autres considérations ayant trait à la genèse de cette traduction, à l'histoire d'autres manuscrits et aussi à quelques recherches plus récentes concernant le Règlement Organique.

A l'origine et à la genèse du Règlement Organique — selon les travaux de l'académicien A. Oțetea⁷, — il y a d'une part « les mémoires rédigés par les boyards à la suite de la révolte de 1821 et de l'occupation russe » mémoires qui furent remis à la Russie, et d'autre part les « instructions » de Saint Pétersbourg.

Sans doute il y a aussi d'autres éléments datant d'avant 1821 qui pourraient être considérés comme points de départ de cette loi fondamentale interne. Nous pensons tout d'abord aux réformes sociales du XVIII^e siècle et surtout à celle du prince Constantin Mavrocordat (en 1746) étant donné que cette réforme est mentionnée par le manuscrit turc aussi.

Après la paix de Kutchuk Kainardji il y a eu des perspectives plus vastes pour les réformes; c'est ainsi que le *hatt i cherif* de 1802/1217 H. conseillait la rédaction d'un *statut* pour l'organisation des pays roumains.

Sans doute les mémoires des boyards et du clergé roumain, rédigés avant 1821 et surtout après cette date comprennent quelques points essentiels du futur Règlement Organique. Par suite, la convention d'Akkerman signée le 7 octobre 1827 entre la Turquie et la Russie⁸, posait les bases d'une nouvelle réorganisation intérieure des principautés roumaines. D'ailleurs le premier article du futur Règlement commence par ces mots: « La convention (*muahede*) d'Akkerman confirmant le droit qu'ont les boyards et la volonté générale des habitants d'élire les princes de Valachie et de Moldavie (*Eflak ve Bogdan*)⁹, ces élections seront effectuées par l'Assemblée générale extraordinaire qui sera réunie à la fin de cette année (?) dans la capitale de la principauté ».

Mais ni les boyards ni la Sublime Porte ne se sont pas empressés de mettre en pratique ces recommandations, car les boyards n'avaient aucun intérêt à voir leurs privilèges limités, et la Sublime Porte ne désirait pas l'accroissement du prestige et de l'influence russe.

A l'occasion de la guerre russo-turque de 1828—1829 et après l'occupation des Pays Roumains par les Russes, le problème des réformes à réaliser dans les principautés fut repris par le conseiller d'Etat D. B. Dachkov, chargé de rédiger des instructions pour un projet de Règlement. D'autre part, la défaite de la Turquie et la conclusion du traité d'Andrinople le 2/14 septembre 1829 réduisaient la suzeraineté ottomane dans les principautés au paiement d'un tribut annuel et à la confirmation de l'élection des princes. Ce fait a rendu possible la rédaction définitive du Règlement Organique et son application dans les principautés. La commission chargée d'étudier les réformes était composée de quatre boyards valaques et de quatre boyards moldaves travaillant sous la présidence du consul russe, M. L. Mintchaky.

⁷ Acad. A. Oțetea, *Geneza Regulamentului Organic* (La genèse du Règlement Organique) dans la revue « Studii și articole de istorie » II, 1957, pp. 387—402.

⁸ Cf. N. Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, vol. V (1912), p.

⁹ Dans l'édition de 1832: *Moldavie et Valachie*.

Le projet élaboré fut amendé par le Cabinet de Saint-Petersbourg, puis approuvé par l'Assemblée extraordinaire des principautés, et appliqué en Valachie le 1-er juillet 1831 et en Moldavie le 1 janvier 1832.

Toutefois, les Turcs n'avaient aucun intérêt à voir appliquer le Règlement qu'on leur avait imposé à Andrinople et ils tirèrent les choses en longueur, jusqu'au traité de Saint Petersburg, conclu le 28 Janvier 1834. A cette date, recevant des assurances de la part des Russes que les principautés seront évacuées dans deux mois, les Turcs ont admis, eux aussi, l'application du Règlement Organique, étant persuadés qu'il ne pourra apporter aucune atteinte à la suzeraineté ottomane dans les principautés.

Les représentants de la Turquie ont respecté plus tard les stipulations de ce *nizam* qu'ils n'agréaient pas trop au commencement. C'est ainsi que Soliman Pacha, le commandant des troupes d'occupation ottomane en 1848, répondait à une délégation de boyards que l'installation du *caimacam* devait se faire selon les dispositions du Règlement Organique¹⁰.

De la sorte, les deux Pays Roumains furent administrés selon les principes du Règlement Organique jusqu'à la Convention de Paris (1858), lorsque ses principales dispositions concernant les pouvoirs publics furent abrogées. A partir de cette époque, seules les dispositions du Règlement Organique concernant l'administration furent conservées.

Il est intéressant de considérer quelques faits ayant trait à l'histoire des manuscrits du Règlement Organique sur lesquels est fondé, sans doute, le manuscrit turc.

Le manuscrit rédigé par les Valaques, publié en 1832, et détruit en 1848, fut conservé dans les Archives russes où il y avait un autre exemplaire identique. La version moldave, presque identique à la version valaque, a souffert trois ans après (en 1835) une révision complète. Certains de ses articles furent modifiés et complétés, et l'on n'en publia au commencement que des fragments¹¹, car le gouvernement de Moldavie, auquel certains articles ne plaisaient point, s'était opposé à la publication du texte intégral du Règlement. Mais le texte intégral a paru en français¹² non pas à New York, mais à Paris en 1846, ainsi qu'il a été prouvé par Gheorghe Bezviconi¹³ spécialiste réputé des relations roumaino-russes.

Le prince de Moldavie qui était à cette époque, Mihail Sturza avait, interdit l'entrée de cette édition en Moldavie, sous prétexte que le rédacteur anonyme n'avait pas traduit d'une manière exacte les stipulations du Règlement Organique. La version valaque du Règlement Organique faillit aussi subir une révision. Il nous semble assez significatif que le général russe P. Kisse-

¹⁰ Cf. Hurmuzaki, *Documente...* Supl. I, vol. IV, p. 579.

¹¹ (Regulamentul Organic) A Organicescului regulament cap. VIII. *Despre rînduiala judecătorească legiuată în Principatul Moldovei*. Întia oară tipărită în 1835. (Le Règlement Organique) Le chapitre VIII du Règlement Organique concernant l'organisation de la justice, légiférée dans la Principauté de Moldavie. Imprimé pour la première fois en 1835, 36 p.; *Regulamentul Organic al Prințipatului Moldovei* (Le Règlement Organique de la Principauté de Moldavie) chapitre I-VII, VIII-IX, E et 1832 etc.

¹² *Règlement Organique de la Principauté de Moldavie*, New-York, Chez tous les Libraires (1846).

¹³ G. Bezviconi, *Contribuții la istoria relațiilor româno-ruse...* (Contributions à l'histoire des relations roumaino-turques), Bucarest, 1958, p. 229, note 380.

leff ait, dès 1832, demandé à Bouteneff, ambassadeur de Russie près la Porte, de reprendre aux Turcs l'exemplaire du Règlement Organique qui leur avait été remis, étant donné qu'on devait rectifier certains articles concernant des dispositions administratives, et que ces rectifications devaient être faites en faveur des Moldo-Valaques¹⁴. Le hasard voulut que le texte original du Règlement Organique de Moldavie disparaisse pendant la nuit du 23/24 Février 1872. Mais en 1893 et en 1944 l'on a tenté de reconstituer le texte original du Règlement Organique moldave¹⁵ qui avait disparu.

En 1949, un bibliophile bien connu, Scarlat Callimahi, le directeur du Musée roumaino-russe de Bucarest a acquis le manuscrit du Règlement Organique (nr. inv. 476) disparu en 1872, puis en 1951 l'Académie de la République Socialiste de Roumanie Filiale de Jassy a acheté la traduction française du Règlement Organique, traduction faite par Gh. Assaki et conservée sous la forme d'une copie faite par le français Charles Tissot. Le juriste Constantin C. Angelescu a analysé d'une manière détaillée dans l'article « A propos de deux manuscrits du Règlement Organique de Moldavie¹⁶, ces deux versions. Afin de justifier la traduction en français du Règlement Organique, l'auteur affirme à juste raison : « Il était indispensable que les dispositions du Règlement Organique fussent traduites en français, parce que ce n'est que de cette manière qu'elles pouvaient être portées à la connaissance de la Cour protectrice (la Russie) et de la Cour suzeraine (la Turquie), dont l'approbation était nécessaire¹⁷ ». Or, voilà que la traduction turque aussi était indispensable, ainsi que le prouve le manuscrit de Leningrad, malgré le fait que le français fut la langue diplomatique internationale pour la Turquie, qui avait des relations très amicales avec la France dès les règnes de François 1-ier et de Soliman le Magnifique.

Dans l'état actuel des recherches, il nous faut admettre que les Russes ont fait usage de la traduction française qui rendait le texte roumain, puisqu'aucun manuscrit russe du Règlement Organique n'a été signalé jusqu'à ce jour. Cependant il n'est pas impossible qu'un tel manuscrit soit trouvé.

Outre les deux manuscrits de la version moldave, dont nous avons fait mention, deux ou trois manuscrits complets ou partiels du Règlement Organique ont été conservés dans les Archives roumaines¹⁸. Malgré le fait que l'original rédigé par les Valaques ait été détruit en 1848, la Direction des Archives de l'Etat de Bucarest possède un microfilm du Règlement Or-

¹⁴ Cf. Hurmuzaki, *Doc...* Supl. I, vol. IV, p. 456.

¹⁵ *Regulamentele Organice ale Valahiei și Moldovei*, (Les Règlements Organiques de Valachie et de Moldavie), vol. I, Bucarest, 1944, IV + 368 pp. (Institut des sciences administratives de Roumanie).

¹⁶ Const. C. Angelescu, *Despre două manuscrise ale Regulamentului Organic al Moldovei* (Concernant deux manuscrits du Règlement Organique de Moldavie) dans la revue « Studii și cercetări științifice ». Istorie VIII, 2 (1956), p. 111 – 135.

¹⁷ Cf. art. 28

¹⁸ Acad. R.P.R. ms. 345 « Regulamentul Prințipatului Valahiei » (Proiect) (Règlement de la Principauté de Valachie). (Projet), 117 fol. et ms. 4315 (copie identique du premier). Arhivele Statului Jassy mss. 1624 : « Regulamentul Organic al Prințipatului Moldovei » 1831 (Les Archives de l'Etat de Jassy, ms. 1624 : « Règlement Organique de la Principauté de Moldavie » 1831) Arhivele Statului București, mss. 1278, « Proiectul Regulamentului organic moldovean, 1830 (Les Archives de l'Etat de Bucarest, ms. nr. 1278 « Projet du Règlement Organique moldave » 1830).

ganique fait d'après le manuscrit qui se trouve à Moscou et, de même, la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie possède la photocopie de cet exemplaire (en roumain, à caractères cyrilliques, 596 pages, accompagné de la traduction française).

Il serait intéressant de pouvoir établir sur laquelle des trois versions-valaque, moldave ou française s'est étayé le traducteur turc du Règlement Organique.

En nous fondant sur la première édition, imprimée en 1832, et aussi sur le manuscrit dont nous avons fait mention précédemment, nous sommes arrivés à la conclusion que la version turque — excepté les dernières pages (ff. 49—53) est presque identique à la version valaque.

En effet, le premier article que nous avons reproduit (*vide supra*), est identique au premier article du texte rédigé par les Valaques et par les Moldaves. Mais le second article du manuscrit turc est : « Cette Assemblée extraordinaire sera formée en Valachie (*Eflak*) par cent quatrevingt-dix membres, c'est-à-dire : 1) du très saint père métropolitain, 2. de trois pères évêques en fonction, l'évêque de Rîmnîc, de Buzău et d'Argeş, 3. de cinquante boyards de premier rang, à savoir depuis le grand « ban » jusqu'au grand « cămăraş » (chambelan)... (*Ikingî made. İşbu medjlis-i gairi âdî Eflak meml ketinde yüz doksan nefer a'zadan 'ibaret olub i'ani ulâ mitropolid sâniien Rîmnîk ve Buzaăuă ve Argeş kazalariumu uç nefer piskoposlari...*)¹⁹.

En comparant toujours le texte du manuscrit turc au texte rédigé par les Valaques, hormis le fait qu'à un moment donné les numéros des articles ne correspondent plus²⁰, le texte est identique jusqu'à l'article 386 du texte turc.

Or le Règlement Organique proprement-dit a 379 articles²¹, mais il est complété par le Règlement militaire qui va jusqu'à l'article 444(443) et qui est publié dans une annexe²². Néanmoins, dans la dernière partie du manuscrit turc l'on peut remarquer une différence marquée par rapport au texte valaque. Dans cette dernière partie, le texte rédigé par les Valaques par rapport à celui rédigé par les Moldaves²³ est différent d'une manière frappante, c'est-à-dire qu'il y a des articles qui ne coïncident pas. Par exemple, il est prévu que l'Assemblée extraordinaire de Moldavie doit avoir 132 membres seulement, au lieu de 190 membres. L'Assemblée devait être présidée par le métropolitain assisté des deux évêques de Roman et de Huşi et devait avoir un nombre assez petit de boyards (15).

Dans la dernière partie du manuscrit turc (fol. 53 v.) où il est traité de règlement de l'armée des deux pays (*memleketein*) on prévoit pour

¹⁹ Cf. *Regulamentul Organic* (1832), p. 1 et ms. turc fol. 1.

²⁰ Art. 60 rédigé d'une manière plus ample dans le manuscrit turc (fol. 8) correspond à l'article 61 de la version imprimée (pp. 18—19) ; l'article 64 de la version imprimée (p. 32) est le même que l'article 65 du manuscrit turc ; l'article 185 (p. 32) du manuscrit turc correspond à l'article 186 de la version imprimée (p. 118) ; l'article 363 (ms. turc fol. 49) est le même que l'article 364 (édition 1832 p. 193 « concernant l'enseignement public »).

²¹ Cf. *Regulamentul Organic*, ed. 1832, pp. 196—197.

²² *Regulamentul ostăşesc pentru miliţia pămîntească a Principatului Valahiei* (Le Règlement militaire pour la milice autochtone de la Principauté de Valachie), Bucarest, 1831, 56 pp.

²³ Cf. ms. turc fol. 53—54, (résumé du règlement mentionné précédemment où l'on parle aussi de la Moldavie).

conclure que : « l'armée valaque (*Eflak askeri*) sera formée par deux ou trois régiments (*alai*) ayant 1552 soldats (*nefer*) et le même nombre de soldats formera de même un *alai* de l'armée moldave » (*Bogdan askeri*).

D'autre part, les tableaux numérotés A—D dans l'édition imprimée du Règlement Organique et dans le manuscrit valaque, se rapportant à des affaires intérieures, ne se trouvent pas dans le manuscrit turc. Nous n'insisterons pas non plus sur quelques nuances de la traduction turque.

L'application dans les principautés roumaines du Règlement Organique, dont la Porte ottomane avait pris connaissance par un manuscrit turc semblable au notre soit en 1831, soit en 1834, a été confirmé par un *chatt-i cherif* émis par le sultan Mahmud I, vers la fin du mois de muharrem 1250 de de l'Hégire ²⁵. Un autre firman émis vers la fin du mois de muharrem 1254 par le sultan Mahmud II, a trait toujours à l'application du Règlement Organique dans les Principautés Roumaines. Cependant l'original de ces *chatt-i cherif* ne nous est pas parvenu ²⁶. Mais en cataloguant les documents turcs aux Archives de l'Etat de Bucarest nous avons trouvé une enveloppe portant l'inscription suivante : « Firman pour l'application du Règlement Organique ». Nous ne savons rien du sort de ces *chatt-i cherif* et il n'est pas impossible qu'ils aient été détruits lors des événements de 1848 avec le texte même du Règlement Organique.

D'après l'annexe B du manuscrit turc, nous savons que le premier *chatt-i cherif* énumérait les dispositions du traité d'Andrinople ayant trait aux deux Pays roumains. Comme ce Règlement Organique et ses annexes ne lésaient en rien les intérêts de la Sublime Porte, il fut confirmé par l'apostille « à exécuter fidèlement ». Pourvu de la signature autographe du sultan, le *chatt-i cherif* finissait par cet ordre concernant son application.

Nous nous permettons d'énoncer quelques considérations générales concernant cette *Constitution* qui a organisé les pays roumains sur le principe de la séparation des pouvoirs. C'est ainsi que le pouvoir législatif fut confié à une Assemblée générale extraordinaire qui votait les lois et limitait le pouvoir exécutif, confié au prince élu à vie. Le pouvoir judiciaire était exercé par des tribunaux qui ne dépendaient ni de l'Assemblée ni du prince.

Le Règlement Organique a été toutefois plus qu'une constitution tel qu'on entend ce terme habituellement, puisqu'il ne se limitait pas à l'énoncé de quelques principes généraux ayant trait à l'organisation de l'Etat. Car il comprenait quelques lois spéciales qui d'habitude ne sont pas contenues dans une constitution.

Le pouvoir politique était concentré dans les mains de quelques boyards, et le prince, qu'ils élisait, était le représentant de leurs intérêts. Mais le prince n'était pas maître absolu des revenus du pays, puisqu'il ne recevait qu'une liste civile. La justice était exercée par les tribunaux des districts

²⁴ Evr. muharrem 1250 = 30 mai — 8 juin 1834.

²⁵ Evr. muharrem 1254 = 16—25 avril 1838.

²⁶ Cf. annexa B. apud photocopie Acad. R.S.R.

et leurs sentences étaient susceptibles d'appel près des divans judiciaires établis l'un à Bucarest, l'autre à Craiova. L'instance suprême était le haut Divan, et le Règlement Organique conférait à ses sentence l'autorité de la chose jugé.

L'un des aspects positifs de ce Règlement est en premier lieu sans doute l'organisation administrative (chap. IV, art. 147—153). C'est ainsi que le pouvoir administratif du prince était aidé par un Conseil administratif formé par six ministres, qui devaient résoudre les affaires importantes. Les districts (*caza*) étaient administrés par des administrateurs (dirigeants) en Valachie, par des préfets en Moldavie. Les dignitaires étaient nommés pour une période de trois ans, au lieu d'une année comme auparavant, et on pouvait prolonger leurs fonctions. Tel qu'il fut rédigé, le Règlement Organique a été un prélude à l'unité administrative des deux pays roumains. Dans les villes valaque et moldaves fut institué un Conseil de la ville formé par cinq membres élus, qui avaient un nombre d'attributions administratives et économiques. Le Règlement accorde un grand soin à l'organisation financière (chap. III, art. 61—146) et il annule les impôts indirects (*rusumat*) le *avaet*, les *angara*, de même que les privilèges de ceux exempts de certains impôts, les *scutelnici* et les *poslušnici* (domestiques). Les anciens impôts sont remplacés par une capitation unique (*giziye*) de 50 lei (*guruş*), par chef de famille, et on dispose l'organisation d'un recensement fiscal (*catagrafie*).

Le Règlement Organique abolit les douanes intérieures (*gümriük*), crée une *Banque Nationale* et établit pour la première fois un budget des revenus et des dépenses. L'impôt était proportionnel aux revenus, mais les boyards et le clergé en étaient exempts. Le Règlement Organique a essayé également de mettre de l'ordre dans le système monétaire, mais en l'absence d'une monnaie nationale que le Porte suzeraine ne permettait pas, cet essai a échoué. On doit signaler d'autres réformes, telles que la création d'un *bureau de l'état civil*²⁷, la création des Archives de l'Etat pour la conservation des actes officiels²⁸, la fixation des limites des domaines agricoles, afin de mettre un terme aux litiges entre propriétaires, etc. En ce qui concerne l'enseignement (*Talim umumi hususuna dair*, Sect. IV, art. 363—369) on maintient l'administration des écoles (*Epitropia Şcolilor*) et on crée des écoles élémentaires dans chaque district. A Bucarest et à Iassy des collèges sont créés aux fins de former dans la langue du pays les cadres d'une administration.

Le Règlement Organique prévoit la création d'une milice nationale (*Aşkerlie dair*, chapitre IX, art. 379—386) pour la défense des frontières et la garde du pays. Les rapports entre les paysans (*raia*) et les « propriétaires » (*ashab*) sont fondés par le Règlement Organique sur une prétendue réciprocité des droits et des devoirs. En fait, les paysans étaient expropriés d'un tiers, ou même de la moitié de leurs terres, et les propriétaires des domaines agricoles leur ont imposé une double prestation : la corvée (*clacă*) et les produits naturels. Le Règlement Organique a institué en Moldavie et en Valachie « l'esclavage de la corvée » et il fut nommé « un code de la corvée...

²⁷ Cf. Gh. Ungureanu, *Actele de stare civilă în Moldova sub Regulamentul Organic (1832—1864)*, (Les actes de l'état civil en Moldavie sous le Règlement Organique (1832—1864), dans : « Revista Arhivelor » II (1959), p. 59—76.

²⁸ Cf. *Arhivele Statului — 125 ani de activitate 1831—1956* (Cf. la revue Les Archives de l'Etat — 125 ans d'activité. 1831—1956).

dicté par les boyards »²⁹. C'est pourquoi il n'est pas étonnant que les paysans se soient opposés d'une manière décidée à cette loi inhumaine de la corvée appliquée de 1831 à 1834, et qu'ils se soient même révoltés parfois contre cette double exploitation.

Malgré cela, vu son ensemble, le Règlement Organique a son importance historique. Cette ainsi nommée *Constitution* réglemente dans les pays roumains, un nouveau régime administratif, financier et judiciaire. En même temps, il institue, l'enseignement public et la milice nationale, des mesures pour le développement du commerce et pour la réglementation des quarantaines aux frontières, etc. C'est pourquoi, aussi bien dans le nouveau traité d'histoire de la Roumanie, que dans l'étude introductive de l'édition critique du Règlement Organique de la Valachie³⁰, le Règlement Organique est appelé à juste titre « une vraie Constitution qui a modernisé les institutions des deux pays roumains, qui a réorganisé les anciens services publics et en a créé d'autres, qui a déterminé leur compétence et leur composition, qui a créé un corps de fonctionnaires permanents, qui a fixé les conditions pour la nomination, le payement et la retraite des fonctionnaires, qui a institué la milice nationale, qui a simplifié et modernisé le système financier, qui a aboli la vénalité des fonctionnaires, qui a créé une Assemblée législative... »³¹.

Pour conclure, le manuscrit turc que nous avons présenté est une pièce unique. Rédigé en hâte pour informer Achmed Paşa en vue des traitatives russo-turques de Petersburg (1834) pour la réglementation de la situation des Principautés Danubiennes, il n'est pas étonnant que ce manuscrit fut conservé dans la riche collection de manuscrits orientaux de la bibliothèque de l'Institut Oriental de Leningrad. Un certain nombre des manuscrits de cette collection, surtout les manuscrits turcs comprennent des amplies informations sur l'histoire des Pays Roumains. On peut se former une idée sur l'ampleur de cette collection en consultant son catalogue publié. Certains de ces manuscrits sont importants par les idées sociales, économiques et politiques concernant les causes de la décadence de la puissance ottomane.

Nos recherches dans les archives et les bibliothèques de Turquie (1955-1971) ont retrouvé des centaines de manuscrits orientaux, la plupart turcs. mais parmi ceux-ci, il manquait la version turque du Règlement organique.

²⁹ Cf. Karl Marx, *Capitalul...* (Le Capital...), vol. I, ed. IV, Bucarest Editura politică 1960, p. 261-262.

³⁰ Je tiens à remercier dans cet article aussi le groupe de travail qui a mis à ma disposition le *Règlement Organique de Valachie*. Edition critique. Maison d'édition de l'Académie de la R.S. de Roumanie. Collection des sources de l'ancien droit roumain écrit, VII, rédigé par un groupe d'études sous la direction du professeur Andrei Rădulescu, membre de l'Académie de la R.S. de Roumanie et de Gheorghe Cronț, ouvrage qui sera publié prochainement.

³¹ Cf. *Istoria României...* (Histoire de la Roumanie) sous la rédaction du prof. A. Ţetea, membre de l'Académie de la R.S. de Roumanie, vol. II, Bucarest, 1964, p. 947.

³² Cf. le compte-rendu dans S.A.O., V-VI, Bucarest. 1967, p.444-448, (Mihai Maxim)

³³ Cf. S.Tveritinova, *Social ideas in turkish didactic politico-economic treatises of the XVI-XVII centuries*, Moskow, 1960, 17 p.

DISCUSSIONS SUR L'OBJET DE L'ORIENTALISME

par NADIA ANGHELESCU

L'existence d'une science nommée « Orientalisme » implique, par sa dénomination même, l'existence d'un objet d'étude qui serait l'Orient — un objet d'étude, il faut l'admettre, aux frontières très vaguement délimitées et aux traits caractéristiques trop imprécis pour qu'on puisse le constituer en une entité opposée à une autre. Une telle science présumerait donc, l'existence d'une réalité ayant une physionomie particulière, que cette science refléterait comme un miroir plus ou moins fidèle. De ce point de vue, le rapport se présente unilatéral, l'idée de la connaissance réciproque étant, en quelque sorte, également niée par le fait que le soi-disant Orient ne connaît pas une science équivalente.

C'est une position un peu étrange que celle occupée, dès son début, par l'orientalisme parmi les autres sciences; une science qui se propose de tout connaître : histoire, religion, littérature, culture matérielle, etc., concernant des peuples qui occupent un immense territoire, c'est-à-dire presque tous les continents hormis l'Europe (à part l'Amérique Latine, quoique celle-ci soit parfois également comprise dans la sphère d'intérêt de l'orientalisme). En outre, une telle science qui s'est développée en Europe, porte, presque jusqu'à nos jours, le poids d'un exotisme qui favorisait plutôt un enthousiasme facile qu'une compréhension et une connaissance profondes. Sous cette forme, l'orientalisme ne pouvait pas survivre longtemps. Sa place fut bientôt occupée par des sciences qui commencent de plus en plus à délimiter les contours de leur propre personnalité : la sinologie, l'indologie, l'iranologie, la turcologie, la sémitologie, l'islamologie, l'égyptologie, l'africanisme, etc. L'orientalisme semble être resté seulement une dénomination générique pour plusieurs disciplines, dénomination que l'on accepte encore par tradition et à cause du fait que des sociétés scientifiques, des congrès, des revues, continuent encore à réunir un grand nombre de savants ayant des préoccupations très diverses. Un autre fait également significatif c'est qu'en même temps que l'ancienne opposition entre l'Orient et l'Occident, devenue très marquée à un moment donné, de nouvelles oppositions — à notre avis aussi peu justifiées que la première — commencent à se manifester. Un volume des « Cahiers du Sud » de 1947 se propose de traiter des rapports entre l'Islam et l'Occident, en sollicitant, dans ce but, la collaboration de quelques orientalistes renommés et aussi de quelques gens de culture réputés des pays arabes.

Pourtant, une très longue période de temps s'est écoulée depuis que ces différenciations parties de critères de culture, de religion ou de « spiritua-

lité», accentuées de bonne foi par les uns, et à des fins diversionnistes par d'autres, pâlisent devant les nouvelles divisions que certains « orientaux » ressentent d'une manière plus poignante.

Cependant, les anciennes divisions, partant en principe de critères culturels, continuent à exister, et par suite de la tendance à leur superposer les nouvelles divisions d'ordre politique, il apparaît des confusions, des ressentiments et des disputes parfois inutiles, qui peuvent troubler l'atmosphère d'entente et d'activité paisible. Une telle discussion a été publiée il y a quelques années dans la revue « Diogène », éditée sous les auspices du Conseil International de Philosophie et de Sciences humaines avec l'aide de l'UNESCO. Dans le no 44 (octobre-décembre 1963) de cette revue, Anouar Abdel-Malek, philosophe et sociologue égyptien, auteur de quelques travaux ayant trait à la pensée arabe contemporaine, publie un article intitulé *L'orientalisme en crise*. L'article commence par proclamer l'urgence d'une réévaluation critique de la conception générale, des méthodes et des instruments pour la connaissance de l'Orient par l'Occident — admettant, par conséquent, la dissociation tranchante Orient-Occident (à laquelle il apportera des amendements au cours de son article), ainsi que l'existence d'un « orientalisme » qui peut être considéré en bloc comme unique modalité de connaissance de l'Orient par l'Occident.

Sans doute, le principe qui sert de point de départ à Anouar Abdel-Malek, à savoir que le changement d'attitude dans le problème de l'étude de l'Orient est devenu une nécessité « par l'influence décisive du facteur politique, c'est-à-dire des victoires des différents mouvements de la libération nationale à l'échelle planétaire », est-il valable pour un très grand nombre de pays orientaux qui se trouvent à présent dans une période de renaissance économique et culturelle. Ceci est d'autant plus nécessaire que, selon un très grand nombre d'« orientaux », la politique coloniale de certains pays européens a été la seule cause de la mésentente entre Orient-Occident, Islam-Occident, etc. Dans le volume mentionné, *L'Islam et l'Occident* (« Cahiers du Sud », 1947), se trouvent quelques positions très clairement exprimées à ce sujet. Le Cheik Mustafa Abd-el-Razek, recteur pour une courte période de l'Université musulmane Al-Azhar (où il avait l'intention d'introduire de nombreuses réformes) disait très clairement : « Je ne vois aucune raison réelle pour que l'Islam et l'Occident soient mis en opposition ; car l'Islam en soi ne contient rien de contraire à l'Occident en soi ; de même, l'idée d'Occident ne comporte rien de contraire à l'idée d'Islam. Les conflits entre les musulmans et les occidentaux, dont l'histoire se souvient encore, ne doivent pas exprimer une opposition essentielle entre l'Islam et l'Occident ; car les causes de ces conflits passagers ne tiennent ni de l'islamisme ni de l'occidentalisme » (op. cit., p. 19). Les faits sont présentés encore plus clairement dans l'article *Les causes de l'incompréhension entre l'Europe et les musulmans et les moyens d'y remédier*, publié dans le même recueil, appartenant à Mohamed Hussein Haykal, écrivain et publiciste égyptien bien connu. Ce n'est pas la religion qui séparerait les musulmans des occidentaux, mais « la politique coloniale européenne, qui est la vraie cause de l'incompréhension entre l'Europe et les musulmans » (op. cit., p. 55). « Des intérêts économiques ont poussé les Européens vers les pays orientaux — écrit-il — mais il fallait trouver un prétexte pour la politique

d'oppression des autres peuples, qui passait outre aux principes de liberté et d'égalité que les européens faisaient miroiter dans leurs pays : les peuples de ces colonies étaient des peuples inférieurs, qui devaient être civilisés, instruits ». Une attitude pareille ne pouvait susciter la confiance des peuples colonisés. Néanmoins, dit Heykal, rien ne pouvait empêcher la compréhension mutuelle entre l'Europe et les musulmans. Il fallait seulement trouver des gens de bonne foi des deux côtés, afin d'atteindre ce but.

Quelle sorte de gens étaient les occidentaux qui avaient assumé la tâche de faire connaître l'Orient aux européens ? C'est la question à laquelle Anouar Abdel-Malek veut répondre dans la plus grande partie de son article.

Premièrement, il nie que tous ces gens aient éprouvé un intérêt purement scientifique pour les problèmes étudiés. Selon son opinion, cet intérêt se manifestait seulement pour les questions concernant d'une manière ou d'une autre les problèmes de l'Occident — histoire, civilisations anciennes, etc. Pour le prouver, il essaye de trouver (ce qui n'est pas trop difficile) des déclarations de principe appartenant à des orientalistes renommés qui indiquent que leurs préoccupations se dirigent premièrement vers les éléments de fusion entre la civilisation orientale et celle occidentale, ce qui prouverait, selon l'opinion de Anouar Abdel-Malek, un europocentrisme condamnable. Sans nul doute, la division même Orient-Occident part de considérations d'essence europocentriste, ou mieux encore, ouest-europocentriste, mais d'autre part, ce n'est pas tellement anormal que les aspects liés aux rapports, aux contacts entre civilisations, jouissent d'une attention spéciale. Ces orientalistes, dont le défaut essentiel était de juger les choses de leur propre point de vue, ont produit « de nombreux travaux, matériel disparate, plein de suggestions, rarement rigoureux » dit Anouar Abdel-Malek, liquidant ainsi, par une appréciation précipitée, une activité de quelques siècles que personne ne semble avoir jugée jusqu'à présent avec une si injuste sévérité. Des déclarations et des faits semblent prouver que des gens de culture, compatriotes d'Anouar Abdel-Malek, sont loin de déconsidérer l'apport des orientalistes à la science orientale.

Il y a de nombreuses années, parlant des problèmes qui peuvent transformer l'histoire littéraire en une science moderne, Taha Hussein, le grand humaniste arabe de notre époque, reconnaît sincèrement qu'il faut commencer par ce que l'orientalisme a acquis depuis quelques siècles déjà dans l'étude des langues et des littératures orientales, et cela « jusqu'à ce que nous puissions nous tenir sur nos propres jambes, jusqu'à ce que nous puissions voler de nos propres ailes » (*Fi-l-'adabi al- ġāhily*, Le Caire, 1958, p. 16). En outre, à partir du siècle dernier, à côté des savants européens invités à enseigner les sciences et les techniques modernes, des orientalistes connus ont été invités à tenir, par exemple, des cours de littérature arabe dans les universités des pays arabes.

Ces orientalistes, qu'Anouar Abdel-Malek déconsidère, feraient partie d'un groupe formé par un « amalgame d'universitaires, d'hommes d'affaires, de militaires et de fonctionnaires coloniaux, de missionnaires, de publicistes et d'aventuriers, dont l'objectif unique était de reconnaître le terrain à occuper, de pénétrer les consciences des peuples pour en mieux assurer l'asservissement aux puissances européennes ».

Il existe, sans doute, un grand nombre d'orientalistes qui n'ont pas été guidés par l'intérêt scientifique dans leurs préoccupations pour les pays de l'Orient. Néanmoins, leurs œuvres sont souvent (bien que le but poursuivi soit différent), capitales pour certains domaines; nous nous rapportons, par exemple, à quelques travaux appartenant à des missionnaires chrétiens. Il est pourtant vrai que la plupart des travaux qui ont un tel but, même avoué parfois ne peuvent ne pas être teintés d'un sentiment de déconsidération pour les peuples auxquels ils se réfèrent, d'un orgueil culturel qui ne peut ne pas blesser la sensibilité de ceux qui forment l'objet d'un tel intérêt.

A une certaine époque, de tels travaux abondaient. Plus rapprochés de nous, ils prouvent du moins une plus grande habileté à dissimuler leurs fins et l'attitude d'où ils partent. L'introduction à l'ouvrage *L'Islam devant le monde moderne*, appartenant à Alphonse Gouilly et paru en 1945, me semble significative. Parlant de l'existence dans l'Islam d'une puissance temporelle (politique), co-existant avec la puissance spirituelle, l'auteur écrit : « Cette puissance peut s'employer ou être employée, c'est-à-dire soit agir d'elle-même comme une force autonome, soit être utilisée pour leurs fins propres par des agents extérieurs, en l'espèce les grandes puissances mondiales ».

Anouar Abdel-Malek ne se contente pourtant pas de manifester sa désapprobation pour ce type d'orientalisme, qui très souvent n'a rien à voir avec la science sous l'égide de laquelle il se place, mais essaye de démontrer qu'il existe des similitudes entre les conceptions générales, les méthodes et les instruments mis à contribution par les deux groupes de l'orientalisme traditionnel.

Du point de vue de la conception générale, les deux groupes considèrent l'Orient comme *objet* d'étude. Et ce fait, ainsi que je le démontrerais, est présupposé par l'existence même d'une science portant le nom d'orientalisme. Du point de vue thématique, « les deux groupes adoptent une conception essentialiste des pays, des nations et des peuples d'Orient sous étude, conception qui se traduit par une typologie ethniste caractérisée; le deuxième groupe aura tôt fait de la faire déborder en racisme ».

On ne peut pas nier qu'il y a des travaux partant souvent des meilleures intentions, qui essayent de caractériser les peuples et les cultures par quelques traits qui, même s'ils ne sont pas négatifs, ne peuvent empêcher d'offenser du moins par le schématisme et l'appauvrissement qu'ils impliquent. Dans ce sens, les considérations générales emphatiques d'Ernest Renan dans *De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation* (Paris, 1864) sont demeurées célèbres (« La sagesse des nations sémitiques ne sort jamais des paraboles et des proverbes, etc. »). Pour la période moderne (le soi-disant néo-orientalisme), Anouar Abdel-Malek trouve des preuves concernant cette tendance, dans les déclarations de certains arabisants de marque : Louis Massignon (mort il y a quelques années) et Jacques Berque, professeur d'arabe au Collège de France, tous deux étant de profonds connaisseurs de la culture arabe et de grands amis des Arabes. L'un des textes auquel il se réfère est un dialogue entre ces deux auteurs, paru dans l'« Esprit » en 1960, concernant le livre de J. Berque, *Les Arabes*. Il est certain qu'Anouar Abdel-Malek choisit dans ce dialogue seulement les preuves qui viennent à l'appui de sa démonstration. Mais on y trouve aussi de nombreuses preuves de compréhension,

d'appréciation, d'estime et de respect qui nous semblent très normales, compte tenu de la position que les deux savants arabisants ont toujours exprimée. Il n'en est pas moins vrai que des telles considérations qui généralisent les problèmes et qui doivent avoir en vue un grand nombre d'aspects, risquent parfois de s'enchevêtrer dans des contradictions et ne peuvent manquer d'arriver quelquefois à des appréciations qui blessent à juste titre certaines susceptibilités.

En ce qui concerne *les méthodes d'étude et de recherche*, nous dit Anouar Abdel-Malek, l'attention des deux groupes de l'orientalisme se porte vers le passé des nations et des cultures orientales, ce qui impliquerait la conception selon laquelle les périodes les plus brillantes de la culture orientale appartiennent au passé. Laissant de côté le fait que la remarque n'est pas tout à fait valable pour le deuxième groupe d'orientalistes, on ne peut nier que certaines cultures orientales ont eu des époques de grand éclat dans un passé plus ou moins lointain. Les orientaux eux-mêmes ne le nient pas et l'idéal d'un grand nombre d'entre eux est que leur culture arrive à regagner la place qu'elle occupait jadis parmi les grandes cultures de l'humanité.

Ce passé des peuples orientaux, dit Anouar Abdel-Malek, est étudié sous ses aspects culturels, surtout la langue et la religion, détachés de l'évolution sociale. D'autre part, part, l'activité des savants orientaux (il s'agit des savants orientaux de nos jours) est passée sous silence ou dénigrée, dit-il, en exagérant sans doute.

Pour *les méthodes d'étude et de recherche*, Anouar Abdel-Malek constate un état de choses attristant en ce qui concerne les peuples qui font leur histoire de nos jours (au propre et au figuré), à savoir que les instruments de recherche sont constitués par l'accumulation de richesses appartenant à certains pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique Latine dans des musées, des collections, des bibliothèques, des archives européennes, ce qui les rend inaccessibles aux chercheurs qui s'occupent de l'histoire et de la culture de leurs pays.

Après avoir conclu que l'orientalisme traditionnel, repoussé par l'histoire et la renaissance nationale de l'Orient, est également périmé, par rapport au progrès de la recherche scientifique (cette fois-ci il n'apporte plus d'arguments), Anouar Abdel-Malek parle d'un néo-orientalisme à deux visages nettement distincts : l'un appartenant à l'Europe occidentale et l'autre à l'Europe des pays socialistes. L'orientalisme ouest-européen continue, nous dit-il, l'orientalisme traditionnel, de tous les points de vue. Quant à l'orientalisme des pays socialistes, il part de la dénonciation de l'orgueil injustifié des civilisations occidentales, du principe que les peuples orientaux créent leur propre science, en élaborant leur histoire, leur culture, leur économie, de l'idée d'unité du front anti-impérialiste qui comprend les pays socialistes et des pays orientaux, etc.

En ce qui concerne la méthode, le mot d'ordre est « la désorientalisation » des études d'orientalisme, ce qui signifie premièrement leur élévation sur le même plan que les autres disciplines. L'accent est mis sur le présent, sur l'étude approfondie des problèmes de la période contemporaine, sans que cela signifie négliger le passé.

Pour ce qui est des instruments d'étude et de recherche, on souligne que les Etats socialistes n'ont pas eu à leur disposition des sources matérielles pareilles à celles dont disposent les puissances coloniales. Par contre, d'immenses instituts ont été créés ainsi que des centres de recherches, des revues, etc.; l'activité des chercheurs orientaux est appréciée au plus haut degré, on fait des efforts considérables pour l'approfondissement des recherches.

On ne peut pas faire, à notre avis, une distinction aussi nette entre un « néo-orientalisme » occidental et un autre, appartenant aux pays socialistes de l'Europe orientale. Il existe, certes, une préoccupation plus accentuée dans certaines directions, déterminée par l'attitude des pays socialistes envers les pays en cours de développement dans toutes les parties du monde. Mais cette science — ou plutôt ces sciences —, qui s'occupent des pays en voie de développement (quel que soit le nom que l'on donne aux sciences respectives), ne sont pas nées d'un seul coup, mais elles ont (en Union Soviétique, par exemple) une longue tradition et, parfois, des instruments de travail égaux ou même supérieurs à ceux de beaucoup de pays occidentaux.

Anouar Abdel-Malek lui-même démontre que les dissociations qu'il établit ne peuvent pas être trop tranchantes et cite, comme ouvrage modèle qui traite de « l'Orient », dans le cadre du chapitre « néo-orientalisme dans les pays socialistes », l'ouvrage de J. Needham, *Science and Civilisation in China* (vol. I, 1954).

La réponse à l'article d'Anouar Abdel-Malek a pour auteur Francesco Gabrieli, chercheur connu des littératures arabe et persane, professeur de langue et de littérature arabe à l'Université de Rome. L'article est intitulé *Apologie de l'orientalisme* et a été publié dans le no 50 de la revue « Diogène » (avril-juin 1965). Gabrieli commence par remarquer que l'intérêt pour les civilisations orientales constitue par lui-même un chapitre brillant de la culture et des civilisations européennes de l'époque moderne. L'Occident s'est projeté, ainsi, en dehors, en introduisant dans l'étude de l'Orient sa propre vision sur la civilisation, l'histoire, la politique, la société et la poésie.

En même temps que l'évolution intérieure, reliée au développement de la pensée historique, philosophique et religieuse de l'Occident, l'orientalisme a eu aussi une évolution extérieure qui a marqué sa division en branches, différenciation, approfondissement. Mais, ajoute Gabrieli en se rapportant à l'article de Anouar Abdel-Malek, « l'orientalisme qui était en train de se perdre ou plutôt de se subdiviser en un nombre de disciplines particulières trop fractionnées — et cela à un point de vue purement scientifique — est aujourd'hui à nouveau unifié et affublé d'une précise personnalité idéologique, sociologique et politique ». Selon l'opinion de Gabrieli, le reproche fait à l'orientalisme d'avoir été le complice du colonialisme, « s'il n'est pas tout à fait immotivé, a été injustement exagéré, généralisé, envenimé ». Il est, dit Gabrieli, « équivoque et faux d'affirmer que le principal et exclusif motif de l'intérêt historique, linguistique, littéraire et religieux de l'Europe envers le monde oriental ait été lié à ses plans politiques et économiques de colonisation ». Il mentionne quelques noms d'orientalistes qui eurent à souffrir dans leurs pays parce qu'ils avaient été, dans certaines circonstances, à côté des peuples orientaux vers lesquels se dirigeait leur sympathie, sans parler du

grand nombre d'orientalistes célèbres animés d'une pure passion scientifique et d'un désintéressement absolu.

D'ailleurs, même l'opinion générale sur l'orientaliste, dans presque tous les pays voit en celui-ci (un fait également souligné par Kračkovski dans son introduction à *Avec les manuscrits arabes*), un homme passionné pour des choses étranges, une sorte d'ascète qui trouve un plaisir incompréhensible à passer son temps à étudier des écritures bizarres, besogne pénible et sans résultats retentissants. Cette image ne s'accorde pas trop avec celle que Anouar Abdel-Malek veut nous présenter.

Gabrieli trouve justifiée la prétention des orientaux d'être traités d'une autre manière mais, dit-il, cela ne signifie pas qu'il faut contester à l'Occident le droit d'appliquer ses propres conceptions élaborées dans son histoire moderne, ses propres tables de valeurs concernant ce que l'on doit comprendre par histoire, civilisation, culture, philosophie. On ne peut pas demander à l'Occident, dit-il, de considérer l'Orient « avec des yeux et une mentalité orientale ».

Quant à l'accusation faite aux orientalistes de dénigrer l'apport des orientaux à l'orientalisme, voici son opinion : « Dans le passé, les apports originaux de certaines civilisations orientales à l'étude de leur histoire furent de la plus haute valeur, alors que les occidentaux ignoraient l'Orient avec orgueil ou candeur. Aujourd'hui, en gardant toujours le contact avec ce passé, la voie du progrès scientifique et de la maturité intellectuelle dans l'étude de ces mêmes civilisations passe encore par l'orientalisme occidental, c'est-à-dire par la pensée historique, philologique, sociologique européenne ». Gabrieli cite le nom de certains orientaux (le nombre en est beaucoup plus grand) qui, en suivant cette voie, se sont trouvés sur un pied d'égalité parfaite avec les orientalistes européens.

La conclusion de l'article laisse percer une légère amertume de la part de l'auteur qui, ainsi qu'il le déclare, a passé toute sa vie à l'étude passionnée de la civilisation arabo-islamique, d'où se soulèvent à présent les plus véhémentes critiques à l'adresse de l'orientalisme d'un européen qui, quoique « fils de l'Occident et lié à sa civilisation par ses fibres les plus intimes, a toujours senti la dignité et la grandeur de la composante orientale dans l'histoire de l'humanité ».

Le défaut principal de cette discussion me semble être le fait qu'elle a vogué dans la sphère de concepts très généraux et abstraits. Nous avons montré que les deux auteurs ont chacun parlé de l'orientalisme ou au nom de l'orientalisme, quoiqu'ils se soient rapportés presque exclusivement au monde arabe et aux recherches faites à son sujet. Ensuite, Anouar Abdel-Malek, qui a donné le ton de la discussion, a toujours tâché d'établir des oppositions très tranchantes : Orient-Occident, orientalisme — science orientale, néo-orientalisme — orientalisme ouest-européen — néo-orientalisme des pays socialistes, etc. A l'affirmation ferme de Anouar Abdel-Malek que « pour l'instant, la crise frappe au cœur de l'orientalisme : depuis 1945, ce n'est pas seulement le „terrain“ qui lui échappe, mais aussi les „hommes“ hier encore „objet“ d'étude et, désormais, „sujets“ souverains ». Gabrieli répond par des affirmations tout aussi catégoriques : « Depuis au moins quatre siècles, les concepts fondamentaux de la recherche scientifique ont été élaborés

en Occident : histoire, expérimentation, développement, progrès, tout ce qui constitue le patrimoine intellectuel de l'homme moderne, auquel l'Orient, durant cette même période, n'a contribué en aucune manière. Voilà l'orgueil injustifié de l'Occident dans sa supériorité culturelle, qui lui a été tout récemment et très candidement reproché »

Sans aucun doute, l'essor extraordinaire de l'effort de connaître et de se connaître dans les pays qui se sont libérés du joug colonialiste pose d'une autre manière la question de l'attitude de ceux qui s'occupent de l'histoire, de la langue, de la littérature et de la culture de ces peuples. Le problème qui se pose est celui de la connaissance réciproque : de cette manière a été conçu le projet, mis en application par l'UNESCO à partir de 1958, concernant l'appréciation mutuelle des valeurs culturelles de l'Orient et de l'Occident. Ce projet, qui a eu un grand écho dans de nombreux pays, avait comme but de stimuler toutes les actions destinées à contribuer à une meilleure connaissance des deux cultures : traductions d'œuvres représentatives, échanges de cadres, travaux de synthèse sur les problèmes fondamentaux, action sur l'opinion publique, etc.

Invité à parler à l'O.N.U. dans le cadre de l'année de la Collaboration internationale (1965), Mohamed Kamel Hussein a posé le problème de la coopération intellectuelle entre les nations possédant une culture complètement développée. Il disait, entre autres : « Les nations sont très susceptibles et jalouses pour leurs cultures, qu'elles tiennent à conserver, pas tout à fait par chauvinisme, mais parce qu'elles considèrent la culture comme l'expression parfaite de leur personnalité propre. La plupart des hommes sont cependant ouverts aux aspects des autres cultures qui satisfont leur mentalité » et, plus loin : « Il ne faut pas essayer de comparer les cultures ou d'expliquer les différences entre elles, car une culture n'est rien si elle n'est pas personnelle, dans un sens ou un autre (...) De fait, la disponibilité doit être le principal objectif de la coopération dans le domaine des cultures humanistes » (voir MIDEO, 8, 1964—1966, p. 374).

En réalité, pour les grands humanistes de tous les temps et de tous les pays, la culture a toujours été unique, un bien commun à tous les peuples, qui n'a pas de frontières mais seulement des époques de développement. Les témoignages d'appréciation et de respect réciproque abondent des deux parts (si vraiment il y a deux parts) et ce sont peut-être ceux-ci qui devraient être cherchés en premier lieu.

SOME OBSERVATIONS ON THE SYNTAX OF EGYPTIAN COLLOQUIAL ARABIC *

by YVES GOLDENBERG

"A Syntactic Study of Egyptian Colloquial Arabic" by Saad M. Gamal-Eldin is a study of structural linguistics in which syntactic analysis is mainly based on the immediate constituent approach although, at some stages, the author has felt it necessary to use other techniques, such as string analysis or transformation, only as a "diagnostic device" for syntactic structures. The author considers that these "different techniques are complementary rather than mutually exclusive" and discusses this view in the introduction (p. 7-9). With regard to his method, he points out that "this study does not attempt to proceed to analysis where the criteria become non-formal" but underlines "the necessity of resorting to semantic criteria at times (...) to avoid the onerous task of listing" (p. 73-74). The theoretical works on which this study is based, as shown in the bibliography, are mostly those of the American school of descriptive linguistics as represented by B. Bloch, G. L. Trager, Z. S. Harris, A. A. Hill, C. G. Hockett, E. Nida, K. L. Pike, R. Wells, as well as N. Chomsky's "Syntactic Structures". We are told by the author that the dialect analysed is, more precisely, what may be labelled "educated Cairene Arabic", based on what represents, in a limited sense, the idiolects of three individuals (the author's, Dr H. M. Aboul-Fetouh's, another Egyptian linguist, and Mrs. Aboul-Fetouh's). Nevertheless we can agree with the author in saying that, in a broader sense, these idiolects "reflect a dialect shared by thousands of other speakers who have come under the same dialectal and educational influences", especially if the scope is, as in the reviewed study, to describe "general structures, rather than to deal with phonological or lexical variations" within these general structures.

As all the other Arabic dialects, Colloquial Egyptian Arabic (CEA) is by definition an oral means of communication and, as such, it is obvious that the different suprasegmental features (juncture, pitch and stress) do play an extremely important role in the functioning of the whole linguistic system. The methods developed by American descriptive linguistics seem the most convenient for a scientific analysis of these suprasegmental features. Thus, after R. S. Harrell's well known *Phonology of Colloquial Egyptian*

* A review article devoted to: *A Syntactic Study of Egyptian Colloquial Arabic*, Saad M. Gamal-Eldin, Mouton, & Co, The Hague — Paris, 1967 (Janua Linguarum, Series Practica, XXXIV), 177 pp.,

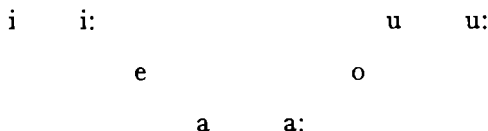
Arabic (N. Y. 1957), in the last ten years several Egyptian scholars in various American Universities, have elaborated doctoral dissertations, on morphology¹ and syntax of *CEA*.

Dr. S. Gamal-Eldin, himself one of these scholars and the author of a hitherto unpublished Master's thesis on *Morphophonemics of CEA* (Univ. of Texas, 1959), has recently extended the analysis to the syntactic level, giving us a comprehensive study based on what we may call the good tradition of descriptive linguistics in the field of *CEA*.

Before going into the description of syntactic structures of *CEA*, two chapters (II and III) briefly give the phonological and morphological preliminaries where from the author has proceeded to syntactic analysis. Following Harrell's view, the author considers that geminates do not occur in prejunctional position (Yet, we read [kull] and [zayy] in different examples: p. 38 ex. 3 and passim). Our own conviction is that a speaker of *CEA* feels that many words do end in geminates and that [kull] "every" and [kul] „eat, *imp.*"; [xadd] "cheek" and [xad] "he took" are not homophonous pairs.

For the vowel system we do not see the use of assuming a short [e] phoneme, beside the six vowels: [a], [u], [i], [a:], [u:], [i:] (known in classical Arabic) and the two intermediate vowels: [e:] and [o:] (generally resulting from the ancient diphthongs [ay] and [aw]. [e:] and [o:] do contrast in a few words with [i:] and [u:], respectively (e.g. in the pairs: [te:r] "birds, *coll.*" and [ti:r] "fly, *imp.*"; [ge:b] "pocket" and [gi:b] "bring, *imp.*"; [o:m] "swimming" and [u:m] "swim, *imp.*"; [fo:] "up" and [fu:] "wake, *imp.*"), and although [e] may seem to contrast with [e:] in the "perfect" conjugation of geminated verbs (e.g. ['addé:t] "I (you) counted" and ['áddet] "she counted") it is more economic to consider in this case, the major stress position as pertinent, whereas the vowel length change can be considered as correlative with stress position. We could not find any pair of words in which [e] contrasts with either [i] or [a]. We therefore find no reason for considering [e] as a separate phoneme and strongly incline to see in it an allophone of [i], with which it very often occurs in free variation (e.g. [kibi:r] "big" also pronounced [kebi:r]; the article ['il-] more often heard ['el-] etc.) and in certain positions, an allophone of [e:] (e.g. [gé:r] and [gérha], [ramé:t] "you (I) throw" and [ramét-ha] "you (I) throw it" etc.).

Eliminating [e] from the vocalic description would add more symmetry to the system, which could be represented graphically by the following triangular scheme;



¹ M. M. Ghaly, *Substantive morphology of Colloquial Egyptian Arabic*, unpublished doctoral dissertation, Univ. of Michigan (1960); H. M. Aboul-Fetouh, *The Morphology of Colloquial Egyptian Arabic*, unpublished doctoral dissertation, Univ. of Texas (1961).

where [e] and [o] are noted to be neutral as for length (although, phonetically, they may be realised as long and short, but without any functional load for this length).

In Chapter III, according to criteria of internal structure and syntactic distribution, the parts of speech of *CEA* are established as follows: nouns (*N*); adjectives (*Adj*); pronouns (*Pron*), with four distinct sets: subject pronoun, free form (*Pron_{s1}*) and bound form (*Pron_{s2}*) and object pronouns, bound to verb (*Pron_{o1}*) and bound to preposition (*Pron_{o2}*); verbs (*V*); adverbs (*Adv*) and particles (*Part*) divided into prepositions (*Prep*) *linkers* (for items of similar structures) and *conjunctives* (introducing dependent clauses). The inflection of nouns, adjectives and verbs is described in its essential features. (As for the pronouns a slip of the pen is probably responsible for the affirmation that "pronouns are inflected [...] for gender in the second person only" (3.2.) What about the third person singular?)

On the basis of morphotactics, intermediate classes are established: *NAdj*; *Adv Adj*; *AdvN*; *PrepN*; *PrepAdvN*; in 6.5.14. a new class of adjectives is established *Verb Adj* (the traditionally called "active participles").

Taking into account internal structure and external distribution, Chapter IV sketches out the hierarchical structures of *CEA*. It is noted that of both criteria — for syntax at least — "external distribution is the more determining" (p. 27). Five structural levels are defined: the word; the phrase; the clause; the sentence and the discourse. It is noteworthy that, in the definition of structures, stress, juncture and intonation contour play an important part. Attention is drawn upon the fact that in *CEA* "phonological units need not be coterminous with morphological units" and these "need not be coterminous with syntactic units" (p. 25): ['intabn + halá:l #] "you are of good breeding".

In *CEA* (as well as in classical Arabic), the status of a nominal (noun, nominal phrase (*NP*) or nominal construct (*NC*)), as to whether it is definite or indefinite, is of utmost importance in syntactic structures (article agreement is only one aspect of this question). Thus, before referring to the structure of sentences in *CEA*, as analysed by the author in chapters V and VI, we consider it necessary to discuss some essential aspects of this question. In our view the distinction made by the author between an indefinite noun (*n*) and a definite noun (*Nd*) (p. 30, f. n. 2) should be extended to the *NC* and *NP*, as well as to a structure, not mentioned by the author, which we symbolize *AdjC* (see below, p. 234 E).

In 5.2 and 5.9.1 the author gives four criteria for establishing the status of a noun, as definite or indefinite. The first two: (a) prefixation of ['il-] and (b) class membership, are quite clear and need not be discussed. As for the other two which state that a nominal is definite by: "(c) use as head of a nominal construct (*NC*)..." and "(d) use as head of a nominal phrase (*NP*)..." we consider them ambiguous and should like to make the following remarks:

(A) In 5.9.9.5 (1) the author himself, establishing the rules of agreement between a simple adjective and an *NC*, makes a distinction between the *NC* in which the second element is indefinite and those in which it is definite.

The two given examples: (a) [šibbâ:k + tazâ:kir + gidî:d #] (Ni + Ni + Adj_i)¹ "a new box office"

(b) [šibbâ:k - ittazâ:kir - iggidî:d #] (Ni + Nd + Adj_d) "the new box office"

in which the adjective modifying the head of the NC is introduced by the definite marker ['il-] in (b) and without ['il-] in (a), clearly show that the status of the head of each of this two NC is different. It is to be underlined that the syntactical implications of this difference are not limited to the domain of the phrase, as illustrated by the above examples, but extend to superior hierarchical structures: the clause and the sentence.

On the ground of this difference, and taking into account the economy of the description of more complex syntactic structures (see below, Table 1, ex. 4, 5 and 10) we consider it necessary to make an overt distinction between two sub-classes of NCs: (a) NC_d in which the last element is an Nd or a pronominal suffix (Pron_o); (b) NC_i in which the last element is an *n*; e.g. ['ibn + ḥalâ:l]; [šibbâ:k + tazâ:kir].

(B) Moreover, 5.9.1. reads: "A nominal is definite by: (...) (d) use as head of a nominal phrase (NP)" which, we are told, "consists of an Nd or *n* [indefinite noun] followed by a descriptive adjective (...) or an *n* preceded by either 1) a numerical modifier (...) or 2) the comparison form of adjectives".

Obviously, an Nd — a definite noun, by definition — remains defined when followed by a descriptive adjective (to which, according to concord rules of CEA, the article ['il-] is prebassed) and an NP of this type (Nd + Adj_d) behaves in distribution as an Nd; we shall symbolize it NP_d.

Contrary to the author's view quoted above, we cannot see at all how an indefinite noun (*n*) followed by a descriptive adjective (which, according to concord rules of CEA, can only be "indefinite") could be considered definite; any structure of this type (Ni + Adj_i) behaves in distribution exactly like an *n* (= Ni, in our modified system of symbols; see below, Table 1, ex.8) and is thus to be considered as indefinite. We shall symbolize it NP_i.

(C) From the above quotation, an *n* (= Ni) preceded by a numerical modifier is to be considered definite. In our view, this is true only if the numerical modifier is, in its turn, preceded by the article ['il-]. If not, the NP behaves like an Ni (see below, Table 1, ex. 9) and is naturally to be considered as indefinite.²

(D) We agree with the author that an *n* (= Ni), preceded by the comparison form of adjectives, is to be considered as definite when occupying the S slot of a non-verbal sentence, but, we must add, such an NP behaves as if it were indefinite when modified by an adjective or an adjectival clause (as these follow it without being introduced by ['il-] and ['illi], respectively; see below, Table 1, ex. 6).

¹ Henceforth we shall use the symbol *i* annexed to another symbol of form-class, phrase or clause to indicate that it is "indefinite", while the symbol *d* shall indicate that it is "definite".

² /wa:hid/ "one" and its feminine /wahda/ do function, indeed, as optional signals for the indefinite status of singular nominals when preceding them.

We shall symbolize this type of nominal phrase NP_x , to mark its special distribution.

Resuming we may re-formulate 5.9.1. c-d as follows: [A nominal is definite by:...]]

(c) Use as head of an NCd^1

(d) Use as head of an NPd

(e) Use as head of an $NP_x = Adj_c + Ni(+ Ni)$; the domain of this rule is restricted to the tactical rules governing the S (ubject) and P (redicate) in a non-verbal sentence and to those governing the relation between head and modifier in an NC (it does not apply for tactical rules governing the relation between head and modifier in an NP or between the antecedent and adjectival clause — see below, Table 1, ex. 6).

Table 1

nr.	Structure	S(ubject) slot	Adjectival clause	P(redicate) slot
1	Nd	/ilwālad — "the boy	illi + šuftu I (you) saw	'ayyā:n # / is ill"
2	NPd type (a)	/ilwālad-issugáyyar- "the little boy	illi + šuftu I!(you) saw	'ayyā:n # / is ill"
3	NPd type (b)	/ilxāmas + kútub- "the five books	'illi-štarítha I (you) bought	fiššānta # / are in the bag"
4	NCd type (a)	/kitāb-irriyá:da + "the book of mathema- tics	'illi + šuftu I (you) saw	gidí:d # / is new"
5	NCd type (b)	/ibn-axú:k + "your brother's son	'illi + zārna who payed us a visit	ná:šiḥ # / is intelligent"
6	NP_x	/á:xir + kitā:b + "the last book	'arétu / I (you) read	gamí:l # / is nice"
		P(redicate) slot	S(ubject) slot	Adjectival clause
7	Ni	/hína + "here	wālad + is a boy	ta'rāfu # / you know"
8	NPi type (a)	/hína — "here	ktā: b + 'arabi is an Arabic book	'arétu # / I (you) read"
9	NPi type (b)	/hína + "here	xāmas + ti'lā:m are five pencils	'ištārítha # / I (you) bought"
10	NCi	/hína + "here	'ibn + halá:l is a nice man	yisa'fdna # / who will help us"

¹ For internal structure, possible expansion and example for each type of nominal structure, see Table 2, p. 235.

For illustrating remarks (A), (B), (C) and (D) we give in Table 1 examples of non-verbal sentences in which the nominal, occupying the [S(ubject)] slot, appears in the different structures discussed and is modified by an adjectival clause¹. Examples 1 to 6 are of definite nominals occurring in non-verbal sentences of normal structure: $S + P$; the here given sentences also admit the reversed order. Examples 7 – 10 are of indefinite nominals occurring in non-verbal sentences of compulsory reversed structure: $P + S$.

(E) There is in *CEA* a phrase structure – of which the author makes no mention – different from both *NCs* and *NPs* and, although this structure has a limited number of actual possible combinations, these are of frequent use in everyday speech²: [*ʔalilil* + *ʔadab*] “impolite”; [*xafifid* + *dámm*] “full of esprit” etc. It is formed by a descriptive adjective, followed by an *Nd* (*Adj* + *Nd*) and is limited to these two elements, with no possibility of expansion. Although the second element of this structure is always preceded by [*ʔil-*], it does not behave as a definite structure unless the first element is also preceded by [*ʔil-*]. In distribution it behaves exactly like a descriptive adjective (*Adj*) – see examples below: (a) - (d) – ; gender - number agreement and article agreement (or more properly “determination agreement”), with the nominal modified by such a structure, is undergone only by its first element, which is to be considered as head of the structure, while the second element is the modifier. The following examples, in which such a structure modifies an *N*- head, will illustrate its tactical behaviour:

<i>Head</i>	<i>Modifier (AdjC)</i>
-------------	------------------------

(a) /wálad +	'álilil + 'ádab # /	“an impolite boy”
(b) / bint +	'alí:lil + il'ádab # /	“an impolite girl”
(c) /wulá:d +	'ulalá:t – il'ádab # /	“impolite boys”
(d) /'ilwálad –	il'alí:l – il'ádab # /	“the impolite boy”

Such a structure (*AdjC*) may, naturally, also occupy the *P* slot of an S_1 sentence:

/húwwa +	'álilil + 'ádab # /	“he is impolite”
----------	---------------------	------------------

We shall symbolize this structure *AdjC* (adjectival construct) and note it by *AdjCi*, when its first element is not preceded by [*ʔil-*] (i.e. $AdjCi = Adj_i + Nd$; above examples (a), (b) and (c)), and *AdjCd*, when its first element is preceded by [*ʔil-*] (i.e. $AdjCd = Adj_d + Nd$; above example (d)).

¹ We beg for the reader's indulgence, being quite aware that the examples are artificial, as they have been elaborated with the only aim of underlining the tactics, with due clearness and conciseness. All examples are, nevertheless, absolutely grammatical.

² Historically, this structure derives from the “annexation of qualification” of Classical Arabic, named by Arabic grammarians: *ʔida:fa lafdiyya*.

In Table 2: Nominal Structures of CEA we give a classification of these structures according to their constituents and to their behaviour in distribution, i.e. as "definite" or "indefinite".

Table 2: Nominal Structures in CEA *

Definite

Indefinite

<p>(a) <i>Ni</i>(+ <i>Ni</i>...) + <i>Nd</i> /bá:b(+ bê:t) - innagga:r # / "the door of the carpenter ('s house)"</p>	<p><i>Ni</i> + <i>Ni</i>(+ <i>Ni</i>...) /ʾibn + mudí:r (+ širka) # / NCi lit. "the son of the director (of a company)"</p>
<p>NCd (b) <i>Ni</i> (+ <i>Ni</i>...) + <i>Pron</i>₀₂ /ʾibn(-āxu) + sáhbak # / "the son of your friend ('s brother)"</p>	
<p>(a) <i>Nd</i> + <i>Adj</i>d (+ <i>Adj</i>d...) /ʾilwálad-innabi:h (+ ʾilmuʾáddab) # / "the intelligent (and polite) boy"</p>	<p>(a) <i>Ni</i> + <i>Adj</i>i (+ <i>Adj</i>i...) /wálad + nabí:h(+ muʾáddab) # / "an intelligent (and politice) boy"</p>
<p>NPd (b) <i>Num</i> <i>Adj</i>d + <i>Ni</i>(+ <i>NAdj</i>d + <i>Adj</i>d...) /ʾilxámas-tiʾlá:m (+ ʾilhíbr-iggidí:da) # / "the five (new fountain-)pens # /</p>	<p>NPi (b) <i>Num</i> <i>Adj</i>i + <i>Ni</i>(+ <i>NAdj</i>i + <i>Adj</i>i). (xámas-tiʾlá:m(+ híbr + gidf:da) # / "five (new fountain-) pens"</p>

$$NPx = Adj_c + Ni(+ Ni)$$

/ʾáʿrab + maḥáll(+ sagá:yir) # /
"the nearest (cigarette) shop"

$$AdjCd = Adj_d + Nd$$

/ʾilʾálilil-ʾádaḥ # /
"the impolite" lit. "of little education"

$$AdjCi = Adj_i + Nd$$

/ʾálilil-ʾádaḥ # /
"impolite"

* *NumAdj* = numerical adjective (cardinal): /talat; ʾárbaʿ... / see 5.9.2.1. *NAdj* = noun-adjective: /xasab: gild.../; see 5.9.3. *Adj_c* = comparison adjective: /ʾakbar; ʾagmal.../; see 5.9.2.2. to which we must add /a:xir/and /ʾawwil/. Symbols between small brackets represent additional optional elements, indicating the possibilities of expansion for each structure.

* * *

Chapter V is dedicated to the non-verbal sentence, defined as consisting "minimally of a clause with a subject (*S*) and a verbless predicate (*P*)". We have already discussed 5.9.1. which establishes the status of a definite nominal as filler of the subject slot. To the discussed fillers we shall add that:

(a) Demonstratives of the series [ʾaho] and the demonstrative [ʾa:di] may occupy the *S* slot:

[ʾáhol + bê:t #]

"here is the house"

[ʾá:did - daktû:r #]

"here is the doctor"

(b) In the case of [ʾa:di] it must be mentioned that if the predicate is pronominal, then the pronoun is of the suffixed series:

[ʾadí:ní] ["here I am"], [ʾadí:hum] "here they are" etc.

This is the only case in CEA when a pronominal suffix *Pron*₀₂ occupies by its own the predicate slot.

(c) Sentences with [*'aho*] and [*'a:di*] in the *S* slot have no corresponding verbal sentences resulting from the insertion of a [*ka:n*] verb:

* [*ka:n 'ahol be:t*] and * [*'aho ka:n 'ilbe:t*]

are absolutely ungrammatical sequences. A statement in this sense should be added to 5.6.1.

As for the fillers of the predicate slot (see analysed examples in 5.4.1 — 3) we should like to make the following observations:

(a) Though f.n.1, p. 30 reads: "no simple definite noun occupies the predicate slot", such nouns do appear in the *P* slot in those sentences in which the *S* slot is occupied by a demonstrative: [*'a:di*]; the series [*da*] and the series [*'aho*], or by an independent pronoun:

[*dá + hikkita:b #*] "this is the book"

[*'áanal — muhândis #*] "I am the engineer" etc.

Such sentences are quite usual and the above quoted assertion is obviously a slip of the pen.

(b) A definite noun may also occur as a predicate if, after the nominal subject, it is introduced by an independent pronoun, in agreement with the subject:

[*'ilwálad | húwwal — 'ayyâ:n #*] "the boy is the ill one"

The pronoun has here a "disjunctive function" as signal for the *S+P* structure (which, otherwise, would be an *NPd = Nd + Adj_d*).

(c) No example at all is given for an adverb occupying the *P* slot. The locative adverbs [*hina*; *hina:k*; *fo:'...*] and the manner adverb [*kida*] may appear in this position:

[*húwwa + fó:' #*] "he is upstairs"

[*'ána + kida #*] "that's how I am" (*lit.* "I am so")

(d) The independent pronouns may occur in the *P* slot:

[*dâ + húwwa #*] "that is him"

It is to be noted that for this example the reversed order is as usual as the above one.

(e) also the demonstrative series [*'aho*] and [*'a:di*]:

[*'aná + 'ahó #*] "here I am"

In 5.7 we are told that "some non-verbal sentences occur with the order of the subject-predicate reversed" but no rule is given as to when this reversed order is to be met. It must be said that the reversed order is compulsory when:

(1) *S* is an indefinite nominal (*Ni*; *NCi*; *NPi*) and (2) *P* is a particle, word or phrase, or a locative adverb. Thus:

[*‘andi* + *kitâ:b* #] "I have a book" but not: * [*kita:b* *‘andi*]
and:

[*šibbâ:k* — *ittazâ:kir* + *hinâ:k* #] {*S* (= *NCd*) + *P* (= *Adv*)}
"the box office is there"
but:

[*hinâ:k* + *šibbâ:k* + *tazâ:kir* #]
{*P* (= *Adv*) + *S* (= *NCi*)}

"a box office is there" (in this case the normal *S* + *P* order is not admitted).
also:

[*fi:* + *kitâ:b* (+*gidi:d*) #] {*P* (= *fi:*) + *S* (= *N(P)i*)} "there is a (new) book" (reversing *P* and *S* would give an ungrammatical sequence).

In 5.6. it is shown that "non-verbal sentences (...) may be transformed into verbal sentences by inserting a [*ka:n*] verb before the predicate" (For sentences not undergoing such a transformation see 5.6.1. and above, p. 236(c). The form of the resulting sequence after this transformation is shown to be: *S* + *ka:n* + *P*. It must be said that, though this order is the most frequent, it is not the only possible one. Thus, along with [*ilwâlad* *kâ:n* *‘ayyâ:n* #] "the boy was ill", we may hear:

[*kâ:n* — *ilwâlad* + *‘ayyâ:n* #] and even [*kâ:n* + *‘ayyâ:n* | *ilwâlad* #]

In 5.7.1. it is shown that "not all non-verbal sentences may be reversed without producing ungrammatical sequences". We quite agree with the author that, for normal speech, "sentences with an indefinite noun predicate will produce an ungrammatical sequence if reversed", but one of the two examples given for such an ungrammatical sequence seems to us possible in strongly emotional expression, as an echo question, if read with the adequate intonation contour:

[*sikirte:ra* — *lbînt* ||] "Is the girl really a secretary?"

One of the most important contribution of the reviewed study to the syntax of CEA, seems to us to be included in sections 5.9. and 5.10.,

¹ /*fi:*/ is phonemicized by the author as /*fi:h*/ (a widely used phonological free variant) and analysed as: particle + pronominal suffix (5.7.). This analysis, clearly influenced by historical considerations, is not justified by the synchronical consideration of the actual fact of language: (a) /*fi:*/~/*fi:h*/ show no sign of agreement between the hypothetical pronominal suffix and the subject (*S*) /*fi:* + *kutub* (~*bana:t*; *wila:d* etc.) /; (b) the negative form of this particle, for both above mentioned variants, is /*mafi:š*/, showing no /*h*/, whereas the usual combination between preposition /*fi:*/ and *Pron* 02 gives /*mafi:hú:š*/ or /*mafi:hš*/. For this reason we should rather consider /*fi:(h)*/ as a single morpheme appearing only in the *P* slot of *S_i* sentences of structure *P* + *S_i* (where *S_i* = indefinite subject) and semantically expressing "existence".

in which the author discusses the possible expansions of the subject and predicate slots of the non-verbal declarative sentence, stating some restrictions on agreement rules governing different combinations of subject-predicate fillers.

As a general observation, it should be pointed out that many rules here in established for different types of *NPs* and *NCs*, as well as those established for the expansion of the *S* slot¹, are not strictly limited to the non-verbal sentence (*S*₁) but obtain also in the verbal sentence (*S*₂). Therefore we consider that for a better economy of the description, the study of those structures common to both *S*₁ and *S*₂ sentences, would have had a better place in separate previous chapters, analysing the tactics of such phrases and their possible expansions. If so, the chapters dedicated to *S*₁ and *S*₂ would deal only with those problems of structure, order of items, restriction and agreement rules that are strictly limited to their hierarchical level.

From the maximum expansion of *S*₁ (given by the example: [kull — il' 'ašar + šunaʔ — iggild — il'adi:ma + 'awi + di| 'illi filmaxzan| mawgu:da + dayman + taht + tašarrufak| fi'ay + wa't #] there are established 2 positions preceding the subject (marked by —) and five positions following it (marked by +), as well as different possible positions for the adjectival predicate and the nominal predicate. It should be mentioned that a number of pertinent observations are made in these paragraphs concerning the occurrence and position of numerical modifiers, the quantitative modifiers ([kull], [ʔay] etc.)², adjectives, adverbials, comparison adjectives etc. To this we may add some minor remarks:

In 5.9.7. (b) although it is said that [ya... ya] does not link nominals in the subject slot of *S*₁ sentence, we feel that, in some instances, it does, as in:

[ya húwwa |yá — nta|kaddâ:b #] "either you, or he is a liar", which alternates with [ya húwwa kaddâ:b| yá — nta kaddâ:b #]

The construction ['ahsan min...], discussed in 5.9.9.1., apart from a plural or collective definite noun, may be also followed by items such as: [ge:ru]; [bala:š]; [mafi:š] etc.; the resulting expressions meaning "better than nothing".

* * *

In 5.11. the author analyses the forms of negation of the non-verbal declarative sentence. Two items of negation are established: [muš] and [ma...š], considered as "positional variants". In 5.11.2 it is stated that the two items are in complementary distribution: "[ma...š] is prebasd to pronouns, verbs and particles", whereas "[muš] is prebasd to other parts of

¹ What has been described as the expansion of the *S* slot in an *S*₁ sentence is, in 6.7. more properly named "nominal expansion" as such an expansion may as well occur as filler of the *S* slot or *O*(bject) slot in an *S*₂ sentence.

² A misprint, we think, is responsible for how 5.9.2.3.(3) reads. Probably, in the author's intention, it should read: /kull/ may be followed by: (a) definite plural: [/kùll-ittalámza|, 'anduhum ikktâ:b + dâ # / "all the pupils have this book"; (b) indefinite singular: /kùll + + tilm:iz| 'ánduk — kftâ:b + dâ # / "every pupil has this book". We have put between brackets what we suppose is the missing part.

speech (nouns and adjectives)". Real facts of language seem to be somewhat more complicated than this probably tentatively established rule. Trying to state a more adequate rule, the reviewer has come to the conclusion that, in the non-verbal sentence (S_1), those two items are rather in *partial complementation* than in *complementary distribution*.

The established common environments for both items are:

(a) the S_1 sentence of the structure $S + P$ (in this very order). In all S_1 sentences in which P follows S [muš] and [ma + $Pron_{s_1}$ + š]¹ can alternate freely before the negative predicate, except when the P slot is filled by an independent pronoun ($Pron_{s_1}$). Thus, the examples:

[ilwalad + 'ayyan: #] (or [...gay~maḍru:b~filbe:t~ ma'a:ya~fo:'] etc.). "the boy is ill" (or "is coming~beaten~ in the house~with me~upstairs etc.")

have as negative corresponding forms:

[ilwalad muš (~mahuwwa:š 'ayya:n #] (or' ... gay~ maḍru:b~filbe:t~ ma'a:ya~fo:' etc.) "the boy is not ill" (or "is not coming~beaten~with me~upstairs etc.)².

(b) Apart from the pre-predicational position, mentioned by the author for the two discussed negative items, we could identify a context in which these "negative particles" may also occur before the subject. This is the case with the S_1 sentences in which the S slot is occupied by a demonstrative pronoun of the [da] series or a $Pron_{s_1}$, while the P slot is occupied by an Nd or an NCd . Example (e) in 5.4.1. can have the two following negative forms:

[dâ + muš (~mahuwwa:š) + šibbâ:k - ittazâ:kir #] along with [mûš (~mahuwwa:š) + dâ|šibbâ:k - ittazâ:kir #] "this is not the box office".

Also a sentence like:

[húwwa - dduktû:r (bitâ'na) #] "he is the (our) doctor" may appear in the negative forms as:

[huwwa + muš (~mahuwwa:š) - idduktû:r (bitâ'na) #] or

[muš + húwwa - dduktû:r (bitâ'na) #] or

[mahuwwâ:š - idduktû:r (bitâ'na) #] "he is not the (our) doctor".

The specific environment in which [muš] only, appears is: the negative declarative S_1 sentence of structure $S + P$, when the P slot is filled by an independent pronoun ($Pron_{s_1}$). Example: [dâ muš húwwa #] "that is not him" whereas * [da mahuwwa:š huwwa] does not occur.

¹ The way in which the pronoun combines with /ma...š/ is given in 5.11. (2). /mahuwwa:š/ alternates with /mahu:š/ and /mahiyya:š/ with /mahi:š/ as free variants.

² When both /muš/ and /ma...š/ can alternate, apart from the pertinent observation made by the author in 5.11.1. stating that "more often the /ma...š/ variant is used when the subject is of considerable length and the pronoun is introduced with a resumptive function", it could be added, that, after a subject of usual length, this variant gives the statement a rather more emphatic expression: /húwwa + mûš + 'abî:t #/ "he is not silly"; /huwwa + mahuwwâ:š + 'abî:t + / could be translated: "he is not silly at all".

+ ká:m|]. As for ['izza:y], it may occur at the end of the sentence only if followed by a pronominal suffix (*Pron₀₂*) in grammatical agreement with the subject:

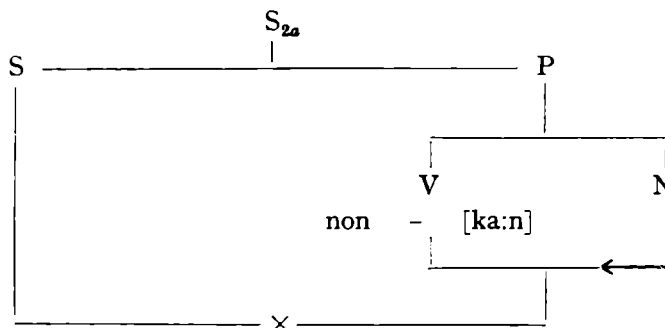
['izzây - axú:k|] or ['axú:k | 'izzây - yu|] "how is your brother?"

Chapter VI deals with the verbal sentence (S_2) which is divided into two sub-types: the [ka:n] sentence (S_{2a}), considered as a transform of S_1 , and the non-[ka:n] verbal sentence (S_{2b}). The structural differences between these two sub-types are largely discussed, taking into consideration the different transform potentials of both structures and the relations established in each sub-type between the verb and the nominals.

In our opinion, the relation between [ka:n] and nominal₂ (NL_2 in the following example) is not, as the author mentions, one of exocentric complementation (p. 56), but rather an endocentric relationship. Taking the example given by the author:

NL_1		V		NL_2
[hiyya + mudarrisa #]	+	ka:nit	+	mudarrisa #]
"she		was		a teacher (fem.)"

and using the omission test, we can easily see that by dropping [ka:nit] there is left [hiyya + mudarrisa #] (an absolutely grammatical sentence) "she is a teacher" whereas by dropping [mudarrisa] we obtain * [hiyya ka:nit #] which is ungrammatical. Thus, [mudarrisa] is to be considered as the nucleus and [ka:n] as the satellite in an endocentric relationship going in opposite direction to that existing in an S_2 sentence between a transitive verb and its object. The difference in the relations between V and NL_2 in an S_{2a} and, respectively, in an S_{2b} is not in the nature of the relationship but in its *direction*: from NL_2 as nucleus to [ka:n] as satellite in S_{2a} , and from V as nucleus to O (bject) as satellite in S_{2b} . The scheme presented by the author for the above given example of an S_{2a} may thus be modified to:



In 6.5.13 – 15. the author discusses the intermediate status of the passive and active participle as verbal adjectives. It is underlined, with convincing arguments, that a sentence like: ['itṭarabf:za + maksú:ra #] ($S + PPtcle$) may be considered "as a sub-type of S_1 or a transform of the passive sentence".

The criterion of distribution used in 6.5.14. for establishing that the active participle (of the [fa:him] type) constitutes "a class of dual membership related to both verbs and adjectives" and labelled *VerbAdj* could be extended to the "passive participles". These too show in some contexts a specific distribution. Thus, in [ʔilħudu:m + maɣsu:la + biṣṣabu:n #] "the clothes have been washed with soap" no adjective such as [be:ða; gidi:ða etc.] can replace [maɣsu:la]. Nevertheless, the author has underlined the strong relationship between forms like [maɣsu:la] and [ʔitɣasalit] by an optional transformation formula (p. 66).

In 6.6.2. the author discusses the fillers of the verbal slot in S_{2b} . There is established a distinction between a word verb (wV) and a phrase verb (pV). The criterion for discriminating between wV and pV is stress; the first has only one major stress: [biyiktib]; the second, more than one: [rû:h + šú:f].

Paragraph 6.6.2.2. discusses the aspect-tense implications of the wV fillers. To the given aspect-tense values of the suffixed form ("perfect"), we may add one: future time implied in some optative constructions like:

[ʔinšalla + ma (ʔannak) rūht #] "may you never go!" (see 6.8.1)

In 6.6.2.3.2. the [ha-] (phonological variant [ħa-]) prebased forms is shown to denote "strictly future action". No mention is made, here or elsewhere, of the item [ra:ħ] as word signal for future time, immediately preceding the prefixed form with which it forms a phrase verb: [râ:ħ + yiktib #] "he is going to write; he will write".

Paragraph 6.6.2.4. deals with the time denoted by the active participle, shown to have a wide time range, which also depends on the lexical content of the verb. To the three values indicated by the author (future, present and timeless validity), we may add a past time denotation with some verbs: [ʔâna wâ:kil #] "I have eaten".

By means of transformation potential, time adverbials, locative adverbials and manner adverbials are established in 6.7.1.-3; their internal structure and distribution being analysed clearly and thoroughly in 6.7.4.-6. One may ask, however, in which of these classes would be listed verbal modifiers like [marrite:n] "twice"? How should we analyse sentences like [ṭili' + muhândis #] "he became an engineer" or [ba'a + mudir #] "he became a director"? The last two sentences should, in our view, be considered as S_{2a} sentences in which [ba'a] and [ṭili'] are verbs of the [ka:n] class. The author's view may coincide with the reviewer's as suggested by 6.3., in which [ba'a] is listed among [ka:n] verbs. If so, [ṭili'] and, possibly, similar other verbs, are to be considered as verbs of dual membership belonging to both [ka:n] and non-[ka:n] classes.

In 8.2.3. it is stated that "suprasegmental linkage in compound sentences permit a maximum of three clauses". In our opinion, this is rather a statistical stylistic problem than a strictly structural one, as it seems to us, that is some strongly emotional sentences, the established limit may be overleapt [kálb| ħumâ:r| ṭó:r| zayy + ba'ðu #] "[call me] dog, ass, ox, whatever you wish!"

In 8.2.4. [ya...ya], it is said, never links S_1 clauses, yet we think that sentences like: [yâ — na + kaddá:b | yahûwwa + kaddá:b #] "I am liar, or he is a liar" do occur in *CEA*.

For the adjectival clause (8.3.4.2) only the clauses introduced by ['illi] are taken into consideration, i.e. those clauses having a definite antecedent¹. We have already underlined (see above, p. 232-3) that, in our view, the clauses modifying an indefinite nominal (n , NC , $NP = Ni$, NCi , Nli) are to be considered — according to the grammatical function and to distribution criteria — adjectival clauses, introduced without segmental linker. The parallelism in the following examples is striking:

- (a) [sanadí: + hāmra #] "red boxes" ($Ni + Adj_i$)
- (b) [sanadí: + lōnha + 'āḥmar #] "*lit.* boxes which are red coloured" ($Ni + Adj_{S_1}$).
- (c) ['issanadí + 'ilḥamra #] "the red boxes" ($Nd + Adj_d$)
- (d) ['issanadí: + illi + lōnha + 'āḥmar #] "the boxes which are red coloured" ($Nd + 'illi + Adj_{S_1}$)

As for the status of ['illi] the author considers this item to be a "noun" when introducing a noun clause (i.e. when having no antecedent) and a "particle - conjunctive", when introducing an adjectival clause (related to an antecedent) (p. 100). From the above examples it can easily be seen that ['illi] occupies in the adjectival clause, in ex. (d), the slot of the article preceding the adjectival word, in ex. (c), whereas the absence of article ['il-] in ex. (a) corresponds to the absence of ['illi] in ex (b). These facts determine us to see in ['illi], as pointed by E. Benveniste, a sort of article for the whole adjectival clause, the signal marking its "definite" status. This view is corroborated by another fact of *CEA*, illustrated by the perfect equivalence of ['il-] and ['illi] in constructions having an Adj_C modifying an Nd . Example: ['ilwálad — il'ali:l — il'ádab #] ($Nd + Adj_Cd$) "the ill-bred boy", equivalent to ['ilwálad — illi + 'ali:l — il'ádab #]².

As for the status of ['illi] in a noun clause, rather than seeing in it a "noun", we would say that it is a signal marking the "nominalization" of such clauses.

Chapter IX is an attempt of discourse analysis in *CEA* based on a corpus, for which a sample is given in an appendix.

It seems to us that an incongruity exists between what is said in 3.6.1. about the relationship between a nominal and a preposition, which is considered to "occupy a satellite status in an endocentric construction where head is a noun or a noun phrase" and the way in which, in 9.11. (p. 103), this relationship is analysed in [fi-ttilifo:n], where it is marked by X (= exocentric relationship). In our view, this last interpretation of the relationship is the suitable one (as neither constituents can fill the slot of the structure resulting from their union).

¹ An example for an adjectival clause without /'illi/ is given in 8.3.2. (1), but it is considered as a "dependent clause" without defining its precise nature.

² This equivalence is also present in S_1 sentences having an Nd in the P slot: /húwwal — 'ayyá:n # /and/ húwwalli + 'ayyá:n # / "he is the ill one".

In conclusion, we would like to say that, as far as we know, this is the first rather comprehensive study of the syntax of an Arabic dialect based on modern descriptive linguistics, and although the author points out that this syntax is nothing more than a synopsis (p. 32), it gives a clear image of the most important syntactic structures in *CEA* of interest not only to all the specialists who work in the field of Arabic linguistics, but also to those linguists concerned with structural syntax, in general.

Robert Mantran, LA VIE QUOTIDIENNE À CONSTANTINOPLE
AU TEMPS DE SOLIMAN LE MAGNIFIQUE ET DE SES
SUCCESEURS (XVI^e ET XVII^e SIÈCLES),
Paris, Hachette, 1965, 319 p.

« Celui qui écrit l'histoire et sent qu'il est appelé à l'écrire — opinait le grand historien N. Iorga — doit, avant tout, être bien convaincu qu'il décrit une vie et non une série d'actions mécaniques... »¹ Car, ajoute-t-il, « au-delà de la connaissance et de la critique des sources, on lui demande l'intelligence humaine de la personne qui a été, on lui demande de le ressusciter par la compréhension... par la sympathie et par ce don que les Grecs nommaient « poiesis », c'est-à-dire création »².

Ainsi donc, conclut Iorga, « pour écrire l'histoire il faut une nature d'artiste »³ (j'aurais voulu, pour ma part, avoir un plus grand talent poétique, pour être plus près de la vérité⁴).

A notre avis, aucune des qualités requises à un historien authentique selon notre grand savant ne fait défaut à Robert Mantran, maître de conférences à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Tunis, l'auteur de cette merveilleuse synthèse consacrée à la vie de Constantinople aux XVI^e et XVII^e siècles⁵.

Cet ouvrage offre, en effet, non seulement une solide information, une présentation rigoureuse et compétente des données des événements, mais aussi une chaude compréhension de l'âme et de la civilisation du peuple turc, avec ses croyances, ses coutumes, ses satisfactions et ses tracasseries de la vie de tous les jours.

L'Istanbul de l'époque de Süleyman Kanouny et de ses prédécesseurs, l'auteur l'a si intensément vu, vécu et senti, que lisant le volume on se croirait installé commodément dans un fauteuil, à voir un film sur la vie d'autrefois de Constantinople, dans tous ses détails. Or, cela n'aurait pas

¹ N. Iorga, *Generalități cu privire la studiile istorice* (Généralités sur les études historiques), II éd., Bucarest, 1933, p. 44.

² *Ibidem*, p. 160.

³ *Ibidem*, p. 47.

⁴ *Ibidem*, p. 348.

⁵ R. Mantran est déjà connu par une série d'ouvrages : *Règlements fiscaux ottomans : les provinces syriennes*, en collaboration avec Jean Sauvaget, Publications de l'Institut français de Damas, Ed. M. Maisonneuve Paris, 1951 ; *Turquie*, Ed. Hachette, Paris, 1955 ; *Règlements fiscaux ottomans. La police des marchés de Stamboul au début du XVI^e siècle*, dans « Les Cahiers de Tunisie », IV, 14 (Tunis, 1956) ; *Histoire de la Turquie*, Paris, 1961, 122 p. ; *Inventaire des documents d'archives turcs du Dar-El-Bey (Tunis)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1961, 131 p. ; *Istanbul dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Essai d'histoire institutionnelle, économique et sociale*, Paris, 1962, 734 p.

été possible sans cette «poiesis» dont parle Iorga et que Mantran possède au plus haut degré.

L'ouvrage est écrit avec passion et talent, aussi le lit-on à perte d'haleine de la première à la dernière page. Quelques exemples confirmeront nos dires. Ainsi, dans la vision de Mantran, l'assuat de Vienne est pour l'Empire ottoman le «chant du cygne (p. 21); après Sélim II, les institutions ottomanes commencent à souffrir de «sclérose» (p. 189); parlant de la vie des courtisans et des domestiques du palais des sultans, Mantran s'exprime en ces termes : le souverain «tient entre ses mains leur sort, heureux ou malheureux; avec des princes fantasques ou influençables, la situation d'un homme se défait aussi vite qu'elle s'est faite» (p. 84).

La vie quotidienne à Constantinople comprend un court avant-propos (pp. 6—8), une introduction. Un peu d'histoire (pp. 9—22), 5 chapitres — I *La ville* (pp. 20—60), II—III *Le milieu urbain et social* (pp. 60—189), IV. *Le milieu humain* (pp. 190—254), V. *La journée du Stamboullite* (pp. 254—293) — et une conclusion (pp. 293—295). Le volume est complété par deux cartes d'Istanbul (pp. 13, 25), par une bibliographie sommaire (pp. 296—297) et par des notes (pp. 298—317).

Dès les premières pages, le lecteur est averti qu'entre l'Istanbul turcomusulman et la Constantinople byzantino-chrétienne il n'existe pas de rupture irrémédiable, mais bien une certaine continuité, et cela en vertu d'un «ensemble de facteurs géographiques, humains et économiques» dont il a fallu tenir compte. C'est ce qui explique que «l'œuvre des sultans ottomans, et surtout ceux du XVI^e siècle, a continué l'œuvre des grands empereurs byzantins, de Constantin et de Justinien à Michel Paléologue...» (pp. 7—8).

La capitale élevée sur les rives du Bosphore apparaît «comme une sorte d'image réduite de l'Empire «la synthèse de cet Empire par ses services administratifs, ses organismes, son rôle économique et intellectuel» (p. 16). Aussi une connaissance approfondie de la capitale ottomane facilite-t-elle la compréhension des institutions ottomanes, des traits spécifiques de cet Empire réparti sur trois continents.

Le I^{er} chapitre nous offre une description détaillée de l'Istanbul — aspect général, les 3 villes (Istanbul, Galata, Bechiktach), les rues et les maisons, les monuments et édifices principaux, le commerce, le port, les échelles, etc. L'Istanbul de cet «âge d'or de l'Empire ottoman», de ce «siècle de Süleyman», est, selon Mantran, la ville «la plus grande» (avec près de 500 000 habitants) et «la plus belle de l'Ancien Monde» (pp. 35, 63). Dans la conception des sultans, cet éclat sans pareil de la capitale musulmane était le symbole de la victoire de l'Islam sur la chrétienté.

Cependant, les besoins de consommation d'une population aussi nombreuse et qui ne cessait de croître, d'une Cour d'une importance et d'une pompe inouïes, des janissaires en garnison dans la ville, ainsi que l'énorme développement des constructions, tous ces facteurs ont déterminé «un commerce à sens unique : un commerce d'importation portant sur le ravitaillement en vivres, les biens de consommation, les matières premières destinées à être transformées par les artisans ou les ateliers gouvernementaux»

(p. 58). Ainsi, Istambul « n'est pas une ville productrice : ce qui s'y fabrique est destiné uniquement à l'usage et non pas à l'exploitation » (p. 59).

Deux paragraphes spéciaux (pp. 60—71) sont consacrés à la population de la capitale ottomane — nombre, densité, répartition ethnique et religieuse, les minoritaires. A ce propos, on apprend que Bajazet II « installe à Constantinople des Valaques, qui s'établissent à proximité de la porte de Silivri » (p. 61) Ces « Moldo-Valaques », ainsi que « des Serbes » sont « marchands de fromages, de viande boucanée, de fruits et de légumes » (p. 70).

L'auteur loue la tolérance religieuse des Turcs musulmans, soulignant que « le pogrom est, alors, inconnu en Turquie et, même si les communautés ne ressentent pas les unes pour les autres une grande sympathie, il n'y a jamais d'hostilités ouvertes, ni même de sévices bien graves » (p. 64).

Au sous-chapitre « Sultans et grands dignitaires ottomans » (pp. 78—83), Montran brosse un vivant et chaud portrait de cette grande personnalité qui fut Süleyman Kanouny.

Commentant la « loi du fratricide » promulguée par Mahmud II, le savant français montre que « l'idée qui présida à cet édit était que la mort d'un prince était moins désastreuse que la perte d'une province ; cette idée n'était d'ailleurs pas une innovation ottomane : elle avait auparavant été appliquée chez les Arabes, chez les Byzantins et même dans certains royaumes chrétiens. En somme il s'agit là de l'application rigoureuse d'une sorte de raison d'Etat » (p. 81).

« Par suite de l'application de cette loi, du début du XVI^e siècle à la fin du XVII^e siècle soixante princes de la famille ottomane passent ainsi de vie à trépas sur l'ordre du sultan régnant : tableau peu édifiant, mais qui ne choquait nullement les contemporains. Le résultat, en tout cas, a permis à l'Empire de ne pas connaître les sécessions, ni les divisions » (p. 82).

Le III^e chapitre *Le milieu urbain et social : les activités économiques* (pp. 118—189), traite des différents aspects de la vie économique et sociale à Istanbul aux XVI^e — XVII^e siècles : les corporations (pp. 118—133), les commerçants (pp. 133—147), l'artisanat et l'industrie (pp. 147—152), les étrangers (pp. 159—173), approvisionnement et ravitaillement (pp. 178—181), marchés, bazars, boutiques, monnaies, etc.

Nous avons retenu les soins particuliers accordés par les autorités au problème de l'approvisionnement de la Capitale impériale. « Les voyageurs européens — souligne R. Mantran — ont été frappés par l'abondance et le bas prix des vivres à Constantinople » (p. 171), tout en reconnaissant que « la condition du Stamboullite (moyen, M.M.) sans être plus mauvaise que celle du Parisien et du Londonien... est, parfois soumise à des difficultés » (p. 159).

Un chapitre d'un grand intérêt est celui intitulé *Le milieu humain* (pp. 190—254), qui aborde les problèmes concernant la famille (pp. 190—202), la maison (pp. 202—212), la religion (pp. 212—220), l'éducation (pp. 220—230), la vie intellectuelle et artistique (pp. 230—245) et « un élément exceptionnel : le Palais » (pp. 245—254).

En ce qui concerne la famille, et en particulier la raison de la polygamie des Turcs — qui est d'ailleurs limitée à un cercle restreint d'hommes for-

tunés, capables d'entretenir plusieurs épouses — l'auteur montre que « rien n'égale pour un musulman en général et pour un Turc en particulier le fait de pouvoir assurer sa descendance mâle... » Or, s'il y a plusieurs épouses, « l'héritier qu'une épouse ne peut lui donner peut l'être par l'autre » (p. 194). Le *pater familias* tient particulièrement à cette descendance masculine, parce que son fils portera, outre son propre nom, celui de son père, il défendra l'honneur de la famille, etc. (p. 195).

Dans ce même sous-chapitre, des pages pleines de pittoresque sont consacrées aux cérémonies qui accompagnent la grande triade de la vie : la naissance, le mariage, la mort (pp. 197—202).

Le système de vie séparée des hommes et des femmes chez les Musulmans — caractéristique pour la Turquie à l'époque décrite et postérieurement — donne lieu au commentaire suivant : « Au fond on pourrait dire que ce système est établi en vue de contribuer à la tranquillité du père de famille, du maître de la maison, pour lui permettre de savourer délicatement, à l'abri des soucis, le moment qui passe ; cette notion du *farniente*, de la *dolce vita* avant la lettre, apparaît dès le XVI^e siècle à Istanbul, au moment où, enrichis par les conquêtes, les Ottomans veulent goûter les plaisirs légers de la vie et commencent par mettre en application ce désir dans ce que la vie leur offre de plus matériel : l'existence quotidienne, la maison d'habitation, dans laquelle ils s'ingénient à multiplier les éléments du confort pratique — adapté à leur genre de vie — et, par suite, le confort moral » (p. 211).

Passant en revue la vie intellectuelle et artistique, l'auteur relève que si l'architecture, la calligraphie et la miniature connaissent durant ce « siècle de Süleyman » le plus grand épanouissement — et il convient de souligner qu'en architecture les Turcs n'ont pas copié servilement les modèles byzantins, mais ont su trouver des solutions originales — en revanche la médecine, l'enseignement, la théologie, la poésie, etc se sont maintenus dans leur stade traditionnel.

Le dernier chapitre, *La journée du Stamboullite*, nous informe sur « les actes de tous les jours » (pp. 254—275) et sur « les distractions » (pp. 275—283) de celui-ci.

Selon R. Mantran, la philosophie pratique du Turc moyen consistait avant tout en « une sage lenteur » (le *Festina lente* d'Horace !) : « rien ne presse, tout finit pas avoir une conclusion, c'est là l'expression de la philosophie pratique du Turc » (p. 256). Et l'auteur ajoute : « Dans l'ensemble, le Turc est un individu calme, ennemi des grands mouvements d'humeur : il laisse cela à la soldatesque, à la racaille des tavernes (p. 274). De même, le Turc est sobre (p. 263), « calme », « il n'est pas fanatique » (p. 274).

En *Conclusion*, l'auteur qui, en tant que membre de l'Institut français d'archéologie de Stambul et chercheur assidu des archives d'Istanbul, a vécu longtemps dans cette ville et a étudié de façon approfondie la civilisation ottomane et la psychologie du peuple turc, formule les idées suivantes :

« L'usage a prévalu en Occident de considérer le Turc comme un barbare, féroce, cruel, sanguinaire. A lire les récits des voyageurs européens qui ont

visité Istanbul et parcouru l'Empire ottoman aux XVI^e et XVII^e siècles, il n'y apparaît guère. Ce qui ressort au contraire, c'est l'absence de fanatisme à l'égard des étrangers, c'est le goût des belles choses, c'est la douceur de vivre : tableau idyllique, qui dépasse certainement la réalité, mais qu'on ne saurait sous-estimer, surtout si l'on compare la vie des Stamboullites à celle de leurs contemporains de Paris, de Londres ou de quelque autre grande cité d'Occident.

Il reflète une civilisation mal connue, mais qui n'en a pas moins été capable de faire de Constantinople-Istanbul la première ville du vieux monde, en un temps où l'Occident n'avait pas encore totalement accaparé l'histoire... » (pp. 294—295).

L'ouvrage de R. Mantran représente donc une tentative réussie — à notre avis — de réhabilitation des Turcs aux yeux de l'opinion européenne et, par cela, un acte de culture des plus remarquables. Il faut louer sans réserve la démarche scientifique du prestigieux historien français visant à faire admettre aux Européens, ou, plus exactement, aux « Europo-centristes » la noble idée que tous les peuples du globe, y compris les Turcs, ont fourni leur contribution au trésor de la civilisation humaine (« la civilisation ottomane n'est pas un vain mot », p. 21) que l'esprit humain, par-delà l'espace et le temps, est partout et toujours le même.

Après avoir souligné les éléments positifs de cette remarquable synthèse, nous devons ajouter qu'un certain nombre d'affirmations de l'auteur nous paraissent insuffisamment argumentées et peu convaincantes : par exemple, que le déclin de l'Empire ottoman serait dû, en premier lieu, à un complexe de supériorité (p. 189) des Turcs qui, « vivant sur l'idée de la supériorité du monde turc et musulman sur la chrétienté... ne font aucun effort de création, de rénovation, d'adaptation à des conditions nouvelles » (p. 20).

Conformément à la conception d'Arnold J. Toynbee⁶, R. Mantran soutient que la société ottomane a perdu son « élan » par suite de l'incapacité des sultans (p. 85), ce que Toynbee appelle « la faillite de la puissance de création de la minorité ». Cette manière de présenter le problème a le défaut de ne pas tenir compte des antagonismes internes et des causes économiques et sociales qui sont les causes profondes du déclin de l'Empire ottoman.

La publication du beau travail de Robert Mantran nous fait penser combien seraient nécessaires des études de psychologie sociale et historique — entreprises dans l'esprit de la pensée marxiste — sur l'histoire de l'Empire ottoman, études qui, à notre connaissance, font entièrement défaut dans la littérature turcologique est-européenne⁷.

Mihai Maxim

⁶ Cf. Arnold J. Toynbee, *A Study of History*, Londres, 1934—1954 (10 vol.)

⁷ En Occident, au Havre, apparaît depuis plus de 20 ans la « Revue de Psychologie des Peuples » (directeur Abel Minoglio). Dans le n° 2 / 1966 de la revue, Fr. Bilacois publie une étude intitulée *Le Turc : image mentale et mythe politique dans la France du XVIII^e siècle*. L'historiographie marxiste, de son côté, soutient avec de plus en plus d'insistance, ces derniers temps, la nécessité d'études de psychologie sociale et historique. Cf. Florin Constantiniu, *Psihologia socială în cercetarea istorică* (La psychologie sociale dans la recherche historique), dans « Lupta de clasă », 1967, n° 5 pp. 60—68 ; Petru Pănzaru, *Psihologia popoarelor și imagologia* dans « Lumea » 1967 n° 43 ; B. F. Porchnev *Psychologie sociale et historique*, Moscou, 1966, etc.

ACTES DU SÉMINAIRE DE LINGUISTIQUE PORTANT SUR « LES FAITS DE CONTACT LINGUISTIQUE ET LES NIVEAUX DE LANGUES »

(« *Revue Tunisienne de Science Sociales* » no 8, décembre 1966).

La « *Revue Tunisienne de Sciences Sociales* » (RTSS), publication du Centre d'Etudes et de Recherches Economiques et Sociales (CERES) de l'Université de Tunis a consacré son no 8 (décembre 1966) aux actes de ce très intéressant séminaire de linguistique, tenu à Tunis du 14 au 16 avril 1965. Organisé par la Section de Linguistique du CERES, dirigée par M. Salah Garmadi de l'Université de Tunis, ce séminaire a bénéficié de la participation de l'éminent savant André Martinet, professeur à la Sorbonne.

Il faut relever comme un fait remarquable, souligné d'ailleurs par M. Martinet, la participation à ce séminaire d'un large auditoire qui a suivi avec un vif intérêt les exposés et les communications et a participé directement aux discussions, qui occupent une bonne partie du volume. Cela pourrait s'expliquer, selon nous, par l'importance toute particulière que revêt le problème linguistique dans le monde arabe d'aujourd'hui et ses multiples implications : politiques, sociales et culturelles. D'une part, la nécessité, de plus en plus fortement ressentie de permettre à l'arabe littéral — issu de la langue classique et ayant un aspect plus ou moins unitaire dans tous les pays arabes — d'évoluer, de se simplifier et de s'adapter aux besoins de la société contemporaine, pour pouvoir servir comme instrument de culture, dans tous les domaines de la science moderne. D'autre part, l'existence de l'arabe parlé, issu de l'arabe dialectal et très différent du littéral, ayant nécessairement un caractère local et un vocabulaire limité aux besoins journaliers. Cette diglossie très accentuée met son empreinte sur toute la vie culturelle de ces pays et constitue évidemment une entrave qui retarde l'expansion de la culture. A cela, il faut ajouter le bilinguisme, ou même le plurilinguisme, fréquent chez les intellectuels arabes qui, comme tous les spécialistes d'aujourd'hui, ont besoin des langues de grande circulation pour participer à l'échange international des valeurs spirituelles.

Ce séminaire a discuté, sous leurs multiples aspects, nombre de ces problèmes, à un niveau scientifique d'autant plus remarquable que la linguistique générale structurelle est une discipline introduite très récemment dans les pays arabes, et que la Tunisie, est, si nous ne nous trompons, le premier parmi ces pays à organiser un séminaire entièrement consacré à l'analyse de tels faits.

Le Professeur Martinet a présenté trois exposés généraux au début de chacune des séances : *Qu'est-ce qu'une langue* (pp. 7—16 ; discussion pp. 17—21) ; *Bilinguisme et plurilinguisme* (pp. 57—64 ; discussion pp. 65—77) ; *Hierarchie des usage linguistiques* (pp. 103—112 ; discussion pp. 113—114), et il a tenu une conférence (hors séminaire) : *Les langues dans le monde de demain* (pp. 165—173).

Ainsi les linguistes tunisiens, plusieurs d'entre eux élèves du professeur Martinet, ont pu se faire une image synthétique de ces problèmes présentés par une des personnalités scientifiques les plus autorisées dans le domaine, alors que l'auditoire large des non-spécialistes a pu se familiariser avec les

principales notions de la linguistique générale, touchant plus ou moins directement la situation linguistique du monde arabe. L'autorité du professeur Martinet a été d'ailleurs invoquée, à plusieurs reprises, au cours des vives discussions qui ont suivi les communications des chercheurs tunisiens.

M. Salah Garmadi a présenté la communication : *Quelques faits de contact franco-arabes en Tunisie* (pp. 23—43; discussion pp. 44—56). Elargissant son domaine d'investigation concernant les différents aspects de la langue arabe écrite en Tunisie¹ S. Garmadi a étayé son exposé d'observations tirées de la presse, la radio, les enseignes, etc... Il y relève une série de faits extrêmement intéressants concernant la phonétique, la morphologie, la syntaxe et le lexique, où l'influence du français s'est faite sentir. Comme M. Garmadi l'a lui-même signalé, en invitant les chercheurs à entreprendre de tels travaux pour établir d'une manière scientifique la nature réelle et la dynamique structurelle de l'arabe moderne, il faut faire part, évidemment, non seulement aux influences extrinsèques de telle ou telle autre langue, mais aussi à l'évolution propre de la langue. Il faudrait mettre en relief aussi l'influence de l'arabe dialectal, ainsi que celle de l'arabe littéral d'Orient, car, selon nous, en dépit de quelques différences mineures sur le plan local, surtout lexicales, l'arabe littéral moderne a un caractère bien unitaire. Comme l'a apprécié le professeur Martinet, l'exposé de M. Garmadi « peut rester un modèle » (p. 147).

M. Ahmed El Ayeb a présenté la communication : *Le parler de quelques ouvriers de Lamta (Sahel) travaillant en France* (pp. 79—55; discussion pp. 96—101). Basé sur une enquête socio-linguistique, cet exposé présente un parler spécial mixte franco-arabe au moyen duquel un groupe d'ouvriers originaires de ce petit village tunisien communique avec les francophones, dans leur nouveau milieu linguistique. Il faut souligner que certaines conditions sociales ont fait qu'environ un tiers de la main l'œuvre active des quelques 3000 habitants de ce village travaille en France. L'exposé relève une série de faits d'interférence, non seulement du domaine de la phonétique, de la syntaxe et du lexique, mais même dans un domaine généralement si peu perméable aux influences étrangères comme la morphologie (formation du pluriel sur le pluriel « brisé » des noms arabes et même emploi des préfixes et suffixes de la conjugaison des verbes arabes, etc.). Un fait particulièrement intéressant c'est que ces ouvriers, de retour au village natal, utilisent non seulement des mots d'emprunt qui se réfèrent aux réalités sociales spécifiques de leur milieu en France, mais « volontairement ils utilisent ce parler spécial pour faire une bonne impression, ou involontairement parce que leurs phrases véhiculent un spécimen d'un parler, reflet de contact de deux langues, le français et l'arabe dialectal » (p. 94). Le problème qui se pose naturellement c'est de savoir comment et dans quelle mesure ce parler spécial pourrait, à l'avenir, modifier le parler du village de Lamta. On est en face d'un phénomène de contact linguistique se déroulant, dans un cadre très restreint, sous les yeux de l'enquêteur. La poursuite des recherches à longue échéance, à

¹ Voir S. Garmadi, *La langue des enseignes de quelques rues importantes de Tunis*, R.T.S.S. no 3 juin, 1965 pp. 133—146, et no 7, novembre 1966, pp. 59—81.

différents intervalles, pourrait révéler des faits nouveaux qui aideraient à mieux comprendre le mécanisme intime de l'évolution d'un parler dans des conditions toutes particulières. La présentation extrêmement originale de l'exposé de M. El Ayebe a été relevée par le professeur Martinet.

Le problème de la diglossie est traité dans l'exposé de M. A. Attia : *Différents registres de l'emploi de l'arabe en Tunisie* (pp. 115—134; discussion pp. 135—149). M. Attia distingue trois registres. Deux registres qui coexistent depuis très longtemps : le *littéral*, essentiellement écrit et lu, le *parlé*, langage familial essentiellement parlé et un *troisième registre* essentiellement oral, tout récent « né du parlé et enrichi par le littéral, (qui) commence à avoir une existence propre » (p. 132). Ce dernier a l'avantage de permettre « l'abstraction et l'unité de l'expression orale à l'échelle nationale » (p. 119), en étant d'un maniement plus simple que le littéral. Ce troisième registre est employé d'habitude dans les discours politiques, les réunions publiques, dans l'enseignement, par les fonctionnaires dans leurs relations administratives orales, etc.. M. Attia s'est occupé de l'analyse de certaines particularités phonétiques et grammaticales de l'arabe littéral, tel qu'il est employé oralement par des lettrés tunisiens et égyptiens, en soulignant les écarts de la norme grammaticale. Il a entrepris, ensuite, l'analyse du troisième registre, partant d'un discours de M. le Président de la République tunisienne Habib Bourguiba. La phonologie de ce 3-ème registre « s'apparente au parlé réajusté en fonction du littéral tel qu'il est employé en Tunisie » (p. 128), quant à la grammaire « c'est celle qui subit le moins l'influence du littéral » (p. 132), alors que le lexique « s'enrichit en empruntant principalement au littéral là où le parlé fait défection » (ibid.). L'exposé de M. Attia, qui a souligné l'importance des nouveaux faits de langue pour son évolution future, tant en Tunisie que dans les autres pays arabes, a suscité de vives discussions, ce qui montre l'actualité brûlante du sujet.

L'exposé de Taïeb Baccouche : *Un spécimen de contact linguistique : la terminologie des mécaniciens* (pp. 151—164), bien qu'il n'ait pas été présenté dans le cadre du séminaire, faute de temps, n'en est pas moins lié à son thème. Cet exposé porte sur environ 150 mots du jargon professionnel des mécaniciens tunisiens — noms d'outils ou pièces mécaniques — recueillis au cours d'une enquête. La grande majorité de ces mots est d'origine française et 6 seulement sont des mots arabes. M. Baccouche a entrepris l'étude phonématique de ce vocabulaire qui, vu le très petit nombre de mots arabes, révèle, d'une part, l'absence de plusieurs phonèmes consonantiques caractéristiques de l'arabe (les gutturales, les fricatives interdentes, etc.) et d'autre part, l'existence de phonèmes étrangers (*ɸ*, *v*, voyelles nasalisées, *ü*, etc...). Les changements phonétiques subis par les mots d'emprunt sont étudiés à part, pour relever certaines correspondances consonantiques et vocaliques. Quelques remarques concernant l'aspect morphologique que prennent ces mots d'emprunt en arabe complètent l'exposé qui se termine par une liste alphabétique des mots étudiés. Il y est dressé aussi un tableau de fréquence des phonèmes.

Le séminaire de linguistique de Tunis nous fait penser, comme le soulignait M. Martinet, que cette ville deviendra un centre important des études

linguistiques arabes, dans le sens de la linguistique moderne. Alors que la linguistique dans les pays arabes était, jusqu'il n'y a pas longtemps, préoccupée à peu près exclusivement de la langue classique et avait un caractère nettement normatif, les recherches de la Section de linguistique du CERES sont axées, comme le souligne M. S. Garmadi, sur l'étude scientifique de « toutes les espèces d'arabe employées en Tunisie, de la langue écrite au plus petit parler » (p. 24). Le séminaire a montré que cela n'est pas simplement un principe qui équivaut à tout un programme, mais que les chercheurs tunisiens, accoutumés aux méthodes de la linguistique structurale, les appliquent avec succès à l'étude scientifique, objective, des différents aspects de leur langue, en pleine connaissance des responsabilités qui leur incombent.

Y. GOLDENBERG

Dimitri Baranki, PHOENICIA AND THE PHOENICIANS, Beyrouth, 1954, 22 x 15 cm, XII + 128., 1 carte, 10 planches hors-texte et nombreux dessins dans le texte.

Ainsi qu'il l'expose dans la préface, l'auteur s'est proposé de mettre à la portée du visiteur des informations sur le Liban plus complètes que celles fournies par les guides existants ou par les interprètes locaux.

Tout naturellement, l'ouvrage débute par un court chapitre de géographie. La situation du Liban actuel dans l'espace correspond, en gros, à celle de la Phénicie d'autrefois. Les particularités du sol ont exercé une influence profonde sur l'individu. Le terrain montagneux, peu propice à l'agriculture et à l'élevage, a obligé les Phéniciens de l'antiquité d'orienter leur activité vers le commerce sur mer.

L'auteur définit ensuite le peuple, ou plutôt les peuples qui ont habité dans l'antiquité cette étroite bande de terre comprise entre la Méditerranée et la chaîne du Liban. La population proto-chananéenne fut submergée vers le III^e millénaire av. n.è. par la vague sémite, suivie des Amorrites (des Sémites également), puis, au cours du II^e millénaire, des Egéens, que les annales égyptiennes nomment les « peuples de la mer ».

Nous ne partageons pas l'opinion de l'auteur suivant laquelle les Phéniciens seraient parvenus à la domination des mers en leur qualité de descendants des Achéens, dont ils auraient hérité les légendes touchant leurs innombrables exploits maritimes (p. 10). A notre avis, les Phéniciens y ont été poussés par une nécessité économique impérieuse, découlant du relief montagneux de leur pays, qui les obligeait à se tourner vers la mer pour assurer leur subsistance.

Il ressort du chapitre III de l'ouvrage que l'auteur possède de solides connaissances sur l'histoire de la culture du Proche-Orient depuis le paléo-

litique jusqu'après l'âge du fer. Il est au courant des résultats des fouilles archéologiques de Byblos (Dunand), de Ras-Shamra (Scheffer), de Sidon (Contenau) et autres. Cependant nous ne pouvons le suivre lorsqu'il affirme qu'en ce qui concerne la suprématie maritime, les Phéniciens n'ont été dépassés qu'au Moyen Âge par les Vénitiens et les Génois (p. 26). C'est méconnaître les mérites à cet égard de la Grèce, qui a détruit la flotte perse (composée d'ailleurs en grande partie de navires phéniciens) et a été des siècles durant maîtresse de la mer Egée, de la mer Noire et de toutes les côtes de l'Europe Orientale.

D. Baramki considère comme pure légende la relation de l'auteur classique Ménandre au sujet de la fondation de Carthage et estime que les habitants de Tyr et de Sidon ont quitté leurs métropoles asiatiques pour la côte nord de l'Afrique, du fait de la domination dure et chauvine des Assyriens (p. 27). Nous sommes d'accord là-dessus avec l'auteur, mais ne pouvons refuser toute croyance à la légende rapportée par Ménandre; il est, en effets prouvé que toutes les légendes ont à leur base, au moins, une parcelle de vérité historique.

D. Baramki croit que les Phéniciens haïssaient les Grecs en souvenir des Achéens qui, après l'occupation de la Grèce par les Doriens, avaient assailli leurs ancêtres chananéens et en avaient occupé le territoire. A notre avis la haine des Phéniciens contre les Grecs avait une cause d'ordre strictement matériel, à savoir leur rivalité commerciale, l'accès des Phéniciens vers l'Europe orientale leur étant barré par la flotte grecque.

Le chapitre IV de l'ouvrage de D. Baramki traite de la culture phénicienne, qui est incontestablement destinée à survivre dans l'histoire de l'humanité. L'invention par les Phéniciens de l'alphabet, ou bien celle du verre sont, à elles seules, des titres suffisants à cet égard. Nous estimons, tout comme l'auteur, que Sidon, Tyr, Byblos ont dû être le siège d'une riche littérature, mais que les invasions, pillages et incendies répétés de ces villes ont causé la destruction des manuscrits, écrits sur un matériel particulièrement inflammable, le papyrus. Il est vrai que les découvertes de Ras-Shamra ont fourni de nouvelles données sur l'idéologie révélée par l'Ancien Testament. Mais il reste à voir dans quelle mesure peut se soutenir l'opinion de l'auteur sur l'antériorité des textes découverts à Ras-Shamra par rapport aux écrits proto-sinaïtiques, plus précisément aux écrits de Serabit-el-Khadem (p. 53). Nous jugeons de même douteuse l'hypothèse selon laquelle le texte de Serabit-el-Khadem serait dû à un Phénicien étant donné — ainsi que l'auteur lui-même le précise — qu'on y rencontre le terme *Balaat*, le nom de Balaat Gebal, la déesse suprême du Gebal, vénérée à Byblos (p. 54).

Nous ne pensons pas que l'institution chez les Phéniciens d'un conseil auprès du roi soit due aux Egéens (p. 55), mais qu'elle a été imposée par le peuple. Souvenons-nous de ce qui s'est passé chez un peuple voisin, Israël, du temps de Samuel. Contre la volonté de ce juge, les Hébreux demandèrent avec insistance qu'on leur donnât un roi. Mais le vieux prophète s'y opposa, montrant les inconvénients qui résulteraient pour eux de l'instauration de la royauté (I. Sam. 1, 1—20).

L'auteur conteste la thèse de l'archéologue anglais bien connu Leonard Woolley, qui admet la thalassocratie égéenne sur la Méditerranée occidentale, à partir de l'année 1200 av.n.è. Selon D. Baramki, cette suprématie, ce sont les Phéniciens qui l'auraient eue, mais il n'apporte aucun argument à l'appui de cette opinion.

Nous nous associons à l'idée de l'auteur à savoir que les objets pris par ceux qui ont exploré les cités phéniciennes et déposés dans différents musées, comme le Louvre, à Constantinople et ailleurs, soient ramenés au pays dont ils proviennent et exposés au musée de Beyrouth qui — à ce qu'affirme D. Baramki — est bien organisé et administré (p. 111).

L'auteur — qui descend lui-même des Phéniciens — a le droit d'être fier de ce peuple qui pendant quatre siècles a eu la suprématie des mers, qui a mis au point un alphabet de 22 lettres et a découvert le verre, la pourpre et d'autres produits (p. 114).

Chose curieuse, bien que plus haut (p. 10) l'auteur ait parlé de la vitalité communiquée aux anciens Chananéens par leur fusion avec les Achéens repoussés par les Doriens, jusqu'à la fin il ne croit pas que la domination des mers exercée durant quatre siècles par les Phéniciens soit due à cette fusion (p.114).

Dans le V^e chapitre, l'auteur formule une conclusion. D'habitude, montre-t-il, on juge l'importance d'un pays d'après sa superficie et les territoires étrangers qu'il a soumis. Suivant cette formule, le Phénicie ne représenterait presque rien. Et pourtant, par son commerce, elle a mis l'Orient en contact avec l'Occident. En même temps que les marchandises qu'elle transportait dans différents pays de l'Ancien Monde, elle faisait circuler aussi les idées, la culture. Par, là, la Phénicie a été l'égale des grands Empires de l'Antiquité; L'Egypte, Babylone, l'Assyrie, etc.

Nous avons entrepris la lecture du livre de D. Baramki en pensant avoir affaire à un guide du Liban. Mais nous nous sommes bientôt rendu compte qu'il s'agit d'un ouvrage de synthèse, d'une histoire de la Phénicie, qui s'adresse non seulement au grand public mais aussi aux lecteurs avertis. Par la part qui y est faite à l'histoire de Carthage (colonie phénicienne de l'Afrique du Nord), ainsi qu'aux monuments d'art et, surtout, aux monnaies découvertes en Phénicie, l'ouvrage dépasse nettement les limites d'un guide, pour devenir un excellent abrégé d'histoire du Liban antique.

L'ouvrage s'adressant malgré tout, en premier lieu, au grand public, l'auteur a évité de l'alourdir par des références aux auteurs qu'il a consultés. Pour les lecteurs de spécialité, il annonce dans la préface un nouvel ouvrage où les différentes thèses seront exposées et discutées.

Les nombreux dessins dans le texte, la carte, les dix planches hors-texte ainsi que l'index par sujets font du présent volume un instrument de travail utile. La bibliographie, en échange, est absolument insuffisante, tant comme contenu que par la manière dont les ouvrages sont mentionnés, faisant complètement défaut le nom complet des auteurs, le lieu et la date de la parution, la publication dont ils font partie, etc. Voici à titre d'exemple, comment l'auteur cite un ouvrage : Bury, History of Rome. Il est évident que, dans ces conditions, il n'est guère facile de se procurer un de ces ouvrages.

Jan Reychman, *ORIENTW KULTURZE POLSKIEGO OŚWIECENIA* (L'Orient dans la culture polonaise au Siècle des Lumières), Wrocław — Kraków — Warszawa (Ossolineum), 1964, 386. pag.

Paru il y a quelques années, le livre du savant turcologue polonais garde tout son mérite et fera — n'en doutons pas — nombre d'années encore, figure d'ouvrage exhaustif dans un domaine où les spécialistes sont assez rares. Des sources d'une richesse étonnante (la bibliographie comprend 56 pages), plusieurs index, un résumé français, une iconographie variée et choisie avec soin, ajoutent au prix de cette monographie dont le sujet offre le même intérêt pour l'histoire polonaise et pour celle de l'Europe du XVIII^e siècle.

Déjà au siècle précédent — celui du Baroque plurivalent, érudit et curieux d'exotisme — la Pologne constituait en quelque manière un terrain de passage, de contact, d'échanges de toutes sortes entre l'Orient et l'Occident de l'Europe. Echanges de divers produits, marchandises, textiles, denrées, objets d'art, qui arrivaient en Allemagne, en France, aux Pays-Bas, ailleurs encore, non seulement de l'Empire ottoman, mais de l'Empire perse, de la Chine et du Japon, à travers la Pologne. Les marchands, les intermédiaires, les hommes d'affaires, se recrutaient parmi les grands négociants polonais, souvent parmi les Arméniens de Pologne, éléments particulièrement actifs et avisés en matière de commerce levantin; parfois on trouve parmi eux des Moldaves et de Roumains de Macédoine, — et les passages concernant la contribution de ces derniers ne sont pas les moins précieux dans l'ouvrage du professeur Reychman (v. pp. 46, 55, etc.). Le XVIII^e siècle enfin, époque des voyages multiples, des négociations passionnantes, des transformations radicales dans certaines zones de l'activité politique, économique, sociale, diplomatique, vit une recrudescence de ces échanges, dont les pays roumains et la Pologne étaient les agents de liaison entre les deux moitiés de l'Europe, entre celle-ci et l'Orient musulman. On ne saurait résumer ici les pages substantielles du livre de M. Reychman, qui réunissent dans un kaléidoscope coloré et mouvant — et néanmoins parfaitement homogène et systématisé — des personnages si divers, des problèmes du commerce international à cette époque de la diplomatie, des mœurs, de l'art et des modes. Tâchons seulement d'attirer l'attention du lecteur sur deux questions, qui représentent selon nous, l'apport le plus original, le trait inédit de l'ouvrage, d'autant plus que, ces questions se rattachent directement à l'histoire de la civilisation européenne.

D'abord, le professeur Reychman relève non seulement les préoccupations polonaises concernant le monde oriental, mais en quelque sorte l'origine de l'*orientalisme* scientifique issu en partie de Pologne. On savait qu'Otwinowski fut le premier traducteur de Saadi, mais avant lui A. Czahrowski, traduisit des poèmes turcs, K. Zajerski des poèmes arabes (v. p. 182) et l'auteur a dépisté au XVII^e siècle de vraies pléiades de savants polonais à Gdańsk, Cracovie, Wrocław, Varsovie, qui traduisent, commentent, étudient le Coran, des livres hébraïques, syriaques, aramaïques, d'autres encore. Au

tournant des XVII^e — XVIII^e siècles, Andrzej Müller z Gryfina, de Szczecin, peut être considéré comme l'un des premiers orientalistes de l'Europe centrale-et il laissa à sa suite toute une école de philologues et d'érudits orientalistes. école qui prit son essor au Siècle des Lumières. C'est à ce moment qu'on vit en Pologne un intérêt puissant pour le Proche-Orient, pour les Indes, pour le Japon, illustré par des recherches linguistiques ou ethnographiques, touchant d'un côté telle ou telle discipline du domaine des études orientales, de l'autre ce domaine que l'auteur n'hésite pas à nommer « la politique culturelle » (v. pp. 86—88, 226 et suiv.)

Un autre problème, largement traité par le professeur Reychman, notamment dans le chapitre VI, est celui des contacts artistiques, des influences orientales dans l'architecture, les arts appliqués, le jardinage, le costume, aux XVII^e et XVIII^e siècles. Le Baroque d'abord, puis le Rococo, avec tout leur bagage de fantaisies bariolées d'exotisme imprévu, de « couleur locale » en un mot, avaient adopté nombre d'ornements, de raffinements, de détails inédits, puisés aux arcanes de l'art musulman. De l'arabesque subtil, cher à la Turquie et à la Perse, on passe au XVIII^e siècle aux pagodes chinoises et aux pavillons japonais. Or, c'est toujours par l'entremise de la Pologne que l'Occident arriva à connaître, à assimiler toutes ces « turqueries » et « chinoseries ». M. Reychman a démontré, textes et images en main, que ce fut aux « meczety », aux minarets, aux pagodes, aux « altany » des maisons de plaisance polonaises, que les architectes de l'Occident empruntèrent les éléments des petits édifices rococo, qui firent les délices du XVIII^e siècle. Quant à l'art horticole, on renonça aux rigides jardins à la française en faveur des parcs plus capricieux, plus proches de la nature, parsemés de kiosques invitant à la rêverie, bercés du murmure des eaux chantantes. Avant la vogue du jardin anglais, les jardins d'Ahmed III sur les bords des Eaux-Douces d'Istanbul fournirent un modèle à l'Europe occidentale. Mais ce modèle fut transmis par la Pologne, qui cultiva ce genre à partir de 1690 et surtout après la fameuse « ère des tulipes » (lale devri), lorsque les rapports turco-polonais furent si intenses (v. p. 149 et suiv.). Que la culture polonaise ait joué un rôle de premier plan non seulement par sa création propre, mais aussi comme agent d'une culture exotique, qui élargit l'horizon, qui rafraîchit, qui renouvela certaines conceptions d'art occidentales, voilà ce qui constitue un mérite incontestable au point de vue de la civilisation européenne. Mieux que personne, le professeur Reychman était qualifié de présenter ces aspects moins connus, mais qui lui sont à lui si familiers, grâce à une documentation réellement impressionnante. Parmi les références bibliographiques, on retrouve souvent les ouvrages de N. Iorga, V. Mihoedea, I. Filitti, L. Săineanu et d'autres auteurs roumains. Ce qui n'est pas pour nous étonner, car à chaque page, des Rosetti, des Mavrocordat, des Ipsilanti — sans parler des marchands et des gens d'affaires roumains — sont étroitement mêlés aux rapports turco-polonais dans la trame des événements, des problèmes commerciaux et diplomatiques, abordés par M. Reychman. Et à ce propos, il faut noter que son livre doit absolument être mis à contribution par les historiens de notre pays, qui s'intéressent à ce thème et à cette époque.

Orlinsky H. M., ANCIENT ISRAEL, 2 edition, Ithaca, New York, Cornell University Press, 1964, 21 × 14, XIV, 164 pp. 5 cartes dans le texte

Dans la collection « The Development of Western Civilizations » éditée par W. Fox, professeur d'histoire moderne de l'Europe à l'Université Cornell — collection dans laquelle sont parus jusqu'à maintenant 12 volumes de synthèse — une place de premier plan est occupée par l'ouvrage du professeur H.M. Orlinsky, auquel est consacré le présent compte rendu.

Ainsi qu'il ressort du titre, le volume porte sur l'ancien Israël, plus précisément sur l'histoire du peuple hébreu depuis ses origines jusqu'à son retour de l'exil de Babylone.

L'ouvrage du professeur Orlinsky, qui est un des résumés les plus réussis du passé reculé d'Israël réalisés, jusqu'à ce jour, constitue une admirable introduction à l'histoire du peuple hébreu. Et si nous employons le terme d'introduction nous n'entendons pas par là que l'ouvrage s'adresse aux débutants : bien au contraire, par le fait que l'auteur tient compte constamment des résultats atteints dans le stade actuel des études orientales — domaine dont fait partie l'histoire du peuple hébreu — l'ouvrage s'adresse aussi à des lecteurs plus avisés C'est ainsi, par exemple, qu'au sujet de l'exode des Hébreux d'Égypte (p. 30) l'auteur expose une hypothèse des plus judicieuses sur les motifs pour lesquels cet événement n'est pas mentionné dans les annales égyptiennes. C'est dire que l'ouvrage de H.M. Orlinsky s'adresse aussi aux spécialistes par les références continues qu'il fait aux études d'histoire ancienne du Proche-Orient, ainsi qu'aux exégèses de l'Ancien Testament, l'auteur admettant que la forme actuelle des livres de l'Ancien Testament est celle des rédactions postérieures à l'exil babylonien, elles-mêmes basées sur d'anciennes traditions orales (v. 74 et passim).

En ce qui concerne les *Habiru*, qui ont envahi le Chanaan aux XV - XI siècles (p. 15), l'auteur estime qu'il existe de bonnes raisons pour associer ce peuple aux Hébreux. Non seulement les relations bibliques situent les Hébreux dans l'orbite générale des actions de certains groupes de *Habiru*, en différents pays du Proche-Orient et à différentes époques du II millénaire, mais le terme de *Habiru* disparaît des sources non bibliques à peu près en même temps que celui de *Hébreu* cesse d'être employé dans la Bible. Avant la fin du II millénaire, les groupes de *Habiru* qui s'étaient établis, après les avoir conquis dans certains territoires, ont reçu de nouveaux noms nationaux, tels que Moabites, Ammanites, Edomites, etc., cependant que d'autres groupes ont été absorbés par les différentes communautés sédentaires parmi lesquelles ils s'étaient établis. C'est ce qui arrivé pour les Hébreux. Associés à l'origine à certains groupes de *Habiru*, les Hébreux de la Bible sont parvenus avec le temps à se constituer un patrimoine propre, dans une région bien définie, à savoir Chanaan. Ici, la nation une fois constituée, le nom d'Israélites (littéralement, fils d'Israël) s'est substitué à celui d'Hébreux.

Dorénavant, le terme biblique d'*Hébreu* ne sera plus jamais utilisé pour désigner la nation.

L'interprétation du professeur Orlinsky est séduisante (cf. J. Bóttéro, *Le problème des Habiru*, p. 198), mais elle demeure une hypothèse, si l'on songe à l'opposition permanente d'un auteur comme P. Dhorme (*Recueil*, pp. 761—762), qui affirme : « Cette lecture (Habiru — Hébreux) exclut définitivement tout rapprochement entre Hébreux et Hapiri. Nous n'avons cessé de protester contre ce rapprochement factice ».

Au sujet du terme *nabi'*, l'auteur considère que l'origine en est inconnue. En nous étayant des faits relatés dans 1. Sam., IX, 9, nous serions portés à croire que les *nebiim* furent à l'origine des voyants. L'auteur ne mentionne pas les multiples interprétations données au terme de *nabi'*, se contentant de le définir comme « celui qui parle au nom de Dieu et est l'interprète de Sa parole », définition assez juste (p. 123).

Le professeur Orlinsky adopte les opinions des critiques négatifs de l'Ancien Testament, lorsqu'il admet que les *nebiim* étaient des devins. Cependant la plupart des chercheurs qui ont abordé la question sont arrivés à la conclusion que le rôle des *nebiim* ne consistait pas à proprement parler à prédire l'avenir, mais qu'ils étaient des guides et des chefs religieux du peuple.

De même, le professeur Orlinsky affirme que les *nebiim* auraient fonctionné près la cour royale (p. 124). Mais il s'agit là d'une simple hypothèse de l'auteur, qui n'est étayée d'aucun texte précis de l'Ancien Testament. Il ressort des découvertes archéologiques plus récentes qu'ils exerçaient leur activité près des lieux réservés au culte, comme les prêtres.

Samuel, selon le professeur Orlinsky, éte le chef d'un groupe de *nebiim* (p. 124) Mais cette thèse peut difficilement être soutenue à la seule lumière des textes bibliques.

Le professeur Orlinsky montre que des groupes de prophètes sont fréquemment mentionnés du temps d'Elie et d'Elisée (p. 125) Or, à notre avis, il ne s'agit pas là de *nebiim* proprement-dits, mais seulement d'hommes religieux qui accompagnaient les prophètes et se conformaient à leur enseignement. De même, nous ne pouvons souscrire à l'opinion de l'auteur (p. 125) selon laquelle une des caractéristiques des prophètes primitifs serait la transmission de leur qualité de prophète d'une génération à l'autre, car en dehors du cas d'Elie et d'Elisée aucun cas semblable n'est rapporté dans la Bible.

Tous les chercheurs, souligne le professeur Orlinsky, ont reconnu le rôle primordial joué par la Loi dans la vie d'Israël, mais sans se préoccuper suffisamment de ce qui constitue le caractère essentiel des lois d'Israël (p. 131). Nous ne sommes pas d'avis que la législation hébraïque ait suscité trop peu d'intérêt, puisque les auteurs qui se sont occupés du passé d'Israël ont reconnu que ses lois étaient parmi les plus humanitaires du monde antique.

L'auteur affirme que les prophètes n'ont pas été des réformateurs du système social de leur temps, qu'ils acceptaient l'ordre social contemporain et qu'ils ne visaient qu'à la réforme intérieure de l'homme (p. 131). Or, en réalité, les prophètes ne se limitaient pas à une action idéologique, mais ils exerçaient à côté de celle-ci une activité pratique, allant chez les rois et réprimandant ceux qui avaient transgressé les commandements de la Loi. Par de telles démarches, ils ont lutté pour les réformes sociales. Il est vrai que les prophètes ne dénonçaient pas l'inégalité sociale, ni l'injustice sociale; ils ne dénonçaient pas la coexistence de riches et de pauvres dans le sein de la même société; mais ils s'élevaient contre les abus commis par les riches au détriment des pauvres; ils ne réclamaient pas l'institution d'une société nouvelle, mais cherchaient à insuffler à Israël un esprit nouveau. Les prophètes étaient convaincus que si le peuple appliquait les lois divines consignées dans l'Écriture Sainte, la société s'améliorerait d'elle-même (p. 132). Tout cela est incontestable, mais compte tenu du fait que les prophètes ont pris à chaque instant le parti des victimes, le mérite d'avoir été les premiers hommes qui aient lutté pour la justice sociale ne peut leur être contesté.

H. M. Orlinsky n'accorde aux prophètes qu'une grande perspicacité dans l'interprétation des événements, en dehors de toute inspiration divine. La notion d'inspiration divine ne serait venue que plus tard, après que les écrits des prophètes eurent été lus, dans d'autres circonstances, par les générations ultérieures. Il n'admet pas ainsi l'interprétation typique du texte d'Isaïe VII, 14. Mais il est en contradiction par là avec la quasi-unanimité des commentateurs traditionnels, tant israélites que chrétiens.

De même, l'auteur n'admet pas l'idée qu'un individu pourrait souffrir à la place d'un autre, pour un autre. Cette idée, selon lui, n'existe nulle part dans la Bible (p. 138). Or le chap. 53 d'Isaïe, est, à notre avis, concluant quant à la souffrance de *'Ebed Yahweh*, qui est une personne, un individu, et non pas la dénomination symbolique de tout le peuple.

Le professeur Orlinsky nomme anachronique la conception de l'universalisme des prophètes (p. 139) Mais dans ce cas, comment faut-il comprendre des textes comme: Amos XI, 7; I, 2 — II, 3 Isaïe, chap. XIII-XXIII; Isaïe, 15-16; Jérémie, chap. XLVI-LI; IV, 6-7; V, 10-15 et autres?

Sans donner cependant plus d'importance qu'elles ne méritent à ces quelques observations de détail, d'importance toute secondaire par rapport à l'ensemble de l'ouvrage, nous dirons de nouveau, pour conclure, que l'ouvrage du professeur Orlinsky est l'un des meilleurs résumés de l'histoire ancienne d'Israël, fait qui explique d'ailleurs sa cinquième réédition.

Les cartes incluses dans le texte, le résumé chronologique à la fin du volume, la bibliographie judicieusement établie pour ceux qui désireraient approfondir les problèmes, l'index enfin contribuent à faire de l'ouvrage du professeur H. M. Orlinsky un excellent instrument de travail pour tous ceux qui s'occupent du passé le plus reculé de l'Israël.

ВОСТОЧНЫЕ ИСТОЧНИКИ ПО ИСТОРИИ НАРОДОВ ЮГО-ВОСТОЧНОЙ И ЦЕНТРАЛЬНОЙ ЕВРОПЫ.

Fontes orientales ad historiam populorum Europae Meridiae Orientalis atque Centralis pertinentes), Académie des Sciences de l'U.R.S.S., Institut des Peuples de l'Asie, sous la direction de A.S. Tveritina, Ed. НАУКА Moscou, 1964, 304 p.

Etant donné l'importance considérable des sources orientales — en l'espèce, des sources turques — pour l'histoire des peuples de l'Europe centrale et sud-orientale, leur publication a suscité l'intérêt des chercheurs dès le siècle dernier. Dès lors et jusqu'à maintenant des orientalistes polonais, autrichiens, hongrois, russes, bulgares, serbes, roumains et autres ont publié des extraits de grand intérêt des chroniques turques et d'autres sources orientales, concernant leurs pays respectifs. Des catalogues renfermant une description détaillée et méthodique des manuscrits orientaux ont été publiés au cours des dernières années dans une série de pays de l'Est de l'Europe.

Les derniers congrès internationaux des orientalistes (Cambridge 1954, Moscou 1960), ainsi que les conférences des sciences orientales des pays socialistes (Varsovie 1957, Prague 1960, Budapest 1961, Moscou 1962), avaient souligné la nécessité d'éditer les sources orientales de l'Histoire des pays du Sud-Est de l'Europe et de l'Europe centrale.

C'est à cette préoccupation que répond, entre autres, la publication de ce volume paru à Moscou en 1964.



Ainsi que le montre dans son avant-propos la rédactrice responsable du volume, la spécialiste soviétique turcologie A.S. Tveritina, « le présent recueil d'articles et de documents constitue la première tentative de réaliser une large collaboration internationale des orientalistes dans le problème de l'étude et de la publication des sources orientales concernant l'histoire des peuples de l'Orient » (p. 4). En effet, le volume a reçu le concours d'orientalistes réputés d'Angleterre, de Bulgarie, d'Hongrie, d'Israël, de Pologne, de Roumanie, de Tchécoslovaquie, de l'U.R.S.S. et de Yougoslavie.

La rédactrice montre, de même, dans l'avant-propos, que ce n'est pas par hasard que les sources rédigées en arabe, turc, persan et arménien sont celles qui occupent la première place parmi les sources orientales. Le fait s'explique par les contacts « directs systématiques » (selon l'expression de B.N. Zahoder¹ qui ont existé à travers leur histoire entre les peuples de l'Europe orientale et ceux du Proche-et-Moyen-Orient.

¹ B. N. Zahoder, *L'étude des sources orientales sur l'histoire des pays de l'Orient et du centre de l'Europe dans l'U.R.S.S.* (en russe), dans « Советское востоковедение », 1958, n 1, p. 112 (apud A. S. Tveritina, avant-propos, p. 3).

« De vastes Etats — l'Iran des Sassanides et l'Empire romain, Byzance et le Califat arabe, l'Etat des Ilhans de l'Iran et la Horde d'Or, l'Etat Seldjoukide et l'Empire ottoman — qui se sont développés à diverses époques en ces régions de carrefour entre l'Orient et l'Occident »², ont donné lieu à de tels contacts entre les peuples orientaux et occidentaux (européens).

Le problème des rapports avec l'Orient présente une grande importance pour les pays de l'Europe orientale — presque au même degré que pour les peuples russe, ukrainien et russe-blanc³ — fait qui a déterminé l'essor des études orientales dans cette partie de l'Europe.

Malheureusement, souligne A. S. Tveritina, « les problèmes liés aux modalités de communication et de dépendance mutuelle des peuples qui sont entrés dans la composition de ces vastes Etats, ainsi que les sources reflétant les destins historiques des peuples de l'Europe orientale, sont loin d'avoir fait l'objet de recherches exhaustives, malgré l'intérêt accordé de longue date à la détection et à l'étude des sources orientales » (p. 3).

Pourtant, des résultats ont été enregistrés, ainsi qu'en témoignent les œuvres d'un grand nombre d'orientalistes européens.

Une question de première importance est celle du mode de publication des documents. A. S. Tveritina considère que la méthode idéale de publication des documents orientaux est celle adoptée par le professeur L. Fekete, qui offre au lecteur des fac-similés du texte original, le même texte imprimé et sa traduction, le tout accompagné d'une minutieuse analyse du texte et de commentaires. Comme modèle d'une telle publication, l'auteur cite l'étude bien connue du savant hongrois susmentionné, *Die Siyagat Schrift in der türkischen Finanzverwaltung*, éd. I—II, Budapest, 1955.



Les matériaux compris dans le présent recueil sont extraits de documents arabes, turcs et arméniens et portent sur l'histoire militaire, politique et économique des peuples de l'U.R.S.S., des Balkans et de l'Europe centrale.

Dans son étude « Un témoignage arabe inconnu (A.D. 720) sur les Slaves » (pp. 6—16), T. Lewicki (Cracovie) fournit des informations sur les contingents de Slaves recrutés parmi les colons établis dans le Califat Omayyade et surtout en Syrie dès la moitié du VII^e siècle. S. G. Kljachtorny (Leningrad), partant de l'étude de l'original arabe de l'œuvre d'Ibn A'tham Al-Kufi, aboutit à la conclusion que « la mention la plus ancienne des Slaves de la Basse-Volga » (titre de l'étude publiée pp. 16—19) date probablement de l'année 737.

Le regretté chercheur de Cambridge, M. V. Minorsky, est présent dans le volume avec l'étude intitulée : « Où se rendaient les anciens Rus? » (pp. 19 — 29). Contrairement aux affirmations de N.K. Nefiodova, le savant anglais démontre que l'interprétation des termes *Abydoi*, *Anatolikon* et *Antalya* dans le sans d'« Anatolie » est erronée (p. 27) et que, par conséquent, les mentions des textes arabes des IX^e et X^e siècles, consignait l'existence de

² A. S. Tveritina, avant-propos du volume, p. 3.

³ B. N. Zahoder *op. cit.*, p. 112 (apud A. S. Tveritina, avant-propos du volume, p. 3)

contact avec le peuple portant le nom de *Rus* et l'Espagne (Al-Andalus), restent valables. Pour élucider définitivement le problème, conclut M.V. Minorsky, il faudrait de nouvelles traductions — dans des éditions critiques — des auteurs arabes, une connaissance profonde des représentations générales des Arabes sur le monde et sur les peuples qui l'habitent, ainsi que des études spéciales de paléographie arabe.

Le professeur N. D. Poliak (Tel-Aviv) consacre une ample étude à des « Nouveaux matériaux arabes du bas Moyen Age concernant l'Europe orientale et centrale » (pp. 29—67). Après un exposé (chap. 1) sur les relations entre l'Orient arabe et l'Europe orientale, l'auteur analyse (chap. 2) les sources arabes du bas Moyen Age concernant l'Europe orientale et centrale, ainsi que leur connexion avec la littérature de l'Europe occidentale. Dans les chapitres suivants (3—8), l'auteur fournit des données intéressantes sur les relations du sultanat mamelouk (1250—1517), dont le centre se trouvait au Caire, avec les khans de la Horde d'Or, les Russes, les Coumans, les Bulgares, les Serbes et la Valachie (Ulak) « des Assanides » (l'Empire vlaho-bulgare démembré en 1393). C'est ainsi, par exemple, que, citant Al. Kalkachandi, il parle de la suzeraineté de la Horde d'Or sur ces régions ainsi que de l'ambitieuse politique d'expansion du sultanat du Caire, qui visait à exercer son influence jusqu'aux Carpates (p. 37). « Le féodalisme dans la Horde d'Or » est le titre du dernier chapitre de la très intéressante étude du savant israélien.

Des documents concernant les relations commerciales turco-russes sont publiés par Boris Nedkov (Sofia), sous le titre « Quelques documents concernant les navires de guerre vendus par les Russes aux Turcs après l'expédition sur la rivière du Pruth » (pp. 186—199) et par A. S. Tveritina, sous le titre « L'édit du sultan Abdul Khamed I^{er} à l'occasion de l'arrivée en Turquie d'un négociant russe » (pp. 297—301).

Des sources arméniennes intéressant aussi l'histoire de la Roumanie sont publiées par M. O. Darbinian (Erevan), dans l'article « Le récit de Siméon Lehatzi sur les pays de l'Europe de Sud-Est » (pp. 253—276) et par V. R. Grigorian (Erevan), sous le titre « Des livres et des actes du tribunal arménien de Kamenec-Podolsk, XVI^e-XVII^e siècles » (pp. 276—297).

Au cours de son voyage de douze ans de l'Ukraine à Jérusalem et retour, l'Arménien Siméon Lehatzi a passé en 1608 par les pays roumains. Son itinéraire roumain comprend les villes de Suceava (Zetchov) Jassy (Iach-Bazar) Vaslui (Vaslov), Birlad (Berlat), Galați, (Galatz), Măcin (Metchin) et Hârșova. Décrivant la situation géographique et les conditions climatiques de Suceava, Siméon montre que cette ville est « la résidence des princes moldaves », bien qu'en réalité, la capitale eût été transférée à Jassy dès 1560. « Les habitants de la ville — souligne le voyageur arménien — sont très hospitaliers, très croyants et ils aiment leur prochain » (p. 254). La colonie arménienne de Suceava comptait 300 à 400 familles. Elle possédait à cette date trois églises de pierre et deux monastères. En 1619, sur son chemin de retour, Siméon écrit dans ses « Notes de voyage » : « Arrivant en Moldavie, j'ai trouvé le pays ravagé et désert (p. 261), à la suite d'une de ces incursions tatares qui avaient lieu deux ou trois fois par an ». La « Chronique » de Siméon Lehatzi fournit, de même, des informations sur la participation des princes

roumains de Moldavie et de Valachie (Karaflahia) aux guerres turco-polonaises de l'époque (pp. 270—271). Ces princes «ont trahi Abaza (Pacha) autrement il aurait conquis la Pologne» (p. 271). Vasil Louboul (Vasile Lupu), qui vient d'être nommé prince de Moldavie, réussit à convaincre le Grand Vizir Mourtouz (Pacha) à signer la paix avec la Pologne.

L'article susmentionné «Des livres et des actes du tribunal arménien de Kamenec-Podolsk, XVI^e—XVII^e siècles» nous informe sur les liens du prince modave Ioan le Terrible avec la colonie arménienne de Kamenec, ainsi que de l'existence en 1574, à Jassy, du plus ancien tribunal arménien de Roumanie (pp. 290, 295).

Les mémoires d'un fonctionnaire turc anonyme de Hotin, datant de 1740, sont présentés par M. Guboglu (Bucarest) dans l'étude «Une source historique turque de 1740 concernant la Valachie, la Moldavie et l'Ukraine» (pp. 131—162). Le précieux ouvrage turc en 3 volumes (327 pages) décrit de façon détaillée la Valachie (Iflak), la Moldavie (Bogdan), le Boudjak, la ville forte d'Ochakov (Ozu) la Crimée, la ville de Taman, la ville d'Azov (Azah) et d'autres cités. Sont décrits, de même, des pays du nord de l'Afrique, d'Asie et même d'Amérique. L'anonyme turc dépeint la vie de la cour du sultan, donne des informations sur la flotte turque, etc.

M. Guboglu relève la valeur particulière des passages concernant la Valachie et la Moldavie comme source pour l'histoire de la Roumanie, aussi bien que de ceux concernant l'Ukraine et la Crimée pour l'histoire de l'U.R.S.S. Il donne une nouvelle traduction, plus complète, de cet ouvrage — trop peu utilisé jusqu'à présent par les historiens tant roumains⁴ que russes et ukrainiens accompagnée d'une série de précisions, de modifications de style et de notes explicatives.

L'anonyme turc commence sa présentation de la Valachie par un exposé sur l'installation des princes nommés par la Porte. Le prince de Valachie avait rang de pacha à trois *thoughts*. Il était au-dessus de celui de Moldavie, ayant rang de vizir, tandis que ce dernier n'avait que celui de *beglerbeg*. Après avoir mentionné les frontières de la Valachie, l'auteur turc décrit Bucarest (Bukrech), comme «une ville bien bâtie, avec de belles églises et des maisons grandioses où habitent des infidèles et des Turcs» (p. 134). D'autres villes de Valachie sont également décrites, avec leur situation géographique précise, ce qui est d'un grand secours pour la localisation d'un certain nombre d'agglomérations. «La Valachie, montre-t-il, est un pays fertile et très bien cultivé» (p. 135). On y trouve en quantité de la graisse, du miel, du gros bétail, des moutons et des chevaux. Il existe en Valachie «tant de gros bétail et de moutons, qu'on en exporte en Russie, Pologne, Hongrie, à Danzig, en Bohême, Silésie, Autriche, Bosnie et même à Rome» (p. 135). L'auteur remarque combien les paysans sont exploités et à quel point les

⁴ Cf. Lazăr Săineanu, *Starea Țărilor Române în prima jumătate a secolului al XVII-lea* (L'état des pays Roumains au cours de la première moitié du XVII^e siècle). D'après un chroniqueur turc contemporain de Démètre Cantemir, «Revista Nouă», III no 1, 1890, Bucarest, pp. 19—30; N. Iorga, *Istoria Românilor prin călători* (Histoire des Roumains à travers les récits de voyage), II, Bucarest, 1928, pp. 195—202; Marcela C. Karadja, *Principatele Române văzute de un funcționar turc din secolul al XVIII-lea* (Les principautés roumaines vues par un fonctionnaire turc du XVIII^e siècle), dans «Arhivele Olteniei», XII (1933), mai-août, pp. 263—278 (apud M. Guboglu. *art. cit.*, p. 133).

terres sont concentrées entre les mains de quelques grands propriétaires fonciers (p. 136). L'anonyme de Hotin mentionne, de même, l'existence des mines de sel, d'or, d'argent, de cuivre et de plomb, des puits de pétrole, qui jaillit de la terre comme de l'eau (p. 135), ainsi que la fabrique de drap créée par le prince Serban Cantacuzino en 1679. Les Valaques sont « portés à la guerre et braves », leurs femmes sont « exceptionnellement belles et très respectées » (p. 135). Le tribut annuel payé par la Valachie à la Porte était de 10 000 *guruş* et, en temps de guerre, elle devait lui fournir 6 000 charrettes (*haraba*) et des chevaux (p. 135).

L'auteur turc décrit ensuite la Moldavie (Bogdan). Pour lui, le nom de « Bogdan » dérive d'une espèce de blé noir (*kara-bugday*) que l'on y cultive. Il montre, entre autres, qu'« aucun pays du monde ne produit un meilleur salpêtre que celui d'ici » (p. 138). Dans un autre passage (p. 137), il souligne que le salpêtre est extrait en si grande quantité, que la Porte n'a pas besoin d'en importer d'ailleurs. Hotin fait l'objet d'une description détaillée, confirmant que l'auteur a vécu dans cette place forte. La Moldavie ne devait payer aux Turcs que 58 000 *guruş*, 500 chevaux et des faucons pour la chasse. En Valachie le revenu des foires dépassait le tribut dû à la Porte et en Moldavie il l'égalait presque (p. 141).

Le voïvode de Moldavie avait une garde de 500 cavaliers et de 500 fantassins, « étant donné que le peuple est insoumis par sa nature ». (p. 141). Une armée de 10 000 hommes à cheval était prête au combat à tout moment.

Un chapitre d'un intérêt particulier, d'ordre ethnographique surtout, est celui consacré aux « Traditions et coutumes des Tatares de Crimée » (pp. 151—153). On y trouve des informations intéressantes sur l'aspect des vêtements, l'alimentation, ainsi que sur différentes coutumes et traditions des Tatares : sur les raisons qui expliquent l'extraordinaire vitesse de déplacement des Tatares, sur l'éducation des enfants, le mariage, etc. Un détail à retenir est le suivant : si à la demande de la Porte, le khan prenait part lui-même à une campagne, il mettait sur pied une armée de 80 000 hommes ; mais si l'armée était commandée par l'héritier du trône (*Kalga Sultan*) ou par le « premier conseiller » (*Nur-ed-Din-Sultan*), son effectif n'était que de 40 000 hommes.

Une image de l'impressionnante force économique des grands seigneurs féodaux turcs du XVI^e siècle nous est offerte par l'étude de Vera Moutaf-tcheva (Sofia) sur le « Registre des *hass* du Grand Vizir Sinan Pacha » (pp. 236—253). Il s'agit du registre des *hass* de l'unique personnage de l'histoire ottomane à avoir été cinq fois vizir, de ce Kodja Sinan Pacha, Grand Vizir de Mehmed III et de Mourad III, l'un des plus riches seigneurs de son pays (connu surtout en Roumanie par la célèbre bataille de Călugăreni, en 1595, où il fut vaincu par Michel le Brave). Pourtant, montre l'historienne bulgare, « la somme de 2 263 000 *aktchés*, qui représente le chiffre total du registre, n'était qu'une partie de ses revenus, ceux que lui rapportaient les terres qu'il tenait à titre de fief. Les sources récemment publiées — les *vakfnamés* de Katchanikli Mehmed-Pacha, fils de Kodja Sinan — prouvent que la famille féodale fondée par le grand Vizir possédait aussi des terres « mülte » très bien organisées, ainsi que des sommes considérables distribuées sous forme de créances » (p. 252).

Le problème de l'utilisation des actes législatifs ottomans et des documents de l'administration financière turque en tant que sources historiques est traité par Hamid Hadjibegic (Sarajevo) dans l'étude « Actes législatifs turcs en tant que sources historiques » (pp. 67—76) et par Gy. Káldy-Nagy (Budapest) dans l'étude « Les livres de comptes turcs *mugata'a*, source de documentation historique » (pp. 76—91).

De nouvelles données concernant la situation économique, les relations agraires, le commerce et la vie de différentes villes de Hongrie, Yougoslavie, Bulgarie et Grèce sont comprises dans les études suivantes :

L. Fekete (Budapest), « Le commerce de la ville de Buda durant la seconde moitié du XVI^e siècle » (pp. 91—119) ; Branislav Djourdjev (Sarajevo), « Le plus ancien registre cadastral turc conservé du sandjak de Syrmie » (pp. 119—131) ; Galab D. Galabov (Sofia) « Documents officiels turcs concernant l'Histoire de la ville de Karlova (district de Plovdiv, Bulgarie) » (pp. 162—186) ; Bistra A. Cvetkova (Sofia), « Nouveaux documents sur la propriété financière *sipahie* de la fin du XVI^e siècle » (pp. 199—222) ; N.G. Popov (Sofia), « Données sur le passé de Malechevo (Macédoine) » (pp. 231—236) ; Josef Kabrda (Brno), *Le kanoun-namé d'Amphissa (Grèce)*.

A l'exception de l'étude du professeur Poliak, qui est suivie d'un résumé en anglais, toutes les études du volume sont accompagnées de brefs résumés en français.

Le présent volume constitue une réalisation de première importance dans le domaine de la collaboration internationale des orientalistes européens. L'utilité pour l'histoire du Sud-Est européen en est incontestable.

MIHAI MAXIM

Régis Blachère, HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ARABE, Paris, Maisonneuve (I vol. 1952; II vol. 1964; III vol. 1966).

La parution du dernier volume de l'*Histoire de la littérature arabe* de Régis Blachère nous offre la possibilité de contempler à présent dans son ensemble un ouvrage destiné à devenir un instrument de travail indispensable à tous les arabisants.

C'est devenu presque une tradition pour toutes les histoires de la littérature arabe, quel que soit leur caractère, de se rapporter à la *Geschichte der arabischen Litteratur*, de C. Brockelmann, œuvre capitale ayant marqué une date dans l'histoire de la littérature arabe. Régis Blachère apporte, dans la préface de son livre, un hommage à l'œuvre irremplaçable de Brockelmann, mais dès le début il éprouve la nécessité de se délimiter de celui-ci. Deux points essentiels sont pris en discussion, pour lesquels sa conception diffère de celle de Brockelmann : en premier lieu il s'agit du concept de la littérature, auquel Blachère confère un sens beaucoup plus restreint que celui qui ressort de l'ouvrage de Brockelmann, ainsi que d'autres ouvrages appartenant à des auteurs arabes ou européens. Adoptant la méthode de Lanson,

Régis Blachère annonce dès la préface qu'il excluera de son livre « la masse des écrits théologiques, juridiques, philologiques ou scientifiques qui ne sont pas conçus avec une intention d'art et qui n'ont pas réussi à éveiller ce que Valéry nomme un *état poétique* »¹.

Un autre problème important — en réalité relié au premier — dans lequel Régis Blachère exprime son désaccord avec Brockelmann est celui concernant la division en périodes de l'histoire de la littérature arabe. Selon son avis, le critère dynastique pour la délimitation des périodes de l'histoire de la littérature arabe doit être écarté sans hésitation. A sa place il propose des critères simples, variés pour les différentes époques, et qui tiennent compte de « l'évolution de la société islamique, du rayonnement des centres intellectuels, de l'apparition de courants d'idées qui suscitèrent de nouvelles formes littéraires ou imposèrent le rajeunissement des formules anciennes »².

Sa conception sur la démarcation des périodes de l'histoire de la littérature arabe en fonction de certains « moments » est présentée plus amplement et argumentée dans un article plus récent, intitulé *Moments tournants dans la littérature arabe*³. Ces « moments » littéraires résultant de certaines causes différentes dont l'effet porte sur des périodes étendues durent généralement quelques décennies et se manifestent par une précipitation des faits, produisant le sentiment d'une mutation. Dans l'article susmentionné tous ces moments sont rappelés et on établit pour chacun d'eux les caractéristiques principales sur le plan social, culturel et, bien entendu, littéraire. Pour le « siècle d'or » par exemple, on considère comme un trait caractéristique particulièrement important du mouvement intellectuel, « l'esprit d'*adab* », un humanisme d'une allure spéciale, se rattachant à la philosophie mu'tazilite.

Nuançant les opinions exprimées dans la préface à *l'Histoire de la littérature arabe*, Blachère s'érige dans cet article contre l'emploi abusif du mot « décadence » appliqué à une période qui comprend cinq siècles de l'histoire de la littérature arabe. Pour cette période de prétendue « décadence », caractérisée en général par une imitation servile des œuvres classiques, il est plus important que pour les époques antérieures, de marquer des délimitations en fonction des pays. La domination ottomane, dit-il, n'a pas eu les mêmes effets sur l'entier territoire arabophone. Le Maroc, par exemple, a maintenu durant cette période également, une appréciable activité intellectuelle.

En ce qui concerne les principes constituant le point de départ de l'auteur, il est important de souligner aussi sa conception sur l'originalité, exposée dans la préface. Le problème de l'originalité se pose de manière différente pour la littérature arabe que pour d'autres littératures : « La littérature arabe, dans l'ensemble — et peut-être toutes les littératures proche-orientales — n'a connu que par éclairs l'exténuaute et féconde nécessité de se renouveler, de se distinguer, de s'opposer »⁴. Partant de cette assertion, la méthode la plus adéquate lui semble être celle de la formation de plusieurs groupes, de « familles d'esprits » et non la recherche de l'originalité à tout prix.

¹ R. Blachère, *Histoire de la littérature arabe*, vol. I, p. IX.

² R. Blachère *op. cit.*, p. XI.

³ Paru dans « *Studia Islamica* », XXIV, 1966 Paris.

⁴ R. Blachère, *op. cit.*, pp. XI-XII.

Un article intéressant, récemment paru (Jaroslav Stetkevych, *Some Observations on Arabic Poetry*, « Journal of Near Eastern Studies », 26, janv. 1967), traite, entre autres, du problème de l'originalité de la poésie arabe, d'une manière qui se rapproche des conceptions de Blachère. Il ne faut pas perdre de vue — affirme l'auteur de l'article — que l'esthétique de l'originalité est une notion moderne, une notion pouvant exister seulement à une époque et dans une culture qui ne soit pas reliée à l'idée de la perfection ayant existé dans le passé. La poésie arabe ne doit pas être jugée « non originale » conformément à une conception moderne de ce terme. Cultivant une tradition classique, la poésie arabe doit, même lorsqu'elle est originale, se préoccuper du perfectionnement de certains moyens qui approchent formellement un idéal existant à une époque dont elle s'éloigne de plus en plus.

Sans aucun doute, la tâche de l'historien de la littérature arabe est extrêmement ardue. L'entière évolution de cette littérature doit être appréciée en quelque sorte en fonction de son propre idéal placé à une période où dominent les incertitudes les plus inquiétantes. Pour la littérature dénommée « archaïque », la méthode de recherche qui s'impose diffère de celle employée pour l'histoire d'autres littératures. L'étude du domaine arabe, de ses habitants (caractérisés seulement par l'idiome qu'ils parlent), des tribus arabes, de la psychologie individuelle, des facteurs historiques, de la religion, de la langue et de l'écriture ont, dans l'ouvrage de Blachère, la mission d'encadrer dans certaines limites une littérature dont l'existence même a été mise en question. Le problème tant discuté de l'authenticité de la poésie arabe ancienne est abordé méthodiquement, de différents points de vue, avec calme et sans scepticisme exagéré. L'admission du fait que nous ne possédons plus aucune œuvre poétique dans sa forme strictement originale, n'entraîne que des implications de méthode ; celle-ci exige que la poésie archaïque soit considérée dans son ensemble, sans référence à des détails qui pourraient s'avérer faux.

Les problèmes de datation qui se posent pour cette poésie archaïque sont presque insurmontables ; c'est pourquoi Régis Blachère commence l'exposé proprement-dit par un document pouvant être daté avec certitude : le *Coran*, monument littéraire et en même temps « événement capital dans l'histoire des idées ». Le moyen artistique dont celui-ci se sert, la prose rimée et rythmée — indique Blachère — doit avoir des racines profondes dans le passé de l'expression esthétique la structure même de la langue paraissant l'imposer. Le *Coran*, également étudié sous une perspective philologique, est analysé aussi du point de vue de l'expression, en lui reconnaissant parfois une force artistique exceptionnelle. L'étude des poètes de la première période est, ainsi qu'on nous a prévenus, déconcertante. En réunissant une information extrêmement riche pour chaque poète, l'auteur ne fait qu'augmenter nos incertitudes en ce qui concerne les poètes, et nos certitudes quant à la méthode préconisée : tel nom connu paraît avoir été porté par trois ou quatre poètes ou poétesses, l'existence historique de tel autre paraît extrêmement incertaine, les textes attribués à un poète qui semble avoir existé, sont parfois des pastiches peu habiles. Cette analyse très poussée permet à l'auteur d'esquisser une synthèse extrêmement convaincante, un point maximum des possibilités de compréhension de cette littérature dans les conditions de la documentation existante.

A mesure que l'on avance vers une période pour laquelle les données sont plus certaines, la préoccupation de l'auteur passe de l'établissement de l'authenticité, à l'établissement de la « représentativité ». Ensuite, la *forme* des poésies, les thèmes et les genres cultivés, la métrique sont analysés minutieusement.

Les derniers chapitres du livre ont pour objet les conditions et les prémisses de la formation de la prose littéraire. On traite de l'art oratoire, des contes et des légendes, des fables et des proverbes, des récits historiques — considérés tous surtout comme une base sur laquelle s'élèvera la grande prose artistique des siècles suivants. L'ouvrage se termine par un « regard sur le devenir », qui nous fait regretter une fois de plus que cette œuvre impressionnante ne soit pas continuée par son auteur — ceci d'autant plus que l'extraordinaire érudition qui s'y trouve condensée découragera probablement celui qui tenterait de la continuer. Il serait cependant bien possible que le futur « Blachère » soit une œuvre collective, ainsi que le préconisait il y a quelque temps, Cl. Cahen pour Brockelmann⁵.

NADIA ANGHELESCU

Erica Reiner, A LINGUISTIC ANALYSIS OF AKKADIAN,
Mouton and Co., London., The Hague, Paris, 1966, 156 p.

Le livre d'Erica Reiner, professeur associé au département des langues et de civilisations orientales de l'Université de Chicago, n'est pas à proprement parler, une grammaire de l'akkadien, mais plutôt une étude synchronique assez complète des caractères essentiels de cette langue, étudiée au point de vue purement linguistique. Il est indubitable que l'akkadien est divisé en dialectes assez différents, qu'on a pu appeler langues, et c'est d'abord le babylonien et l'assyrien. Mais de plus pour chacun de ces dialectes l'on peut distinguer un dialecte ancien, moyen et nouveau, outre ce qui a été appelé le babylonien tardif, écrit jusque vers le premier siècle de notre ère. L'auteur étudie ce qu'il nomme le « Standard Babylonian » c'est à dire la langue des textes littéraires akkadiens.

Les formes linguistiques des termes akkadiens ne sont pas rendues dans ce livre en caractères cunéiformes, qui ne sont pas étudiés du tout, mais sont translittérées en alphabet latin, ce qui facilite grandement leur étude linguistique. La phonologie de l'akkadien offre sans doute certaines obscurités, mais par rapport aux autres langues sémitiques anciennes, où les consonnes seules sont marquées par écrit — l'akkadien permet une analyse assez exacte des phonèmes, et par suite facilite la reconstruction du proto-sémitique. Cependant, comme il est bien connu, par rapport aux autres langues sémitiques, le nombre des laryngales est plus réduit en akkadien, sans doute par suite de l'influence du substratum sumérien.

⁵ Cl. Cahen, *Notes pour un Brockelmann futur* dans « Arabica ». 1963, fasc. III.

Dans le chapitre intitulé « Phonotactics », l'auteur étudie les combinaisons de phonèmes qui se retrouvent en akkadien, et les arrangements entre phonèmes qui ne se rencontrent pas en akkadien.

La morphologie de l'akkadien est traitée un peu différemment de la manière dont est étudiée cette partie de la grammaire dans la plupart des traités consacrés à cette langue. Par exemple l'auteur ne se rapporte que très rarement aux formes grammaticales existant dans les autres langues sémitiques et surtout en hébreu. Toutefois le verbe akkadien est étudié selon les règles habituelles du verbe sémite.

Un glossaire des termes akkadiens cités dans ce livre complète cette étude linguistique de l'akkadien qui sera sans doute un instrument de travail très utile pour tout assyrologue qui voudra connaître à fond l'akkadien.

CONSTANTIN DANIEL

Wolf Leslau, ETHIOPIANS SPEAK, III. SODDO, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1968, 236 p.

Les dialectes et les langues sémites non-écrites de l'Ethiopie sont encore très peu connues et l'étude de Wolf Leslau offre un intérêt considérable pour tout sémitologue. D'ailleurs Wolf Leslau, auteur d'un « Etymological Dictionary of Harari » (1963), « de Ethiopians Speak, I. Harari » (1965) et de « Ethiopians Speak, II. Chaha » (1966) est un des plus valeureux abyssinologues contemporains, dont les travaux ont contribué grandement à la connaissance des parlers sémites d'Afrique orientale. Le soddò appelé encore *aymallai* ou encore *gurāguē* ou *gouraghesh* est un des parlers sémites du Sud de l'Ethiopie, dont il n'existe pas de textes écrits. L'auteur étudie d'abord la grammaire du soddò, qui n'est pas très différente de celle de l'amharique. Toutefois sa phonologie paraît assez dissemblable.

L'article défini est placé à la fin du nom (cf. l'état emphatique en araméen et en syriaque) et est le même pour le masculin, le féminin et le pluriel : *ālit* « soeur », *āliti* « la soeur ». Mais un nom qui se termine en *-i* ne change pas : *abi* « propriétaire », *abi* « le propriétaire ». Le pluriel se forme soit par un suffixe *-aēē* ou *-oēē*, soit par la reduplication du dernier radical : *amāt* « année », pluriel *amātātā* « années » ; *bora* « boeuf », pluriel, *borara* « bocufs ». Le complément direct s'il n'est pas déterminé par le pronom suffixe possessif ou par l'article défini, est marqué par sa position dans la proposition, après le sujet et précédant le verbe. Si le complément direct est déterminé (par l'article défini ou par le pronom possessif suffixe) il est précédé par la particule *-yā* ou *-nā*. Le génitif est exprimé aussi par le préfixe *-yā* placé avant le nom au génitif : « la maison du fonctionnaire » *yā-šumi ge*, litt. du fonctionnaire (la) maison

Le verbe soddò est étudié par l'auteur sous tous ses aspects : l'imparfait a deux formes, l'une employée dans les propositions principales, l'autre dans les propositions subordonnées, mais il y a aussi un imparfait négatif dont la

forme est différente dans ces deux espèces de propositions. Le soddò fait emploi le plus souvent de l'impersonnel pour exprimer le passif. L'infinitif est formé par un préfixe *wä* — ou *o* — . Comme dans toutes les langues sémites il y a peu de conjonctions en soddò.

Un nombre de textes en soddò fait suite à cette grammaire, et ce choix de textes décrit le pays soddò, la foi chrétienne ardente de ses habitants orthodoxes, qui se donnent le nom de *Kəstane* « Chrétiens » leurs coutumes, leur vie quotidienne, leurs légendes et leurs maisons de même que leurs églises. Les rites funéraires des habitants du pays Soddò comprennent des pleurs et des lamentations mais aussi des danses *wabus* exécutées par des femmes au son du tambour et exprimant, sans doute, la joie que ressent le trépassé à quitter ce monde et à rencontrer Dieu et le ciel.

Le livre de Wolf Leslau est un aperçu assez complet de la vie de ce peuple sémite d'Éthiopie, mais surtout il nous offre la première grammaire moderne de cette langue.

CONSTANTIN DANIEL

LA CONFÉRENCE DE TURCOLOGIE DE LENINGRAD

(7—10 juin 1967)

Entre le 7 et le 10 juin 1967 a eu lieu à Leningrad, sous les auspices de l'Institut des Peuples d'Asie de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. (filiale de Leningrad) et de l'Université « Jdanov » de Leningrad, la Conférence de turcologie à laquelle ont pris part plus de 70 savants de Moscou, Leningrad, Tachkent, Bakou, Achbad, Alma-Ata, Kazan, Novosibirsk, Tartou on a présenté et discuté à cette occasion 44 mémoires scientifiques, abordant différents problèmes des domaines de la linguistique, de l'histoire littéraire, de l'histoire, de l'éthnographie et de l'archéologie des peuples du groupe turc. Une série de mémoires ont été consacrés aux réalisations de l'école de turcologie soviétique durant les 50 ans de pouvoir des Soviets.

Parmi les mémoires de philologie turque présentés à la Conférence, nous citerons : « Problèmes de la théorie du vers turc » (academicien V. M. Jirmounski); « La linguistique turque à Leningrad durant les années 1917—1967 » (professeur A. N. Kononov, membre correspondant de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S.); « Etude des monuments de langue nigure ancienne dans l'orientalisme national » (professeur A.D. Nasilov); « Le mode et le temps — signes distinctifs du participe » (N. A. Baskakov); « Lexique de la langue gagaoutze » (L. A. Pokrovskaïa); « Les turcismes dans la langue russe ancienne » (O. V. Tvorogov), etc.

Parmi les mémoires présentés à la section d'histoire et d'histoire de la culture des peuples du groupe turc, les plus nombreux sont été ceux concernant l'histoire ancienne des Turcs d'Asie Centrale. Il faut noter à cette occasion que les archéologues sont venus en force à la Conférence et qu'ils ont souvent eu un rôle décisif dans les débats (A. D. Gratchi, « L'archéologie turque ancienne dans l'U.R.S.S. »; I. A. Zadneprovski, « L'étude archéologique de la culture des peuples turcs d'Asie Centrale »; G. V. Dlujevnskaia, « Types d'enterrement chez les Turcs anciens de la Touva, de l'Altaï et de Mongolie »; S. G. Ajadjanov, « Problèmes de base de l'histoire des tribus ogouzes d'Asie Centrale »; B. P. Chichlo, « L'étude actuelle du problème de la sculpture turque sur pierre », etc.). La présence massive — prépondérante même, pourrait-on dire — des archéologues à la Conférence est explicable, si l'on songe qu'il existe actuellement dans l'U.R.S.S. une population de 25 000 000 d'habitants de langue turque¹, population dont le passé ancien est nébuleux, à mi-chemin entre la légende et la réalité. Etant donné la

¹ 25 peuples du groupe turc vivent actuellement dans l'U.R.S.S cf. *Les langues des peuples de l'U.R.S.S.*, I, II (*Langues turques*), Moscou, Ed. de l'Académie 1966, 530 pp. (en russe)

pénurie des sources écrites, seule l'archéologie peut apporter quelques lueurs dans les problèmes concernant l'histoire de ces peuples.

Ces problèmes ont donné lieu à des débats passionnats, dont les principaux animateurs ont été S. G. Kleachtzornyi et L. N. Goumilev, tous deux de Leningrad. Ce dernier, qui s'occupe depuis plus de trente ans de l'histoire des anciens Turcs (sa synthèse « Les anciens Turcs » a paru dernièrement à Moscou², a mis en évidence le rôle des anciens Turcs dans l'histoire de l'humanité, en tant qu'intermédiaires entre la culture méditerranéenne et celle de l'Extrême-Orient. Mais leur rôle, a-t-il souligné, ne s'est pas réduit à ce fait : les anciens Turcs ont créé une culture à eux, qu'il est permis, selon l'orateur, d'opposer à celles de la Chine, de l'Iran, de Byzance et de l'Inde. Cette culture de steppe avait des traditions et des racines profondes, mais — et cette remarque s'applique à tous les peuples nomades — elle nous est moins connue que celle des peuples sédentaires, non parce que les Turcs seraient moins doués que ceux-ci, mais parce que les vestiges de leur culture matérielle — les peaux, le feutre, les fourrures et le bois — sont de par leur nature plus périssables que la pierre. C'est pour cette raison qu'a pris naissance la conception erronée d'un certain nombre de savants européens, qui considèrent les nomades comme les « parasites de l'humanité ». Les recherches pratiquées à l'heure présente en Sibérie méridionale, en Mongolie et en Asie Centrale — a précisé L. N. Goumilev — infirment de plus en plus nettement cette thèse et le jour n'est pas loin où l'on pourra parler de l'art des anciens Turcs.

« Le problèmes des Seldjoukides dans l'historiographie contemporaine » est le titre du mémoire présenté par R. A. Husseinov (Bakou). Après avoir passé en revue les différentes contributions à l'étude de l'histoire et de la culture des Turcs Sedjoukides, l'auteur du mémoire aboutit à la conclusion que ces questions n'ont été jusqu'à ce jour résolues ni dans leur ensemble, ni pour le détail des différents problèmes, et que leur élucidation dépendra en grande mesure de la corroboration des données archéologiques et de celles fournies par les sources écrites.

Des discussions passionnantes, encore que contradictoires, ont été suscitées par le mémoire de l'osmaniste bien connu de Moscou A.S. Tveritina : « Nouvelles données servant à caractériser la situation du paysan et de l'exploitation agricole paysanne dans l'Empire ottoman (fin du XVI^e siècle — première moitié du XVII^e siècle) ». L'auteur y insiste sur l'importance de l'étude de la paysannerie pour la compréhension des causes du déclin de l'Empire ottoman, passant en revue aussi bien des conceptions des historiens turcs (O. L. Barkan, H. Inaltchik etc.) que celle des historiens marxistes à ce sujet. Dans cet ordre d'idées, l'historienne soviétique a qualifié d'« erronée et nationaliste » la conception des historiens bulgares, selon laquelle la population chrétienne des Balkans « aurait vécu plus mal que la population turque ». « Les matériaux d'archives que nous avons étudiés — a-t-elle affirmé — établissent que le paysan turc d'Anatolie ne jouissait pas d'une situation meilleure que celui des Balkans. Aussi faut-il renoncer à parler de Turcs et de

² L. N. Goumilev, *Les anciens Turcs*

Académie des Sciences de l'U.R.S.S., Institut des Peuples d'Asie, Ed de l'Académie, Moscou, 1964, 502 pp. (en russe),

non Turcs, de musulmans et de non musulmans, mais seulement — et de manière générale — de classes dominantes et de paysans. Le joug de la classe dominante turque a été tout aussi lourd pour le paysan turc ». Dans les discussions qui ont suivi, le professeur A. D. Novitchev et d'autres participants à la Conférence ont pris la parole.

L'art médiéval de la Turquie a constitué la thème du mémoire de I.A. Miller intitulé « L'archéologie et certains problèmes de l'étude de l'art médiéval de la Turquie ».

Des mémoires concernant l'histoire moderne de la Turquie ont été présentés par V. I. Cheremet (« Halil Pacha à Saint-Petersbourg. Sur l'exécution du traité d'Andrinople de 1829 ») et I. A. Petrosian (« Traits principaux de l'idéologie du mouvement des Jeunes Turcs »).

Les recherches de turcologie de l'école de Leningrad durant les 50 dernières années ont été présentées par A.D. Jelteakov (« L'étude de l'histoire, de l'économie et de la culture de la Turquie à Leningrad pendant les années 1917—1957 ») et par S.G. Kleachtorny — V. A. Romodin (« L'étude de l'histoire des peuples du groupe turc à l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. pendant les années 1920—1940 »).

La résolution adoptée à la fin des travaux de la Conférence souligne l'importance exceptionnelle que présentent pour l'étude des problèmes de turcologie autant la conjugaison des efforts que les réunions périodiques de savants où les résultats sont débattus. Les participants ont formulé le vœu de l'institution d'une *Association des turcologues*, ayant pour but de coordonner et d'organiser les recherches de turcologie. L'Association assumerait particulièrement la charge d'organiser des séminaires périodiques consacrés à des problèmes scientifiques importants, tels que l'histoire ethnique et l'histoire de la culture des peuples de langue turque, la grammaire comparée des langues turques, l'interdépendance des langues turques et des autres familles de langues, etc. Il serait à désirer, souligne la résolution, qu'à ses séances périodiques l'Association analyse le stade dans lequel se trouvent les principaux problèmes de turcologie et établisse les charges d'avenir des recherches scientifiques.

On a décidé la commémoration d'un demi-centenaire de la mort de V.V. Radloff ainsi que du centenaire de la naissance de P.M. Melioranski, de même que 10 années depuis la mort de S.E. Molov.

La Conférence a proposé qu'un second Congrès unional de turcologie soit tenu dans les années à venir, auquel soient invités aussi des savants d'autres pays.

Une autre charge dont la conférence a apprécié l'importance est la publication régulière de Recueils de turcologie des principaux écrits des peuples de langue turque, y compris celle d'un Corpus des inscriptions runiques.

Les participants ont consigné, de même, dans la résolution finale qu'ils attendent avec impatience la publication régulière, projetée depuis longtemps, de la revue « La Turcologie Soviétique ».

En conclusion, par les échanges d'idées ouverts et constructifs qu'elle a permis, par son caractère solennel découlant des 50 années de recherches de

turcologie accomplies sous le pouvoir soviétique et, enfin, par les résolutions qu'elle a adoptées, la Conférence de turcologie tenue à Leningrad en juin 1967 a apporté, incontestablement, une contribution appréciable à l'essor des recherches turcologiques dans l'U.R.S.S.

MIHAI MAXIM

CHRONIQUE DE L'ACTIVITÉ DE LA SECTION D'ÉTUDES ORIENTALES

La section d'études orientales de la Société des Sciences Historiques et Philologiques de la République Socialiste de Roumanie a continué en 1968 ses séances de travail et ses communications.

Au cours de cette période les communications suivantes ont été présentées :

- le 27 Janvier 1968. — Corina Nicolescu, *Vêtements orientaux du costume de cour roumain*.
— Siraç Kişkanian, *Un voyage d'études en Iran*
- le 17 Fevrier. — Athanase Negoită. *L'organisation sociale et économiques des Esséniens*.
- le 30 Mars. — H. Dj. Siruni, *Les informations des géographes arméniens sur les Pays Roumains et les Roumains*.
— Cristina Ionescu, *La Chine dans la culture européenne du XIII au XVIII siècles*.
- le 27 Avril. — Viorica Dinescu, *Un voyage d'études en Turquie*
— Monica Budiş, *L'ethnographie de l'île Ada-Kaleh*
- le 17 Mai, — Rodica Ciocan Ivănescu, *Le Banat de Timișoara dans le cadre de l'Empire ottoman, depuis les troubles sociaux de 1651 jusqu'à la bataille de St. Gothard*.
— Sergiu Al-George, *L'actualité de la grammaire de Panini*

LA SESSION SCIENTIFIQUE DE LA SECTION DE LANGUES ORIENTALES DE L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

Le 29 avril 1968 la Section de Langues Orientales de l'Institut de Langues Etrangères, Université de Bucarest (rue Edg. Quinet 7) a organisé une session scientifique sur le thème « Orient-Occident », où ont été présentées les communications suivantes :

¹ N. Anghelescu, *Une discussion récente autour de l'objet de l'orientalisme*.

² I. Bădicuț, *Le problème Occident-Orient* (en marge du livre de N. Konrad).

³ C. Poghiru, *L'Orient et l'Antiquité Classique* (moments importants).

⁴ Cr. Ionescu, *La Chine dans la culture européenne des XIII-XVIII siècles*.

⁵ I. Matei, *La connaissance réciproque entre le Proche Orient et l'Europe aux XVII-XIX siècles*.

Aux discussions ont pris la parole MM. Vl. Iliescu, E. Dobroiu, Y. Goldenberg, E. Mamut, H. Doboş et B. Wechsler. L'allocation de clôture des travaux a été faite par C. Poghiru, chef de la Section¹.

Mentionnons à ce propos qu'à la Section de Langues Orientales il y a aussi un Cercle scientifique des étudiants, qui présente des communications mensuelles.

¹ La I-ère communication est publiée dans ce numéro de notre revue pp. 221—228, la IV-e paraîtra dans « Studii şi cercetări de istorie literară şi folclor », le reste dans d'autres publications roumaines.

ALEXANDER CSOMA DE KÖRÖS

(1842 — 1874)

Le 4 avril 1969 on a commémoré le 185^e anniversaire du fondateur de la tibétanologie scientifique, Körösi Csoma Sandor. Né à Körös (Chiurus) Transylvanie en 1784, il fait ses études au lycée d'Aiud, puis à Göttingen. Enthousiasmé par les recherches romantiques du temps sur les origines des peuples, il part en 1819 vers l'Asie Centrale pour y chercher la patrie primitive de ses ancêtres magyars. Après un long détour vers le Sud (Bucarest, Rhodes, Chypre, Alexandrie) il retourne vers l'Asie Centrale (Beyrouth, Bagdad, Téhéran, Boukhara, Kaboul, Lahore). Pendant le voyage il apprend le turc, l'arabe et le perse. Il pénètre enfin dans le Tibet, où, tout en recherchant la patrie primitive des Hongrois, il apprend le tibétain et par son admirable caractère il gagne l'estime et la confiance des aborigènes. Il est le premier européen admis dans les lamaserie tibétaines, où il fait des études approfondies sur les anciens textes.

Muni d'un matériel scientifique d'une importance extraordinaire, il revient aux Indes en 1830, où il devient bibliothécaire de l'Asiatic Society de Calcutta. Il y publie son dictionnaire (*A Dictionary Tibetan and English*, Calcutta 1834) et la grammaire (*A Grammar of the Tibetan Language in English*, Calcutta 1834), qui contient non seulement les faits linguistiques, mais aussi des tableaux chronologiques et la classification de bon nombre de textes tibétains. Ses travaux ont constitué pour longtemps la base des recherches dans ce domaine : Prinsep dans ses *Useful tables* (Calcutta, 1836, II^e partie) reprend les faits établis par Körösi (v. *Table LIV : Buddhist Chronology of Tibet...*, pp. 129—131 et *Table LV : Kings of Tibet...*, pp. 131 s.) et et I. J. Schmidt dans la *Grammatik der tibetischen Sprache* St. Petersburg 1839, reproduit sans modifications la classification des textes faite par Körösi dans sa grammaire et complétée dans son article *Enumeration of historical and grammatical Works to be met with in Tibet* (JASB, VII, 1838, p. 147—152). L'œuvre de Körösi Csoma Sandor, surtout sa description des textes tibétains qu'il a consulté directement, resta jusqu'au commencement de notre siècle le fondement des études tibétaines. C'est seulement à partir de cette époque, quand des chercheurs anglais pénétrèrent en Tibet, qu'on apporta des données essentiellement nouvelles dans ce domaine (v. F. W. Thomas, *Note on the Tibetan Collection of the India office Librari*, 1904) et ses articles jouirent de réimpressions même après cette date (v. *Tibetan Studies, being a reprint of the articles contributed to the JASB by Alex. Csoma de Körös*, edited by

E. Denison Ross, Calcutta 1912; *Life and Teaching of Buddha*, pref. by W.W. Hunter, Calcutta 1957 etc.).

En 1842 il revient à ses préoccupations archéologiques et se dirige vers les frontières de la Chine, dans les régions des Djungurs, où il espère toujours retrouver son rêve de jeunesse. Tombé grièvement malade, privé de moyens et de secours, il meurt le 11 avril 1842 à Dardjiling, en route vers Lass, où on a ultérieurement élevé un monument à sa mémoire. Il est mort loin de sa patrie, mais ses compatriotes suivaient avec intérêt et sympathie son activité. Le journal de Bucarest « *Albina românească* » de 13 février 1830 (pp. 43 ss.) donnait un long compte-rendu sur ses travaux et le 20 juillet 1842 la « *Gazete de Transilvania* » portait à la connaissance du public la triste nouvelle de la mort de son illustre compatriote. Sa mémoire est toujours vivante dans notre pays¹, tout comme son nom qui reste définitivement lié à la tibétanologie².

CICERONE POGHIRC

GHEORGHE POPESCU-CIOCĂNEL

Né il y a plus d'un siècle, le 9 Mars 1869 dans la ville de Ploiești, le professeur Gheorghe Popescu Ciocănel a étudié l'histoire à l'Université de Bucarest où il a pris sa licence ès lettres après avoir soutenu une thèse ayant comme sujet « Le mariage chez les Romains ».

Attiré par l'étude des cultures orientales, le professeur Gheorghe Popescu Ciocănel part à Paris en 1902, où il suit les cours de l'Ecole des Hautes Etudes et de l'Ecole des Langues Orientales dont il obtient le diplôme. De retour il fait de nombreuses démarches pour la création d'une chaire d'études orientales près l'Université de Bucarest, sans aucun succès.

A partir de 1907 il travaille comme professeur de langue roumaine puis comme directeur au seminaire musulman de Medjidia. Cependant la perte de sa bibliothèque et de ses manuscrits au cours de la première guerre mondiale semble avoir arrêté ses recherches et l'empêcha de finir des travaux poursuivis depuis de nombreuses années, se qui rend malaisée la connaissance de sa vie et de ses oeuvres.

Après la fin de la guerre et jusqu'à sa mort survenue le 16 Mars 1929, il a été professeur de lycée, et paraît avoir eu moins d'intérêt pour les recherches d'orientaliste.

Cependant parmi les oeuvres du professeur Gheorghe Popescu Ciocănel il y a des études intéressantes comme par exemple l'article : *La population musulmane de Roumanie*, paru dans la « *Revue du Monde musulman* » I/1906 ou encore le travail intitulé : *Quelques mots roumains d'origine arabe*,

¹ Les jours de 5 et 6 avril 1969 des assemblées commémoratives eurent lieu à Sfintu Gheorghe et Covasna, où le professeur Debreczy Sandor et le signataire de ces lignes ont évoqué la figure de Körösi. Des monuments en son honneur furent élevés dans ces villes.

² Pour plus de détails v. Th. Duka, *Life and Works of Alex. Csoma de Kőrös*, Londres, 1885, les contributions du *Körösi Csoma Archivum* et des *Analecta orientalia memoriae Alexandri Csoma de Kőrös dicata* parus à Budapest, ainsi que les travaux de L. Ligeti et L. J. Nagy.

turque, persane et hébraïque, Paris, 1907, de même que des guides de conversation turque, des abécédaires turcs pour les élèves des écoles turques sises sur le territoire de la Roumanie, et de même le premier fascicule d'un grand dictionnaire turc-roumain qu'il avait commencé de publier à Ploiești en 1908.

Il nous faut signaler de plus les traductions faites par le professeur Gheorghe Popescu Ciocănel, grâce aux quelles il voulait faire connaître dans notre pays les oeuvres des grands écrivains orientaux. Dans la première décennie de notre siècle il a traduit et fait imprimer deux oeuvres importantes : *Le voyage du patriarche Macaire en Valachie et en Moldavie, dans le pays des Cosaques et à Moscou*, relation écrite par Paul d'Alep (traduction que le professeur Gheorghe Popescu Ciocănel a fait paraître plus tard, en entier, en français), — et aussi l'oeuvre du célèbre Sa'adi de Chiraz, *Golestan*.

La vie et l'oeuvre du professeur Gheorghe Popescu Ciocănel a fait l'objet d'une session de communications organisée par les officialités de la ville de Ploiești avec le concours de la filiale locale de la Société des Sciences historiques et philologiques, à l'occasion du centenaire de sa naissance.

VIOREL BAGEACU

THEOFIL SIMENSCHY

Le 15 décembre 1968 s'est éteint Th. Simenschy, professeur de grammaire comparée indo-européenne à l'Université de Jassy.

Né le 27 janvier 1892 à Jassy, il fait ses études au Séminaire pédagogique et au Lycée National, puis à l'Université de sa ville natale, où il obtient sa licence *magna cum laude* en philologie classique et germanique en 1913. Nommé professeur de lycée, il prend part à la première guerre mondiale. En 1926 il devient assistant à l'Université de Jassy, où il passe son doctorat en 1927; en 1938 il est maître de conférences et ensuite professeur à la même université.

Ses recherches ont porté sur la philologie classique et la grammaire comparée indo-européenne (surtout la syntaxe). Il commence avec une thèse sur *Les verbes qui signifient « entendre » chez Homère (Etude de syntaxe historique et comparative)*, Bucarest, 1927¹, pour aboutir à *La construction du verbe dans les langues indo-européennes*, Jassy, 1949², et il laissa un travail manuscrit *Sintaxa verbului indo-european*.

La philologie hindoue et surtout le sanscrit est le domaine auquel il accorda la plus grande attention. Après les cours libres de sanscrit professés par C. Georgian à l'Université de Bucarest, Th. Simenschy fut le premier qui a fait des cours de cette langue à Jassy; il fut aussi le premier roumain qui a traduit directement du sanscrit une grande quantité de textes : *Pancatantra* (1935, II^e éd. 1969), *Kaṭha-Upaniṣad* (1937) et *Muṇḍaka-Upaniṣad*

¹ Voir les révisions favorables de A. Meillet, BSL, 29, 1929, p. 94 s. P. Kretschmer, Glotta, 18, 1930, p. 239; P. Chantraine, Rev. Phil. 55, 1928, p. 377 etc.

² Voir M. Lejeune, BSL, 45, 1949, p. 59. P. Chantraine, REG, 64, 1951, p. 357 s. J. Gonda, Lingua, IV, 1954, I, p. 99-103 etc.

(1939), quelques épisodes de la *Mahabharata* (1937), des fragments du *Rigveda* (1943), *Bhagavadgita* (1944), une série des *sūtras* de *Pāṇini* (1957) et grand nombre d'aphorismes de la littérature sanscrite, publiés partiellement (il a laissé une collection manuscrite qui comprend 300 pp.).

De cette profonde connaissance des textes sanscrits résultèrent des travaux comme : *Originea universului în concepția indienilor și a grecilor* (Revista fundatiilor regale, II, 5, 1935); *Tradiția învățaturii în patria lui Gandhi* (București, 1938); *Mahatma Gandhi* (Revista fundatiilor regale, X, 6, 1943); *Morala hindusă* (Cetatea Moldovei, X, 8—9, 1943); *Antologia sanscrită a lui Coșbuc* (Analele științifice ale Universității Iași, s. III, t. II, f. 1, 1956) et *Drama Sacuntala a lui Kalidasa în traducerea lui Coșbuc* (ibid., t. XIII, f. 1, 1967); *Gramatica lui Pāṇini : sintaxa cazurilor* (ibid., t. III, 1957) et la première grammaire sanscrite parue en roumain, *Gramatica limbii sanscrite* (București, 1959). Il fut le premier à relever des influences hindoues sur les écrivains roumains M. Eminescu, I. L. Caragiale, ou bien des parallélismes entre le folklore hindou et roumain (les contes rassemblés par P. Ispirescu).

L'oeuvre de Th. Simenschy comprend près de cent travaux publiés et plusieurs milles pages restées en manuscrit. Très apprécié non seulement en Roumanie, il était depuis 1927 membre de la Société de linguistique de Paris et de la Indogermanische Gesellschaft (dont il était membre du comité depuis 1936). Non seulement un grand savant, il était aussi un excellent professeur et son influence sur nous, ses élèves, a été décisive. Homme de vaste culture et de grand caractère, le commerce des textes anciens était pour lui non simplement une curiosité scientifique mais aussi un besoin vital lui conférant envers les choses humaines l'attitude d'un philosophe. Requiescat in pace!

CICERONE POGHIRC

IOAN TIMUȘ

The well known Romanian niponologist, Ioan Timuș, was born on November 9, 1890, at Cimpulung Muscel, in a family of intellectuals. He was a pupil at the modern section of the "Gheorghe Lazăr" high-school of Bucharest. He graduated law, letters and philosophy in Bucharest.

Being an active character, he set up, in 1914—1915, a Chess Society and organised performances of folk-dances; in 1914—1916 Timuș was active in the student movement for the liberation of the Romanian province, Transilvania.

In 1918, I. Timuș left for the East, being attracted by Japan. It was something of a halfadventure in the company of a friend. Reaching as far as Siberia, he had some grave financial difficulties (see the autobiographical novel — "Transiberiana"). In the end, a ship took him to Yokohama. Once in the Nippon Archipelago, he had to work — in order to earn his living — as a teacher of music at a girls school.

During his five years in Japan, Timuș learnt passionatly the Japanese language and letters, he travelled a lot in this country and studied history,

arts, literature and the customs of her people. Remarcable and highly successful were his actions to make Romania known in the remote Japan (concerts, conferences, performances of folk-dances, his own musical composition on the Romanian themes a.s.o.)

His activity in this period was highly appreciated by the Japanese press, many praising articles being very useful to our country. The correspondence with his family and especially his novel *Ogio-san (Domnișoare)*, a sort of intimate diary presents in vivid details the years spent in Japan.

Ioan Timuș returned to his motherland passing along China, South-East, Asia, India, Egypt.

During fifty years the most important interest of the deeply-regreted niponologist Ioan Timuș was the fascinating, strange country of the Rising Sun. Soon after his return to Romania Timuș published two dense volumes on Japan, one with a foreword by venerable Nicolae Iorga, the world famous scholar. His books were best-sellers. The Romanian Academy awarded one of his work with the "Năsturel" prize. Timuș was elected membre of the Romanian Writers Society and of the Society for Oriental Studies. He published many articles on the Japanese language and literature, lectured about Japanese arts and culture; he translated a novel — *Okinawa Isle* by Seiji Shimota, poems. He is the author of a dramatic play and a novel on Japanese morals and manners. Many others works in manuscript were ready to be made known to the public.

Beginning with 1966 Ioan Timuș organised and taught Japanese language at the "People's University" in Bucharest. His pupils remember him with warm and great sympathy. Timuș passed away on 10th of june 1969, only a few days after his first series of students graduated this course in Japanese language.

Ioan Timuș was perhaps the most prolific niponologist, among the few existing in Romania. His contribution to the understanding and proliferation of Japanese culture is of great value. His passion, industriousness, his enthusiasm all these are but a few of his characteristics that the future Romanian niponologists must inherit.

From his works:

Japonia — Viața și obiceiurile ed. « Casa Scoalelor », București, 1924.

Japonia. Artă. Femeia. Viața socială, ed. « Casa Scoalelor », București, 1925.

Japonia de ieri și de azi, București, 1943.

Transiberiana, ed. « Cugetarea », București.

Ogio-san (Domnișoare), ed. « Cugetarea », București.

Basme japoneze, ed. « Cugetarea », București.

Caracterele civilizației japoneze, București, 1942.

La transcription dans la langue roumaine du système phonétique japonais, S.A.O., II, 1959.

Cocorul alb, ed. « Tineretului », București, 1967.

Many others works are in manuscript.

LIVIU PETRINA

PUBLICATIONS REÇUES

- Abhandlungen und Berichte des Staatlichen Museums für Volkerkunde Dresden.* No. 28. (1968), 29, 30 (1969), Berlin
- Acta orientalia.* XXII (1969). Budapest.
- Acta orientalia* XXX (1966), XXXI (1968). Copenhagen
- Administration Report of the Governement Museum.* (1965—1966, 1966—1967. Madras.
- Aegyptus.* XLVII (1967). Milano
- Aevum.* 1959—1969. Milano
- Africana bulletin.* No. 10, 11 (1969). Warszawa
- Armenia Today.* No. 6—7, 8—9 (1969), Erevan
- Armenija segodnja.* No. 6—7, 8—9 (1969). Erevan
- Balkan Studies* No. 9 (1968), 10 (1969) Thessaloniki
- Belleten.* No. 127, 128 (1969) Ankara
- Bibliotheca Orientalis.* XXVI (1969). Leiden
- Bijdragen.* No. 125 (1969) Leiden
- Bizantinoslavica.* XXX (1969), Prague
- Bizantyon.* XXXV (1965), XXXVI (1966), XXXVII (1967), XXXVIII (1968). Bruxelles
- Bulletin of the American Schools of Oriental Research.* No. 189, 190, 191, 192 (1968), 193 (1969). Jerusalem—Baghdad
- Bulletin of the Deccan College Research Institute.* XXVI (1966—1968), XXVII No. 1, 2 (1968) Bombay
- Chronique d'Egypte,* XLIII (1968). Bruxelles
- East and West.* XVIII (1968). Roma
- E.T.C.* XXV (1968). New York
- Etudes Tsiganes* (1969). Paris
- Folia Orientalia.* X 1968 (1969). Krakow
- Info* 1969. Tokyo
- Istoriko filologicesko jurnal — Armenia,* 1969. Erevan
- Journal Asiatique.* CCLV (1967). Paris.
- Journal de la Société Finno-Ougrienne.* 69 (1968). Helsinki
- Journal of Near Eastern Studies.* XXVIII (1969). Chicago
- Kirjath Sepher.* XLIV (1968—69). Jerusalem
- Levende Talen.* 254—261 (1969). Groningen
- Mitteilungen des Instituts für Orientforschung.* XV (1969). Berlin
- Muséon.* LXXXI (1967) LXXXI (1968). Louvain
- Nachrichten.* 103—105 (1968). Hamburg
- Narody Azii i Afriki.* 1969. Moskva
- Orbis.* XVII (1968). Louvain

- Orientalia Suecana*. XVII. 1968 (1969). Uppsala
Oriente Moderno. XLVIII (1969) Roma
Pazmaveb. 1969. Venise
Prilozi. XIV-XV (1964-65). Sarajevo
Przegląd Orientalistyczny. 1969. Warszawa.
Rahnema-ye ketab. 12. 1969. Tehran
Revue de l'Académie Arabe de Damas. XLIII (1968), XLIV (1969). Damas
Revue de l'Université de Bruxelles. 1969. Bruxelles
Revue des études arméniennes. III (1966), IV (1967). Paris
Rivista degli Studi Orientali. XLIII (1968). Roma
Rocznik Orientalistyczny. XXXI (1968), XXXII (1969). Warszawa
Semitica. XVIII (1968). Paris
Silezia Antiqua. 11 (1969). Wrocław
Soobščenija Akademii Nauk Gruzinskoj SSR. 53-55 (1969). Tbilisi
Studia Islamica. XXIX (1969). Paris
Studies in Islam. V (1968). New Delhi
Studies in Philology. LXVI (1969). Chapel Hill
Transactions of the Japan Academy. XVI (1968). Tokyo
Transactions of the Archaeological Society of South India 1962-1965. Madras
Vestnik Obščestvennych Nauk A. N. Armjanskoj SSR. 1969. Erevan
Vestnik Erevanskogo Universiteta. 1969. Erevan
Wissenschaftliche Zeitschrift der Universität Rostock. 1968. Rostock
Zbornik za filologysku i lingvistiku XI (1968). Novi Sad
Zbornik Matize Srpske 54 (1969). Novi Sad
Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft. No. 118-2 (1968), 119-1 (1969). Wiesbaden
Zion. XXXIII No. 3-4 (1968), XXXIV No. 1-2 (1969). Jerusalem.

VIII

SOMMAIRE

ARTICLES ET ETUDES

Etudes iraniennes

M. E. BASTANI PARIZI — <i>La « Route de la Soie » dans l'histoire de l'Iran</i>	3
ARTHUR VAISMAN — <i>Anciennes relations roumano-iraniennes</i>	21
CICERONE POGHIRC — <i>Irano-daco-romanica</i>	25
ADRIAN RIZA — <i>Concordances lexicales entre éléments roumains anciens et éléments relevant des aires iranienne et caucasienne</i>	29

Orient ancien

ATHANASE NEGOIȚĂ — <i>Esséniens et voyants</i>	45
CONSTANTIN DANIEL — <i>Trois noms égyptiens de chef en grec</i>	59

Empire ottoman

ION MATEI — <i>Sur les relations d'Ahmed Vefik Pacha avec les Roumains II (suite)</i>	71
H. Dj. SIRUNI — <i>Ramiz Pacha et son activité</i>	103
M. M. ALEXANDRESCU-DERSCA-BULGARU — <i>La condition des captifs turcs dans l'Empire des Habsbourg d'après les mémoires d'Osman aga</i>	125

Etudes tatares

ALI NAGI GEAFFER — <i>Notes concernant les coutumes et le folklore de la population tatare de Roumanie: le chinn. I</i>	145
GHIZELA SULIȚEANU — <i>La musique des chansons chinn</i>	175

NOTES ET DISCUSSIONS

VIORICA DINESCU — <i>La littérature turque en Roumanie</i>	199
MIHAIL GUBOGLU — <i>Une version turque du Règlement organique, la première constitution roumaine</i>	213
NADIA ANGHELESCU — <i>Une discussion récente sur l'objet de l'orientalisme</i>	225
YVES GOLDENBERG — <i>Some Observations on the Syntax of Egyptian Colloquial Arabic</i>	229

COMPTES—RENDUS

ROBERT MANTRAN — <i>La vie quotidienne à Constantinople au temps de Soliman le Magnifique (Mihail Maxim)</i>	245
<i>Actes du séminaire de linguistique portant sur les faits de contact linguistique et les niveaux des langues « Revue tunisienne de Sciences sociales », No. 8, décembre 1966 (Y. Goldenberg)</i>	250

DIMITRI BARAMKI — <i>Phoenicia and the Phoenicians (Athanasie Negoîă)</i>	253
JAN REYCHMAN — <i>L'Orient dans la culture polonaise au siècle des lumières (Rodica Ciocan-Ivănescu)</i>	256
H. M. ORLINSKI — <i>Ancient Israel (Athanasie Negoîă)</i>	258
<i>Fontes orientales ad historiam Europae meridiaie-orientalis atque centralis pertinentes (Mihail Maxim)</i>	261
RÉGIS BLACHÈRE — <i>Histoire de la littérature arabe (Nadia Anghelescu)</i>	266
ERICA REINER — <i>A Linguistic Analysis of Akkadian (Constantin Daniel)</i> -	269
WOLF LESLAU — <i>Ethiopians Speak. III. Soddo (Constantin Daniel)</i>	270

LA VIE SCIENTIFIQUE

<i>La conférence de turcologie de Leningrad (7—10 juin 1967)</i>	273
<i>Chronique de l'activité de la Section d'études orientales</i>	276
<i>La session scientifique de la Section de langues orientales de l'Université de Bucarest</i>	276

OBITVARIA

<i>Alexander Csoma de Körös</i>	277
<i>Gheorghe Popescu-Ciocănel</i>	278
<i>Theofil Simenschy</i>	279
<i>Ioan Timuș</i>	280

<i>PUBLICATIONS REÇUES</i>	283
----------------------------------	-----



Coli tipar 18 — TIRAJ : 800 ex.

Tiparul: I.P. „13 Dec. 1918“ C. — 1866

